29 PUBLICATIONS DU CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE • DIRECTION: GERMAIN LEMIEUX

LES VIEUX M'ONT CONTÉ



BELLARMIN



Bibliothèque Nationale du Québec

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Autres ouvrages de Germain Lemieux

— *Chanteurs franco-ontariens et leurs chansons.* Collection « Documents historiques », 45 et 46, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, 1963.

— *De Sumer au Canada français sur les ailes de la tradition.* Collection « Documents historiques », 51 et 52, Société historique du Nouvel-Ontario, Sudbury, 1968.

— *Placide-Eustache. Sources et parallèles du conte-type 938.* Collection « Archives de Folklore », n° 10. Presses de l'Université Laval, Québec, 1970.

— *Les jongleurs du billochet.* Conteurs et contes franco-ontariens, Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris, 1973.

— *Les vieux m'ont conté.* Volumes 1 à 28, 1973–1989, Bellarmin, Montréal ; Maisonneuve et Larose, Paris. Quinze de ces volumes présentent des contes et des récits franco-ontariens. Le volume 6 présente des contes et des légendes de l'Ontario et du Manitoba.

— *Chansonnier franco-ontarien 1* (1974) et *2* (1975). Centre franco-ontarien de folklore, Sudbury.

— *Le four de glaise.* Les Éditions Prise de Parole, Sudbury, 1982.

— *La vie paysanne 1860–1900.* Les Éditions Prise de Parole, Sudbury, 1982.

Publication du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE
Sudbury, Ontario, Canada

LES VIEUX M'ONT CONTÉ

Tome 29

récits traditionnels

(Suite du répertoire de Gustave Saint-Louis
Répertoire d'Aurèle Desrochers)

recueillis et annotés

par

GERMAIN LEMIEUX, PH.D.

directeur du Centre

Les Éditions Bellarmin
8100, boulevard Saint-Laurent
MONTRÉAL

1990

Maisonneuve et Larose
11, rue Victor-Cousin
PARIS

Tous les textes du présent ouvrage sont conservés dans les archives sonores du CENTRE FRANCO-ONTARIEN DE FOLKLORE, Maison d'Youville, à Sudbury.

Données de catalogage avant publication (Canada)

Vedette principale au titre

Les Vieux m'ont conté : contes franco-ontariens

(Publications du Centre franco-ontarien de folklore).

Sommaire partiel : t. 29. Répertoire de Gustave Saint-Louis, suite. Répertoire d'Aurèle Desrochers.

Comprend des références bibliographiques et des index.

ISBN 2-89007-696-2 (v. 2)

1. Littérature populaire canadienne-française — Ontario. 2. Littérature populaire canadienne-française — Québec (Province). 3. Canadiens français — Ontario — Folklore. 4. Canadiens français — Québec (Province) — Folklore. I. Lemieux, Germain, 1914– . II. Université de Sudbury. Centre franco-ontarien de folklore.

GR113.V54 1973 398.2'09713 C74-382100-4rev

GR
113.5
C5 V53
t.29

Couverture : Pierre Peyskens

Dépôt légal : 1er trimestre 1990
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Copyright © Centre franco-ontarien de folklore, 1989

ISBN 2-89007-696-2

D9001342

REMERCIEMENTS

au Conseil des Arts du Canada qui, en 1965, 1966, 1967, 1969 et de 1972 à aujourd'hui, a financé, en grande partie, la transcription et le remaniement littéraire de plusieurs contes de ce volume ;

à tous nos conteurs qui ont si charitablement reçu l'enquêteur lors de l'enregistrement des textes sur bande sonore ;

à Monsieur Luc Lacourcière, fondateur des Archives de folklore de l'Université Laval, qui a bien voulu analyser nos contes d'après la classification Aarne-Thompson.

PRÉSENTATION

Le vingt-neuvième tome de notre collection contient la dernière tranche du répertoire de Gustave Saint-Louis et les contes d'Aurèle Desrochers, autre conteur gaspésien.

Le présent volume n'apporte rien de neuf : ce sont tous des récits traditionnels racontés par des conteurs populaires dont le tempérament et le talent donnent à leur répertoire une allure originale. Comme tous les conteurs, les nôtres connaissent le traditionnel Ti-Jean, toujours sympathique ; ils nous font vivre quelques minutes avec les géants, les sorciers, les rois et les princesses, sans reculer devant les exigences du protocole ni la poésie du merveilleux.

Nous profitons du répertoire d'Aurèle Desrochers pour démontrer, une fois de plus, que nos contes traditionnels se sont propagés de bouche à oreille, en changeant souvent de titre, en changeant le nom des personnages, mais en conservant les thèmes qui mettent en branle l'imagination de tout auditeur, qu'il soit gaspésien, beauceron ou ontarien.

Nous avons publié, dans le tome 10 de notre collection (page 125), un conte franco-ontarien intitulé « Ti-Jean et le lion » (Georges Prud'homme, Cache Bay, Ont.). Lisez, dans le présent volume, le récit d'un conteur gaspésien « La maison blanche » où Ti-Jean se laisse guider par un lion qui a l'usage de la parole. Cet animal merveilleux conduit le jeune voyageur à travers des tâches difficiles. Ti-Jean conquiert un tonneau de boisson inépuisable, délivre de la mer une princesse-sirène, découvre une source d'eau dissolvante et finit par épouser la princesse que le roi convoite.

Dans le deuxième tome de notre collection, page 221, M^me^ Odilon Lemieux de Sault-Sainte-Marie, Ontario, nous a raconté l'aventure de Ti-Jean qui retrouve un oiseau coupable d'avoir volé une pomme d'or dans le jardin d'un roi. Il y est question du Petit Cheval Vert qui, après des aventures périlleuses, conduit le héros jusqu'au château où loge l'oiseau voleur.

Gédéon Savarie, conteur ontarien, nous a raconté (tome 2, page 209) l'histoire du Grand Sultan ou personnage mystérieux qui, déguisé en Oiseau de Vérité, a volé les pommes d'or du roi. Aidé d'un cheval rachitique mais doué de la parole, Ti-Jean réussit des tours de force qui le conduisent à ramener au roi le voleur et les pommes dérobées.

De même, dans le tome 21, page 131, un autre conteur gaspésien, Lucien Pelletier, nous a raconté un récit merveilleux où le héros, Jean-Sem, retrouve la pomme d'or disparue du jardin du roi, grâce à la puissance de la Petite Jument Bleue, animal doué de la parole. Devenu jardinier d'un roi, Jean-Sem est trahi et est obligé de tuer la Fée Rouge qui a dérobé une pomme d'or du roi ; il réussit à retirer du château des géants la Princesse aux cheveux d'or et à rapporter une bouteille d'eau dissolvante qui lui permet d'épouser la princesse délivrée de l'emprise des géants.

Nous avons souligné ces quelques récits pour prouver, une fois de plus, à nos lecteurs que le conte oral ne varie pas beaucoup d'une région à l'autre. On y retrouve à peu près la même thématique assaisonnée d'un style différent et présentée dans un ordre plus ou moins semblable. Nous répétons une remarque souvent énoncée dans nos autres volumes : le titre, le nom des personnages, les noms d'animaux ou d'êtres mythologiques dans un conte ne peuvent révéler au lecteur l'identité du récit. Chaque région, presque chaque conteur prend la liberté de changer ces détails, tout en conservant les thèmes de base d'un récit.

Nous parvenons peu à peu à percer les mystères de la tradition orale, à mesure que nous prenons connaissance de nos contes folkloriques.

Puisse cet autre volume de contes rendre nos lecteurs plus conscients de la richesse de notre littérature orale !

Germain LEMIEUX, *directeur*.

1 — TI-JEAN FAIT RIRE LA PRINCESSE

C'était une veuve, mère d'un garçon nommé Ti-Jean. Ti-Jean n'était qu'un adolescent. Un bon matin, à son lever, il dit à sa mère : « Maman, j'ai seize ans aujourd'hui et je me lance dans le commerce, ce matin. Je dois être capable de réussir dans les affaires ! Il me faut tenter quelque plan pour gagner notre vie. Voilà assez longtemps que nous vivons dans la misère ! Ce matin, je vais aller vendre notre vache !

— Mais, tu es fou, Ti-Jean ! Vendre notre vache ? C'est notre seul moyen de vivre !

— Oui, je vais vendre la vache. Cette vente me procurera l'argent nécessaire à ouvrir un commerce qui nous permette de vivre à l'aise. »

Ti-Jean noue une corde autour d'une corne de la vache et prend la route avec l'animal. Il marche, marche, se rend jusqu'à une ville. Il passe devant la porte d'un roi et y lit, sur un écriteau : « Roi qui corrige les gens lents à payer ! »

Une autre pancarte annonce que le roi donnera sa couronne et sa princesse à celui qui pourra la faire rire. À la porte du château du roi un gros chien à poil frisé évolue au bout d'une chaîne. Le chien agite la queue. Ti-Jean le regarde, tout en conduisant sa vache par la corne. Ti-Jean s'arrête et s'adresse au chien : « Tu n'achèterais pas ma vache, toi ? »

Le chien agite la queue. « Ma vache vaut cent cinquante dollars, continue Ti-Jean, et tu sembles vouloir l'acheter ? Tu ne peux pas, je le sais, me payer aujourd'hui, mais je reviendrai chercher le paiement de ma vache dans une couple de jours ! » Le chien agite de nouveau la queue.

Ti-Jean ouvre la porte de l'écurie, attache la vache dans une stalle et revient chez lui. Deux jours plus tard, Ti-Jean dit à sa mère : « Il faut que j'aille chercher le paiement de la vache !

— Oui, tu vas aller chercher le paiement de la vache ! C'est très beau ! Reste à savoir si tu vas revenir avec la valeur de notre vache ! Tu as vendu l'animal hier, mais à qui l'as-tu vendue ? L'acheteur ne t'a pas versé un seul sou ! Tu es revenu, les poches vides !

— Ne vous inquiétez pas, maman ! Je vous assure que, ce matin, je retourne voir l'acheteur et je serai bien payé ! »

Ti-Jean reprend la route et gagne le château. Il retrouve le chien attaché près de l'entrée. Le chien branle toujours la queue et danse autour de Ti-Jean. « Arrête un peu, le Noir, lui dit Ti-Jean. Je viens chercher la valeur de ma vache. Ce matin, il faut que tu me paies ! »

Le chien continue de sauter et de secouer la queue. « Eh bien ! écoute-moi ! continue Ti-Jean. Si tu refuses de me payer, je vais te conduire en haut, et tu vas te faire dompter par le roi. Tu sais, ce roi corrige les gens lents à payer ! Les coupables reçoivent autant de coups de fouet qu'ils doivent de dollars ! »

Le chien branle toujours la queue. Ti-Jean libère le chien de sa chaîne et le dirige, par le collier, dans l'escalier qui monte chez le roi. « Sire mon roi, dit-il, c'est vous qui punissez les débiteurs lents à payer leurs dettes ?

— Oui, répond le roi. Combien ce chien te doit-il ?

— Il me doit cent cinquante dollars. Je lui ai vendu une vache, il y a deux jours. Il devait me payer ce matin, mais il ne veut pas payer !

— Très bien ! Ce chien doit recevoir cent cinquante coups de fouet. Cependant, c'est toi qui devras le tenir sur place. Si tu ne réussis pas à le maîtriser, c'est toi qui devras recevoir le reste des coups de fouet !

— Ah ! reprend Ti-Jean, je parviendrai bien à le tenir solidement.

— Eh bien ! amène ton chien ici ! » commande le roi.

On conduit Ti-Jean dans une salle où était installée une roue que supportait un poteau. La roue actionnait un fouet. Au moyen d'un bouton, le roi mettait la roue en branle, et le fouet venait heurter le sol avec un claquement terrifiant. Ti-Jean attrape solidement le collier du chien, s'assoit sur le plancher, une jambe arc-boutée de chaque côté de l'animal et attend le signal du premier coup de fouet. Le roi dit bientôt à Ti-Jean : « Attention ! Tiens bien ton chien ! » Le fouet vient s'abattre sur le dos de l'animal qui lance un hurlement de douleur. Le chien passe à travers la porte après avoir renversé Ti-Jean sur le plancher. Puis, il enfile l'escalier et descend en coup de vent, laissant Ti-Jean presque évanoui près de l'appareil de correction. Le roi aide le jeune homme à se remettre sur ses jambes, en lui disant : « Mon homme, il te reste cent quarante-neuf coups de fouet à recevoir !

— Écoutez un peu, Sire mon roi, j'ai eu tellement peur que je suis pas disposé à recevoir ces coups aujourd'hui ! Je reviendrai demain, si votre règlement ne s'y oppose pas !

— Très bien, Ti-Jean ! Je puis t'accorder cette journée de repos ! »

Ti-Jean revient à la maison, la mine assez basse. « Où as-tu mis le paiement de la vache, Ti-Jean ?

— Ne m'en parlez pas, maman ! Le règlement des comptes est remis à demain ! Le roi m'a dit de retourner demain et c'est demain qu'il va me payer, j'en suis certain !

— Oui ? On va te payer ! Je sens bien que nous allons perdre notre vache, que nous allons perdre sa valeur en argent au moment où nous n'avons plus de lait ni rien à manger !

— Eh bien ! Ne vous emportez pas pour rien, maman ! On va me payer, je vous l'assure ! »

Deux princes avaient eu connaissance des aventures de Ti-Jean. Ils l'avaient vu monter chez le roi, ils avaient vu le chien sortir en hurlant, à une vitesse de tornade. Ils se sont dit : « Ti-Jean organise un plan pour faire rire la princesse ! Il nous faut le surveiller, l'aborder et le questionner. Il ne doit pas être très instruit, nous allons acheter ce que le roi se prépare à lui donner ! »

Le lendemain de la première rencontre de Ti-Jean avec le roi, le jeune homme revient au château pour recevoir ses coups de fouet. Les deux princes l'arrêtent. « Où vas-tu, Ti-Jean ? lui demandent-ils.

— Je vais voir le roi !

— Que vas-tu faire chez le roi ? continuent les princes.

— J'ai une affaire à régler avec le roi. Il m'attend pour régler certains comptes !

— Tu ne voudrais pas nous vendre ce que le roi t'a promis, Ti-Jean ?

— Vous vendre ce que le roi... Combien m'offrez-vous ? demande Ti-Jean.

— Cent dollars chacun... Deux cents dollars !

— Non, deux cents dollars, c'est une somme insuffisante. D'après la façon dont se déroulent les événements, je m'attends à recevoir beaucoup plus que votre offre. Je pourrais même recevoir la fortune du roi !

— La fortune du roi ? s'écrient les princes.

— Plus que la fortune, la princesse du roi ! Ah ! Je pourrais obtenir la princesse ! Y pensez-vous ?

— Eh bien ! nous doublons notre offre : deux cents dollars chacun ! insistent les princes.

— J'accepte votre offre volontiers !

— Mais tu vas te désister de tes droits par un document écrit dûment signé ! » continuent les princes.

Chaque prince remet la somme de deux cents dollars à Ti-Jean. Ti-Jean empoche l'argent, signe un document attestant qu'il cède aux deux princes ce que le roi doit lui donner. Ti-Jean appose sa signature au bas du document, à la grande satisfaction des princes. Ces derniers quittent Ti-Jean sur-le-champ et filent chez le roi. Ils sonnent, le roi répond de l'intérieur : « Entrez, entrez !

— Bonjour, Sire le roi !

— Bonjour, princes ! Veuillez vous asseoir ! »

Les deux visiteurs s'assoient et commencent à sortir les documents obtenus de Ti-Jean. L'un des princes dit au roi, en exhibant le document : « Ti-Jean s'attendait à recevoir quelque chose de vous ? Il nous a vendu ce qui lui revient !

— En effet, Ti-Jean s'attendait à recevoir quelque chose ! Vous êtes deux ; il va falloir séparer cette part en deux. Ah ! je vais vous donner ce qui vous revient. Je vais régler ce compte sans tarder ! Vous devrez recevoir cent quarante-neuf coups de fouet. Vous êtes deux, donc il revient à chacun de vous soixante-quinze coups de fouet ! »

Ah, diable ! les princes sont au désespoir, eux qui sont condamnés au fouet, au lieu de recevoir une princesse ! Le roi donne à chacun des princes soixante-quinze coups de fouet. Par conséquent, il en donne un de trop !

Les deux princes prennent rapidement l'escalier, mais ne songent plus à discuter avec Ti-Jean le long du parcours, ni à acheter ses avantages. Ils trouvent que ce commerce ne rapporte pas suffisamment.

Le lendemain, Ti-Jean s'habille proprement et arrive chez le roi : « Bonjour, Sire mon roi !

— Bonjour, Ti-Jean ! Tu es encore ici ce matin ?

— Oui, Sire mon roi. Je suis venu vous demander des renseignements, ah ! des points de peu d'importance. Mais comme je suis un homme très honnête, je vous propose un cas inventé. Supposons, par exemple, que vous me changiez un chèque d'une valeur de cent quarante-neuf dollars et que, par erreur, vous m'en donniez cent cinquante. Suis-je obligé de vous remettre le dollar de surplus !

— Eh, oui ! Si tu es honnête, tu es obligé de me remettre ce dollar !

— Eh bien ! dans ce cas, Sire mon roi, je suis obligé de vous remettre ce que vous m'avez donné par erreur. Après avoir donné un coup de fouet au chien, vous m'avez obligé à en recevoir cent quarante-neuf pour compléter les cent cinquante. J'ai vendu ces coups de fouet à deux princes. Chacun des princes en a reçu soixante-quinze, soit cent cinquante pour les deux. Vous en avez donc donné un de trop, et il me faut vous le remettre. Vous allez donc vous agripper au poteau et c'est moi qui vas vous donner le coup de fouet, parce que je suis obligé de vous le rendre ! »

La princesse, assise à un niveau surélevé, s'écrie : « C'est extraordinaire, c'est extraordinaire, dit-elle, en s'éclatant de rire ; Ti-Jean n'a que seize ans et il vient en apprendre à un vieux roi qui règne depuis cinquante ans ! C'est l'événement le plus merveilleux de l'univers ! »

Le roi était furieux de constater que Ti-Jean avait fait rire sa princesse. « Maintenant, exige Ti-Jean, vous allez me donner votre princesse et votre couronne ! Votre

promesse est toujours inscrite sur la pancarte, et j'ai bel et bien fait rire votre princesse ! »

Le roi n'a pas pu manquer à sa parole. Ti-Jean a reçu du roi la princesse comme épouse, et la couronne royale. C'était plus précieux que la valeur d'une vache !

La mère de Ti-Jean fut acceptée comme servante au château, et elle y vécut sans la moindre contrariété.

Quant à moi, je ne les ai pas revus depuis ce temps-là.

TI-JEAN FAIT RIRE LA PRINCESSE

Récit folklorique raconté le 10 septembre 1960, par Gustave St-Louis (76 ans) de Cap-Chat, Gaspésie ; conte appris vers 1905 dans les chantiers gaspésiens.

Enregistrement n° 1535. Contes-types 1642 II a (vache vendue au chien), 1610 (division des coups), 1642 III.

C'étè' enn' veuv' qu'alle ava' in garçon qui s'app'lait Ti-Jean. Mé', i' était jeune, vous savez. Te'hours, in bon matin, Ti-Jean s' leve, i' dit : « Mou'an [maman], à matin, j'ai seize ans. I' dit, j' commarce, j' prends l' commarce, à matin. I' dit, j' doé' êt' capab'e, i' dit, d' r'ussir à fér' commarce, p'i' i' dit, asséyer d' fér' que' chos' pour qu'on gâgn' not' vie ; i' dit, v'lâ assez longtemps qu'on crev' de faim ! I' dit, j' prends la vache, p'is j' vâs vend' la vache, à matin !

— Mé', 'a dit, és-tu fou, Ti-Jean ? Tu vâ' aller vend' la vache ? Mé', 'a dit, tu sé's b'en qu'on l'â 'ien qu' çâ pour viv'e !

— J' vâs vend' la vache, ça vâ fér' d' l'argent, p'i' i' dit, après çâ, avett' çâ, je m' partirai [1] p'i' i' dit, on mang'râ b'en ! »

Ti-Jean pren enn' corde, p'i' i' pâss' la cord' dan 'a corn' d' la vach' p'i' pâr' a'ec la vache. P'i' i' marche, p'i' i' marche, i' pren enn' ville. I' arrive à la port' d'in roi ; c'ést marqué, i' â in écriteau d' marqué' à 'a port' du roi : « C'ést le roi qui corrigeait lés p'us durs de peill' [paie], qui corrig' lés plus dur's de peill' ! »

I' y â in aut'e enseign' de marqué qu' c'ui-lâ qui f'râ rir' la princess' du roi a'râ la couronn' du roi avec la princesse en mariage. Le roi a in gros chien à la port' qui ést attaché a'ett' [avec] enn' chaîne, p'i' haut d' minme, beau chien frisé, p'is l' chien fortill' [frétille] d' la queue. P'is Ti-Jean a la vach' par lés cornes... sa corde.

Ti-Jean dit, i' dit : « T'ach't'rais pâs ma vache, toé ? » Le p'tit chien fortille. « Ma vache, i' dit, 'a ést d' cent cinquant' piass's. P'is tu veu' ach'ter ma vache ? T' és pâ' 'apab' de m' la payé' aujo'rd'hui, i' dit, dan enn' coup' [couple] de jours, j' viendrai charcher mon paiement. » L' chien fortille.

---

1. *Partir* : Organiser un commerce, commencer, établir.

Ti-Jean pren 'a vach' p'i' i' rouv' la port' d' l'écurie, p'i' i' attach' la vach' dan étab'e. Bon ! Ça fil' de minm' deux jours. Au bout d' deux jours, Ti-Jean di' à sa mére, i' dit : « Faut j'a'll' [il faut que j'aille] charcher l'argent d' ma vache.

— Oui, tu vâ' aller charcher l'argent d' la vache, oui. C'ést à sa'oèr qu' tu vâ' arrivé' a'ec l'argent d' la vache, 'a dit, t' âs pardu la vache, higuièr [hier], p'is t' âs vendu la vache, p'is charche à qui c'ést qu' t' as vendu çâ ? 'A dit, i's t'ont pâs denné in sou noèr, p'is t' â' arrivé écitt' pâ' in sou dans tés poches.

— I' dit, accupez-vous [occuper][2] pâs m'mouan ! J' vous dis qu'à matin j' vâs charcher l'argent d' ma vach' p'is j' s'rai b'en payé ! »

Ti-Jean file, s'en vâ au château. I' arrive au château, le chien ést lâ, encôre attaché. L' chien fortille. L' chien ést à 'entour de lui. « Quiens, i' dit, arrête in peu l' Noèr, lâ, toé, lâ ; i' dit, j' viens charcher, i' dit, l'argent d' ma vache, à matin, lâ. P'is, i' dit, peill'-moé [paie-moi] ! »

L' chien fortille ; l' chien fa't l' tour de lui. « B'en, écoute in peu, si tu m' peill's [paies] pâs, i' dit, tu vâs monté' en haut, p'is tu vâs t' fér' dompter par le roi. C'ést le roi qui règu' [règle] lés plus dur's de peill'. I' dit, i's mang'nt du fouet' autant d' coups d' fouet' comm' tu m' doés d'argent ! »

L' chien fortille. I' prend l' chien, i' détach' le snap[3], p'is prend l' chien par le collier p'i' i' prend l'escalier p'i' i' monte. I' arriv' su' le roi, i' di' au roi, i' dit : « C'ést vous, i' dit, qui règu' lés gârs qui veul'nt pâs payer, i' dit, lés durs de peill' ?

— Le roi di' oui. I' dit, comment c'ést qu'i' t' doét ?

— I' dit, i' m' doét cent cinquant' piass's. I' dit, ma vache, j' gu'i ai vendue higuièr [hier], p'i' i' dit, i' d'va' m' la payer dans deux jours, p'i' i' dit, i' veut pâs m' la payer.

— Le roi dit : C'ést correck. I' dit, i' â cent cinquant' coups d' fouet' à manger. I' dit, vâ fo'èr [falloir] qu' vous le qu'nez [teniez] par 'zamp' [exemple][4]. Si t' és pâs capab' d' le qu'nir, i' dit, c'ést toé qu'a'râs l' rest' dés coups d' fouet'.

— Ti-Jean di' oui, j' le quiendrai b'en !

— B'en, le roi dit : c' correck ! I' dit, emmènez-lé' écitt' ! »

I' y ava' in pôteau p'i' i' y ava' enn' roue, c'ta' amanché, p'is c'ta' in fouet' qu'éta' amanché après çâ, p'is le roi pésait su' in piton, p'is çâ, ça parta' à virer p'is l' fouet' s'en v'na't, p'is zling ! Ti-Jean s' mat [met] lâ, p'i' i' t' ramâss' le collier du chien comme i' fau' et p'i' i' s'accot' lés pieds chaqu' bord du chien

2. *Occuper* (s') : S'inquiéter, se préoccuper.
3. *Snap* (angl.) : Crochet à ressort disposé au bout d'une chaîne ou d'une corde.
4. *Exemple* (par) : Cependant, toutefois.

comme i' faut p'i' i' quient b'en. P'is le roi dit: « Quiens-lé b'en, lâ ! » zling ! Waow ! L' chien pâsse à travers d' la porte, p'is Ti-Jean timb' su' l' dos p'is...

L' chien griff' l'escalier' en descendant, p'is Ti-Jean ést quésiment sans connaissance, su' l' dos. P'is le roi le r'prend p'i' i' le r'met su' sés jambes. I' dit... le roi dit, i' di' à Ti-Jean, i' dit: « Mon homme, i' dit, i' te r'vien encôr' quarant'-neuf coups d' fouet'... cent quarant'-neuf coups d' fouet' à a'oèr.

— B'en, Ti-Jean dit: Écouté' in peu, Sir' mon roi ! I' dit, lâ j'ai trô' [trop] eu pêur. P'i' i' dit, j' pâs supposé [disposé] pour lés r'cevoèr aujo'rd'hui, i' dit, j' viendrai d'main. P'i' i' dit, d'main, ça fait-i' pareil ?

— Ah ! le roi di' oui, i' dit, enn' journée d' congé, i' dit, j' peux t' denner çâ. »

Fa't que Ti-Jean pârt, Ti-Jean arriv' che' z-eux, i' a pâ' enn' gross' façon. La femme 'a di' à Ti-Jean... sa mére 'a dit: « Ti-Jean, où c' que t' âs mis l'argent d' la vache ?

— I' dit, parlez moé-z-en pâs, i' dit, i' vâ m' payer d'main. I' dit, le roi m'a dit d' gu'y eller qu'i' alla't m' payer d'main. I' dit, ah ! i' vâ m' payer çartain !

— Oui, tu vâ' êt' payé ? Tu vâs pard' la vach' p'i' on vâ pard' l'argent, p'is lâ on a p'us d' la't [lait], p'i' on â p'us r'guien à manger !

— B'en, i' dit, choquez-vous don pâs, m'mouan, pour(e) r'guien ! J' vous dis, m'mouan, qu'i' vâ m' payer d'main ! »

L' lend'mon matin, i' y ava' deux... deux prinç's qu'avè' eu connaissanç' de çâ. I' ont vu monter Ti-Jean, p'i' i' ont vu sortir le chien dans 'a porte en hurlant, en poud'rie [poudrerie]. I' ont dit: « Baptême ! i' ont dit, Ti-Jean veut fér' rir' la princesse avett' [avec] çâ ! I' ont dit, on vâ aller l' trouver, p'i' on vâ l' guetté' et p'i' on vâ commencé' à gu'i parler, l' quessionner [questionner], p'i' on vâ ach'ter sés pârts. On vâ ach'ter c' qu'i' ést pour a'oèr du roi. P'is lui, i' doét pâ' êt'e instruit ! »

Ça fa't que l' matin... l' lend'main, Ti-Jean pârt ; Ti-Jean s'en vâ pour gâgner l' château du roi, pour aller charcher son paiement. Ça s' fa't que lés deux princ's le voeill'nt [voient] pâsser ; ils l'arrêtent. I' ont dit: « Où c' tu vâs Ti-Jean, lâ ?

— I' dit, j' vâs su' le roi.

— Quo' c' tu vâs fair' lâ ?

I' dit, j' vâs réglé' avett' le roi. I' dit, j'ai d's affére' à régler, p'i' i' dit, j' vâs réglé' avec lui.

— I' ont dit, tu nous vendrais pâs çâ, tés pârts t' és pour a'oèr a'ett' [avec] le roi ?

— I' dit, vend' més pârts ! I' dit, comment qu' c'ést qu' vous m' denn'rez ?

— Ah ! i' ont dit, on t' denn'rait cent piass's chaque !

— Ti-Jean dit non. I' dit, cent piass's chaqu', ça m' paierait pâs, parç' que la magniére, i' dit, lâ, j' t-amanché lâ, avec le roi, i' dit, j' m'â' a'oèr b'en pluss' que çâ ! I' dit, ça vâ êt' juss' si j'ai pâs la fortun' du roi.

— La fortun' du roi ?

— P'i' i' dit, la princesse. Ah ! ah ! Ti-Jean dit, la princesse !

— Les deux princes : És-tu fou ? On vâ t' denner deux cents piass's, Ti-Jean, deux cents piass's, chaque !

— B'en, Ti-Jean dit, c' correck !

— I' ont dit, par 'emp'e [par exemple], tu vâs nous signé' in papier.

— Ti-Jean di' oui ! »

Bon ! Fa't qu'i's prenn'nt chequin deux cents piass's p'i' ils l' donne' à Ti-Jean. Ti-Jean met çâ dans sés poches. P'is Ti-Jean leu' denne in papier, i' signe in papier pour a'oèr de quoi c'ést que le roi, c' qui appartien à Ti-Jean. Bon... Ça s' fa't qu' Ti-Jean gu'i sign' çâ, p'is lés deux prinç's sont contents. Part'nt t'ut suit' vit'ment. P'i' i's montent, p'i' i' all'nt trouver le roi ; sonnent. « Rentrez, rentrez !

— Lés princes : bonjour, Sir' le roi !

— Bonjour, princes ! V'nez vous assoèr ! »

I's s'assisent, prenn'nt lés papiers — i' ont chequin in papier, i' avaient payé tou' 'és deux — in prinç' pren in papier p'i' i' mont' çâ au roi. « Ouè ! » P'is l'aut' prend son papier, p'i' i' dit... in qui dit, i' dit : « Ti-Jean, i' gu'i apparquient d' quoé [quoi] écitt' ?

— Le roi di' oui, i' gu'i apparquient d' quoé. I' dit, vous êt's deux ; vâ fo'èr s'pârer çâ enteur vos deux. I' dit, on vâ vous payer, i' dit, on vâ régler çâ, ça s'ra pâs long ! I' dit, vous avez cent quarant' neuf coups d' fouet' à a'oèr enteur vos deux, p'i' i' dit, on vâ s'pârer çâ enteur vos deux. I' dit, à b'en dire, soixante-et-quinz' coups d' fouet' chaque. »

Ah... Maudit ! ça fa't pâs leu's afféres, qu'i' 'oeill'nt çâ... I's carcula'ent d'a'oèr la princesse ! Ça s' fa't qu'i' môssess' soixante-et-quinz' coups d' fouet' à in prinç' p'is soixante-et-quinz' coups à l'aut' prince. I' s' trouve à denné' in coup d' fouet' de trop, lâ !

Bon... Ça s' fa't qu' lés deux prinç's griff'nt l'escalguier [escalier], mé', sont pâ' ardents pour arrêter Ti-Jean dans l' chemin. I's pouss'nt pâs Ti-Jean... allé' ach'ter lés pâr' à Ti-Jean. I' ont di' à 'és aut's minmes : « On n'ach't'râ p'us ! Ça coût' trop cher ! » Ça fa't que l' lend'main, Ti-Jean s' greill' [gréer][5] comme i'

5. *Gréer* (se) : Se préparer, s'habiller, revêtir ses habits.

faut, Ti-Jean s'en... arriv' su' le roi. Frappe à 'a porte. Le roi dit : « Rouvrez ! » Ti-Jean rent'e : « Bonjour, Sir' mon roi !

— Bonjour, Ti-Jean ! Te v'lâ encôre écitt', Ti-Jean, à matin ?

— I' di' oui, Sir' mon roi ! I' dit, j' su's v'nu prend' enne informâtion d' vous. I' dit, c'ést pâ' in affér' b'en b'en important. Mé' i' dit, moé, Sir' le roi, i' dit, moé, j' su's t-in homm' b'en honnête, moé. P'i' i' dit, comprenez b'en, mettons par 'emp'e [par exemple], comparaison, par 'emp'e, Sir' mon roi. I' dit, j' vien écitt' p'i' i' dit, vous m' changé' in tchèque [chèque], p'i' i' dit, mon tchèque ést cent cinquant' piass's, p'i' i' dit, vous m' donnez quarant' neu' piasses... Ah, oui ! mon tchèque i' ést quarant' neuf piass's [cent quarante-neuf], p'i' i' dit, vous m' dennez cent cinquant' piass's ; b'en i' dit, j' su's t-i' obligé d' vous r'mett' vot' piasse ?

— B'en oui ! Le roi dit, si t' és t-honnête, t' és t-obligé de r'mett' ma piasse.

— B'en, i' dit, comm' çâ', Sir' le roi, i' dit, si j' t-obligé d' vous r'mett' vot' piasse, i' dit, moé, j' 'tais dû [j'étais obligé] de manger cent cinquant' coups d' fouet', cinquant' coups d' fouet', p'i' i' dit, vous 'n avez denné' in coup d' fouet au chien, i' en restait cent quarant'-neuf. P'i' i' dit, ça s' fa't qu' lés deux princes, 'n n-on eu cent cinquante, vous 'n avez denné soixante-et-quinz' chaque. Ça f'sa't cent cinquante ; i' dit, ça s' fa't que, lâ, vous êt'e obligé d' me r'mett' ma change. Ça s' fait qu' vous allez vous attaché' après l' pôteau, p'i' i' dit, c'ést moé qui vâs vous denner l' coup d' fouet'. I' dit, j' t-obligé d' vous l' denner ! »

La princess' qui ést assi' en haut, lâ : « Mé', 'a dit, c'ést épouvantab'e, 'a dit, c'ést épouvantab'e ! » P'i' 'a pâr' à rire. 'A dit, demain... « Ti-Jean, 'a dit, â seize ans, p'i' 'a dit, v'nir(e) r' prend'e in vieux roi, 'a dit, d' cinquante ans su' son trône, écitt', 'a dit ! Çâ, c'ést l' coup l' plus fin, 'a dit, qu'on pourrâ jama' 'oèr su' 'a terre ! »

Le roi 'ta' [était] enragé d' çâ, à caus' qu' la princesse 'a ri t't à net'... Ça s' fait que le roi... Ti-Jean a fait' rir' la princesse. Ça s' fait que lâ, Ti-Jean a di' au roi, i' dit : « Vous allez m' denner la princesse en marguiage, [mariage] p'is vot' couronne. I' dit, vot'e enseigne ést lâ, p'i' i' dit, j' l'ai fait' rir' p'is j' l'ai fait' parler ! »

Ça s' fa't que le roi a pâs pu faire autrement. Ça s' fa't que Ti-Jean a eu la princesse en marguiage et p'i' i' â eu la couronn' du roi. Ça fa't qu' ça gu'i ava' payé sa vache ! La bonn' femme éta't contente. La bonn' femme a rentré sarvante au château. P'is ça a 'té tout l' temps su' 'és roulettes[6]. J' lés ai pâs r'vus depu's c' temps-lâ.

6. *Roulettes* (aller sur les) : Sans difficultés.

2 — LE RICHE MARCHAND
(ou Georges De Brûle)

C'était un marchand prospère qui habitait une ville, très populeuse. Adonné depuis nombre d'années au commerce, ce marchand était devenu très riche.

Un jour, ce marchand dit à sa femme : « Si tu voulais m'en croire, nous vendrions toutes nos propriétés et nous partirions en promenade d'une ville à l'autre, de région en région, et nous nous installerions là où nous trouverions un endroit qui nous plaise ! »

Le marchand n'avait qu'une petite fille d'à peu près six ou sept ans. Il met ses biens immobiliers en vente, parvient à trouver des acheteurs, s'achète deux bons chevaux et un carrosse. Il prépare ses effets personnels non vendus, les charge sur la voiture, y fait monter sa femme, sa fille et prend la route en vue d'un long voyage.

Ils roulent pendant plusieurs mois, passant d'un poste à l'autre sans accident et découvrant toujours des attractions pour passer agréablement le temps. Ils semblaient avoir trouvé le bonheur.

Longtemps après leur départ, les voyageurs viennent à passer, sur l'heure du midi, en face d'un cultivateur. La maison de ferme était bien bâtie et les murs extérieurs formaient comme un grand damier à carreaux dorés d'une superficie de près de dix centimètres. L'aspect de cette bâtisse était magnifique. Le mari dit à sa femme : « Nous allons tenter de prendre le dîner ici ! Regarde cette belle propriété et cette élégante demeure ! Ah ! j'aimerais bien vivre sur cette ferme !

L'ancien marchand va frapper à la porte du cultivateur et s'informe de la possibilité de dîner avec sa femme et sa fillette. Les chevaux avaient également besoin de nourriture. « Certainement, répond la paysanne. Entrez ! Mon mari n'est pas encore de retour, mais je vais commander à un de nos employés de conduire vos chevaux à l'écurie et de les alimenter. Entrez, entrez ! vous ne regretterez pas de vous être arrêtés ici ! »

Les voyageurs entrent, pendant qu'un employé dételle les chevaux, les conduit à l'étable et en prend grand soin. Bientôt le cultivateur arrive chez lui. « Bonjour, monsieur ! dit-il au marchand.

— Bonjour ! »

Les deux hommes commencent à causer. La fermière prépare la table. Les voyageurs prennent un bon repas en compagnie de leurs hôtes. Après le dîner, le riche

marchand continue sa conversation avec le cultivateur. Soudain, le voyageur dit à son hôte : « Mon ami, vous avez une propriété d'une beauté remarquable. Tout est admirable !

— Oui, répond le cultivateur, mais vous n'avez encore rien vu ! J'espère que vous ne repartirez pas aujourd'hui ? Je suppose que rien ne vous presse de continuer votre route ?

— Non ; en effet, rien ne nous presse de repartir immédiatement, mais nous avions l'intention de parcourir une certaine distance entre le dîner et le souper !

— Eh bien ! vous ne partirez que demain ! Je vous invite à visiter mes installations et mes terres. Je vais faire atteler un de mes chevaux et je vous ferai visiter ma propriété ! »

Le cultivateur fait atteler un cheval à une voiture, et part, en compagnie du marchand, faire le tour de ses terres. Il entrait par un chemin et revenait par un autre. Le visiteur est émerveillé par le site et la valeur des propriétés. Le cultivateur révèle à son hôte qu'il a cinq ou six employés occupés aux travaux de la ferme. Il complète ses renseignements en ajoutant qu'il a une servante, à la maison, pour aider son épouse à assurer la bonne marche du travail quotidien.

On s'explique pourquoi ce cultivateur vivait dans une grande aisance.

Le marchand revient de sa visite de la ferme. On cause. Après le souper, le riche voyageur dit au fermier : « Vous ne me vendriez pas cette propriété ?

— Vous vendre ma ferme ? Vous voulez rire !

— Ah ! non, continue le marchand, je ne badine pas ! Je serais disposé à acheter votre propriété. Je m'y plais tellement que, à mon avis, ce serait l'endroit tout désigné pour finir mes jours !

— Ah ! reprend le cultivateur, il n'est pas impossible que je me décide de vous vendre ma ferme !

— S'il s'agit d'une estimation globale, à quel prix me céderiez-vous vos biens ? Je prendrais la ferme telle qu'elle est actuellement ; je garderais les mêmes employés et la servante, si c'est possible. La ferme continuerait à fonctionner comme auparavant ! »

Le cultivateur, vu son manque d'instruction, avait confié à un notaire la gérance de ses affaires.

Le marchand insiste auprès du fermier pour continuer l'exploitation des terres sans changer de personnel. « Je garderais, dit le marchand, la même équipe d'employés qui travaillent actuellement à votre ferme. Votre propriété me plaît et je m'engage à la payer argent comptant ! Veuillez me mettre au courant du prix que vous exigez pour vos biens et je m'engage à le payer dans le plus bref délai possible ! »

Le cultivateur consulte sa femme avant de vendre ses biens. « Que penserais-tu du projet de vendre notre propriété à un seul acheteur ?

— Mon mari, répond l'épouse, ce n'est pas moi qui vois à l'administration, ici ; c'est toi ! Si tu décides de vendre notre propriété, c'est ton affaire ! J'accepterai volontiers la décision que tu prendras ! »

Le cultivateur retourne au riche marchand et lui annonce sa décision : « Comme il s'agit d'un prix global, j'estime la valeur de ma propriété à cinquante mille dollars.

— Très bien ! monsieur. Je souscris à cette estimation, et je considère que je serai bientôt le propriétaire de votre ferme ! »

Il tire aussitôt son livre de chèques et en rédige un de cinquante mille dollars à l'ordre du fermier. « Il ne reste plus, dit le marchand, qu'à passer chez le notaire pour faire rédiger l'acte de vente, et je serai chez moi !

— Allons chez le notaire ! »

Les deux hommes vont chez le notaire et en reviennent avec les formules légalement signées. Mais le fermier et sa femme regrettent amèrement leur décision. Ils sont profondément peinés de quitter un milieu qu'ils habitent depuis leur jeunesse. Le fermier se sent coupable d'avoir vendu la terre paternelle, des propriétés toujours entretenues avec grand soin. De plus, tous ceux qui l'ont précédé ont toujours vécu à l'aise sur cette terre. Jamais la malchance n'a ralenti leur prospérité. La fermière songe à l'avenir : « Peut-être, mon mari, nous retrouverons-nous dans l'embarras, plus tard, dans une autre situation. Cinquante mille dollars, il est vrai, constituent une grosse somme, mais même avec cent mille dollars, à notre départ d'ici, nous pourrions rapidement tout dépenser, si la malchance commence à nous poursuivre. Nous avons été si heureux, ici ! »

Le riche marchand entend la fermière exposer ses craintes à son mari, et il les aborde : « Écoutez-moi, leur dit-il. Il se peut que vous ayez regret de m'avoir vendu votre propriété. Je ne veux en aucune façon vous chasser d'ici ! Vous m'avez proposé un prix pour votre propriété, j'ai payé le prix proposé, et je viens vous faire une autre offre. Si vous vouliez rester avec moi sur cette ferme, vous pourriez continuer votre besogne comme auparavant, sans rien changer. Dans ce cas, je n'aurais rien à faire dans le travail de la ferme. D'ailleurs, ce n'est pas pour travailler que j'ai acheté cette propriété, vous le savez bien. Je n'ai aucunement besoin de cette entreprise pour vivre ! J'ai acheté vos biens pour ma satisfaction personnelle. Je trouve le décor merveilleux ; tout y est à mon goût. Si vous voulez rester, vous travaillerez comme autrefois et nous séparerons les profits comme vous l'entendrez !

— Ah ! répond la fermière, nous avons fait une folie, en vendant notre propriété. Non, nous ne pouvons accepter votre offre ! Nous allons empaqueter nos petites affaires et nous allons prendre la route. Nous nous en tirerons comme nous pourrons ! »

Le riche marchand donne au cultivateur un cheval, le meilleur qu'il veut choisir parmi les nombreux chevaux des écuries. Le fermier choisit un cheval à son goût, charge ses petits bagages sur une voiture et prend la route sans trop savoir dans quelle direction s'orienter.

Le riche marchand s'installe sur la ferme. Chaque matin, un employé attelle un cheval à la voiture pour que le nouveau propriétaire fasse, en compagnie de sa femme, le tour de ses terres. C'était, pour eux, le sujet d'une grande jouissance.

Les années passent, et, il faut le dire, la fillette grandit. Un jour, le riche marchand tombe malade. Il a recours au médecin, et à tous les soins possibles. La maladie persiste un certain temps, et finalement le riche marchand doit dire adieu à la vie. La veuve perd courage.

Pourtant, tout s'était bien passé à la ferme, tout avait été prospère comme sous ancien propriétaire. Rien n'avait été dérangé dans le train-train du milieu. On avait embauché le même personnel pour les mêmes emplois, et ainsi de suite.

Cependant, la veuve tombe dans un profond accablement. Elle est forcée de s'aliter à cause de sa maladie, s'entoure de remèdes et de petits soins. Bientôt, elle croit qu'elle va mourir, s'apitoie sur son malheureux sort et souffre d'une sorte de solitude parmi ceux qu'elle appelle des étrangers.

Mais le notaire ne la quitte pas d'une semelle dans le but de la consoler. « Madame, lui répète-t-il, ne vous découragez pas. Bientôt, la santé va revenir ! D'abord, n'oubliez pas que c'est le bon Dieu qui nous envoie cette épreuve ! »

Le temps passe... Un bon soir, la veuve a la sensation que ses forces l'abandonnent. Le notaire et sa femme vont lui rendre visite. La malade leur révèle un renseignement sur sa propre famille : « Mon Dieu ! quel malheur, leur dit-elle ! Je n'avais qu'un frère. Nous n'étions que deux dans notre famille : mon frère et moi ! Mon frère, Georges De Brûle, est parti à l'âge de dix-huit ans. Voilà trente-cinq ans aujourd'hui qu'il est parti. Je n'en ai jamais reçu la moindre nouvelle. Je crois bien qu'il est mort ! »

Georges De Brûle était militaire depuis trente-cinq ans. Assez longtemps avant la maladie de la veuve, sa sœur, il avait été blessé par un Allemand, lors d'un combat sanglant. Il avait reçu un coup de sabre qui lui avait coupé trois côtes, et il était resté sur le champ de bataille. Mais son aide-de-camp, homme expérimenté et aux vastes connaissances, court immédiatement à son secours. Après avoir enrayé l'hémorragie, il le transporte dans un hôpital où Georges De Brûle demeure plusieurs mois. Peu à peu, les forces reviennent, les plaies guérissent, et le patient reprend sa vigueur d'autrefois.

Un bon matin, Georges De Brûle se lève et dit à son aide-de-camp : « Ce matin, je me prépare à aller voir ma sœur !

— Comment ? aller voir votre sœur !

— Oui, reprend le patient, ce matin, je pars pour aller visiter ma sœur ! Voilà trente-cinq ans que j'ai quitté mes parents. Je ne sais ce qu'est devenue ma sœur. Je ne sais si elle est morte ou vivante.

— Vous, Georges De Brûle, dit l'aide-de-camp, vous êtes bien chanceux ! Moi, voilà trente-cinq ans que je suis à votre service. Ce matin, vous allez me quitter. J'aimerais bien, aller avec vous, si vous consentiez à m'amener !

— Ah ! mon cher aide-de-camp, répond Georges De Brûle, oui, je consens volontiers à t'amener avec moi. Nous allons nous acheter chacun un bon cheval, une bonne selle, puis nous allons nous prendre une bonne réserve d'argent, et tu vas m'accompagner pour prendre soin de moi, comme tu l'as toujours fait ! »

Georges De Brûle achète deux chevaux, un pour son aide-de-camp, l'autre pour lui-même. Il se prend une bonne somme d'argent et part en voyage, à la recherche de sa sœur, sans savoir à quel endroit elle réside.

Les deux voyageurs se déplacent pendant six, sept ou huit mois, allant de ville en ville, de région en région, et demandant partout des informations.

Un bon soir, à une heure assez tardive, ils s'engagent en forêt, sur une route assez peu fréquentée et presque totalement dénuée d'habitations. Ils y chevauchent longtemps. Soudain, ils arrivent à un hôtel. C'était la première habitation rencontrée le long de la route.

Georges De Brûle aperçoit une lumière à l'extérieur de l'hôtel. Après avoir examiné cette bâtisse, le voyageur va frapper à la porte pour demander à loger. Une vieille dame toute courbée vient à la rencontre des deux voyageurs, et dit à Georges De Brûle : « Mon cher monsieur, je vous logerais volontiers, mais il n'y a aucun homme ici qui puisse assurer le service. Il faudrait que vous alliez vous-mêmes conduire vos chevaux à l'écurie et leur donner leur nourriture. Ici, nous pourrions vous préparer un repas.

— Très bien ! » disent les voyageurs, en se dirigeant vers l'étable.

Georges De Brûle et son compagnon se rendent à l'écurie, y placent leurs chevaux dans des stalles et se mettent à la recherche du foin et de l'avoine pour alimenter leurs bêtes. L'aide-de-camp aperçoit une sorte de remise dans un coin de tasserie à foin. L'idée lui vient d'ouvrir la porte de cette pièce. Il y découvre une dizaine de cadavres suspendus. Ces personnes ont été tuées ; le sang inonde le plancher. Il ferme rapidement la porte de ce local sans dire un mot. Toutefois, cette découverte le rend craintif. Il n'en souffle pas mot à Georges De Brûle.

Les deux voyageurs reviennent à la maison. On a préparé la table. La vieille dame tourne constamment autour des voyageurs attablés.

Une jolie jeune fille de dix-huit ou dix-neuf ans s'affaire à servir la table. Très souvent, elle jette les yeux sur Georges De Brûle, mais ne parle pas. Son comportement semble bizarre.

Au moment de servir le dessert aux voyageurs, la jeune serveuse trouve que Georges De Brûle ressemble à sa mère. Elle a l'intuition que c'est le frère de sa mère, celui dont cette dernière avait mentionné le départ, autrefois. En effet, la mère de la jeune fille lui avait dit à plusieurs reprises que son frère s'appelait Georges De Brûle... La serveuse rédige un petit billet et le jette près de l'assiette de Georges De Brûle.

Georges De Brûle ramasse ce billet et le lit : « Faites bien attention, y est-il écrit, votre vie est en danger, ici, ce soir ! Vers neuf heures, deux bandits s'introduiront par la porte du sous-sol. Ils rentreront deux par deux... Ils sont huit. Tous les clients de cet hôtel ont été mis à mort. Soyez donc sur vos gardes ! »

Georges De Brûle lit le billet sans s'énerver. Mais il s'adresse à son compagnon : « Es-tu malade, toi ? Depuis notre arrivée à table, tu es blême, tu as l'air bizarre.

— Ah ! non, non, reprend l'aide-de-camp ; non, il n'y a rien d'anormal !

— Il va se jouer une tragédie ici bientôt ! » se dit Georges De Brûle à part lui.

Après avoir soupé, Georges De Brûle recule sa chaise et s'adresse à la vieille hôtelière : « Hé ! la mère, vous n'auriez pas du gin ou d'autres boissons fortes à nous donner ? Moi, vous savez, quand je loge dans un hôtel, je m'ennuie et j'ai l'habitude de prendre un petit verre de temps en temps. Ça réchauffe son homme et ça fait du bien ! Nous, nous sommes en voyage, et la température était plutôt fraîche, ce soir !

— Ah ! oui, nous en avons en abondance, de la liqueur forte, dans la cave. Ouvrez la porte qui conduit au sous-sol et descendez vous-même vous servir. Vous trouverez des barils de boisson alcoolique et rapportez-vous-en !

— Oui ? Vous avez une réserve de boisson forte au sous-sol ! Vous allez donc aller en quérir pour nous !

— Mais vous voyez bien, mon cher monsieur, que je suis incapable de descendre au sous-sol par cet escalier !

— Oui ? Et bien ! riposte Georges De Brûle, vous allez certainement y descendre ! »

Georges De Brûle attrape la vieille dame par la nuque et la précipite brutalement tête première dans l'escalier de la cave. La vieille va s'assommer sur le parquet du sous-sol. Le militaire descend par l'escalier, va visiter les tonneaux de boisson et revient avec un litre de gin dans un pot. Il place le pot sur la table. « Tiens, dit-il à son compagnon, nous allons prendre un verre, ici, ce soir ! »

Puis, Georges De Brûle s'adresse aussi à la jeune serveuse : « Viens ici, petite ! Comment se fait-il que tu refuses de parler, ma belle ? Parle, parle ! À te voir agir, tu as déjà parlé ! Et si tu as déjà parlé, tu vas encore parler ! N'aie aucune crainte ! Tu es en sécurité maintenant ! Celui qui prend soin de toi actuellement va t'amener avec lui, quand il quittera cet hôtel ! »

La petite fille se décide enfin à raconter son histoire. « Je suis, dit-elle, la fille d'un riche marchand. Après la mort de mon père, deux des bandits de cet hôtel sont arrivés chez ma mère et lui ont présenté un billet l'obligeant de payer cinq cents dollars au porteur. D'après ces étrangers, mon père leur devait cette somme qu'il avait empruntée. Ma mère, alors malade et affaiblie par son deuil, envoya ces visiteurs malhonnêtes à son notaire. Ce dernier, après avoir consulté ses registres, conclut que son client, possédant une réserve d'un demi-million de dollars, n'avait pas eu besoin d'en emprunter cinq cents. Le notaire les traita de voleurs, de bandits, de charognes et les mit à la porte en les menaçant de son pistolet.

J'étais dans le jardin, quand les bandits sortirent de chez le notaire. Ils m'ont enlevée et m'ont amenée ici dans cet hôtel. Les bandits sont retournés en forêt où ils vivent ordinairement. »

À la suite de l'enlèvement de sa fille, la veuve du riche marchand était désespérée. La vie était un vrai cauchemar. Elle demanda à la population de chercher sa fille. Les policiers intervinrent, mais personne ne put retrouver la fillette.

Une fois le récit de la jeune fille terminé, Georges De Brûle s'écria : « Ne t'inquiète plus, ma petite ! Et toi, aide-de-camp, viens vider un verre, viens te réchauffer un peu ! Ce soir, tu vas assister à des scènes violentes. Toi, jeune fille, à quelle heure, crois-tu, que les bandits vont arriver ?

— Ils vont arriver, deux par deux, au niveau du sous-sol. Une demi-heure plus tard, deux autres vont se présenter. Il va falloir que vous les attendiez à la porte. Il ne faut pas être en retard pour les recevoir !

— C'est moi, continue Georges De Brûle, c'est moi qui vais les recevoir. Je vais en prendre grand soin, tu vas le voir ! »

Vers neuf heures, dans la soirée, Georges De Brûle dit à son aide-de-camp : « Suis-moi au sous-sol ! »

Les deux hommes descendent rapidement. Georges De Brûle va se dissimuler derrière la porte où doivent entrer les bandits et commande à son compagnon : « Range-toi un peu à l'écart ; je vais leur donner les premiers soins, et toi, tu t'en chargeras, s'ils me nuisent ».

Soudain, la porte s'entrouve. Georges De Brûle se glisse lentement la main dans l'ouverture, attrape un bandit par ses habits à la hauteur de la poitrine, le tire près de lui ; de l'autre main, il saisit le second bandit qui tente d'entrer. Georges frappe ensemble la tête des deux intrus, met à jour les cervelles et lance les deux cadavres par-dessus ses épaules en criant à son compagnon : « Mets-les en entreposage, mais prends garde de te salir ! »

Les deux voyageurs s'empressent de remonter à la salle à manger. Georges De Brûle dit à la fillette : « En voilà deux qui vont dormir longtemps ! C'est moi qui les ai endormis tous les deux ! Maintenant, aide-de-camp, viens prendre un verre ! Nous avons une immense tâche à accomplir, ce soir ! »

Les deux amis remplissent leurs verres et les vident d'un trait. Au bout d'une demi-heure, deux autres bandits poussent la porte du sous-sol de l'hôtel. Georges De Brûle procède de la même façon. D'une main, il en attrape un par le devant de l'habit, de l'autre, il saisit le compagnon de ce bandit et frappe la tête de l'un contre la tête de l'autre et leur met la cervelle à nu. Il les lance en arrière par-dessus sa tête.

Il détruit six bandits, de cette façon. Les deux voyageurs attendent le reste des bandits. Ils attendent... mais en vain. Les deux derniers malfaiteurs, en constatant que six de leurs compagnons étaient entrés à l'hôtel sans en ressortir se sont dit : « Nos associés ont dû être attaqués dans l'hôtel et ils ont probablement perdu la vie ! »

Les deux derniers bandits ont retourné à leur cachette en forêt. Georges De Brûle attend les bandits jusqu'au matin, tout en se tenant sur ses gardes. Comme les deux derniers bandits ne se montrent pas, Georges De Brûle et son compagnon déjeunent copieusement, le lendemain matin, et commandent à la fillette de se préparer au départ. Avant de quitter l'hôtel, ils y mettent le feu, puis sautent en selle et continuent leur route.

« Maintenant, dit Georges à la fillette, tu vas peut-être venir à te reconnaître ! Te rappelles-tu où demeure ta mère ?

— Ma mère demeure dans un endroit où le paysage est splendide, un coin occupé par des cultivateurs. Mon père a acheté, d'un fermier, quand j'étais jeune, une belle propriété. Plusieurs années plus tard, mon père est mort. Quant à ma mère, elle est peut-être morte, elle aussi. Je n'en ai eu aucune nouvelle, ces cinq dernières années, puisque j'étais prisonnière des bandits, à l'hôtel. Je sais que ma mère a eu tellement de peine à la mort de mon père qu'elle en est devenue malade. Je ne sais si elle est encore vivante, mais je me rappelle toujours la maison que nous habitions. En demandant des renseignements, nous pouvons retrouver notre coin de pays, et moi, je me sens capable de retrouver la maison de mon enfance ! »

Le groupe de voyageurs chevauche et s'avance. Le soir, il arrive chez un cultivateur qui, informations prises, était le voisin de la veuve du riche marchand. Il était bien neuf heures dans la soirée. On entre, on demande à loger. Le cultivateur accepte de loger les voyageurs. George De Brûle cause avec ce fermier : « Vous ne connaîtriez pas, dans votre entourage, demande Georges De Brûle, une veuve dont le mari a acheté une propriété, il y a une quinzaine d'années ?

— Mon oncle, intervient la fillette, la maison voisine est celle de mon père !

— Écoute, ma fille, on ne peut pas arriver chez ta mère sans la prévenir ! Il se peut qu'elle soit malade ou affaiblie par la maladie. Il ne faut pas trop l'émouvoir et provoquer sa mort par un choc trop violent. Nous allons essayer de lui faire pressentir notre retour ! »

Le groupe de voyageurs prend le souper chez le cultivateur et se prépare à y passer la nuit. Georges De Brûle prend tout à coup une décision. Il consulte la jeune fille et

leur dit, à elle et à l'aide-de-camp : « Vous allez rester ici, et moi, je vais aller rendre visite au notaire. Le notaire, je suppose, ne doit pas rester chez la veuve ?

— Non, répond la jeune fille, il demeure dans un chalet bâti sur notre propriété à une faible distance de notre maison ! C'est lui qui a toujours géré les affaires de l'ancien propriétaire et celles de mon père ! »

Georges De Brûle se rend chez le notaire, fait sa connaissance et se présente comme le frère de la veuve, femme du riche marchand. Il lui apprend aussi qu'il a ramené sa fille disparue autrefois. « Notaire, allez rendre visite à la veuve et essayez de lui apprendre cette nouvelle sans trop la surprendre. Quand elle aura été préparée à cet événement, nous irons lui rendre visite ! »

Le notaire se rend chez la veuve en compagnie de son épouse. Le visiteur la trouve dans un état assez normal, ce soir-là. Elle avait repris un peu de forces. « Comment va notre malade ? demande le notaire.

— Ah ! pas trop mal ! Les forces reviennent petit à petit.

— Eh bien ! madame, la nuit dernière, j'ai fait un rêve. Remarquez bien que c'est un rêve. Je serais très surpris qu'il devienne une réalité.

Vous m'avez dit, l'autre jour, que vous aviez un frère et qu'il était parti depuis longtemps. Vous auriez désiré qu'il vous rende visite, tout en ignorant son lieu de résidence. Eh bien ! j'ai rêvé qu'il était revenu en compagnie de votre fillette. Ah ! c'est un rêve de fou, me direz-vous ! Il ne se réalisera pas, je crois bien !

— Ah ! Seigneur ! ce serait trop beau si le bon Dieu m'accordait une telle faveur ! Mais, j'y pense ! Mon frère serait peut-être revenu et vous ne voulez pas me le dire ?

— Non, non ! Je ne voudrais pas vous causer une trop grande émotion avec mes propos. Si vous me promettez de contrôler vos réactions, de commander à vos nerfs la plus grande obéissance, je vais vous annoncer une nouvelle. Il faut d'abord m'écouter !

— N'ayez aucune crainte, notaire ! Dites-moi la vérité, je vais maîtriser mes réactions et tout va bien se passer ! Je m'attends au plaisir d'une agréable surprise !

— Eh bien ! continue le notaire, Georges De Brûle, votre frère, est actuellement chez le voisin, tout près d'ici ! Il est venu me visiter et il m'a fait part de sa crainte de trop vous secouer, de nuire à votre santé et même à votre vie. Il voulait vous voir vivante, de préférence !

— Mon Dieu ! s'exclame la veuve, allez le chercher au plus tôt, notaire ! Je veux absolument le voir ! »

Le notaire quitte la malade et va tout droit rejoindre son aide-de-camp et la fille de la veuve. Il les amène à la maison du riche marchand. Georges De Brûle donne la main à sa sœur et l'embrasse. Ah, Dieu ! quelle joie, quelle émotion chez la veuve en revoyant sa fille ! Georges présente également à sa sœur son propre aide-de-camp.

« Maintenant, ma sœur, annonce Georges De Brûle, écoute-moi bien ! Je commence à vieillir. J'ai eu ma grande part de misères ! J'ai l'intention de m'installer près de toi avec mon aide-de-camp. Toi et moi, nous finirons nos jours ensemble ! »

Georges De Brûle s'est installé chez sa sœur. Je ne sais trop ce que la fillette est devenue. Je n'ai pas revu ces gens depuis cette époque éloignée !

LE RICHE MARCHAND
(ou Georges De Brûle)

Récit enregistré le 30 octobre 1960, à Cap-Chat, Comté de Gaspé-Nord, chez M. Gustave St-Louis (76 ans). C'est un conte qu'il a appris vers 1930 pendant les travaux de la route, entre Ste-Anne-des-Monts et Cap-Chat, de M. Napoléon Therrien, âgé à cette époque-là de 70 ou 71 ans.

Enregistrement nº 1536. Conte-type 950-974 (conte des voleurs : le frère délivre sa sœur servante chez les voleurs).

C'été' in rich' marchand, to'hours qui éta' établi dan enn' ville, où c' que c'ést qu'i' y ava't b'en du monde. Ça f'sé't [faisait] b'en d's années qui t'na't c' commarc'-lâ. I' éta't b'en riche.

Enn' bonn' journée, i' di' à sa femme : « Si tu voudra's m'en crère [croire], i' dit, on vendra't tout ça écitte, p'i' i' dit, on s'en ira't s' prom'ner d'un' ville à l'aut'e, d'un' place à l'aut'e, p'i' i' dit, où c' que c'ést qu'on trouvèra' in endroit qui nous adonn'ra't, i' dit, on s'établira't, lâ. »

I' ava' 'ien qu' enn' p'tit' fill' doé' avoèr, j' suppose, six sept ans.

Te'hours, i' vend tout çâ, i' fa't çâ, i' mat çâ en vente, p'i' i' vend tout çâ, en tous lés câs, p'i' i' s'ajèt' deux bons jouaux [chevaux], p'i' i' mat çâ su' in cârrosse, p'i' i' greill' [greyer][1] son p'tit ménag' qu'i' ava't, qui gu'i resta't, p'is sa femm' p'is sa p'tit' fille, p'i' i's part'nt pour l' voyage.

Ah ! i' fil' de minm' plusieurs moâs, p'is, enn' place à l'aut'e, p'is, ça alla' b'en, p'i' i's s' désennuya'ent. I's s' trouva'ent b'en.

Enn' bonn' journée, te'hours — ça f'sa't b'en longtemps qu'i' éta't parti d' son 'oéyage — i' s' trouv' su' l' coup du midi, i' arrive où c' que c'ést qu'i' y ava' in cultivateur, lâ. C'été' enn' maison qu' éta't bâtie, p'i' alle ava't, éta't tout' rambrissée [lambrissée] en or, 'a ava't comme in damier d'in pouç' cârrée. C'éta't beau, çâ. I' di' à sa femme, i' dit : « On vâ rentrer dîné' écitte. 'Gârd'-moé çâ, i' dit, c'tte bell' propriété, p'is c'tte bell' bâtisse ! Ah ! I' dit, j'aim'ra's çâ écitt' terribeulment ! »

---

1. *Gréer* (gréyer) : Préparer.

Te'jou's, i' entre... Frappe à 'a porte, p'i' i' d'mand' çâ, si i' pourra't pâ' a'oèr à dîner, lui, p'is sa femme, p'is sa p'tit' fille, p'is denné' à dîné' à sés jouaux. La femm' dit : « Oui, 'a dit, rentrez. 'A dit, mon mari ést sorti, mé', 'a dit, lés engagés sont écitte. 'A dit, j' m'en vâ' en fér' v'nir in, p'i' 'a dit, i' vâ mett' vos jouau' à l'écurie, p'i' 'a dit, i' vâ... Rentrez ! 'a dit, vous allé' 'oèr, vous allé' êt' b'en, resté' écitte ! »

C' fa't qu'i' ont entré. I' ont d'mandé in engagé qui â parti p'i' i' a été dét'lé' 'és jouau' à écurie. I' â placé çâ comm' faut.

Ah ! L' pére a arrivé dans maison qui appartena' au cultivateur. « Bonjour, mecieu' !

— Bonjour ! »

Ah ! c' fa't qu'i's s' mette' à parler tou' 'és deux. La tab' se mat [met]. To'hours, i's prenne' in bon dîner. Apras qu'i' ont pris leu' dîner, i's s' mette' à jâser, tou' 'és deux, lui p'is l' cultivateur. I' di' au cultivateur, i' dit : « Vous avez enn' terrib'e bell' propriété écitte ! I' dit, c'ést beau !

— B'en, i' dit, oui, i' dit, c'ést r'guien, mé', i' dit, vous avez pâs vu çâ. I' dit, vous allez vous gréyer, i' dit, vous partirez pâ' aujo'rd'hui ? I' dit, vous ét's-vous b'en pressé ?

— I' dit, non, i' dit, j' pâs b'en b'en pressé. I' dit, on voula't fére encôre in bout' apros-médi.

— Ha ! i' dit, vous partirez d'main ! I' dit, vous allez v'nir 'oèr çâ. I' dit, m'en va' att'lé' in d' més jouaux, p'i' i' dit, j' vâ' aller vous montrer çâ ! »

Ça s' fa't qu'i' â att'lé in d' sés j'vaux, p'i' i' visit' la propriété. P'i' i' rentra't par in ch'min, p'i' i' sorta't par l'aut'e. P'is, ah ! i' trouv' çâ b'eau terribeulment. Et p'i' i' gu'i dit qu'i' ava't cinq, six engagés là-d'ssus qui travailla'ent, vous savez, à a'oèr soin d' la culture. P'i' apras çâ, b'en, i' ava' enn' fille à gages, p'is la mére à méson. P'i' ah ! ça marcha't. C'ta' in homm' qu' éta't b'en, en moyen.

P'i' i's s'en r'viennent, te'hours. P'is, tout en jâsant, d' minme, l' soir, apras que l' soupé' ést pris, ça fa't que le rich' marchand di' au cultivateur, i' dit : « Vous m' vend'r'ez pâs çâ, vous, écitte ?

— Hah ! Hah ! (rire) L' cultivateur dit, vous vend' çâ ? I' dit, vous disez çâ pour rire ?

— Ah ! i' dit, non. I' dit, j' dis pâs çâ pour rire ! I' dit, j'ach't'ra's çâ, écitte. J'aim'ra' assez çâ, écitte, i' dit, c'ést la plus bell' place, i' dit, pour moé écitt' pour raj'ver [achever] més jours !

— Ah ! l' cultivateur, dés fois, i' dit, ça pourra't 't-êt' b'en m' décider de t' vend' çâ.

— I' dit, pour in coup sec, comment c'ést qu' vous m' f'r'ez çâ, lâ, écitte, lâ? Tout gréyé comm' c'ést lâ, p'i' i' dit, j' gard'ra's par 'hemp' lés minm's homm's si y a moyen, p'is la sarvante, tout à nett'. Ça dérang'ra't r'guien en tout'!»

Mé', l' cultivateur, lui, i' ava't, voéyez-vous, in notair' qui su-géra't [gérait] tout's sés afféres, comprenez-vous. Et p'is, lui, b'en, c'ta't pâ' in homm' beaucoup instruit. «Et p'is, ça s' fa't qu'i' dit, l' rich' marchand dit, i' dit, j' gard'ra's la minme équipag' [équipe] qui a écitt' su' 'a terre. J'aim' la terre, tout à nett', p'i' i' dit, j' vous paiera's çâ cach' [cash][2], i' dit. Faisez-moé in prix, p'i' i' dit, ça s'râ pâs long!

— Le cultivateur di' à sa femme, c' que tu pens'ra's d' çâ, toé, i' dit, ma femme, i' dit, qu'on vend'ra't çâ tout' d'in cou' écitte?

— 'A dit, mon mari, c'ést pâs moé qui ronn' [to run][3], c'ést toé qui ronn's! 'A dit, voé' à ton affaire. Si tu décid's d' la vend'e, c'ést d' ton affaire. De quoi c'ést qu' tu f'ras, s'ra' b'en fait'.

— Ah! i' dit, pour in coup sec, j' vends çâ cinquant' mill' piasses.

— L' rich' marchand dit, c' correck, mecieu'! i' dit, c'st à moé!»

I' hal'[4] son liv' de tchèqu' [chèques], p'is d'i fa' in tchèqu' de cinquant' mill' piasses. I' dit: «On n'a 'ien qu' à aller su' l' notaire, p'i' i' dit, on vâ fair' pâsser lés marchés, p'i' i' dit, j' m'en vâ' êt' che' nous!

— C'ést correck!»

I's s'en all'nt su' l' notaire, pâss'nt lés marchés. Apras qu' lés marchés sont pâssés, l' cultivateur en â r'gra' [regret] du 'guiâb' [diable] d'a'oêr vendu sa propriété; p'is sa femm' pareil[5]. Ça gu'i fa' enn' peine épouvantab' de laisser son che' z-eux. Depu's l' temps qu'i' éta't lâ! I' ava't rentré lâ, à p' pra' à l'âg' de dix-neuf ans. P'is çâ, c'été't lés propriétés d' son défunt pére, çâ; et p'is çâ, ça ava't te'hou' été b'en qu'nu à l'ord'e. P'is tout's ceux-lâ qui ava' embarqué su' c'tta propriété-lâ, b'en, i' ava'ent tout l' temps fait' d' la grosse argent. I' ava'ent jama' eu beaucoup d' bad loqu' [bad luck][6] là-d'dans tout' à nett'. 'A di' à son mari: «P't-êt' b'en p'us târd, on s' trouvèra dans d'aut' place, on s' trouvèra mal pris, avec çâ! 'A dit, cinquant' piass's [cinquante mille] c'ést vrai qu' c'ést d' l'argent. Quand minm' qu'on a'ra't cent mill' piass's pour partir d'icitte. 'A dit, ça s' dépens' vite, dés fois, quant' ça s' mè' [met] à 'a bad luck. 'A dit, écitt' qu'on 'ta't si h'ureux.»

2. *Cash* (angl.): Argent comptant.
3. *Run* [to] (angl.): Conduire, administrer.
4. *Haler*: Tirer.
5. *Pareil*: Pareillement, aussi.
6. *Luck* (angl.): Chance. BAD LUCK: Malchance.

L' rich' marchan attend d' dire... conter çâ à sa femme. Le rich' marchand s'en vâ trouver l' cultivateur. I' di' au cultivateur: « Ecouté' in peu, lâ. I' dit, si vous avez le r'gra' d'a'oèr vendu vot' propriété, i' dit, j' veux pâs vous mett' dehors... j' veux pâs vous mett' dehors. J'ai ach'té vot' prop'iété. J' l'ai payée l' prix qu' vous m' l'avez fait', p'i' i' dit, j' peux vous fére enne aut' belle offre, si vous voulez. Si vous voulez resté' avec moé, écitte, su' 'a prop'iété, vous allez continuer la besogn' pareil comm' vous fais'é' [faisiez] avant, la minm' chos' que vous fais'é' avant. P'i' i' dit, à pârt de çâ, j'a'ra's pâs besoin d' travaillé' in pouce. Moé, i' dit, j'ai pâ' ach'té çâ pour travailler. Vous savez! J'ai pâs besoin d' çâ pâ'-en-tout'! Mé', c'é' [c'ést] 'ien qu' par le plésir, en caus' que j' trouv' la plac' belle, écitte, que j' trouv' çâ d' mon goût. I' dit, ça vâ êt' pareil comm' c'éta' avant. On soupar'râ [séparera] not' profit tou' 'és deux, si ça fa't votre affére.

— Ah! la femm' dit, 'a dit, écouté' in peu, mecieu'; on a fait' la folie, 'a dit, d' vend' not prop'iété. 'A dit, on vâ ramâsser nos p'tits bagages, p'i' 'a dit, on vâ prend'e l' chemin. 'A dit, on s'arrang'râ comm' qu'on pourrâ! »

C' fa't qu'i' se r'pren in j'val. P'is l' rich' marchand, par 'hemp'e, leu' denne in j'val à l'écurie, p'i' à choésir dans lés jouaux d' son goût, qu'i' voudra't prend' pour partir pour son 'oéyage. I' s' choési' in joual à son goût, dan 'a troup' de jouaux qu'i' y ava't lâ. Et p'is, ça fa't qu'i' greill' leu p'tit bagag' lui 'tou, et p'i' i' pârt, 'és aut'e' étou[7].

Lâ, je l' sé's pâ' où c' quel bord qu'i's peuv'nt prend'e? Le rich' marchand, mecieu', le v'lâ su' 'a terr' p'i' i' s' promène, p'i' ell' pareil. L' matin, i' s'att'la' 'a 'oéture, i' f'sa' att'ler la 'oétur' par in engagé. P'i' i' alla't fére in tour su' 'a terre. Ah! c'ta't pâs qu'enn' p'tite agrément pour 'és aut's!

P'is, d'enteur' ci c' temps-lâ, b'en, la p'tit' fill' profita't, elle, lâ. On vâ dire, de minme, ça fil' p'usieurs années.

Bon! Enn' bonn' journée, v'lâ la maladie qui pren au rich' marchand. Bon! ça fa't que, i' ont lés soins voulus, l' docteur, tout' à nett' pour l' soégner. To'hours p'is ça s' fa't que ça fil' de minme! Mé' to'hours, le rich' marchand meurt. Ah! La femme éta' au désespoèr. Mé' ça ava't b'en marché su' 'a terre, su' 'a prop'iété comm' su' 'és roulettes[8], comm' c'éta' avant. Ça ava't r'guien dérangé. C'éta' encor' l' minm' mond' qui éta't su' 'a terre, qui faisa't çâ, à prend'e emploi, p'is tout' à nett'. To'hours... lâ, la pein' la prend; ça gu'i donn' comme in saisiss'ment. P'is lâ, 'a prend l' lit, lâ, p'i' alle ést malade, p'i' 'a s' fa't soigner. P'i' 'a dit, qu' 'a vâ mourir, p'is c'ést-y d' valeur[9]. P'i' 'a s' trouva't t'ut seul' parmi tout's lés étrangers.

---

7. *Itou*: Pareillement. Anc. fr.: *Itel*: De même.
8. *Roulettes* (marcher sur les): Se dérouler sans difficulté sérieuse.
9. *Valeur* (de): Malheureux, déplorable.

Mé' son notair' 'ta't tout l' tem 'entour de ell' pour asseyé' à la consoler. I' disa't : « Madame, découragez-vous pâs. Plus târd, ça vâ r'venir ! D'abord, i' dit, c'ést l' bon Dieu qui l'a voulu, p'is... »

Mé', ça fil' tout l' temps d' minme. In bon soèr, ah ! alle éta't b'en chéti'. Et qu' son notair' s'en vâ 'a voèr avec sa femme. 'A dit : « Mon Dieu, c'ést-y d' valeur ! 'A dit, moé, 'a dit, j'ai 'ien qu'in frére, 'a dit. On 'ta' 'ien qu' in frér' p'i' enn' sœur, n'us aut's, dans not' famille. 'A dit, mon frére, 'a dit, i' a parti à l'âg' de dix-huit ans. V'lâ trent'-cinq ans, aujourd'hui, qu'i' ést parti ! 'A dit, je n'ai jama' eu aucun' nouvelle. 'A dit, j' cré's b'en qu'i' ést b'en mort ! »

Mé' enteur ci c't eurfait' [entrefaite]-lâ, lui, son frér' Georg's De Brûl', qui travailla' à la 'yerr' [guerre] qu' éta' à la 'yerr' depu's trent'-cinq ans, i' ava' eu enn' batâille épouvantab'e, p'i' i' y â in All'mand qui l'a fessé avet' son sâb'e. I' l'a abattu, i' gu'i â coupé t'oâs côtes, p'i' il â resté su' l' terrain.

Mé' son sentinell' [garde du corps] qu' ést in homm' d'espérience, qui ést connaissant, il l'a ramâssé t'ut suite. P'i' i' a v'nu à bout d' l'étancher, p'i' il l'â transporté dans l'hapital. Et p'is te'hous... Apras qu'il l'a eu transporté, ça f'sait plusieurs moâs que Georg's De Brûle éta' à l'hapital. Quand que Georg's De Brûle a v'nu à r'prend' sés bons sens comme i' faut, qu'i' a v'nu... qu' sés pla'e' [plaies] ont guéri, p'is tout à nett'. I' v'na' à 'prend' d' la capacité assez.

B'en, ça c' fa't qu'in bon matin, i' s' leve, i' di' à son sentinelle, i' dit : « À matin, i' dit, j'irai 'oèr ma sœur !

— Comment, i' dit, tu gu'irâ' 'oèr ta sœur ?

— Ah ! i' dit, oui ! I' dit, à matin, i' dit, j' vâ' 'oèr ma sœur ! I' dit, v'lâ trent'-cinq ans j' su's parti d' che' nous, i' dit, je l' sé's pâs quel bord qu' 'a ést pris ; si alle ést morte ou si alle ést en vie.

— Oué ! I' dit, l' sentinell' dit, vous êt's b'en chanceux, i' dit, Georg's De Brûle. I' dit, moé, v'lâ trent'-cinq ans j' vous ser' [servir] écitte à vot' sarvice, i' dit, de 'oèr, i' dit, à matin, vous allez m' laisser ! I' dit, j'aim'ra's b'en çâ, moé 'ssi aller par che' vous, i' dit, si vous voul'rez [voudriez] m'emm'-ner.

— Ah ! ah ! Georg's gu'i dit, mon sentinelle. Ah ! I' di' oui, j' t'eum'ra's t'emm'ner ! I' dit, on vâ s'ach'ter ch'cun in bon j'val, p'i' i' dit, on vâ 'és seller comm' faut, dés bonn's selles, p'i' i' dit, on vâ s' prend' d' l'argent, et p'i' i' dit, tu vâs v'nir avet' moé pour a'oèr soin d' moé comm' t' âs to'hour' eu soin d' moé ! »

Ça s' fa't qu'on vâ dir' que Georg's De Brûl' se greill' [gréyer]. In bon matin, i' s'ajèt' in bon jual, p'i' i' en ajète' in pour son sentinelle, et p'i' i's s' prenn'nt d' l'argent, p'i' i' pârt pour son 'oéyag' pour allé' à la rencont'e, et asseyé' à r'trouver sa sœur. Ah ! i' sava't pâ' où c' qu' 'a éta't, quell' plac' qu' 'a pouva' êt'e.

Te'hours, i's march'nt de minme, i' doét gu'y a'oèr in gros six sè' [sept] moâs, huit moâs comm' çâ, dan 'és villes, d'in bor' [bord] à l'aut'e. P'i' i's s'informa'ent p'is tout' à nett'.

In bon soèr, te'hours, i's s' trouve' à prend'e in portage[10] pâs mal târd. P'i' i's marchent, i's marchent. I' arriv'nt dans c' portag'-lâ. I' y ava' in hôtel; mé', i' ava' ent pâs vu d'aut' habitâtion null' pârt. I' arrive' à c't hôtel-lâ. I' y ava' enn' lumiér' d'allumée en d' hors d' l'hôtel. I' s' mat [met] p'i' i' r'gâr' çâ. Te'jours, i' rent'e... i' frappe à la porte, p'i' i' rent' pour loger. Ça s' fa't que, c'ést enn' vieill' qui arrive au d'vant d' 'és aut's, p'i' alle ést toute en croche. P'i' 'a dit: « Mon cher mecieu', 'a dit, on vous log'ra't b'en, 'a dit, mé', 'a dit, i' y â pâs d'homme' écitte, à 'a maison. 'A dit, foudra't qu' vous ira't vous aut's minmes, p'i' 'a dit, vous sarvir, aller dét'ler vos jouau' à l'écurie, p'i' amancher çâ vous aut's minmes. Tant qu' écitte, 'a dit, on peut vous donné' à manger!

— Lâ, c' fa't que, ah! i' ont dit, c'ést correck! »

I' ont parti, (e)l' sentinell' p'is Georg's De Brûle. I's sont allé' à l'écurie, p'i' i' 'és ont placés comm' faut, p'i' i's sont mi' à charcher du foin, p'is d' lavoèn' pour lés soégner. L' sentinelle, vous savez, voé' in appartement, lâ, qui ést... qui ést amanché dans l' coin d'enn' tass'rie. I' gu'i pren enne idée d'ouvert çâ. I' r'ouv' çâ, mé', i' y â enn' dizain' de parsonn's qui sont accroch'té' 'à-d'dans. I's sont... i' ont 'té tués, p'i' i' y â du sang là-d'dans tout' à nett'. I' farm' çâ au p'us vite, p'i' i' dit pâ' in mot; mé', ça l' frédit pâs mal. Mé', i' n'en souff' pâ' in mo' à Georg's De Brûle.

T'jours, i's s'en alle' à la méson, te'jours. B'en, i's s' mett'nt la tab', la vieill' 'ta' encore à l'entour d' la tab'e. P'i' i' y ava' enn' p'tit' fille à p' pras d' dix-huit, dix-neuf ans, bell' p'tit' fille, p'is c'ést ell' qui sarva't la tab'e. P'i' 'a j'ta' in coup d'œil su' Georg's De Brûle, p'i' 'a j'ta' in coup d'œil su' Georg's De Brûle. Mé', 'a parl' pâs, 'a parla't pâs. C' 'té't b'en drôle. Quand 'a vient pour sarvir(e) l' desser' au sentinell' p'i' à Georg's De Brûle, 'a trouve assez dan ell'-minme, son idée, que Georg's De Brûle r'ssemb'e à sa mére, et qu' 'a pens' que c'ést l' frér' de sa mér' qu'i' ava't parti; qu' sa mére ava't te'jours dit qu' 'a ava' in frér' qui s'app'la't Georg's De Brûle. 'A pren in p'tit papier, p'i' alle écrit çâ, p'i' 'a d'i mat çâ... jett' çâ du long d' son assiette.

Ça s' fa't que Georg's De Brûl' ramâsse c' p'tit papier-lâ, lui, p'i' il l' lit. 'A gu'i dit su' l' p'tit papier: « Faisez b'en attention! Vot' vie ést en danger, écitte, à soèr! Vers neuf heures, i' arriv'râ deux bandits; i's rent'ront par la port' d'en bâs. I's rent'ront deux par deux, i' sont huit. I' y â pâ' in âm' qu' â rentré écitt' sans qu'i' eill' sorti en vie. T'nez-vous su' vos gardes! »

Ça s' fa't que, Georg's De Brûl' prend çâ, p'i' il lit çâ tranquill'ment. Mé', Georg's di' au sentinelle, i' dit: « C' que t' âs, i' dit? Es-tu malade? I' dit, j' m'ai

10. *Portage*: Route qui traverse une région boisée peu habitée.

t-aparçu, i' dit, depu's qu'on ést rentré écitt' dans, i' dit, t' és blême, tu m'âs d' l'air curieux !

— Ah ! i' dit, non, non. Son sentinell' dit non. I' dit, i' y â r'guien.

— Ah ! Georg's De Brûl' di' en lui-minme, i' vâ a'oèr dés show b'e'tô' écitte ! »

Ah ! apras qu'i' ont féni d' souper, i' s' racule, tout' à nett'. I' dit : « La mére, i' dit, vous avez pâs de Gin, que'qu' chose, écitte, d' quoé à prend'e ? I' dit, moé, i' dit, vous savez, i' dit, quante j' ress' dan in hôtel de minme, i' dit, j' m'ennuie p'is j'ai l'habitud' de prend'e in p'tit verr' d' temps en temps, d' minme. P'i' i' dit, ça m' réchauff'e, i' dit, ça m' fa't du bien. On l'arriv' su' l' 'oéyage, i' dit, i' fesa't cru, à soèr.

— Ah ! 'a dit, oui, 'a dit, i' y en â en mass'[11] dan 'a cave. 'A dit, descendez vous-minme 'n en charcher ; 'ien qu' à rouvrir la port' de cave. 'A dit, i' y â dés barils, lâ, p'i' allez-vous en charcher vous-minme.

— Oui ? i' 'nn â dan 'a cave ? I' dit, vous allez gu'y aller, vous !

— Mé', 'a dit, vous savez b'en que j' pâs capab' descend'e à 'a cav' dans c't escalier-lâ, 'a dit, mon cher mecieu' !

— Ah ! oui ? B'en, i' dit, vous allez gu'y aller çartain ! »

Il la ramâsse, par (e) l' dessus du cou p'i' i' la maudit, la têt' la promiére, dans l' bâs d' l'escalier, dan 'a cave. Il l'assomm' dans l' fond d' la cave. P'i' i' descend, p'i' i' vâ visité' 'és barils. P'i' i' monte enn' gross' pint' de Gin, dans in pot, p'i' i' mat çâ su' 'a tab'e. « Quiens, i' di' au sentinelle, i' dit, on vâ prend'e in coup, écitte à soèr. Ah ! i' dit, arrête in peu, viens 'citte in peu, i' dit, ma p'tit' fille, toé ! I' dit, comment ça s' fa't que tu parl's pâs, toé, bell' p'tit' fille ? Parle, parle, ma p'tit' fille, i' dit ! T' âs dejâ parlé, par ta magniére, tout' à nett'. I' dit, t' âs déjâ parlé p'is tu vâs parler. I' 'i dit, t' âs pâs besoin d'a'oêr peûr, t' és t-en sûr'té écitt' lâ. Ce'ui-lâ qui t'â en main, écitte, ma p'tit' fille écitte, lâ, mecqui'i' part' d'écitte, i' vâ t'emm'ner ! »

Lâ, 'a gu'i conte, la p'tit' fille, lâ. 'A dit : « Moé, 'a dit, j' su's la fill' du rich' marchand. 'A dit, apras, 'a dit, que mon pére a 'té mort, 'a dit, i' y â deux d' cés bandits-lâ, 'a dit, qui ont arrivé che' nous, 'a dit, trouver ma mére avec in billat [billet] de cinq cents piasses, en disant que mon pér' leu' deva't cinq cents piass's p'is qu'i's v'na'ent s' collecter c' cinq cents piass's-lâ. P'i' 'a dit, ma mére a dit, qu' 'a éta't malade, 'a dit qu' 'a sava't pâs quoi fér' de elle, dans la peine, 'a dit, 'a a 'té trouver son notaire, p'i' 'a a dit, çâ au notaire. P'is son notaire â r'gardé dan 'és liv's, p'i' i' dit : « Comment ça s' fa't que l' rich' marchan ava' emprunté cinq cents piass's de vous aut's ? In homm' qui vala' cinq cent mill' piasses ? I' dit,

11. *Masse* (en) : En grande quantité, beaucoup.

i' a'ra't pâ' emprunté d' l'argent d' vous aut's. Vous êt's dés voleurs, dés bandits, d' la châ̂rrogne ! Dehors ! ou b'en, i' dit, j' vous sors au bout' du révolveur ! »

En sortant, la p'tit' fille éta't dans l' jardin. I' ont volé la p'tit' fille, p'is lâ, ils l'ont emm'née lâ, à c't hôtel-lâ, lâ, l'hôtel dés bandits qu' éta'ent cachés dan 'a forat. Et p'is ça s' fa't que, la femme, b'en, ést encor' b'en pluss' au désespoèr quand alle a vu qu' sa p'tit' fille éta't disparue. C'éta't pâs drôle. Alle ava't mis tout chaquin pour la charcher, la police tout' à nett'. Jama's qu'i' ava'ent pu la r'tracer.

Ça fa't qu' 'a cont' çâ à Georg's De Brûle. Ah ! Georg's De Brûl' dit : « Prends pâs d'accupâtions, i' dit, ma p'tit' fille. I' di' au sentinelle, viens prend'e in coup, viens prend'e in coup, viens t' réchauffé' in peu ! I' dit, à soèr, lâ, i' dit, j' te dis, tu vâ' 'oèr, ça vâ fér' sec, b'e'tôt ! I' dit, ma p'tit' fille, à quelle heur' tu m'âs dit qu' tu carcul's qu'i's vont rentrer ?

— 'A dit, i's vont rentrer par l'étag' d'en bâs. 'A dit, i's vont rentrer deux par deux, p'i' 'a dit, lâ, 'a dit, au boutt' d'enn' demi-heure, lés deux aut's vont r'ssoud'e. P'i' 'a dit, ça s' fa't que, 'a dit, vâ' fa'oèr qu' vous lés recevrez lâ. 'A dit, ça s'ra pâs long pour lés r'ce'oèr !

— I' dit, tu vâ' 'oèr. I' dit, c'ést moé qui vâs 'nn a'oèr soin ! »

B'en, ça s' fa't que, quand ça vient vers neuf heures, l' sentinell' dit... Georg's De Brûl' di' au sentinelle, i' dit : « Vien écitte avet' moé ! »

I' descend vit'ment et p'i' i' s'en vâ et p'i' i' s' cache en arguiér' d' la porte. P'i' i' di' au sentinelle : « Rang'-toé, toé lâ, p'is m'en vâs lés soégner, p'is toé, tu lés r'cul'râs d' dans més jambes ! »

Et ça s' fa't que, quand i's vienn'nt pour rentrer, rouv'nt la port' pour rentrer. Georg's De Brûl' s' pâsse l' brâs tranquill'ment p'i' i' n'en ramâsse in d' minm' dans l'estomac, avet' sa main, p'i' il l'hale in peu du long d' lui. Et p'is l'aut' s'en vient rentrer, i' te l' ramâss' de l'aut' main, p'i' i' 'és fess' la têt' tou' 'és deux ensemb'e. La çarvelle r'vol' chaqu' bord, p'i' i' 'és jette' en arguiér' de lui. I' dit, serr'-lés, serr'-lés, fa' attention pour pâs trop s' graisser ! »

Mé', ça s' fa't qu'i' mont' vit'ment dans l'escalier, en haut. I' di' à p'tit' fille, i' dit : « N'en v'lâ deux, i' dit, qui sont endormis ! J' lés ai endormis tou' 'és deux ! Viens prend'e, viens prend'e in coup, i' dit, mon sentinelle, viens prend'e in coup ! I' dit, on a d' l'ouvrage à fére écitte, à soèr ! »

Ça fa't qu' varse encore in p'tit coup p'is saqueur [sacre] çâ en d'dans ! Et p'is ça s' fa't qu' au bout d'enn' demi-heure encôre, v'lâ 'és deux aut's qu' arrivent. Georg's De Brûl' fa' encor' la minm' chose. I' t' lés ramâsse encôr' tranquill'men in dans l'estomac, p'is l'aut' d' l'aut' bord encôre, p'is, i' t' lés emmèn' la tête ensemb'e. P'is la çarvelle r'vol' de chaqu' bord, et p'i' en-'œill' par en arguiére ! Et te'jours que Georg's De Brûl' n'en détruit six de minme. Lâ, attend, attend...

Lés aut's, lâ, 'és aut's, quand i' ont vu qu'i' en sorta't p'us, lâ... ça en f'sa't six de rentrés, dés bandits, p'i' i' 'n n'ava't pâ' in d' sorti. I' ont dit : « La guerre ést pri' [prise] en d'dans, p'i' i' ont pardu 'a vie ! »

I' ont pri' 'a forat. Lâ, Georg's De Brûle a attendu jusqu'au jour. Jusqu'au matin, i' s'ést qu'nu su' sés gardes, p'i' i' a attendu. Mé', non, lés deux aut's s' sont pâs montrés.

I' ont greillé leu' p'tit' fille, l' lend'main matin, comm' faut, i' ont déjeuné comm' faut. P'is, i' ont sacré l' feu dans l'hôtel, et p'i' i' ont embarqué à jual su' leu's jouaux, p'i' i' ont sacré leu' camp.

« Ah ! i' dit, à c'tte heure, i' di' à 'a p'tit' fille, toé, lâ, tu vâs p't-êt' b'en te r'connaît'e. Où c' que c'ést qu'ta mér' reste ?

— 'A dit, mouman, 'a dit, on ress' dans enn' place, in village, lâ. 'A dit, c'st enn' bell' plac' terrib'e, p'i' 'a dit, c'ta't dés terres, çâ, c'ést dés cultivateurs. P'i' 'a dit, nous aut's, 'a dit, on l'â ach'té c'tte propriété-lâ, mon pére, 'a dit, j'éta's jeune. P'i' 'a dit, mon pére, i' a ach'té ça d'in cultivateur c'tte propriété-lâ. P'i' 'a dit, apras p'usieurs années qu'on â été là-d'ssus, 'a dit, mon pére ést mort. P'i' 'a dit, ma mére, 'a dit, j' cré's b'en qu' 'a ést b'en morte, par rapport, 'a dit, j' n'ai pâs eu d'aut' nouvelle, moé, depu's j' su's t-écitte, lâ. V'lâ cinq ans j' su's dan 'és mains dés bandi' écitte, lâ. 'A dit, parc' qu'alle éta't malade, p'i' 'a dit, 'a ava't d' la pein' terribeul'ment quand qu' mon pére ést mort. 'A dit, je l' sé's pâs, mé' 'a dit, j' sé' où c' qui ést la maison te'hours. On pourra't te'jours s'informer. 'A dit, on irâ, on vâ aller lâ carré. 'A dit, j' capab' d' la r'trouver ! »

Ça s' fa't qu'i' filent, i's filent. L' soèr, i' arriv'nt su' in voésin, çâ. Ça s' fa't qu'i's rent'nt lâ. I' éta't b'en, ah ! neuf heur's du soèr. Ça s' fa't qu'i's d'mand'nt pour loger lâ. Fa't que l' cultivateur di' oui. L' cultivateur lés loge, te'jours. Ça fa't que Georg's De Brûl' di' au cultivateur, i' dit : « Vous l' connaiss'rez pâs, vou' avez pâs connu, écitte à 'entour de çâ, i' dit ?

— La p'tit' fill' dit, 'a dit : Mon onk' [oncle] 'a dit, çâ, l' voésin, c'ést n'us aut's, çâ, qui ress' lâ !

— Georg's De Brûl' dit, i' dit, on n'arriv'râ pâs, t'ut suit' de minme. Si faut qu' 'a seill' malade, qu' 'a seill' feb' [faible] comm' çâ, i' dit, ça vâ la surprend', p'i' 'a peut fére in saisiss'ment, p'is mourir. I' dit, on vâ s' prend' d'avance ! »

Ça s' fa't, i' a rentré, p'is lâ, i's sont logés lâ pour souper et p'i' en d'mandan à coucher pour pâsser la nuitt' lâ. Ça s' fa't quante Georg's De Brûle, apras qu'i' a eu soupé, Georg's De Brûl' di' à 'a p'tit' fill' p'i' à son sentinelle : « Tu vâs resté' écitte, p'i' i' dit, moé, i' dit, j' m'â' allé' 'oèr(e) l' notaire. I' dit, l' notaire, lui, i' doét pâs rester dan 'a minm' maison.

— La p'tit' fil' dit, non ! 'A dit, l' notaire, 'a dit, i' â in p'tit, in p'tit chalat [chalet], 'a dit, encor' pâs b'en loin, 'a dit, su' 'a propriété, pâs b'en loin d' la

maison. P'i' 'a dit, c'ést lui qui a to'hour' eu soin dés afféres, 'a dit, du cultivateur, p'i' 'a dit, d' mon pére ! »

Ça s' fa't qu' Georg's De Brûl' vâ voèr(e) l' notaire. Ça s' fa't que, ah ! i' fa't connaissance avecque l' notaire, p'i' i' cont' çâ au notaire, qu'i' â la p'tit' fille ; p'is lui, çâ, c'ést sa sœur. Çâ, c'ést la femm' du rich' marchand. I' dit : « Vous, vous allé' aller, p'i' i' dit, vous allé' asseyer d'amanché' enne affér' pour pâs trop la surprend'e. P'i' i' dit, apras çâ, b'en, i' dit, on irâ la 'oèr ! »

Ça s' fa't que l' notair' vâ trouvé' 'a femme. Ah ! i' s'en vâ avec sa femme, p'i' i' vâ trouvé' 'a femme, p'i' alle arrive. B'en, alle éta't pâs trop trop trop pire, c' soèr-lâ. Ah ! 'a n'ava't r'gâgné in p'tit brin. « B'en, i' dit, comment ça vâ ?

— 'A dit, ça vâ pâs mal. 'A dit, j'en r'gâgne in peu, p'is tout' à nett'.

— B'en, i' dit... Hier la nuit', i' dit, j'ai fait' in rêve, madame. I' dit, c'st in rêve, comprenez b'en, j' cré's b'en qu' ça arriv'râ pâs. Vous savez, vous, i' dit, vous m'avez dit, v'lâ que'qu' temps, vous avé' in frére, i' dit, p'is depu's l' temps qui éta't parti. P'i' i' dit, vous a'rez b'en boulu l' voèr. Vous savez pâ' où c' qu'il ést. J'ai rêvé qu'i' ava' arrivé avec vot' p'tit' fille. Mé', i' dit, c'ést pâs créyab'e, i' dit, c'st in rêv' de fou, i' dit. Ça arriv'râ pâs, j' cré's b'en !

— Ah ! mon Dieu Seigneur ! 'a dit, i' a pâs d' danger, 'a dit, que l' bon Dieu m' fass' c'tte grâc'-lâ. Mé', 'a dit, charche, 'a dit, i' s'ra't p't-êt' b'en arrivé, p'is vous voulez pâs me l' dire.

— B'en, i' dit, non, non, non ! B'en, j' veux pâs vous su'prend' avet' çâ. Mé', i' dit, par 'zemp'e, si vous voulez, i' dit, lâ, i' dit, d' pâs vous énarver, lâ, p'i' i' dit, d' faire attention à vous p'is t'ute à nett', i' dit, m'en vâs vous dir' que'qu' chose. I' dit, mé', par hemp'e, i' faut qu' vous m'écoutez !

— 'A dit, ayez pâs pêur, 'a dit, l' notaire. 'A dit, disez-moé çâ, lâ, la vérité, lâ, p'i' 'a dit, j' m'en vâs prend' més sens, p'i' 'a dit, vous allé' 'oèr, i' dit, j' carcul' qu' ça vâ b'en aller. Ça m' f'ra't trop b'en plésir.

— B'en, i' dit, Georg's De Brûle, i' dit, vot' frére, lâ, i' dit, i' ést su' l' cultivateur, lâ, écitte, pâs b'en loin d'écitte, lâ. I' dit, i' a v'nu, i' dit, m' parler p'i' i' dit, b'en, i' voula't pâs vous su'prend'e. I' ava' pêur, i' dit, que dés fois, ça pouva't vous saisir, p'is vous fér' mourir. I' dit, i' voula't vous voèr avant qu' vous mourr'ez te'hours. »

Ça s' fa't que, 'a dit : « Bon Dieu, allez l' charcher, 'a dit, allez l' charcher, l' notaire, faut qu' je l' voeille ! »

Fa't que lâ, l' notaire â parti, p'i' i' a été charcher Georg's de Brûle, son sentinelle, p'is sa p'tit' fille. P'is lâ, b'en, i' ont rentré à la maison. P'is lâ, i' a denné 'a main, p'is lâ, alle â embrassé, p'is lâ, c'ta't... Ah ! mon Dieu, sa p'tit' fille, c'ta't pâs drôle, et p'is lâ, son sentinelle.

Ça s' fa't que Georg's De Brûl' dit : « À c'tte heure, i' dit, ma sœur, écoute in peu. À c'tte heure, i' dit... i' dit, moé 'ssi, j' commence à êt'e âgé, p'is j'ai eu b'en d' la misére, et p'i' i' dit, on vâ s'installer, p'i' on vâ resté' écitte avè' toé, à c'tte heure. On vâ finir nos jour' ensemb'e ! »

Ça s' fa't que Georg's De Brûle a resté avec sa sœur. P'is la p'tit' fille, j' sé's pâs c' qui en ést d' venu, si 'a s'ést mariée. J' lés ai pâs r'vus depu's c' temps-lâ...

3 — LE FIN VOLEUR DE PARIS ET LE FIN VOLEUR DE FRANCE

Il y avait le fin voleur de France et le fin voleur de Paris.

Un bon jour le fin voleur de Paris se dit à part lui : « Il faut pourtant que je vienne à rencontrer le fin voleur de France pour faire ensemble une descente dans le trésor du roi ! »

Le fin voleur de France, de son côté, se propose, lui aussi, de faire la connaissance du fin voleur de Paris, pour aller voler l'argent du roi.

Vient un jour où les deux personnages se mettent en route pour se rencontrer l'un l'autre. Ils marchent pendant une assez longue période et vont loger, un soir, au même hôtel. Ils se font servir chacun un souper. Le fin voleur de Paris commande un poulet rôti, le fin voleur de France commande un poulet bouilli.

Les deux voyageurs commencent à causer. Le fin voleur de Paris s'empare du poulet bouilli, à l'insu du fin voleur de France, le tire devant lui et pousse son poulet rôti en face de son compagnon. Dès que le voleur de France s'aperçoit de la substitution, il tire vers lui le poulet qui lui a été enlevé, il parvient à reprendre son poulet et à repousser l'autre sans que son vis-à-vis ne s'en aperçoive. C'est à ce moment que les deux personnages font connaissance l'un de l'autre. Le fin voleur de France dit d'abord : « Vous devez être le fin voleur de Paris !

— Vous y êtes. C'est bien moi !

— Moi, je suis le fin voleur de France ! Eh bien ! si vous y consentez, nous allons faire route ensemble. Il y a si longtemps que je marche pour vous rencontrer ! Ce soir, nous allons festoyer tous les deux ! Vous allez me suivre chez moi, à mon logis. Moi, je suis marié et je suis cordonnier en plus d'être le fin voleur de France ! C'est de chez moi que nous entreprendrons une descente dans le trésor du roi ! »

Les deux voyageurs partent ensemble et s'en vont loger chez le fin voleur de France. Le lendemain soir, ils se préparent à visiter la réserve d'argent du roi. Il s'agissait d'abord de perpétrer ce vol dans la cave du palais royal. Ils parviennent à ouvrir une fenêtre de la cave et s'emparent d'une bonne quantité d'or.

Le lendemain matin, l'intendant du roi, celui qui gérait les affaires royales, s'en va visiter la réserve d'or et constate le vol. Il dit au roi : « On a volé de l'or, la nuit dernière, dans votre trésor !

— Un vol ! reprend le roi.

— Si je puis vous donner un conseil d'ami, Sire, je vous encouragerais à vous faire bâtir un pavillon, en pierre de taille, muni d'une porte d'acier pour empêcher les voleurs de la briser. Ensuite, vous y transporteriez votre or. Comme les voleurs ont découvert votre cachette, ils vont y revenir. Il faudrait placer des gardiens autour de vos bâtisses pour empêcher toute personne d'approcher pendant la construction de ce pavillon, de cette banque.

— Très bien ! dit le roi. Tâche de trouver de bons maçons, de bon menuisiers, et entreprends la construction de cette nouvelle bâtisse ! »

L'intendant se met à la recherche de maçons pour bâtir la banque du roi. Or, le fin voleur de France et le fin voleur de Paris étaient des maîtres maçons. Ils s'engagent donc au service du roi et ce sont eux qui dirigent les travaux de construction du nouveau pavillon. Ils laissent, dans un mur, une entrée secrète qui consiste en une pierre facile à retirer, au besoin, au moment où ils iront piller le trésor du roi.

On termine soigneusement la construction de la bâtisse, on y transporte la richesse du roi. Nos deux voleurs choisissent le soir où ils iront dévaliser la réserve d'or du roi. À la faveur de la nuit, ils se rendent à la nouvelle banque du roi, retirent du mur la pierre secrète, et le fin voleur de Paris dit à son compagnon : « Je vais pénétrer dans la bâtisse, ce soir, moi ; demain soir, ce sera ton tour d'y entrer ! »

Le fin voleur de Paris se glisse dans la bâtisse et en ressort avec un bon magot d'or. À cette époque, on ne se servait pas de l'argent, mais de l'or. Les deux associés transportent cet or chez le fin voleur de France et y cachent le produit de leur vol.

Le lendemain matin, l'intendant du roi va faire la visite du trésor royal et constate qu'il y a eu un vol. « Quelqu'un est entré dans notre nouvelle bâtisse. Il est possible que des maçons aient laissé une pierre non cimentée, une pierre facile à enlever au moment où ils viennent voler votre or. Je vous donnerai encore un conseil. Il faut sortir l'or de ce pavillon, faire brûler de la paille dans la bâtisse. Nous pourrons ainsi repérer l'entrée secrète, grâce à la fumée qui s'échappera autour de la pierre non cimentée. »

On met ce plan à exécution. En effet, la fumée gicle autour d'une pierre. On retire cette pierre, puis on la remet en place. « C'est donc ici que nous attraperons le voleur ! » disent les employés du roi. Ils replacent l'or dans la bâtisse et disposent un piège à sept ressorts près de l'entrée que vont emprunter les voleurs.

Le soir, les deux associés décident de retourner au trésor du roi et d'en rapporter de l'or. Le fin voleur de Paris dit au fin voleur de France : « C'est toi qui vas pénétrer dans la banque, ce soir ! »

Le fin voleur de France se glisse dans le trou de la pierre enlevée et, au moment où il va toucher le plancher de l'édifice, il tombe dans le piège à sept ressorts. Il se voit dans l'impossibilité de s'en tirer, il lui faut se résoudre à mourir. Devant ce problème difficile à solutionner, le fin voleur de Paris prend son couteau et tranche le cou de son compagnon. Il emporte la tête du voleur et s'enfuit. Il doit annoncer cette nouvelle à la femme du voleur de France : « Il ne faut pas que vous vous découragiez ! Nous nous

sommes associés, vous le savez ; si nous sommes prudents, personne ne s'apercevra de la disparition de votre mari. Je vais m'occuper de l'atelier de cordonnerie comme le faisait le défunt. Pour tout camoufler et ne pas s'exposer à la dénonciation nous allons vivre comme le mari et la femme ! »

Le lendemain matin, le groupe préposé à la surveillance du trésor royal ouvre les portes de la banque et trouve un homme pris dans le piège, mort et privé de tête. Il devient très difficile d'identifier ce voleur. Comment s'y prendrait-on pour découvrir à quelle famille appartient ce cadavre ? L'intendant dit au roi : « J'aurais un moyen à vous proposer. Placez ce cadavre dans une voiture et que la voiture s'arrête à chaque maison. Qu'un crieur demande à chaque porte « À qui appartient ce mari ? Quelle femme a perdu son mari ? » La veuve qui est privée de son mari va s'écrier : « Mon Dieu ! C'est le mien, c'est mon mari ! » Ainsi, on pourra découvrir, Sire, qui est le voleur de votre or !

— Ce procédé semble plein de sens ! » dit le roi.

La voiture va de maison en maison. Quand elle passe à la porte du cordonnier, la veuve entend crier : « À qui ce mari ?

— Mon Dieu, s'exclame-t-elle, c'est mon mari ! »

À ce moment précis, le fin voleur de Paris attrape un couteau à cordonnerie et s'en tranche l'intérieur de la main. Le sang s'échappe abondamment de la plaie. L'envoyé du roi se précipite dans la maison du cordonnier et demande à la femme : « Madame, c'est bien votre mari que je transporte dans ma voiture ?

— Oui, oui, oui, hurle le fin voleur de Paris. Cet accident, en montrant sa main pleine de sang, n'est pas suffisant pour que ma femme crie : « Mon Dieu, mon mari » ? Voyez, je viens de m'estropier bêtement. Vite, ma femme, apporte-moi des serviettes et de l'eau pour arrêter le sang qui s'échappe de ma plaie ! Vite, au secours ! Même si je me suis estropié, ce n'est pas très grave ! Je continuerai à gagner notre vie, malgré tout ! »

Les envoyés du roi, à la vue du sang, trouvent l'explication normale. Ils sortent de la cordonnerie et continuent leurs recherches.

La femme du fin voleur de France panse la main du fin voleur de Paris, et l'incident est bel et bien clos. La vie s'écoule comme à l'ordinaire.

Pendant ce temps, le roi se dit : « Pourtant, il me faut mettre la main sur ce voleur !

— Sire, dit l'intendant, pour arrêter le voleur, je me permets de vous indiquer un moyen. Invitez toute la population à une veillée de danse et couvrez le plancher de billets de dix et de vingt dollars. Placez de nombreux surveillants. Dès que l'un d'eux apercevra un danseur qui se penche vers le plancher pour s'emparer d'un billet, qu'on l'arrête sur-le-champ. Ce sera lui le voleur de votre banque ! »

Le roi met ce plan à exécution ; il organise une danse. Le fin voleur de Paris se rend à la salle de danse. Il y jette un coup d'œil et commence à danser. Tout en

évoluant au rythme de la danse, le fin voleur de Paris parvient, au moyen de son couteau, à découdre une semelle de l'un de ses souliers, ce qui l'oblige à ramasser cette semelle tombée sur le parquet. Il dit à la danseuse, à sa partenaire : « Excusez-moi, j'ai perdu une semelle de soulier. Il me faut aller la faire recoudre ! »

Le danseur se présente au portier. « Laissez-moi sortir. Regardez mon soulier ! Le plaisir de ma veillée est menacé. Je dois aller chez le cordonnier et j'espère en revenir dans cinq ou six minutes, dans dix minutes au maximum ! »

Le fin voleur arrive chez un cordonnier et lui demande : « Pourrais-tu réparer ma semelle dans cinq minutes ?

— Vous savez bien que je ne puis exécuter une telle réparation à votre soulier dans cinq minutes !

— Mais ne pourrais-tu-pas, insiste le danseur, me refaire une semelle de brai ? Je serais satisfait, d'une semelle de brai, vous savez !

— Ah ! continue le cordonnier, s'il s'agit d'une semelle de brai, je puis la fixer au soulier en cinq minutes ! »

Le cordonnier répare proprement le soulier avec du brai. Le danseur quitte la cordonnerie en sautillant sur un seul pied et retourne à la salle de danse. On lui ouvre la porte, et le fin voleur continue de danser. Il parvient toutefois à soulever le pied de temps en temps sans trop perdre l'équilibre et à glisser des billets de banque dans ses poches. Il en bourre ses poches. Il danse ainsi une partie de la veillée tout en empochant l'argent.

À une heure raisonnable, le roi met fin à la veillée de danse. Mais aucun surveillant n'a pu arrêter un seul danseur en train de ramasser un billet de banque sur le parquet. Une fois tous les danseurs partis, y compris le fin voleur de Paris, le roi compte l'argent éparpillé sur le parquet. Il lui manque vingt mille dollars ! Le fin voleur a donc subtilisé vingt mille dollars pendant la veillée de danse, sans se faire remarquer !

Le temps passe. L'intendant s'adresse au roi : « Pourtant, il devrait y avoir moyen d'attraper ce voleur ! On pourrait inventer une ruse quelconque pour l'attraper !

— Je veux faire une autre veillée, propose le roi. Je vais inviter tous les citoyens qui pourront loger dans le château. Quand ils seront entrés, pas un seul ne pourra en sortir avant le lendemain matin. Ma princesse va se coucher seule dans une chambre et laisser sa porte entrouverte. Si le voleur se trouve parmi les invités, il est assez effronté pour aller trouver ma fille. Celle-ci toutefois va s'apporter un crayon et va lui faire une croix dans le front. Le lendemain matin, je réglerai des comptes avec lui ! »

On annonce la veillée au château du roi. Le fin voleur de Paris s'y rend. Il y passe une agréable soirée. Quand arrive l'heure de dormir, le fin voleur se couche comme les autres. Aussitôt que tout le monde est endormi, le fin voleur de Paris se lève et commence à se promener dans la pièce, en marchant sur la pointe des pieds pour éviter

le bruit. Il vient à passer près de la chambre de la princesse. « Ah ! quelle belle princesse ! » se dit-il. Il entre dans la chambre et va se coucher à côté de la fille du roi. La princesse simule le sommeil intense et ne fait pas un seul mouvement. Le fin voleur, lui aussi, fait le dormeur. Quand la princesse voit que ce visiteur est endormi, elle lui fait une croix dans le front avec son crayon, et se tourne de l'autre côté. Le fin voleur ne laisse voir aucune réaction.

Quand la princesse vient à s'endormir, il s'empare de son crayon et lui trace une croix dans le front. Il quitte alors la chambre de la princesse et s'introduit dans la chambre du roi. Il fait trois croix, au crayon, dans le front du souverain et en fait une autre dans le front de la reine. Ensuite le fin voleur fait le tour d'une bonne partie des chambres et marque au front tous les dormeurs qu'il y trouve. Tôt, le lendemain matin, le fin voleur est réveillé et se promène dans le château.

Le roi entend marcher, sort de sa chambre et aperçoit le fin voleur. « Hein, hein ! lui crie le roi, je te tiens, ce matin ! Tu ne peux m'échapper, ce matin ! Tu es allé visiter ma princesse ! Regarde-toi le front ! Tu portes une croix de crayon dans le front !

— Comment, une croix dans le front, ce matin ? Mais vous, vous en avez trois, dans le front. Vous avez donc visité la princesse trois fois !

— Moi, reprend le roi, j'ai trois croix dans le front ?

— Oui ! Regardez-vous dans un miroir ! »

Le roi se regarde dans le miroir. Il a bel et bien trois croix dans le front. Il se rend auprès de la reine. Elle aussi a une croix dans le front.

Les invités commencent à se lever. Ils ont presque tous une croix dans le front. Le roi paraît en colère contre sa princesse. Il ouvre la porte du château et renvoie tous les invités, chacun chez soi.

Le roi se dit : « Pourtant, c'est lui ! Il est le seul à pouvoir se jouer ainsi des autres ! Mais peu importe. Je vais le faire venir ici, quelque bon jour ; je vais l'inviter à prendre une tasse de café avec moi pour bien m'assurer que c'est lui ! »

Le roi se décide à inviter le fin voleur. Il lui envoie une lettre, l'invitant à venir passer l'après-midi au château, sous prétexte qu'il a une affaire à discuter avec lui.

Le fin voleur se rend à l'invitation du roi. Ce dernier demande à la servante d'apporter le café. Elle présente au roi une tasse ornée de fleurs rouges et au fin voleur une tasse blanche. Pendant sa conversation avec le roi, le fin voleur tire à lui la tasse du roi et lui glisse sur la table sa propre tasse. Le roi n'a connaissance de rien.

Quand le roi veut reprendre sa tasse de café, il ne l'a plus. C'est le fin voleur de Paris qui l'a ! Le roi s'écrie : « C'est donc vous le fin voleur de Paris !

— Oui, Sire le roi, c'est moi le fin voleur de Paris !

— Eh bien ! continue le roi, puisque vous avez été assez intelligent pour me jouer sans que j'en aie connaissance, je vais vous donner la moitié de mon royaume, et ma princesse pour épouse. De plus, vous allez finir vos jours ici, au château, avec moi ! »

LE FIN VOLEUR DE PARIS ET LE FIN VOLEUR DE FRANCE

Récit populaire raconté le 22 août 1962, à Cap-Chat, chez Monsieur Gustave Saint-Louis (78 ans). Il avait appris ce conte 70 ans plus tôt (1892), alors qu'il allait encore à l'école. Il l'a appris de Monsieur Désiré Émond (chasseur) âgé d'une trentaine d'années.

Enregistrement nº 1537. Conte-type 950 I a, b, c, d (var.) II a, III a.

C'st in fin voleur d' la France, p'i' i' y ava' in fin voleur dans Paris. In moment denné, le fin voleur de Paris, i' dit : « Pourtant, i' dit, j' rencontr'rai le fin voleur d' la France, i' dit, pour aller fére enn' trouvâill' dans l'argent du roi ! »

Te'hours, le fin voleur de France, lui 'ssi, i' s' proposa't d'aller pour rencontrer l' fin voleur de Paris pour... fér' la trouvâill' dans l'argent du roi. In bon moment, i's s' mette' en ch'min tout's lés deux. On vâ dir' qu'i's file' enn' bonne escousse [secousse][1], i's s' rencont'e' in bon soèr dan in hôtel. Ça s' fa't qu'i' s' font sarvir in soupé' et p'is le fin voleur de Paris, i' dit, moé, i' dit : « J' m'en vâs prend'e in poulat routi.

— Le fin voleur d' la France, i' dit : Moé j' m'en vâs prend'e in poulat bouilli ! »

Tout en jâsant tou' 'és deux, d' minme, le fin voleur de Paris prend le poulat d' l'aut'e, p'i' i' l' transport' devant lui, p'i' i' d'i r'pouss' l'aut'e. L'aut'e 'n n'â pâs connaissance, l'aut' s'aparçoét qu' son poulè'ést parti. P'i' en d'i' jâsant lui 'ssi, i' hale[2] son poulat, p'i' i' r'pouss' l'aut' sans que l'aut' n'eill' [n'en ait] connaissance. Lâ, i' ont fait' connaissance, i' dit : « Lâ, ça doé' êt' vous qui ést l' fin voleur de Paris ?

— I' di' oui, c'ést moé !

— I' dit, moé, j' su's l' fin voleur d' la France ! Ah b'en ! i' dit, on vâ fér' route ensemb'e ! Ça fait longtemps que j' march' pour vous rencontrer. I' dit, c'st à soèr, i' dit, qu'on vâ faire enn' fêt' tous lés deux. I' dit, tu vâs t'en v'nir à ma maison, su' ma... à ma... à mon logis, i' dit, avet' moé, p'i' i' dit moé, j' su's

1. *Secousse* : Espace de temps.
2. *Haler* : Tirer.

marguié [marié] j' su's cordognier [cordonnier] j' su's fin voleur de France. P'i' i' dit, lâ, on vâ gu'y fére enn' visit' dans l'argent du roi ! »

Te'hours, lâ, i's s'en alle' [vont] ensemb'e, tou' 'és deux, p'i' i' s' log' lâ, su' l' fin voleur de France et p'is l' lend'main soèr, i' s' met dans sparade [sparage][3], pour aller voler l'argent du roi. Mé', ça s' fa't que le roi, lui... i's s'en all'nt [vont] promiér'ment voler dans la cav' du roi. I's rouv'e' in châssis[4] et p'i' i's prenne' in moyen montant d'argent dans l'or. P'is l' lend'mon matin, l' directeur du roi, qui directait [dirigeait] tout's lés afféres, i' s'en vâ visiter l'or ; i' di' au roi, i' dit : « I' y â eu d' l'or de volé c'tte nuit', dans vot'e argent !

— Le roi di' oui ?

— I' dit, l' mieux qu' vous a'ré' [auriez] à fére, ça s'rait de fér' bâtir, i' dit, un' bâtisse en pierr' salide avet' dés porte' en fer, pour pâs qu' parsonn' peuve [puisse] gu'y rentrer, p'i' i' dit, mett' vot'e or là-d' dans. I' dit, lâ, à c'tte heure, si i' ont pris l' tour d' la voler, i' dit, i's vont continuer, p'is dit, c'ést d' mett' dés gardiens pour garder, pour pâs qu' parsonn' peuv'e approché' autour dés bâtisses, pendant qu' c'tte bâtiss'-lâ s'râ bâtie.

— I' dit, c' correck ! Le roi dit, tâch' de trouver dés bons ouvriers, dés maçons, p'i' i' dit, mats-toé en construction, p'is bâtis-lâ ! »

Ça s' fa't qu'i' â engagé dés maçons pour bâtir la bâtisse, d'arguiére. Mé', le fin voleur de France, p'is le fin voleur de Paris s' sont engagés, c'éta'ent dés bons maçons, en minm' temps. I's s' sont engagés... c'é' 'és aut's qu'ont bâti, c'étaient lés promié' en têt' pour bâtir la bâtisse. P'i' i's s' sont laissé' enn' pierr' de secrèt', dans l' mur, pour.. qu'i's pourra' ôter, au besoin, sans que... pour aller r'prend', lâ, encor' piller sur l'argent du roi.

Te'hours, apras qu' tout â été séclé [settlé][5] comm' faut, b'en, v'lâ, l' soèr, c'ta't l' temps d'aller fér' la trouvâille. I's s'en alle' à la bâtisse, dans l' courant d' la nuit, et p'is ça s' fa't qu'i' ôt'nt la pierre, le fin voleur de Paris, i' di' au fin voleur de France, i' dit : « M'en vâs rentrer, moé, à soèr, c'ést toé qui rent'râs ! »

Ça s' fa't que l' fin voleur de Paris a rentré, lui. I' ont sorti in bon stock[6] d'or encôre. Dans c' temps-lâ, c'ta't d' l'or.

Ça s' fa't qu'i' on emm'né çâ à la maison, p'is lâ, i' ont serré çâ. L' lend'mon matin, l' directeur a été visiter la bâtisse. I' a di' au roi, i' dit : « I' y en â qui ont rentré dan 'a bâtisse ! Faut qu' ça seill' [soit] dans lés maçons, p'i' i' dit, qu'i's s' sont mi' [mis] enn' pierr' de sûr'té, qu'i's sont capab's d'ôter dans n'import' quel temps, pour v'nir voler vot'e or. I' dit, l' conseil qu' j'a'ra' à vous denner, ça

3. *Sparage* : (angl. : to spar) : Préparation à la boxe.
4. *Châssis* : Fenêtre.
5. *Settle* [to] (angl.) : Régler, organiser.
6. *Stock* (angl.) : Quantité, réserve.

s'ra't d' sortir l'or qu'i' y â d'dans, et p'is, i' dit, mett' d'la paille, p'is fér' brûler, pour, où c' que la fumée vâ sortir, i' dit, on vâ trouver de quoi c' c'ést que l' bobo ! »

Ça s' fa't que, c' correck, i's font çâ. I's voeillent, i's s'en all'nt, i's prenn'nt la pierre, p'i' i' 'a sorte' et p'is la rentent. « Ah ! ah ! i' ont dit, c'st écitt' qu' ça vâ.

I' arprenn'nt çâ comm' faut, p'i' i's mett'nt l'or tel comm' qu' 'a éta't, et p'is ça s' fa't que i's prenne' in piége à sè' [sept] r'ssorts, et pui' i's l' mette' en d'dans, dans la vue du trou.

L' soèr, lâ, v'lâ lés, lés... qui von [vont] encôre, qui s'en alle' encôre, pour allé' encôr' charché' enn' trouvâille encôr' d'or, tout's lés deux. I' di' au fin voleur de France : « Tu vâs rentré' à ton tour ! »

Fa't que l' fin voleur de Franc' rent'e, et p'i' en débarquant du sol pour timber dans l' fond, pour aller charcher d' l'or, i' s' jett' dans l' piége à sè' r'ssorts, p'is lâ, il ést pris pour mourir. Quand i' voét qu'il ést pris pour mourir, qu'i' peut pâs l' déprend' de d' lâ, quand qu'i' 'oét çâ, i' prend sa guieinde [gaine][7] p'i' i' d'i' coupe l' cou, p'i' i' pâr' a'ec la tête, p'i' i' s' sauve. I' arrive, p'i' i' dit çâ à sa femme. I' di' à sa femme : « Faut pâs qu' ça vous surprenne. Comprenez-vous, on ést d' société tou' 'és deux, et p'i' i' dit, parsonn' vâ s'aparcevoèr, i' dit, qu'i' a eu du chang'ment. M'en vâs continuer la cordonn'rie, pareil[8], comm' de coutume avec lui, comm' vous... avet' vous, p'i' i' dit, on vâ resté' ensemb'e, pour pâs qu' ça paraisse, pâ' êt' déclaré ! »

Ça s' fa't que l' lend'mon matin, i's s'en alle', 'és aut'es, l' directeur du roi, et p'i' i' rouv' lés portes, p'i' i' arrive, p'i' i' voét l'... c't homm' qui ést pris dans l' piége, et p'i' i' ést mort, p'i' i' a pâs d' tête. C'ést mal aisé, pâs mal de dir' qui c'ést, où c' qu'on vâ l' prend'e. Le directeur dit : « Moé, i' dit, j'a'ra' [j'aurais] in conseil à vous denner. I' di' au roi, i' dit, ça s'ra't de l' mett' dan in ambulance dan enn' voéture, p'i' i' dit, pâsser par lés maisons, p'is crier : « À qui c' mari lâ ? p'i' à qui c' mari lâ, p'i' à qui c' mari lâ ? » La femm' qu'a pardu son mari, elle, lâ, i' dit, 'a vâ dire : « C'ést mon mari ! Mon Guieu [Dieu], c'ést mon mari ! » I' dit, on vâ l' déclârer d' minme.

— Ça a du bon san [sens] ! »

Ça fa't qu'i's parte' avèt' l'homme, p'i' i's s' mette' à courir lés rues, p'i' i's crigu'nt [crient] : « À qui c' mari-lâ ? À qui c' mari-lâ ? » Ça fa't qu' quant' ça vien à l'endroit du cordognier, la femme entend dir' çâ : « À qui c' mari-lâ ? » 'A dit : « Mon Guieu ! mon mari ! »

Dans c' temps-lâ, i' prend sa yeind' [gaine] p'is son couteau à cordognier, p'i' i' se l' pâss' dan 'és mains d' minme, p'is l' sang dégorg' chaqu' bord. L'homm' rent' vit'ment : « C'ést vot' mari çâ, madame ?

7. *Gaine* : Couteau que l'on porte à la ceinture dans un étui.
8. *Pareil* : De la même façon ; quand même.

— I' di' oui, oui, i' dit, c'ést... oué, oué, c'ést b'en assez, i' dit, que ma femm' crille [crie] mon Dieu, mon mari ! i' dit, in homm' qui vient de s'tropier comm' que j' su's lâ ! I' dit, emmèn'-moé, t'ut suite, i' dit, ma femme, dés sarviettes, p'is d' l'eau vit'ment pour m'étancher. I' dit, vite, i' dit, ma femme ! Port'-moé secours ! I' dit, c'ést r'guien, i' dit, en tout câs, j' su's t-estropié, mé', i' dit, on vivrâ b'en pareil ! »

B'en, te'jours que lês gârs voeill'nt çâ, prenn'nt la porte, p'i' i's s'en allent.

Ça s' fa't qu' lâ, alle amanch' çâ comm' faut, p'is ça rest' mort lâ. Ça fil' de minme in bout d' temps.

Le roi dit : « Pourtant, je l' po'gn'rai !

— Le directeur dit, pour(e) l' po'gner, m'âs vous enseigner, i'dit, in moyen comment vous prend'e : c'ést d' fére enn' veillée, inviter l'mond' tant qu' vous pouvez, p'i' i' dit, gréyer dés sets[9] de dans' là-d'dans, p'i' i' dit, apras çâ, couver' [couvrir] l' plancher d' dix piass's, p'is d' vingt piass's, p'is mett' dés gardiens partout, qui surveill'nt partout, pour que l'homm' qui s' pliera' à terr' pour ramâssé' enn' piasse, t'ut' suite l'arrêter, de l' po'gner. Ça s'râ lui !

— Le roi dit, ça a du bon sens ! »

Ça s' fa't qu'i' asseill' [essaie] çâ. I' d'y vâ. L' fin voleur d' Paris, i' d'y vâ à la veillée. I' rent'e. I' visit' çâ. V'lâ la dans' qui commence ; i' jette in coup d'œil à çâ, i' commence à danser, p'i' en dansant d' minme, i' prend sa yieind [gaine] p'i' i' décoll' sa sumell' de suguier [soulier]. P'is ramâss' sa sumell' à terre. I' di' à sa... à la serveuse... à sa princesse, qu'i' dansa' avec, i' dit : « Vous allez m'excuser, i' dit, j'ai décollé un' de més sumell's de suguier. I' dit, j' m'en vâ' êt' ob'igé d'allé' 'a fair' radouer [radouber]. [10]

Mé', i' arrive au gardien dés portes, i' dit : « Laissez-moé pâsser, i' dit, r'gârdez, i' dit, j' ma... ma veillée ést pardue. I' dit, j' m'en vâ' aller su' l' cordognier ; i' dit, dans cinq, six minutes, dix minutes, i' dit, j' m'en vâs r'venir au p'us vite ! »

Fa't qu'i' arriv' su' l' cordognier, i' di' au cordonnier : « S'rais-tu capab' de m' pôser une sumell' dans cinq minutes ?

— L' cordognier, savez b'en qu' j' pâs capab' d'pôsé' enn' sumelle à vot' suguier d' minme, dans cinq minutes !

— B'en, i' dit, pôs'-moé don in bré [brai] ! Co' minm' [quand même], c'é' 'ien qu' en brai !

— Ah ! b'en, i' dit, en brai, j' peux vous la poser en cinq minutes ! »

9. *Set* (angl.) : Figure de quadrille dans une danse.
10. *Radouber* : Faire un radoub, une réparation.

C' fa't qu'i' s' fa't pôsé' enn' bell' sumell' de brai, p'i' i' pâr' 'ien qu' su' in pied, p'i' i' arrive, p'i' i's gu'i rouv'nt la port' p'i' i' rent'e, p'i' i' s' mè' à danser. P'is, tout en dansant d' minme, quiens b'en, mé' i' dans' çâ, p'is fourre, p'is fourr' dans sés poches, p'i' i' fourre, p'i' i' fourr' dans sés poches. P'is dans' comm' çâ, enn' partie d' la veillée, p'is fourr' dans sés poches. Quant' ça vien à in heur' raisonnab'e, ça fa't qu' le roi farm' la veillée. P'is pâ' in â eu connaissanç' qui a aucun s'ést plié, r'guien en tout'.

Ça fa't qu' lâ, l' mond' partent, p'i' i' s'en allent, p'is lui 'ssi, s'en vâ. Le roi r'compt' son argent, i' gu'i manqu' vingt mill' piasses. I' ava't ramâssé vingt mill' piass's dans sa veillée. Ça ava't pâs paru beaucoup. Ça s' fa't que ça fil' de minme enne escousse encôre. P'is l' directeur du roi dit, i' dit : « Pourtant, i' dit, on s'ra't capab' de l' po'gner, on pourrai' inventer que'qu' plan pour(e) l' po'gner !

— Le roi dit, m'âs fére in aut' veillée. J' m'en vâ' inviter tout's lés gens's qui pourront rentrer, éci dans l' château. Mé', apra' 'a rentrée, pâ' in sortirâ avant l' lend'mon matin. Et p'i' i' dit, lâ, il ést assez... si l' voleur i' ést assez fin, ma princess' vâ s' coucher dan enn' chamb'e, p'i' i' dit, 'a vâ êt' tout fin seule, p'i' 'a vâ laisser sa port' de chamb'e, enn' partie rouvarte, p'i' i' dit, si i' ést l' voleur là-d'dans, i' dit, i' vâ aller trouver ma princesse. I' dit, j' m'en vâs, i' dit, 'a vâ s'emm'né' in criguion [crayon], p'i' i' dit, 'a vâ gu'i fére enn' croix dans l' front. I dit, l' lend'mon matin, je l' sett'rai [to settle].

C' fa't qu' l' fin voleur d' Paris, i' d'y vâ. I' arrive à la veillée, i' ont du fonn' [fun][11]. I' pâsse enn' bell' veillée. Quand ça vient l' temps de s' coucher, i' s' couche. C' fa't qu' quand i' voét que toute l' mond' dort, i' pâss' tranquill'ment su' l' bout dés pieds. P'i' i' s'adonne à pâsser dan 'a port' d' la chamb' d' la princesse. « Ah ! maudit, 'a bell' princesse ! » I' rent'e, p'i' i' s' couche en arguiér' d' la princesse. La princess' fa' 'a dormeuse, 'a grouill' pâs pâ'-en-tout'.

Ça s' fa't que, quand qu'i' voét qu'i'... i' fa't l' dormeux lui 'ssi. Quand 'a voét [voit] qu'i' dort, 'a prend son créyon, p'i' 'a gu'i fa' enn' croix dans l' front. P'i' 'a se r'vir' de bord. Quand qu' la princess' dor' à son tour, lui, i' prend l' crillon p'i' i' en fa' enn' croix dans l' front d' la princesse, et p'i' i' s'en vâ dan 'a chamb'e du roi et p'i' i' fait t'oâs croi' au roi dans l' front. P'i' i' en fa' une à 'a vieill' reine, p'i' i' court tout' un' bonn' partie dés chamb's. P'i' i' 'oét tout' c' qu'i' peut ramâsser qu' ça dort. Fa' enn' croix dans l' front. P'is l' lend'mon matin, bon matin, il ést d'bout' dan 'a place[12] p'i' i' s' promène.

Ah ! le roi s' leve i' entend marcher. Le roi l'aparçoét. « Hein, hein ! i' dit, j' t'ai, à matin, j' t'ai comm' faut, à matin ! I' dit, r' gâr', i' dit, t' âs 'té trouver ma princesse ! I' dit, t' â' enn' croix dans l' front !

---

11. *Fun* (angl.) : Plaisir, joie.
12. *Place* : Plancher. Dans la place : dans la pièce.

— Comment çâ, i' dit, j'ai enn' croix dans l' front, à matin? I' dit, vous, vous 'nn avez t'oâs [trois], vous avé' été t'oâs foi' [fois] 'a trouver? C'ést t'oâs fois trouvé' 'a princesse! I' dit, vous 'nn avez t'oâss', vous, dans l' front.

— Comment, i' dit, j'en ai t'oâss' dans l' front?

— I' dit, oui, argârdez-vous dans l' miroèr!»

Le roi s'argârd' dans l' miroèr, i' a t'oâs croix dans l' front! Et p'i' i' vâ voèr la vieill' reine, mé' 'a 'n n-â une. P'i' i's commencent, l' mond' ça commence à se l'ver, p'i' i' ont ques'ment tout' un' croix dans l' front. Ça s' fa't que i' [le roi] éta' enragé noèr cont' la princesse. Ça s' fa't que le roi, i' rouv' la port' p'i' i' 'és en-'oeill' [envoie].

Le roi dit: «Pourtant, c'ést lui, i' a pâs d'aut' que lui! Mé' n'importe! I' dit, j' m'en vâs l' fér' v'nir écitte, à que'qu' détour[13], i' dit, v'nir prend'e enn' tâss' de café avèt' moé, i' dit, pour b'en m'assurer qu' c'ést lui!»

Ça s' fa't qu' le roi l'invite. I' gu'i envoeille [envoie] enn' lett' d'invitâtion de v'nir pâsser l'apros-médi avec lui, pour jâser, qu'i' a'ra' affére à lui.

En minm' temps, i' s' fa't sarvir un' tâss' de café par la sarvante. Mé', le roi s' fa't mett'e enn' bol qu' ést fleurie rouge tout l' tour, p'is lui, enn' bol blanche. P'is tout en jâsan avec le roi, d' minme, à la tab'e pour prend' sa tâss' de café, i' hal' la tâss' du roi p'i' i' gu'i r'pouss' la sienne. P'is le roi 'n n'a pâs connaissance. Le roi se r'pârt pour prend' sa tâsse, i' a p'us sa tâsse. C'ést chos' qui l' l'â, l' fin voleur de Paris! P'is lui, i' â cell'-lâ. I' dit: «C'ést vous, comm' çâ? Vous êt's l' voleur, (e)l' fin voleur de Paris?

— I' di' oui, Sire le roi, c'ést moé l' fin voleur de Paris!

—B'en, si vous avé' été assez fin, i' dit, pour m'avoèr joué d' minme, p'is sans que j'en eille [ait] eu connaissance, i' dit, vous allé' a'oèr ma princesse en marguiage, p'i' i' dit, la mo'tié d' mon roéyaume écitte, p'is vou' allez fénir vos jour' écitte, i' dit, avec moé!»

13. *Détour*: Moment, jour, occasion.

4 — TI-JEAN ET SA VACHE

C'était une veuve dont le fils s'appelait Ti-Jean. Quand le jeune homme eut à peu près dix-sept ans, il dit à sa mère, à l'heure du lever : « Il y a assez longtemps que l'on trait la vache, tout en vivant comme des pauvres, dans la misère. Nous n'avons rien à manger, sauf le lait que la vache nous fournit. J'ai décidé que, ce matin, j'irais vendre la vache, et je veux mettre ma décision à exécution.

— Es-tu fou, Ti-Jean ? Tu dois bien savoir que, tout au cours d'une année, notre vache est notre seule ressource de revenu pour vivre ! On la garde anneuillère, de sorte qu'elle nous donne du lait sans interruption et nous fournit notre seule subsistance. Privés de tout autre revenu, nous risquons de mourir de faim, si tu vas vendre cette vache.

— Maman, j'ai décidé de vendre la vache, moi ! Ce matin, je me lance dans le commerce et je commence par vendre notre vache !

— Mon pauvre enfant, réplique la mère, va la vendre, si tu veux, mais écoute-moi un instant. À ton retour, ce soir, il faudra que tu aies dans ta poche la valeur de notre vache ! Et je ne veux pas que tu la vendes à un bavard. Sois bien sur tes gardes, Ti-Jean ! »

Ti-Jean revêt son habit, passe un licou dans la tête de la vache et prend la route en conduisant l'animal. Il rencontre un voyageur qui jette un coup d'œil admiratif sur la vache. « Bonjour, Ti-Jean !

— Bonjour !

— Cette vache-là est-elle à vendre ?

— Oui, elle est à vendre !

— Eh bien ! est-ce qu'elle est bonne laitière ? Elle respecte les clôtures, elle n'est pas vicieuse ni dangereuse ?

— Toi, tu es un bavard ! Je ne te vends pas ma vache ! Elle n'est plus à vendre ! »

Ti-Jean continue sa route, parcourt une assez bonne distance, puis rencontre un autre voyageur. « Bonjour, Ti-Jean !

— Bonjour, monsieur !

— Dis donc, où vas-tu avec ta vache ?

— Je vais la mettre en vente.

— Ah ! elle est à vendre ? demande le voyageur.

— Oui, je la vendrais !

— Elle se trait aisément, j'espère ! Donne-t-elle beaucoup de lait, ta vache ? Est-elle mauvaise pour les autres animaux ?

— Ah ! tu es un bavard, toi ! Ne viens pas m'ennuyer, tu ne l'auras pas, ma vache. Tu ne l'auras pas ! »

Ti-Jean vient à passer par le château du roi. Il y voit une parcarte sur laquelle on peut lire : « Roi qui corrige ceux qui sont lents à payer. » Près de la porte du château un beau gros chien noir se déplace au bout d'une chaîne. Le chien s'approche de Ti-Jean qui tient sa vache en laisse. Le chien branle la queue en signe de bienvenue. « Veux-tu acheter ma vache ? » demande Ti-Jean au chien.

Le chien continue à secouer sa queue. « Veux-tu acheter ma vache ? répète Ti-Jean. Je te l'offre au prix de cinquante dollars. Si tu l'achètes, je vais l'abriter dans l'écurie, et demain matin, je viendrai chercher mon argent ! »

Le chien branle la queue et semble heureux du marché. « Ah ! Toi, tu n'es pas un bavard ! À toi, je vais la vendre, ma vache ! »

Ti-Jean va attacher la vache dans l'étable, tourne les talons et revient chez lui. « Qu'as-tu fait de la vache, Ti-Jean ? demande la veuve.

— Je l'ai vendue !

— À qui l'as-tu vendue, Ti-Jean ?

— Je l'ai vendue, oui, mais non à un bavard. L'acheteur n'a pas dit un mot. Il va me la payer demain matin !

— Il va te la payer demain ? Comment, il va te la payer demain ? Là, tu dois encore avoir fait une bêtise capable de nous ruiner complètement ! Tu vas nous obliger à mourir de faim !

— Ah ! non, non, non ! Ne vous emportez pas inutilement ! L'acheteur m'a promis de me payer, il va me payer ! »

Le lendemain matin, Ti-Jean fait sa toilette et reprend la route. Il arrive au château, file droit au chien et lui dit : « Je viens me faire payer, ce matin ! Je t'ai vendu ma vache cinquante dollars et je viens réclamer cette somme ! »

Le chien branle la queue à plusieurs reprises. « Voyons ! explique Ti-Jean, écoute-moi bien. Je n'ai pas de temps à perdre ! Il y a assez longtemps que je n'ai pas vu d'argent. Je suis dans le besoin, il faut que je mange. Je suis très pauvre, et paie-moi ! »

Le chien secoue la queue de gauche à droite. « Eh bien ! l'ami, il va falloir que tu me paies. Je vais te faire comparaître devant le roi, en haut, et le roi va te dompter. Tu finiras bien par me payer ! »

Ti-Jean détache la chaîne du chien, tient, dans sa main, le collier de l'animal, grimpe l'escalier et va frapper à la porte du roi. Ce dernier vient ouvrir. « Bonjour, Sire mon roi !

— Bonjour ! Que puis-je faire pour vous ? demande le roi.

— Ce que vous pouvez faire pour moi ? Voici ! Hier, j'ai vendu ma vache cinquante dollars. L'acheteur ne veut pas me payer !

— Ah ! continue le roi, s'il ne veut pas payer, je connais un moyen de régler l'affaire. C'est moi qui dompte les gens qui refusent de payer. L'acheteur devra recevoir cinquante coups de fouet, c'est-à-dire un coup de fouet par dollar non payé. Tu vas le tenir solidement, et si tu n'es pas capable de le tenir sur place, c'est toi, Ti-Jean qui devras recevoir le reste des coups !

— C'est moi qui... Quoi qu'il en soit, je vais essayer de l'immobiliser. D'une façon ou d'une autre, il faut aller au bout de cette affaire ! »

Ti-Jean attrape le chien par le collier, puis se replie sur lui-même de façon à entourer le corps du chien, et y déploie toute sa force. Le roi met en marche la machine qui actionne le fouet. Le chien en reçoit un premier coup. Frouk ! Le chien file comme une balle de fusil. Ti-Jean culbute sur le dos, le chien dégringole l'escalier comme si le diable était à ses trousses. Ti-Jean se relève à demi inconscient. « Ti-Jean, annonce le roi, il te reste quarante-neuf coups de fouet à recevoir !

— Sire mon roi, je suis tout ébranlé par ce choc inattendu. Si vous étiez assez bon de m'accorder un sursis, je reviendrais demain matin, à dix heures. Je serai plus vigoureux quand je reviendrai vous voir et nous causerons de cette affaire. Je vous promets d'accepter les coups que j'ai mérités !

— Très bien, Ti-Jean ! Je t'attendrai demain matin, à dix heures ! » dit le roi.

La princesse, qui se berçait sur la galerie à l'étage supérieur, avait suivi toute cette scène. De l'autre côté de la rue, deux avocats avaient également observé le comportement de Ti-Jean. Ils avaient trouvé cet événement assez amusant.

Le lendemain, vers dix heures, Ti-Jean s'en vient en sifflant vers le palais du roi pour y recevoir, selon sa promesse, les coups de fouet mérités. Les deux avocats descendent sur la rue et disent à Ti-Jean : « Où vas-tu, ce matin ?

— Je vais chez le roi, répond le jeune homme. Il me revient un assez bon compte et je monte régler cette affaire immédiatement.

— Régler cette affaire, ce matin ? Nous serions disposés, nous, à acheter ce que le roi te doit !

— Ah ! vous vendre ce que le roi m'a promis, ne m'intéresse guère. Vous savez qu'il s'agit d'une somme assez considérable ! En fait, je ne sais trop ce que vous voulez me proposer.

— Nous voulons acheter le compte que tu vas percevoir du roi, autrement dit, combien demandes-tu pour nous vendre ce que tu vas recevoir du roi ? C'est là toute notre demande !

— Très bien ! Donnez-moi cent dollars et je vous vends ce que je m'attends à obtenir du roi !

— Nous acceptons ta proposition ! »

Chaque avocat verse cinquante dollars à Ti-Jean. « Maintenant, exigent les avocats, tu vas nous signer un document nous autorisant à percevoir ce que le roi te destine ! Ce document nous donne le droit d'aller traiter cette affaire chez le roi !

— Entendu, apportez le document et je le signe ! »

Une fois le document signé, les avocats sont heureux de cette transaction. Puis, ils échangent des propos importants : « La princesse, se disent-ils, a eu connaissance de la visite de Ti-Jean. Voilà au-delà de deux ans que la princesse ne rit plus. On a essayé de nombreux moyens pour la faire rire, mais en vain. Maintenant, la présence de Ti-Jean chez le roi peut considérablement changer le comportement de la princesse ! »

En signe de salutation, les avocats disent à Ti-Jean : « Nous filons immédiatement chez le roi pour y régler ton affaire !

— Soyez sans inquiétude, repart Ti-Jean, on va facilement régler votre affaire ! »

Les avocats montent l'escalier, en compagnie de Ti-Jean, au château. Le roi vient ouvrir. « Entrez, entrez, messieurs ! Venez vous asseoir ! Ti-Jean prend un siège. « Maintenant, continue le roi, que puis-je faire pour vous ?

— Ce que vous pouvez faire pour moi, commence Ti-Jean, vous le savez, Sire mon roi. Je devais venir régler mes comptes avec vous, ce matin, et j'ai rencontré deux amis, deux avocats, auxquels j'ai vendu, pour la somme de cent dollars, ce que je devais recevoir de vous. Je leur ai signé des documents en bonne et due forme qui les autorisent à traiter avec vous.

— Oui ! Réglons cette affaire ! dit le roi. Montrez-moi ces documents qui nous serviront à mieux comprendre la situation ! »

Les avocats préparent leurs documents et les présentent au roi. « Oui, dit le roi, vous héritez des cinquante coups de fouet que Ti-Jean devait recevoir. Chacun recevra vingt-cinq coups !

— Comment ? Vingt-cinq coups...

— Oui, oui, vingt-cinq coups de fouet ! C'est ce que chacun va recevoir. Hier, Ti-Jean a été incapable d'immobiliser son chien condamné à cinquante coups de fouet. Il

a été forcé de revenir ce matin pour recevoir les coups destinés au chien. Et c'est vous qui avez acheté le reste des coups que Ti-Jean devait recevoir !

Hâtez-vous, enlevez vos habits, déshabillez-vous. On va vous attacher, et vous allez recevoir immédiatement votre paie. Justice vous sera rendue sans tarder ! »

Le roi donne à chaque avocat ce qu'il lui doit, vingt-cinq coups de fouet. Les deux confrères s'empressent de quitter les lieux. Ils dévalent l'escalier à toutes jambes et sont heureux de regagner leur logis. Ti-Jean rit de les voir se sauver en fous. « Ils vont se dégourdir facilement ! » se dit-il à part lui.

Quand les deux avocats ont quitté le château, Ti-Jean dit au roi : « Sire mon roi, j'aurais un renseignement à vous demander. C'est une question de justice ; je ne sais trop de quel côté est le droit. Supposons, Sire mon roi, que je vienne vous demander de me faire la monnaie d'un billet de cinquante dollars. Par distraction, supposons que vous me remettiez la valeur de cinquante et un dollars. En conscience, serais-je tenu de vous remettre le dollar reçu par erreur ?

— Ah ! certainement ! Je te donne cinquante et un dollars au lieu de cinquante, en toute honnêteté, tu dois me remettre le dollar supplémentaire !

— S'il en est ainsi, dit Ti-Jean au roi, enlevez tout de suite votre veston et votre camisole, venez vous faire attacher au poteau, et je vais vous donner un coup de fouet !

— Comment, un coup de fouet...

— Oui, reprend Ti-Jean, un coup de fouet. Le chien, condamné à cinquante coups de fouet, en a reçu un. Donc, il devait en recevoir quarante-neuf autres. Mais vous avez donné vingt-cinq coups de fouet à chacun des avocats, donc cinquante coups au lieu de quarante-neuf ! Vous en avez donc donné un coup de trop ! Vous allez être obligé, si vous êtes honnête, de vous attacher au poteau, et de recevoir un coup de fouet. C'est moi qui vais vous le donner aujourd'hui ! »

La princesse, assise dans son fauteuil et qui assiste à cette scène, regarde Ti-Jean avec des yeux noyés de larmes. Elle applaudit et s'écrie en riant : « C'est un vrai déshonneur ! Ti-Jean, encore tout jeune, sans instruction, a pu habilement prendre un roi au piège. C'est la première fois que j'ai connaissance d'un tel exploit ! C'est une curiosité digne d'être publiée dans n'importe quel journal !

Papa, Ti-Jean a montré une grande finesse en vous prenant dans son piège, en dépit de grandes difficultés. Pour l'en récompenser, je vais l'épouser en plus de lui procurer la moitié du royaume qui vous appartient ! »

Ti-Jean a épousé la princesse, et il a amené sa vieille mère au château. La bonne paysanne dut constater que son fils avait récupéré la valeur de sa vache et que ses affaires avaient prospéré.

Quant aux deux avocats, le fait d'avoir perdu tout leur avoir les a conduits à la folie !

Mon conte finit là !

TI-JEAN ET SA VACHE

Récit folklorique raconté le 3 septembre 1968 à Cap-Chat, Gaspésie, par M. Gustave St-Louis (84 ans). Il a appris ce conte vers 1908 d'un vieux conteur, dans les chantiers.

Enregistrement n° 3475. Contes-types 1642 II, III, et 1610.

C'étè' enn' veuv' qu' ava' in garçon qui s'app'la't Ti-Jean. In bon matin, to'hours, Ti-Jean s' leve, — i' ava' à p' pras l'âg' de dix-sept ans, — i' di' à sa mére, i' dit : « Ça fa' assez longtemps, i' dit, qu'on... qu'on tir' la vache, p'i' i' dit, qu'on â d' la misére, p'i' on l'ést raid' pauv's p'i' on l'â r'guien à manger, p'i' on â 'ien qu' du la't que la vach' nous fournit, i' dit, j' cré's b'en qu' à matin m'âs prend' la vach' p'is m'â' allé' 'a vend'e.

— Sa mèr' dit, és-tu fou, Ti-Jean ? Mé' tu doés b'en savoèr on â 'ien qu' çâ pour viv'e, à l'année, not' vache. On la garde 'neillére[1] à caus' qu' 'a nous donn' du la't tout l' temps, p'i' on l'â pâs d'aut's choses, p'i' on l'â pâs d'aut'e' r'venu, p'i' on vâ mourir de faim, de même, si tu vâs vend' la vache !

— I' dit, mou'an [maman] j' m'âs vend' la vache, moé ! À matin, j' rent' dans l' commarce, p'i' i' dit, j' vâs vend' la vache !

— 'A dit, mon pauv' Ti-Jean, vâ 'a vend' si tu veux, mé' écoute in peu, lâ, par 'hemp'e [exemple]. Mecqu' t' arrive' à soèr écitte, foudrâ qu' t' eill's [tu aies] l'argent dans tés poches ! P'is j' veux pâs qu' tu vend's ma vache à un bavard. Fa's b'en attention à toé ! »

Ti-Jean s' greill' [gréer][2] p'is mat [met] l' p'tit licou dan 'a têt' d' la vache, p'i' i' pâr' avec la vache. I' rencont'e in gârs ; i' voét çâ c'tte bell' vach'-lâ. « Bonjour, Ti-Jean !

— Bonjour !

— C'st-u à vend', Ti-Jean, c'tta vach'-lâ ?

— Oué, 'a ést à vend', ma vache !

---

1. *Anneuillère* : Qui n'a pas mis bas dans l'année (en parlant d'une vache).
2. *Gréer* (gréyer) : Préparer, habiller. *Se greér* : Se préparer, s'habiller.

— Oué, p'i' i' dit, c'ést-y enn' bonn' vache à la't? Alle ést pâs sauteuse, alle ést pâs vicieuse, 'a ést pâs dangereuse?

— Ti-Jean a dit, t' és t-in bavard, toé? 'A ést pâ' à vend'e, j' te vends pâs ma vache!»

Marche, file. Fa' encôre in bout', rencont'e encôre un aut' gârs, vers Ti-Jean. «Bonjour, Ti-Jean!

— Bonjour, mecieu'!

— I' dit, où c' tu vâ avè' ta vache?

— J' vâ' 'a vend'e.

— 'A ést à vend'e?

— Oué!

— 'A s' tir' t-u b'en, ta vache? 'A donn' t-u b'en du la't, ta vache? 'A est-i' malin'[3] pour lés aut's animaux?

— Ah! i' dit, t' és t-in bavârd, toé, i' dit, bâd'... achal'-[4]moé pâs, tu l'aurâs pâs, ma vache, tu l'a'râs pâs!»

I' arriv' d'vant l' château d'in roi. I' r'gârd' çâ, lui, in enseign' qu' ést écrit, i' dit, c'ést écrit: «Le roi qui peill les dur's de peill' [paye][5]... qui dompt' lés dur's de paye», ce'ui-lâ. Bon! I' y â in beau gros chien noèr qui ést haut d' minme, p'is qu'i' ést à la chaîne, p'i' i' ést beau chien p'is l' chien ést a'entour [alentour] de Ti-Jean. Ti-Jean â sa vache, p'i' i' [le chien] fortille, [frétille] p'is fortille avec. Ti-Jean dit: «Veux-tu ach'ter ma vache?

— L' chien fortille.

— Veux-tu ach'ter ma vache? Ma vache ést d' cinquant' piasses. P'is si tu veux l'ach'ter, demon [demain] matin, j' viendrai... m'â' 'a mett'e écitt' dans écurie, p'is d'mon matin j' viens charcher mon argent.

— L' chien fortill' tout à net!

— Ah! Ah! Toé, par 'hemp'e, i' dit, tu vâs l'a'oèr ma vache, toé t' és pâ' in bavârd! Tu vâs l'a'oèr ma vache!»

Ça fa't que Ti-Jean vâ mett' la vach' dan étab'e. I' r'vir' de bord p'i' i' s'en vâ che' z-eux. I' arriv' che' z-eux, p'is sa mér' dit: «Ti-Jean, c' t' âs fait' d' la vache?

3. *Malin*-ine: Irascible, malicieux.
4. *Achaler*: Fatiguer, ennuyer, user.
5. *Paye* (durs de): Gens qui se font tirer l'oreille pour payer.

— I' dit, j' l'ai vendue !

— À qui c'ést tu l'âs vendue ?

— Ah ! i' dit, j' l'ai vendue, c'ést pâ' in bavard. I' a pâs di' in mot, p'i' i' dit, i' vâ m' la payer d'main.

— I' vâ t' la payer d'main ? B'en, comment, i' vâ t' la payer d'main ? Lâ, tu vâ' a'oèr fait' dés affére' encor' pour nous mett'e à terr' complèt'ment, qu'on meure de faim !

— Ah ! Non, non, non, non, non ! Arrête in peu lâ, i' dit, arrête in peu ! Demain, i' dit qu'i' alla't m' payer p'i' i' vâ m' payer ! »

L' lend'mon matin, Ti-Jean fa't sa toélett' p'i' i' pârt. I' arrive, vâ trouver l' chien. I' di' au chien, i' dit : « J' viens charcher mon argent, à matin, lâ ! Cinquant' piass's, lâ, p'is peill'-moé.

— L' chien fortille... l' chien fortille.

— Voyons, lâ, i' dit, écoute in peu, lâ, i' dit, moé j'ai pâs... j' pâs pour catiné'[6] avet' çâ. Ça fa' assez longtemps, i' dit, que... j'ai besoin, i' dit, faut qu'on mange, p'i' i' dit, on ést raid' pauv's, p'i' i' dit, peill'-moé !

— L' chien fortille.

— Ah b'en ! i' dit, mon homme, arrête in peu tu vâs m' peiller ! I' dit, m'âs t' monté' en haut su' le roi, p'is tu vâ' êt' dompté, tu vâs m' payer. »

Prend l' chien p'i' i' détach' la chaîne, p'i' i' pâr' avet' le chien, la chose [collier] dans l' cou, dans 'a main, p'i' i' mont' dans l'escalier p'i' i' arriv' p'i' i' frappe à 'a porte. Fa't qu' le roi sort, rouv' la porte : Oué ?

— Bonjour, Sir' mon roi !

— Bonjour ! C' qu'i' â pour vous ?

— Ah ! le roi, i' di' au roi, c' qu'i' â pour moé, i' dit, j'ai vendu ma vache, hier, cinquant' piasses, et p'i' i' dit, i' veut pâs m' payer !

— Ah ! le roi dit, si i' veut pâs t' payer, i' dit, i' a beau ! I' dit, c'ést moé que j' dompt' lés durs de paye ! I' dit, i' a cinquant' coups d' fouet' à avoèr. Un' piass' le coup d' fouet', cinquant' piasses... i' dit, cinquant' coups d' piasses [fouet], i' dit, vous allez l' qu'nir [tenir] comme i' faut, p'is si vous êt's pâs capab' d' le qu'nir, c'ést vous qu' a'râ l' reste, Ti-Jean !

— Ti-Jean di' oui ? I' dit, en tou' 'és câs, i' dit, m'â' asseyer le qu'nir ! D'enn' magnière ou d' l'aut'e, i' dit, vâ fo'èr [falloir] qu' ça s' règu' [règle], c'tte affér'-lâ ! »

---

6. *Catiner* : Jouer à la poupée. Ici, jouer, s'amuser.

Fa't que Ti-Jean ramâsse l' chien comme i' faut par l' bord du collier, et p'i' i' s' raboudin'[7] comme i' faut, p'is lâ i' s' quient [tient] b'en. P'is le roi fa't partir la machin' p'is l' fouet' s'en vient p'is, frouk ! B'en, maudit ! L' chien décoll'[8] comme enn' balle, Ti-Jean r'vol'[9] su' l' dos, p'is l' chien a po'gné l'escalier p'is l' guiâb'e emporte l' chien en bâs, p'is Ti-Jean se r'lev' de d'lâ ques'ment sans connaissance.

P'is le roi dit, i' dit : « Ti-Jean, i' dit, i' vous reste quarant'-neu' cou' [coups] à avoèr !

— I' dit, Sir' le roi, i' dit, ça m'â trop surpris, p'i' i' dit, ça m'â saisi, p'i' i' dit, voulez-vou' êt'e assez bon d'attend'e à d'main, i' dit, à dix heur's, lâ, j' s'rai... j'a'ra's p'us... solide, i' dit, j' viendrai vous voèr, i' dit, p'is j' vous parl'rai. I' dit, on règl'râ çâ, i' dit, j'endur'rai c' que j'ai mérité.

— Ah ! le roi dit, c' correck ! Tu viendrâs à dix heur's d'mon matin ! »

Lés avocâts... la princesse éta't su' 'a gal'rie en haut p'i' 'a s' barça't, p'i' 'a voya't fér' çâ, 'a ava't vu fér' çâ, elle, tout çâ. P'i' i' y ava't deux avôcâts, l'aut' bord du ch'min, qu' ava'ent vu fér' çâ, la manœuv'e à Ti-Jean. I' ont trouvé çâ drôle.

L' lend'mon matin, vers lés dix heures, comm' Ti-Jean ava't di' au roi qu'i' viendra't pour r'cevoèr lés coups d' fouet' qu' i' faut qu'il mérita't, i' s'en vien en sifflant. Lés deux avôcâts sort'nt tou' 'és deux. I' ont di' à Ti-Jean : « Où c' tu vâs, à matin ?

— I' dit, j' vâ's su' le roi, lâ, i' dit, i' me r'vient pâs mal, i' dit, in gros montant, et p'i' i' dit, j' va's pour régler çâ à matin.

— Es-tu fou, i' dit, [ils disent] tu vâs régler çâ, à matin. I' dit, on achèt'ra't çâ, n'us aut's, tés pârts que tu doés... que le roi... tu doé' au roi.

— Ah ! vend' més pârts ça m'intéress' pâs beaucoup, i' dit, parc' que c'st in montant, i' dit, qu' ést assez considérab'e, i' dit, j' sé's pâs... j' comprends pâs de quoi c'ést qu' vous voulez m' dire.

— I' ont dit, on vâ ach'ter tés pârts ! Comment [combien] tu nous d'mand's pour tés... pour c'ést qu' t' és pour a'oèr du roi ? Comment c' tu d'mand's pour que c' t' 'és pour a'oèr du roi ? C'ést tout c' qu'on te d'mand', çâ !

— Ah ! i' dit, j' vous d'mand's cent piasses. Donnez-moé cent piasses, p'i' i' dit, j' m'en vâ's vous vend' c' que j' pour a'oèr du roi.

— Correck ! »

---

7. *Raboudiner* (se) : Se recroqueviller, se replier sur soi-même.
8. *Décoller* : Démarrer, partir à toute allure.
9. *Revoler* : Être projeté, lancé.

Lés deux avôcâts prenn'nt ch'cun cinquant' piasses, p'i, ils l' denne' à Ti-Jean. P'i' i' ont dit : « À c'tte heur', tu vâs nous fére in papier d' çâ, p'i' i' ont dit, tu vâs signer çâ, p'i' i' ont dit, on vâ aller su' le roi.

— Ti-Jean dit, oui. Ti-Jean dit, correck ! »

Ti-Jean d'i sign' lés papiers. Apras qu' lés papiers sont signés p'is tout', lés avôcâts sont contents. I' ont dit : « La princesse a eu connaissanc' de çâ, ell', lâ — enteur lés aut's, lâ — et p'i' i' ont dit, la princess', lâ, ça fa' au-d'ssus d' deux ans qu'alle a pâs ri, aucun' magnière, p'i' i' ont fait' tout c' qu'i' ont fait' pour la fér' rire, p'i' y en â pâ' in qui a été capab' d' la fér rire. Pi' i' ont dit, çâ, l'affér' de Ti-Jean, lâ, ça vâ êt' juss'... b'en, i' vâ s' pâsser d' quoé d' grand, lâ ! »

Ça fa't que, i' ont di' à Ti-Jean : « On vâ' aller trouver, voir le roi, p'i' i' ont dit, on vâ régler çâ, lâ !

— Ah ! Ti-Jean dit, oui, i' y a pâs d' soin ; [10] on vâ aller régler çâ ! »

Mont' dan escalier, p'i' arrive', cogne' à 'a porte. Le roi rouv' la porte : « Rentrez, rentrez, mecieu' ! V'nez vous assoèr. » Bon ! Ti-Jean s'assit. Le roi dit : « C' qu'i' â pour vot' sarvice ?

— B'en, Ti-Jean dit, à mon sarvice, i' dit, vous l' savez comm' moé, Sir' le roi, i' dit, j' deva's v'nir(e) r'tirer més... régler més dûs à matin, et p'i' i' dit, j'ai rencontré deux d' més amis, dés avôcâts, p'is j' eux ai vendu çâ, i' dit cinquant' piass's chaque, i' dit, ça fa't que j'ai signé dés bons papiers, p'i' i' dit, arrangez vou' avec, i' dit avet' lui.

— Oué ? Sir' le roi... le roi di' oui, i' dit, on vâ voèr à çâ. I' dit, emm'nez-moé vos réglements, vos papiers, i' dit, on vâ settler [to settle] [11] çâ. »

Ça fa't qu'i's prenn'nt lés papiers, présent'nt çâ au roi. Le roi dit : « Oui, i' dit, vous avez chacun cinquant' coups... vingt-cinq coups d' fouet' que Ti-Jean éta't pour avoèr.

— Comment, vingt-cinq coups...

— Oué, oué ! Vous avez vingt-cinq coups d' fouet' chaque à avoèr, c'ést çâ qu' vou' allé' a'oèr. Ti-Jean a pâs 'té capab'e qu'nir (e) l' chien p'i' i' a été obligé de v'nir à matin recevoèr le rest' de... d' la marchandise, et p'i' i' dit, à matin, c'ést vous aut's qui l'avé' ach'té. Ça fa't qu' i' dit : Ôtez vos côt's [coats] [12], p'is déshabillez-vous, p'i' i' dit, on vâ vous attacher, p'i' on vâ vous donner, p'i' on vâ vous payer t'ut' suite, ça s'râ pâs long. Ça s'râ pâs long, on vâ vous payer t'ut' suite. »

---

10. *Soin* (Il n'y a pas de) : Soyez sans inquiétude, n'en doutez pas.
11. *Settle* [to] (angl.) : Arranger, régler, ajuster.
12. *Coats* (angl.) : Manteaux, vestons.

Ça fa't que le roi lés peill', donn' chequin vingt-cinq coups d' fouet' chaqu', lâ. P'is, écout' que lés deux avôcâts sont pâs lâche' à sortir d' la maison ! Ça débarqu' de su' l' perron à la brûl' de course [13], p'is sont contents d' s'en aller che' z-eux. P'is Ti-Jean ést lâ, p'is Ti-Jean trouv' çâ drôle, i' rit, lui, d' 'és voèr partir en fous, i' dit : « I's vont s' dég'ler comme i' faut ! » i' di' en lui-minme. C' correck ! Bon !

Apras qu'i's sont partis, Ti-Jean di' au roi, i' dit : « Sir' le roi, i' dit, j'a'ra' enne affére, i' dit, à vous d'mander, moé, lâ ! I' dit, j' sé's pâs, i' dit, si j'ai droi' ou si j'ai pâs droit. I' dit, enn' comparaison, comm' lâ, Sir' le roi, i' dit, que j' viendra' écitte, mon roi, p'i' i' dit, que vous m' chang'r'ez cinquant' piasses, p'i' i' dit, vous m' denn'r'ez cinquante et un', lâ. I' dit, en conscience, lâ, j' s'rais t-i' obligé d' vous le r'mett', la piasse ?

— Ah ! le roi dit, oui, b'en sûr ! J' te donn' cinquante et un' piasses, si t' és t-honnête, en conscience, i' dit, tu vâs me r'mett' ma piasse !

— I' dit, b'en, comm' çâ, Ti-Jean dit, i' di' au roi, i' dit, vous allé' ôter vot' p'tit' capot p'is vot' p'tit corps [14], p'i' i' dit, vous allez v'nir au pôteau, m'âs vous attacher, p'i' i' dit, i' vous ar'vien in coup d' fouet' !

— Comment, in coup d' fouet' !

— I' di' oui, in coup d' fouet' ! I' dit, le chien l'â eu in coup, i' en resta't quarant'-neu' coups, p'is lés deux princes, vous leu's avez donné chacun vingt-cinq coups, ça fa't cinquant' coups. Ça s' fa't qu'i' me r'vien un' piasse ! Ça fa't qu' vous allé' êt'e obligé d' vous mett' lâ, p'is c'ést moé qui vâ vous donner l' coup... fér' donner l' coup d' fouet' aujourd'hui ! »

La princess' qui ést lâ, qu'ést assi' dans l' fauteuil, qu' 'a r'gârd' Ti-Jean qu' lés yeux gu'i en roul'nt dans l'eau. 'A tap' dés mains. 'A dit : « C'ést in vré' déshonneur ! In p'tit-Jean, 'a dit, qui ést haut comme r'guien, p'i' 'a dit, qui a aucune instruction, p'i' 'a dit, v'nir po'gné' in roi aussi b'en dans l' piége ! 'A dit, c'ést 'a promier' fois, 'a dit, que j' voés çâ. Mé' 'a dit, c'ést un affér' qui ést drôle, 'a dit, qui ést marquab' [15] su' n'importe quel journal, 'a di' à son pére. 'A dit, son pére, 'a dit, Ti-Jean a été assez fin de vous a'oèr po'gné d'minm' dans son piége, apras tout's lés troub's [16] qu'i' a eus, 'a dit, j' vâs l'épouser, avec la mo'quié d' vot' royaum' qui vous ap... qui nous apparquient ! »

---

13. *Course* (Â brûle de) : À une vitesse déconcertante, extraordinaire.
14. *Corps* : Camisole que l'on porte, en général, sur la peau.
15. *Marquable* : Digne d'être publié, rapporté.
16. *Trouble* (angl.) : Difficulté, désagrément, tracas.

Ti-Jean a épousé la princesse, p'i' i' â été charcher sa vieill' mére. P'is lâ, la vieille, la bonn' femme 'a a b'en vu qu'il a eu l'argent pour la vach', lâ, qu' ça ava't b'en marché. Et p'is lés deux avocâts, 'és aut's, i' ont v'nu fous du coup, p'i' i' ont tout pardu !

C'est tout'!

5 — LE PETIT BŒUF BLANC

Eh bien ! c'était un curé qui s'occupait de trouver de l'emploi à de jeunes garçons et de les faire travailler chez l'un et chez l'autre. L'épouse du fermier de la Fabrique, en haut, faisait mentir les jeunes employés que lui fournissait le curé.

Un bon jour, le curé passe dans le village et aperçoit un jeune homme qui s'en allait sur le trottoir. Le curé arrête sa voiture : « Bonjour, mon jeune homme !

— Bonjour, monsieur le Curé !

— Que fais-tu de ce temps-ci ? demande le prêtre.

— Rien de bien intéressant ! répond le gamin. Je travaille un peu à droite et à gauche. Je gagne quelques dollars de porte en porte.

— Tu ne viendrais pas travailler à mon presbytère ?

— Évidemment, si l'occasion m'en était donnée !

— Eh bien ! continue le prêtre, viens travailler chez moi. Tu y seras bien nourri, bien logé, et tu n'auras pas de misère. Tu accompliras les travaux que je t'indiquerai. Ce ne sera pas une tâche très difficile, mais j'insiste sur un point. Je ne voudrais pas avoir affaire à un menteur.

— Ah ! monsieur le Curé, je n'hésite pas à vous faire une telle promesse. Je n'ai jamais menti et je suis tout disposé à ne jamais mentir !

— Alors, mon garçon, tu es l'homme que je cherche. Monte en voiture avec moi ! »

Le jeune homme arrête prendre des effets chez ses parents et file au presbytère.

Le lendemain matin, le prêtre dit à son nouvel employé : « Ti-Jean — c'était son nom — ce matin, tu vas conduire les animaux en haut de la ferme, chez mon fermier. Sois bien attentif, quand tu approcheras la barrière près du pont. Dans cette région, tu verras que les abords de la route plongent vers le torrent d'une façon abrupte. Vois à ce que les animaux ne s'aventurent pas sur ces pentes. Autrement tu pourrais en perdre. Tu vas te rendre chez le fermier, ce matin, tu vas y passer la journée et tu en reviendras, ce soir, en accompagnant le troupeau. C'est toute une tâche que je te confie pour aujourd'hui.

— Entendu, monsieur le Curé ! »

Ti-Jean conduit le troupeau chez le fermier, y passe cette première journée et revient, le soir, avec les animaux.

Le curé possédait, dans son troupeau, un beau petit bœuf de couleur blanche et il tenait beaucoup à ce petit animal.

Le soir, le curé va chez le fermier et commence à parler de ses employés. Il dit à l'épouse du fermier : « Je viens d'engager un jeune homme qui a comme fonction de conduire les animaux ici sur la ferme. Je vous préviens, ce n'est pas un menteur !

— Ah !

— Oui, continue le prêtre, ce n'est pas un menteur ! Il m'a affirmé qu'il n'a jamais dit de mensonge et qu'il était sûr de ne jamais mentir.

— Oui ? intervient narquoisement la fermière, je vais vous parier quarante dollars, monsieur le Curé, qu' avant demain soir, je l'aurai fait mentir !

— Très bien, très bien, je vais les parier, les quarante dollars ! »

On dépose les paris et l'on se sépare. Ti-Jean ne sait rien de cette gageure.

Le lendemain matin, après le déjeuner, Ti-Jean reprend sa besogne, comme la veille. Il conduit les animaux chez le fermier.

Après le dîner, la femme du fermier aborde Ti-Jean : « Viens ici, je veux causer avec toi. Dis donc, tu ne me vendrais pas le petit bœuf blanc du curé ?

— Ah ! vous devez bien savoir que je ne puis poser un tel acte. Vendre le petit bœuf blanc du curé ? Il m'est tout à fait impossible de le faire !

— Ne fais pas l'entêté, Ti-Jean ! Tu vas me le vendre. Je vais te le payer quarante dollars, et personne n'en entendra parler ! Tu n'as qu'à forger une explication au curé : l'animal est tombé du haut du pont. Il a quitté la route à l'entrée du pont, il s'est précipité du haut des escarpements et est tombé dans le courant qui l'a emporté. Cette défaite va faire disparaître les questions du curé comme le beurre disparaît dans la poêle !

— Non, je ne suis pas capable d'une pareille fourberie. Je ne suis pas capable de dire des mensonges. Et des histoires de ce genre, je ne puis en inventer, madame ! »

À force de parlementer avec Ti-Jean, à force de le tourmenter, la fermière finit par acheter de Ti-Jean le petit bœuf du curé. Le jeune homme vend l'animal et reprend la route avec le troupeau de vaches. Mais sa transaction le tracasse. Soudain, il s'arrête, plante son bâton dans le sol, coiffe le bâton de son chapeau et simule un dialogue : « Bonjour, Ti-Jean !

— Bonjour, monsieur le Curé !

— Qu'as-tu fait de mon petit bœuf blanc, Ti-Jean ?

— Ah ! il a quitté la route à l'entrée du pont, il est tombé au pied du cap et le courant l'a entraîné !

Non, continue Ti-Jean, c'est un vulgaire mensonge ! Je ne dirai jamais une telle invention au curé ! Non, non, c'est impossible ! Il n'en croira rien ! »

Ti-Jean remet sa coiffure sur sa tête, reprend son bâton et continue à suivre les vaches.

Après un certain temps, Ti-Jean s'arrête de nouveau, plante son bâton à côté de la route et se forge un autre dialogue : « Bonjour, Ti-Jean !

— Bonjour, monsieur le Curé !

— Qu'as-tu fait de mon petit bœuf blanc, Ti-Jean ?

— Ah ! il a manqué le pont, il s'est précipité au bas de l'escarpement et le courant l'a charroyé !

Ah ! se dit Ti-Jean, je ne suis pas capable de conter un tel mensonge ! C'est impossible ! Je ne réussirai jamais à forger de telles faussetés. Je n'ai jamais menti et je ne me sens pas prêt à commencer ! Oh, la la la la la ! Je n'aimerais donc pas mentir de cette façon ! »

Ti-Jean reprend sa coiffure et suit le troupeau. Il parvient à l'enclos près du presbytère. La servante commence à traire les vaches. Le curé s'amène près de l'enclos. « Eh bien ! Comment as-tu passé la journée, Ti-Jean ?

— Ah ! assez bien, même très bien, monsieur le Curé.

— Tout de même, Ti-Jean, je crois que tu n'as pas ramené le petit bœuf blanc ! Mais, Ti-Jean, le petit bœuf blanc, qu'en as-tu fait ?

— Ce que j'en ai fait ? Ce que j'ai fait du petit bœuf blanc ? Eh bien ! je vais vous le dire ! La fermière là-bas, m'a tourmenté tout l'après-midi sans arrêt, pour me décider à lui vendre le petit animal. Elle m'a conseillé de vous dire : « Le petit bœuf s'est échappé à l'entrée du pont, il est tombé en bas de la pente raide et le courant l'a emporté ! »

De plus, elle m'a donné quarante dollars en échange du petit bœuf blanc. Voici l'argent reçu ! Je n'ai pu me résigner à mentir, moi ! Le petit bœuf est resté chez la fermière. C'est elle qui l'a gardé !

— Tu es un homme, Ti-Jean ! reprend le curé. Tu es un honnête homme qui a le sens de la justice. Tu es l'homme que je recherchais ! »

Le prêtre saute en selle et file chez le fermier. L'épouse de ce dernier voit venir le curé dont elle reconnaît le cheval. Du haut de sa galerie elle crie au prêtre : « Je l'ai fait mentir, je l'ai fait mentir ! Vous me devez donc quarante dollars !

— Pas si vite ! répond le curé. Modère-toi un peu ! C'est toi qui as mon petit bœuf et tu as donné à Ti-Jean quarante dollars. Les voici ! Il me les as donnés pour payer le petit animal. Et tu vas perdre les quarante dollars qui constituent ton pari et les quarante dollars que tu as donnés à Ti-Jean. Et sois certaine que ce jeune homme n'est pas un menteur. Tu as perdu ton pari ! »

Ti-Jean s'installe au presbytère. Ce fut sa demeure permanente. Il y resta jusqu'à sa mort.

LE PETIT BŒU' BLANC

Récit populaire raconté à Cap-Chat, Gaspésie, le 3 septembre 1968, par Gustave Saint-Louis (84 ans), qui l'avait appris vers 1904, dans les chantiers de Manchester (N.H., États-Unis) d'un jeune bûcheron nommé Marcoux (du Nouveau-Brunswick) qui le tenait de son grand-père.

Enregistrement n° 3476. Conte-type 889.

C'éta' in prêt'e, en tou' 'és cas, p'is c'te prêt'-lâ, ça faisait plusieurs p'tits engagés qu'i' engagea't d' minm' p'i' i' leu' faisa't fér' d' l'ouvrag' d'in bor' [bord] à l'aut'e. P'is la femm' du farmier, lâ, qui avait soin d' sés propriétés, lâ, en n-en-haut, 'a lés faisa't mentir de minm', p'is l' curé aima't pâs çâ.

Enn' bonn' journée to'hours, l' curé s'en alla't, to'jours, p'is, i' voét pâssé' in jeune homm', to'hours, p'tit jeun' homm' qui pâss' su' l' trattoèr, [trottoir] t't à nett'. Fait que l' curé arrêt', p'i' il l'arrête. I' dit : « Bonjour mon p'tit gârs !

— I' dit, bonjour, meçieu l' Curé !

— C' que tu fa's d' bon c' temps 'citt'?

— Ah ! i' dit, j' fa's pâs grand-chose, i' dit, j' bardasse [1]. I' dit, j' gâgn' que'qu's piass's, de minm', d'in bor' à l'aut'e.

— I' dit, tu t'engag'rais pâ' au pro'bytère [presbytère] ?

— Ah ! i' dit, j' m'engag'ra's b'en, par 'hemp'e, i' dit, si ça adenne [2].

— B'en l' curé dit, j'ai 'ien qu'enne affére à te d'mander, mon p'tit garçon. Tu vâ' êt' b'en au pro'bytèr' [presbytère], tu vâ' êt' b'en nourri, tu vâ' êt' b'en couché, t' a'râs pâs d' misèr' pâ'-en-tout'. Tu vâs fér' c' que j' m'en vâs t' dir' de fére. C'ést pâs dur, mé', par 'zemp'e, j' veux pâ' a'oèr de menteur. Faudra' qu' tu m' prométtrais qu' t' és pâs menteur.

---

1. *Bardasser* : Passer son temps à des riens ; faire des travaux disparates.
2. *Adonner. Si ça adonne* : Si l'occasion se présente.

— Ha ! Ha ! i' dit, meçieu l' Curé, pâs d' misère à vous l' promett'e. J'ai jama's menti d' ma vie, p'is jama's que j' mentirai d' ma vie. Pâs d' misère à vous l' promett', çâ. J'ai jama's fait' de ment'ries, p'is j'en f'rai pâs jama's !

— Oui ! Ah ! b'en, mon p'tit garçon, c'ést l'homm' qu'i' m' faut ! Embarque éci avet' moé ! »

Prend son linge en pâssant, à 'a maison, sés parents, p'i' i' file au pro'bytère.

Ah ! L' lend'mon matin, l' curé l' lèv', p'i' i' dit : « Mon p'tit garçon — j' sé's, c'ést Ti-Jean qu'i' s'app'la't — i' dit, mon p' Ti-Jean, i' dit, tu vâs monter, à matin, lés animau' en haut su' l' farmier. Fa' attention par 'hemp' mec qu' tu vienn's la bârguiér' [barrière] du pont, lâ, i' dit, çâ, c'ést dés écorr's[3], çâ ; çâ ç'ést dangereux, çâ. Fa' attention pour pâs qu' lés alimaux s'en'-oèra'ent là-d'dans... que'qu' chose... ô' en pardra't. P'is tu vâs t'en aller su' l' farmier, lâ, p'is tu vâs pâsser la journée lâ, p'is l' soèr, tu t'en viendrâ' a'ec lés alimaux. Ça fa't qu'i' dit, ç'ést tout ç' que t' â' à fér', çâ. T' âs pâs d'aut' chos' qu' çâ à fére !

— Correck ! meçieu l' Curé ! »

Ça fa't que la promièr' journée, Ti-Jean monte a'ec lés alimaux p'is Ti-Jean, i' pass' la journée lâ a'ec lés animaux ; l' soèr, i' r' descend a'ec lés alimaux.

Le curé avè' in beau p'tit bœu' blanc, in beau p'tit bœuf, beau p'tit bœu' blanc, tu comprends-tu, p'is son p'tit bœuf c'ta't pâs drôle. Ah ! Ça fa't qu' l' lend'mon matin, i' r'prend sa job[4] comm' de coutume. I' mont' sés alimaux, mé' l' curé avait monté, l' soèr, lui, p'i' i' avait 'té fére in tour su' l' farmier. I' di' à 'a femm' du farmier — i's s' mette' à parler d' sés engagés, t't à nett' — i' di' à 'a femm' du farmier, i' dit ! J' en ai un, lâ, i' dit, un engagé, lâ, qui vient écitt' m'ner les alimaux su' 'a farme écitt', lâ. C'ést pâ' in menteur.

— Ha !...

— C'ést pâ' in menteur, i' m'a dit qu'i' ava't jama's conté d' ment'rie p'i' qu'i' en cont'ra't jama's !

— Oui ! Ha ! Ha ! Ha ! Ha ! 'A dit, m'âs gager quarant' piasse' avec vous, m'cieu l' Curé, qu'enteur çi d'main soèr, je l' f'rai mentir !

— Oui ? L' curé dit, c'ést correck. M'âs gager quarant' piass's ! » Gag' quarant' piass's. L' p'tit gârs sava't pâs çâ, lui.

L' lend'mon matin, l' p'tit garçon s' lev', i' déjeun', p'i' i' prend sés alimaux p'i' i' mont' çâ su' l' farmier.

Après qu'i' â féni d' dîner, 'a dit : « Ti-Jean, viens 'citt' in peu qu'on s' parle ! 'A dit, tu m' vendra's pâs l' p'tit bœu' blanc du curé ?

3. *Ecorre* : Terrain en déclivité, versant, bord escarpé.
4. *Job* (angl.) : Tâche, travail, occupation.

— Ah ! vous voyez b'en, madam', pa' 'apab' [capable] fér' ça ! I' dit, vend'e l' p'tit bœu' blanc du curé ! Vous voyez b'en j' pâ' apab' fér' çâ ! Impossib' que j' fass' çâ !

— Mé', 'a dit, és-tu fou, Ti-Jean ? 'A dit, tu vâs me l' vend'e. J' m'en vâs t' denner quarant' piass' pour... p'is, 'a dit, ça paraîtrâ pâs, çâ ! P'is tu vâs dire au curé qu'i' ést timbé haut-en-bas du pont, qu'i' s' st en'-œillé au bout du pont, p'i' i' a culbuté haut-en-bâs dés caps, p'i' i' a pris l' courant p'is je l'ai pardu. P'is, 'a dit, ça vâ passer comm' du bêurr' dans 'a poêle.

— Ah ! i' dit, j' pâ' 'apab' d' fér' çâ, i' dit, j' pâ' 'apab' fér' çâ. Ah ! i' dit, j' pâ' 'apab', i' dit, moé, conter dés ment'ries p'is des histoèr's de minm' j'aim' pâs çâ, p'is j' pâ' 'apab' d' fér' çâ, madame ! »

Te'jours, 'a l' tourmente assez, to'hour' au bout d' son temps, que te'jours que Ti-Jean a consenti d' 'i [de lui] vend'e l' bœu'. Bon ! Correck ! Ti-Jean vend l' bœu'; pâr' [part] avec lés vaches. I' a çâ dans l'idée. I' arrêt', plant' sa p'tit' cann', mat [met] son chapeau d'ssus.

« Bonjour Ti-Jean !

— Bonjour meçieu l' Curé !

— Quo' c' que t'as fait' de mon p'tit bœu' blanc ?

— I' a timbé au bout du pont. I' a sauté haut-en-bas du cap p'is l' courant l'a emporté. Oué ! Ah ! maudit' ment'rie ! Ah ! non, i' dit, j' cont'rai pâs çâ au curé... non, non, c'st impossib', çâ. Ça march'râ pâs, çâ. »

Prend son cass' [casque], mat su' 'a têt', prend sa p'tit' cann' p'is fa' encôre in bout'. I' arrête encôre, plante encôr' sa p'tit' canne. « Bonjour, Ti-Jean !

— Bonjour, meçieu l' Curé !

— Qu'est-c' que t'as fait' de mon p'tit bœu' blanc ?

— Ah ! i' dit, i' a timbé haut-en-bas du pont, lâ, p'i' i' a enfilé lâ haut-en-bas d' l'écorr', p'is l' courant l'â emporté ! Ah ! j' pâs capab' fér' dés mentries d' minme ! C'st impossib'e, j' pâs capab' ! J'ai jama's conté d' mentries p'is j' commenc'rai pâs. Ah ! la, la, la la, la... j'eum'ra's pâs çâ, j' eum'ra's pâs çâ. »

Mat [met] son chapeau p'is s'en vâ. I' arriv' p'i' i' en'-œill' lés vaches dans l' clos ; la sarvante arriv', s' mè' à tiré' 'és vaches. L' curé vient fére in p'tit tour. « Quiens ! Comment ça vâ, mon Ti-Jean ? Comment ça été aujo'rd'hui ?

— Ah ! ça â été b'en... promiér' clâss', meçieu l' Curé, promiér' classe !

— Oui ? Mé' j' cré's qu'i' t' manque l' 'tit bœu', Ti-Jean ! L' p'tit bœu' blanc que c' tu 'nn as faite ?

— J' 'nn ai fait', meçieu l' Curé, l' p'tit bœu' blanc, m'âs vous l' dire. La femm' du farmier, lâ, éh ! 'a s'ést mi' apra' moé enn' partie d' l'apros-médi ; 'a m'a pâs lâché pour j' gu'i vend'e l' p'tit bœu' blanc. P'is, i' dit, 'a m'â dit : « Vous diré' au curé qu'i' a timbé au bout du pont, lâ, p'is que i' â culbuté haut-en-bas d' l'écorr', p'is l' courant l'a emporté. P'i' 'a m'â denné quarant' piass's, lés v'lâ 'écitt', pour l' 'tit bœu' blanc ! P'i' i' dit j' pâs capab' conter d' mentries, moé, p'is l' p'tit bœu' blanc a resté lâ. C'é' ell' qui l' l'â !

— L' curé dit, çâ, ç'ést d' l'homme ! Çâ, ç'est d' l'homm', mon Ti-Jean ! Çâ, c'ést juste ! T' és t-honnêt' mon Ti-Jean ! T' és mon homme écitt' ! »

L' curé saut' su' 'a sell', p'i' i' mont' su' son jual [cheval] p'i' i' mont', comprends b'en. P'is la femme, 'a voét v'nir l' p'tit j'val du curé. 'A l' conna't. 'A ést su' 'a gal'rie p'is, 'a dit : « J' l'ai fait' mentir, p'is j' l'ai fait' mentir ! P'is vous m' devez quarant' piass's !

— L' curé dit, arrête in peu, toé, lâ ! Heill', heill' lâ, vâ pâs trop vit', lâ ! C'ést toé qu'as mon p'tit bœu' blanc p'is tu gu'i âs denné quarant' piass's. Lés v'lâ, quiens, i' m' lés a dennés, lâ, pour l' p'tit bœu' blanc, lâ. P'is tu vâs pard' tés quarant' piass' p'is mon quarant' piass' qu' t' as gagé. P'is ça fa't qu' i' dit, ç'ést pâ' in menteur ! P'is t' âs perdu ! »

Ça fait qu' Ti-Jean s'st en-allé au pro'bytèr' p'i' i' a te'jours resté lâ. I' a féni sés jours lâ jusqu'à temps qu'i' ést mort.

6 — TI-JEAN FAIT PARLER LA PRINCESSE MUETTE

Eh bien ! C'était un roi qui avait une princesse. Soudain, la fille du roi perd la parole, le roi et la reine sont très découragés de cette situation. Ils n'ont que cette unique enfant sur laquelle ils comptent pour vivre une heureuse vieillesse. Malgré leur richesse, la maladie de leur princesse ruine tous leurs plans.

Pour venir au secours de sa princesse, le roi lance, dans les journaux, un appel à tous les spécialistes du pays ou de l'extérieur se croyant capables de guérir son héritière. Dans le même communiqué, il annonce une promesse : « Celui qui fera parler ma princesse devenue muette recevra la moitié de mon royaume et, en plus de cette récompense, le guérisseur recevra ma princesse pour épouse, s'il n'est pas déjà marié ! »

Les spécialistes accourent de toutes parts. L'un se présente avec un remède, mais en constate l'inefficacité. Un autre fait l'essai d'un autre traitement, mais sans résultat. Malgré le grand nombre de médecins ou de spécialistes qui défilent au château, aucun de ces savants ne réussit à faire parler la princesse muette.

Dans un humble petit bourg d'une lointaine campagne agricole, vivait un couple très pauvre dont le seul enfant s'appelait Ti-Jean. Âgé de dix-huit ou dix-heuf ans, donc dans la force de l'âge, Ti-Jean était un jeune homme intelligent et il avait entendu parler de la promesse du roi à propos de sa princesse. Le soir, les vieillards ou ceux qui s'intéressaient aux nouvelles se disaient l'un à l'autre : « La princesse n'a pas encore parlé... La princesse est toujours muette, malgré les soins des meilleurs spécialistes venus d'Europe ou d'autres pays. Jusqu'à présent, aucun de leurs remèdes n'a eu l'effet escompté ! »

Un matin, Ti-Jean, à son lever, dit à sa mère : « C'est moi qui vas faire parler la princesse !

— Mon espèce d'insensé, toi, ne te monte pas la tête ! Ne va pas répéter une telle prétention, tu pourrais ainsi mériter la prison ! Toi, Ti-Jean, faire parler la princesse ?

— Oui, je vais lui appliquer un remède et elle va parler ! Je suis certain de faire parler cette princesse !

— Écoute un peu, Ti-Jean, je ne veux pas être mêlée à ton projet ! »

Ti-Jean met fin à ce dialogue et se rend chez un tailleur qui avait son atelier dans les environs. Il s'entend avec le tailleur pour se faire confectionner un bel habit et un

joli petit bonnet de médecin. Il se fait rédiger une pancarte annonçant la profession de docteur en médecine. Il convient avec le tailleur du prix et des conditions de paiement.

Bien ! Ti-Jean revient chez lui, pourvu de tout ce dont il a besoin : une petite sacoche, une chaufferette, une petite poêle et un morceau de beurre. « Pour l'amour de Dieu ! lui dit sa mère, que veux-tu faire de tout ce bagage ? Tu ne pourras parcourir cinq kilomètres sans te faire arrêter par les policiers ! Ti-Jean, il y a une limite à tes plans originaux ! Penses-tu qu'un ignorant comme toi pourra redonner la parole à une princesse ?

— Cessez donc, maman, de vous tracasser ! À mon retour ici, vous pourrez le constater, je porterai la princesse dans mes bras ! Personne n'aura besoin de m'enseigner que faire de la princesse. Laissez-moi agir ; vous verrez vous-même le résultat de mes démarches ! »

Ti-Jean se rend au château du roi, sonne à la porte et voit arriver les portiers : « Bonjour, monsieur ! lui disent-ils.

— Bonjour ! repart Ti-Jean. Je suis un médecin spécialiste venu au secours de la fille du roi.

— Mon cher monsieur, qu'espérez-vous faire, alors que les spécialistes les plus réputés d'Europe, même d'Amérique et d'ailleurs n'ont pu faire avancer l'état de la princesse de la grosseur d'une tête d'épingle ? Et vous, jeune docteur, sans vous mépriser, vous croyez pouvoir faire parler la princesse ? C'est impossible !

— Messieurs, l'âge du médecin n'a rien à voir dans le cas de la princesse ! D'ailleurs, le roi n'a pas changé la teneur de ses annonces et celles-ci sont encore affichées. Il fait appel à n'importe quel médecin, de n'importe quel pays pour faire parler sa princesse. Il maintient sa promesse de donner la moitié de son royaume et sa princesse en mariage au guérisseur, s'il n'est pas déjà marié. Puisque je suis certain de porter ce beau paquet dans mes bras, je veux voir le roi ! Je veux parler au roi ! »

Les portiers rendent compte au roi de leur entrevue avec Ti-Jean. « Eh bien ! répond le roi, amenez-le-moi ! »

Ti-Jean aborde le roi. « Bonjour, Sire le roi !

— Bonjour ! enchaîne le roi.

— Vous avez une princesse qui est malade, qui a perdu la parole ?

— Oui, elle a perdu la parole, mais je doute fort que vous puissiez la faire parler !

— En êtes-vous si certain, Sire le roi ? Quoi qu'il en soit, vous n'avez pas annulé vos annonces ; j'ai donc le droit de tenter ma chance comme les autres !

— Ah ! continue le roi, vous pouvez bien essayer de rendre la parole à ma princesse, mais vous ne réussirez pas. Vous perdez votre temps !

— Toutefois, écoutez-moi un peu, Sire mon roi ! Je ne suis pas venu ici pour m'amuser, je suis venu pour soigner votre fille, pour la faire parler. Et soyez certain qu'elle va parler avant que je ne quitte votre château. Mais je dois exiger que vous me laissiez seul dans la chambre avec votre princesse, portes verrouillées. Quand je sortirai de la chambre, votre fille aura recouvré la parole !

— Très bien ! Je vous fais confiance, de conclure le roi. Tentez votre chance ! »

Le roi conduit Ti-Jean à la chambre de la princesse, la jeune fille porte une élégante robe de soie et elle est belle, aussi belle qu'une femme pouvait être à cette époque. Ti-Jean lui jette un coup d'œil indirect en se disant : « Chère petite, je pourrai te serrer dans mes bras bientôt ! Oui, je t'aurai dans mes bras ! »

Ti-Jean se tourne vers le roi et lui dit : « Maintenant, Sire mon roi, fermez la porte à clé. Je dois commencer mon travail ! »

Ti-Jean s'avance vers la princesse ! lui tâte le pouls, regarde sa montre. « Tout va bien, princesse ! Votre pouls est normal ! » Le soi-disant médecin vérifie la pression sanguine de la malade. « Votre pression est presque parfaite ! Vous avez déjà parlé, princesse ? Vous allez certainement recouvrer la parole. Je vais vous préparer des remèdes ; ils seront prêts dans quelques minutes. Vous allez voir comment je vais procéder, et nous verrons bientôt les résultats. Ah ! nous allons bien nous arranger ensemble. N'ayez aucune crainte, princesse, vous n'aurez pas de misère avec moi. Tout va bien s'arranger ! »

Ti-Jean place sa poêle par terre, baisse ses pantalons et dépose dans le réceptacle deux ou trois tronçons de matière fécale sous forme d'un boudin réussi. Puis, il place la poêle sur sa chaufferette et en fait rôtir le contenu. Il fait six parts de la matière rôtie et dit tout haut : « Eh bien ! Cette partie-ci, elle va la prendre à l'instant ; cette deuxième partie, dans une demi-heure. Quant à la troisième, elle la consommera dans à peu près une heure, et la quatrième, une demi-heure plus tard. La cinquième sera probablement la dernière. Il en restera une sixième part, mais elle n'en aura pas besoin. Elle va parler avant d'absorber cette dernière portion ! Sa parole va redevenir normale, j'en suis certain, avant cette dernière portion !

Maintenant, princesse, vous serez bientôt guérie quand vous aurez absorbé ce remède ! Commençons par la première pastille ! »

Ti-Jean prend la poêle et s'approche de la princesse... « Ah ! là, là, là, non, docteur ! Je ne prends pas ce remède !

— Très bien ! continue Ti-Jean, ce sera une bonne économie de remèdes ! Si vous ne les prenez pas, je vais les garder pour un autre ! Le principal, c'est que vous ayez recouvré la parole. Ma tâche est terminée, je vous ai sauvée ! Nous allons donc parler d'affaires ! »

Le roi se tenait à la porte de la chambre et écoutait le discours de Ti-Jean. Le faux médecin ouvra la porte. « Bonjour, Sire mon roi !

— Bonjour !

— Votre princesse, Sire mon roi, parle parfaitement bien ! J'ai utilisé très peu de remèdes pour la guérir. Vous avez accordé trop d'importance aux autres spécialistes. Pourtant, en ce moment, votre fille est guérie ! Maintenant le temps est venu de réclamer ma récompense. La princesse, je crois, est à moi ! Elle m'appartient ! »

Quand je suis passé par leur château, Ti-Jean et sa princesse avaient trois petits princes et trois petites princesses. J'en ai fait danser une, au bout de mes bras. Elle était mignonne, elle m'a même embrassé.

TI-JEAN FAIT PARLER LA PRINCESSE MUETTE

Récit populaire raconté à Cap-Chat, Gaspésie, le 3 septembre 1968, par Gustave Saint-Louis (84 ans) qui l'avait appris, vers 1914, dans les chantiers de Manchester (Etats-Unis) d'un jeune Marcoux de l'Acadie (Nouveau-Brunswick).

Enregistrement n° 3477. Conte-type du groupe 850–869 (remède scatologique pour faire parler la princesse).

Oué ! c'éta' in roi, p'is ce roi-lâ ava' enn' princesse. P'is la princess', tout d'in coup, in moment denné, alle â pardu la parole. Ça fa't qu' le roi p'is la reine éta'ent b'en découragés d' çâ, de 'oèr qu'i' ava' 'ien que c'tte princess'-lâ, 'és aut's, p'is qu'i' a'ra'ent pu fénir leurs jours heureu' avec leu' princesse et p'is qu'i' éta'ent b'en en moyen, p'i' i' éta'ent b'en découragés. Te'hours quant' le roi â vu çâ, i' a publié su' lés journaux, i' a mis dés annonces, i' a d'mandé n'import' quel 'picialist' [spécialiste] qu'i' pourra't s' présenter, soét du pays ou d' n'importe quel pays, de v'nir au secours de sa princesse. P'is ce'ui-lâ qui 'a f'ra't parler, i' a'ra't la mo'quié [moitié] d' son roéyaum' p'is si c'éta' in homm' qui éta' pâs marguié, i' a'rait la princesse en marguiag' pour le récompenser soit d' sés troub's...

P'is ça fait que lâ, lés spécialist's sont v'nu' à v'nir de tout's lés bords. In arriva't, p'i' in asseya't l'affér' p'is ça marcha't pâs. P'i' in aut' arriva't, p'i' i' assaya' encôre in r'mèd', p'is ça marcha't pâs. C'éta't rendu qu'i' ava' pâssé b'en dés dacteurs p'is b'en dés 'picialist' [spécialistes], 'oés-tu, parsonn', dacteur qu'a pu fér' parlé' 'a princesse !

I' y avè' enn' pauvre famill' qui ava' in garçon, qui resta't dans lés concessions [1], où c' que c'ést... qu' c'éta' in p'tit villag' b'en pauv'e. I' ava' in garçon qu'i' app'la'ent Ti-Jean. Ti-Jean pouva' a'oèr, j' suppos', dix-huit ans, dix-huit à dix-neuf ans... i' éta't dans son bon. Ça s' fait que... mé', Ti-Jean éta' in enfan intelligent. I' ava' attendu [entendu] parler d' çâ. Ça s' parla' enteur lés vieux, l' soèr, 'oés-tu, dés gens qui prena'ent dés nouvell's, n'importe quoi. I's disa'ent : « La princesse â pâ' encôr' parlé ! P'i' i' on [ont] eu dés 'picialist's d'in bor' à l'aut', c' qui avait d' mieux dan 'és vieux pays, dans l'Eu'op' [l'Europe] dans tout's lés pays qui peuve' s' présenter, mé' auquin [aucun] r'mède a pu fére éffat ! »

---

1. *Concessions* : Partie d'une municipalité rurale, située en dehors d'un village ou d'un bourg.

In bon matin, Ti-Jean s' leve, i' di' à sa mére, i' dit : « C'ést moé qui va' aller fér' parlé' 'a princesse !

— Ah ! mon fou, toé, vâ t'ass'ir ! P'is vâ jama's dir' dés affér's de minme ! Dés affér's pour t' fér' fourrer d' dans [mettre en prison]. Mé', toé, fér' parlé 'a princesse ?

— Oui, c'ést moé qui vâs fér' parlé' 'a princess', p'i' i' dit, a' vâ parler ! C'ést moé qui vâ 'a fér' parler, 'a princesse !

— Mon fou, toé, lâ, écoute in peu ! C' fa't qu'on veut pâ' êt' bâdré[2] d' ton histoère ! »

Ti-Jean parl' pâs. Ti-Jean pârt, p'i' i' s'en vâ trouvé' in tâilleur qu'i' y ava't pâs b'en loin. P'i' i' s'amanche a'ecque l' tâilleur pour s' fér' fére enn' belle habit d' dacteur et p'i' in beau p'tit bonnet'. P'i' i' s' fa't mett'e in' enseign' de dacteur. P'i' i' s'arrange a'ecque l' gârs... l' tâilleur, pour l' payer.

Bon ! Ça fa't qu' Ti-Jean arriv' che' z-eux, p'is Ti-Jean a tout c' qu'i' faut, tout' à nett', son p'tit port'-manteau, p'is son p'tit poêl' et p'is sa p'tit' poêl' p'i' in morceau d' bêurre. Mé' sa mér' dit : « Mé' pour l'amour du bon Guieu [Dieu] ! mé', c'ést-tu... mé' c' que... mé' c' que tu veu allé' avet' çâ ? Mé', t' a'ras pâs fait' t'oâs mill's d'écitt', tu vâ' êt' fourré d' dans par la police ! Mé', tu comprends b'en, mé' i' y â in 'imite [limite] à çâ ! Pauvre innocent, toé, fér' parlé' 'a princess', toé ?

— Arrêtez donc d' vous achaler[3], vous ! Vous allez voèr, i' dit, mecqu' j'arvienne écitt', j'a'rai la princess' dans més brâs ! Parsonn' vâ m' montrer çâ, i' dit, vous allé' 'oèr, vous ; laissez-moé fére ! »

Ti-Jean fuit s' le roi. I' arriv', p'i' i' sonne. Oué ! Ah ! i' arrive' à 'a port', lés portiers : « Bonjour, mecieu.

— Bonjour ! J' su' [suis] in dacteur, envoyé en spécialiste, i' dit, pour la fill' du roi.

— Ah ! i' ont dit, mon cher mecieu, qu' c'est qu' vous voulez fére ? I' y â dés spicialist's de tou' 'és pays, c' qu'i' â d' mieu' en dacteurs, dan Amérique ou n'importe quell' place. Pâ' in â été capab' d'i fér' gros comme enn' têt' d'épingle. P'is vous, jeune homme, jeun' dacteur, sans vous insulter, vous ête' in jeun', vous allez fér' parlé' 'a princesse ? C'ést impossib'e !

— C' pâs vos affér's, çâ, vous aut's ! Su's v'nu écitt', p'i' i' dit, lés annonce' ont pas 'té ôtées. Lés annonc's sont affichées. P'i' i' ést d'mandé n'import' quel docteur, dans n'import' quel pays, qui viendra't fér' parler la princesse, i' dit, i'

2. *Bâdrer* [to bother] (angl.) : Inquiéter, importuner, incommoder.
3. *Achaler* : Fatiguer, ennuyer.

a'ra't la mo'quié [moitié] du roéyaum' du roi, p'is la princesse en marguiag', si i' ést garçon. B'en plus que çâ, r'gâr' c' beau tapon dans més bras ! C'ést le roi que j' veux voèr p'is c'ést lui que j' veux gu'i parler ! »

Ça fa't que lés portiers, à la porte, i's s'en all'nt, i' all'nt trouver le roi p'i' i's gu'i dis'nt çâ. « Ah ! le roi, dit, oui, qu'i' rent'e !

— Sir' le roi, bonjour, mon Sir' le roi !

— Bonjour !

— I' dit, vous avé' enn' princess' qu' â pardu la parole, i' dit, malad' tout' çâ ?

— Le roi di' oui ! I' dit, alle â pardu la parole, mé' c'ést pâs vous qui vâ êt' capab' d' la fér' parler.

— Ha ! ha ! i' dit, c'est encor' curguieux[4] ! I' dit, en tou' 'és câs, i' dit, j'ai d'oit [droit] d' pâsser comm' d'aut's !

— Ah !, i' dit, vous pouvez b'en pâsser, si vous voulez, le roi dit, mé' i' dit, c'st impossib'e ! Vous pardez vot' temps pour (e) r'guien !

— I' dit, en tou' 'és cas, i' dit, écouté' in peu, i' dit, Sir' le roi, j' pâs v'nu écitt' pour rir', moé, j' pâs v'nu écitt' pour rir', moé... J' su's v'nu écitt' pour soégner vôt' princess', p'is la fér' parler, p'i' à vâ parler, avant que j' part' d'écitt' ! P'i' i' dit, à pârt de d' çâ, b'en, j'ai dés conditions à fére avet' vous. Moé, j' rent' dan 'a chamb' d' la princess', p'is j' bârr'[5] més port's, p'is j' veu' êt' t'ut seul, lâ. P'is quand que j' sortirai dés port's d' la chamb', la princess' parl'râ !

— Le roi di' oui ? Le roi dit, c'ést correck ! On vâ asseyer çâ ! »

Ça fa't que, correck ! Le roi vient le r'conduire à 'a port' d' 'a chamb'e. I' rouv' la port' d' la chamb', p'i' i' aparçoé' 'a princesse : bell' rob' de soie, p'i' alle ést bell', t' sé's, hein ! comment qu'i's s'amancha'ent dans c' temps-lâ, hein !

Ti-Jean jette in coup d'œil de travers : « Chère, j' m'âs t'avoèr dans més bras b'e'tôt [bientôt] ! M'âs t'a'oèr dans més bras b'e'tôt ! » Ça s' fa't que... « Bon ! i' dit, Sir' le roi, i' dit, à c'tte heure, on farm' lés port's, on vâ commencé' à travaillé' 'és affér's. »

Ça s' fa't que Ti-Jean vâ trouver la princesse, tâte l' pouls, r'gâr' à sa mon'e : « Ça vâ b'en ! Vous allé' assez... vot' pouls va b'en, vot' pouls... Vous êt's correck princesse ! » Prend sa pression... « Oui... pression pâs pir', princesse ! Vous avez déjâ parlé ? Vous avez déjâ parlé, princesse, p'i' i' dit, vous allez r'parlé' encôre', çartain, par rapporte, i' dit, moé, i' dit, j' m'en vâs préparer més r'mèd's, p'is ça vâ prend' que'qu's menut's ; ça s'râ pâs long ! I' dit, tu vâ' 'oèr, on vâ amancher

4. *Curieux* : Digne d'attention, qui vaut la peine qu'on s'en occupe.
5. *Barrer* : Fermer au moyen d'une barre. Ici, fermer à clé.

çâ. P'is, i' dit, on vâ 'oèr. Ah !, i' dit, on va s'arranger tou' 'és deux, i' dit, vous allé' 'oèr, princesse, i' dit, qu' vous a'rez pâs d' misére avet' moé, p'is, i' dit, ça vâ b'en marcher, i' dit. Vous allé' 'oèr ! »

I' prend... i' prend sa poêl', lâ p'is lâ, i' en-oeill' t'oâs belle' [beaux] étrons qui ont du bon sens. Oué... p'i' i' baiss' sés culott's, p'i's t'oâs bell's étrons qu'i' ont du bon sens. P'is, apras çâ, b'en lâ, faut qu'i' fa't routir çâ, p'i' i' débit' çâ. « Bon ! I' dit, cell-lâ écitt', i' dit, 'a vâ 'a prend' b'e'tôt, t't à l'heure. P'is cell'-lâ écitt', 'a vâ 'a prend'e au bout d'enn' demi-heure ; ça vâ êt' la deuxièm', çâ. P'is cell'-lâ, i' dit, au-d'ssu' in heure ; ça vâ fér' la troâsiem', çâ. P'i' i' dit, la quatrièm', lâ, au bout d'enn' demi-heure ; p'is la cinquième, lâ, i' dit, çâ, ça v' êt' la dargniére, i' va resté' 'a sixièm', mé' i' a'râ pâs besoin, 'a vâ parlé' avant çâ. 'A vâ s' settlé' [to settle][6] avant çâ ! P'i' 'a vâ parler çartain avant çâ, j' su's çartain d' çâ. I' dit, mademoésell', i' dit, vous allé' 'oèr, princesse, i' dit, ça s'râ pas long ! I' dit, on vâ prend'... on vâ vous fair' prend' vos r'mèd's, i' dit, vous avez... I' dit, on vâ commencer par la promière ! »

Pren 'a p'tit' poêl' p'is s'en vâ, p'is t't à nett'. « Ah ! ah ! lâ, lâ, lâ, 'a dit, non, non, non, non ! Dacteur, 'a dit, j' su's pâs pour prend' çâ !

— Ah ! l' dacteur dit, ça vâ ménager més r'mèd's. I' dit, si vous lés prenez pâs, i' dit, j' m'âs garder çâ pour in aut'e. I' dit, en tou' 'és câs, rendu qu' vous parlez, mon devoèr ést fait', i' dit, j' vous ai sauvée ! I' dit, on vâ amanché'[7] 'és affér's ! »

Hé... Ça s' fa't qu' le roi qu' éta' à 'a port' d' la chamb' p'i' i' écouta't tout ça. Ça fa't que Ti-Jean débârr' la port', p'i' i' dit : « Ah ! le roi ést lâ ! Bonjour, Sir' mon roi !

— Bonjour !

— P'i' i' dit, vot' princess' parl' de promièr' clâsse[8] ! I' dit, 'oèyez-vous, i' dit, ça a pris r'guien, ça a quas'ment pris r'guien pour la guérir. Vous avez bien pâssé trop d' 'picialist's [spécialistes] pour (e) r'guien ! I' dit, ça fa't qu' lâ, vôt' princesse est guérie ! P'i' i' dit, à c'tte heure, i' dit, vous avez r'guien qu'à m' payer c' qui m'apparquient. Et p'i' i' dit, à pârt de çâ, b'en, i' dit, la princess', i' dit, c'st à moi ! C'st à moi, c'st à n'us aut's c'st à Thadore [Théodore][9] ! »

J'ai pâssé par lâ, i' y ava't t'oâs p'tits princ's, p'is t'oâs p'tit's princesse' et p'is j'en ai fa't joué' un' su' més mains pour... de voér qu' 'a éta't fine'... 'a m'embrassa't.

---

6. *Settle* [to] (angl.) : Arranger, ajuster, mettre en ordre.
7. *Amancher* : Régler, mettre en ordre.
8. *Classe* (De première) : Parfaitement.
9. *Théodore* (à) : Expression locale qui signifie : « Être maître de céans. »

7 — LE TAILLEUR

Eh bien ! C'était un tailleur qui demeurait en ville. Installé depuis très longtemps dans ce milieu, il commençait à en avoir assez de son métier.

Un bon matin, il dit à sa femme : « Si tu étais de mon avis, nous nous achèterions un coin de terre en forêt, nous y bâtirions un petit chalet où nous pourrions nous reposer un certain temps. Si l'ennui venait à nous envahir, nous reviendrions en ville. Actuellement, moi, je n'en peux plus !

— Je t'approuve, mon mari, répond l'épouse. Je suis bien prête à te suivre. Moi aussi, j'aimerais m'en aller vivre sur une petite propriété, dans un chalet, au grand air ! Je serais bien aise, moi aussi, de te suivre loin du bruit de la ville ! »

Le tailleur se déniche un beau coin, dans la forêt, et s'y bâtit un joli chalet. Bientôt, il se décide d'abattre les arbres et les arbrisseaux pour agrandir la surface du terrain déboisé. Il est heureux, son rêve se réalise.

Un jour, aboutit subitement à son coin de terre un géant de plus de deux mètres cinquante. Un adolescent d'une quinzaine d'années suit le géant. « Tiens, dit ce dernier au tailleur, tu es nouveau dans le coin !

— Oui, répond le tailleur, je me suis installé dans cette région de la forêt.

— Il y a longtemps que tu vis ici ?

— Non, répond le tailleur, je suis arrivé dernièrement. Je me suis installé ici pour me reposer de la ville. J'ai pensé que je serais dans un meilleur milieu ici, du moins pour quelque temps !

— Eh bien ! continue le géant, nous, nous ne demeurons pas loin d'ici, à dix ou quinze minutes de marche à travers bois.

— Oui, pense le tailleur, ce ne sera pas gai pour nous ! Quoi qu'il en soit, dit-il au visiteur, je vois bien que vous êtes un géant !

— Moi, un géant ?

— Ah ! à vous voir, à considérer votre corpulence, je crois que vous êtes un géant ! Cependant, je suis bien heureux de votre visite, et s'il vous est donné de revenir, sachez que ce serait un plaisir pour moi !

— Mais, propose le géant, vous pourriez peut-être nous visiter à votre tour !

— Je regrette, repart le tailleur, mais de ce temps-ci, je puis difficilement m'absenter. Je viens d'arriver dans cette région, je suis à m'installer. Je ne puis aller vous visiter avant d'avoir tout mis en ordre chez moi. Mais vous, vous êtes capable de venir me rendre visite. Venez donc prendre le dîner avec moi une bonne journée où vous le pourrez commodément.

— Eh bien ! répond le géant, je crois bien pouvoir venir jeudi prochain !

— Entendu ! »

Le matin du jour choisi par le géant pour sa visite au tailleur, ce dernier dit à sa femme, à son lever : « Nous ne sommes pas capables de cuire assez de nourriture pour tous ces goinfres de géants. Ce sont de trop gros mangeurs ! Nous ne serons jamais capables de satisfaire leur appétit avec le peu de nourriture que peut cuire notre petit chaudron pourtant suffisant pour nous deux ! Il sera difficile de nous en tirer ! »

Le tailleur possédait un grand chaudron. Il se dit à lui-même : « Je vais me dépêcher à faire cuire, dehors, une grande chaudronnée de soupe aux pois préparée au lard. Quand je verrai venir le géant, je sortirai, mon fouet en main, et je commencerai à fouetter l'immense chaudron, trois coups sur un flanc, trois coups sur l'autre, et je dirai à mon visiteur que je suis occupé à cuire ma soupe. Je vais le mystifier avec cette démonstration ! »

Tout à coup, le géant s'approche. Le tailleur est placé près de son gros chaudron où bout la soupe et il donne trois coups de fouet sur un flanc du chaudron et trois coups sur l'autre. « Bonjour, bonjour ! s'écrie le géant.

— Bonjour, l'ami ! répond le tailleur. Vous voudrez bien m'excuser, je suis à faire cuire ma soupe pour le dîner. Entrez chez moi, ma femme va vous recevoir ! Dans quelques minutes, ma soupe sera prête et j'irai vous rejoindre, sans tarder ! »

Le géant entre chez le tailleur et cause un peu avec sa femme ; il lui parle de sa propre femme et de ses deux garçons. Soudain, le tailleur entre et s'adresse à sa femme : « La soupe est prête. Tu peux dresser la table, j'ai enfin terminé la cuisson de la soupe, nous allons maintenant prendre un bon dîner ! »

Les trois convives s'assoient à table, prennent leur repas et s'attardent un peu à causer. « Chez nous, dit le géant, nous sommes huit, alors que vous, vous êtes seulement deux. Pourquoi ne consentiriez-vous pas à me vendre votre chaudron ? Ce serait d'une grande utilité pour nous. Quand j'arriverais du champ, peu importe l'heure, je préparerais une bonne chaudronnée de soupe pour nourrir la famille. Vous savez un peu ce que peuvent manger huit enfants !

— Ah ! vous comprenez bien, reprend le tailleur, que je ne puis vous vendre ce chaudron. C'est impensable ! Je l'ai apporté pour mes propres besoins et je m'en sers tous les jours !

— Mais vous, vous n'êtes que deux. Vous devriez me vendre ce grand chaudron !

— Très bien ! Je m'en vais vous le vendre et à prix de sacrifice. À moins de cinquante dollars, je fais un déficit ! Mais je consens à vous le vendre pour cinquante dollars.

— Ah ! cinquante dollars, s'exclame le géant. Je vous les donne sans lésiner !

— Maintenant, continue le tailleur, il ne suffit pas de repartir avec le chaudron. Je vous communique aussi la façon de vous en servir. Videz de l'eau dans vos pois, ajoutez-y du lard, mais soyez certain de n'oublier aucun détail. Vous lancez, sur un flanc du chaudron, trois coups de fouet, et ensuite trois coups sur l'autre. Remarquez bien, trois coups de fouet d'un côté, trois coups de fouet de l'autre côté. Si vous ne suivez pas cette technique, il vous faudra recommencer la cuisson de votre soupe. Même si vous bûchez à coups de fouet sur le chaudron pendant une journée, la soupe ne cuira pas !

— Ah ! ne craignez rien, je ne ferai pas d'erreur, vous pouvez en être sûr ! »

Le géant rapporte le chaudron chez lui et dit à sa femme : « J'ai acheté un secret qui va simplifier ta besogne. Dorénavant, nous pourrons travailler au champ tous ensemble, mais un peu avant midi, nous ferons cuire notre soupe sans attendre trop longtemps le moment de dîner. Je te dis que ce sera une grande amélioration ! »

La maman et les enfants sont tous heureux de cette acquisition.

Le lendemain, quelques minutes après onze heures, le géant verse de l'eau dans le grand chaudron, y place un morceau de lard et une bonne quantité de pois. Ensuite, il saisit son fouet et en applique trois coups d'un côté du chaudron et trois coups de l'autre. Il répète les mêmes gestes cadencés. Midi arrive, une heure sonne... Trois coups de fouet d'un côté, trois coups de l'autre ! L'eau est encore glacée malgré le grand nombre de coups de fouet. La colère l'emporte ; il lance un coup de pied rageur au chaudron et le projette au loin. « Ah ! le satané tailleur ! Il m'a extorqué cinquante dollars ! Je vais aller lui tordre le cou, demain matin ! Je vais aller l'étouffer de la bonne façon, demain matin ! Il ne s'en tirera pas facilement. Espèce de malédiction incarnée ! Je vais te montrer, moi, ce qu'il en coûte pour blaguer les gens de cette façon ! »

Le géant est enragé comme un démon.

Pendant la journée, le tailleur va arracher des arbustes pour s'en faire une haie ornementale autour de son chalet. Il découvre un nid de guêpes. Ce nid a la grosseur d'un seau pouvant contenir cinq litres. La mauvaise température imminente avait forcé les guêpes à chercher refuge dans leur nid. Le tailleur bouche l'entrée du nid avec une petite cheville et apporte le nid de guêpes chez lui. « Où vas-tu avec ce nid ? lui demande sa femme.

— Ah ! Ce que je vais faire de ce nid ? Écoute-moi bien ! Demain matin, le géant va revenir et il va être enragé comme un lion. Je vais essayer de le tromper et de m'en débarrasser. Apporte des draps et fabriquons-en une petite chambre. Je fixerai ce nid de guêpes dans la partie supérieure de la chambre... »

On prépare la chambrette au moyen de draps et à l'aide d'une chaise, on suspend le nid au plafond. Le tailleur se fabrique une élégante petite baguette au cas où il déciderait d'en frapper le nid. « Maintenant, retirons-nous, dit le tailleur, et fermons la porte de la chambre ! »

Le lendemain matin, le géant arrive, enragé comme un loup. Ah, ciel, qu'il est furieux ! « Tu n'es qu'une canaille ! crie-t-il au tailleur, tu m'as trompé ! Tu m'as vendu à gros prix un secret qui ne vaut pas un sou ! Et tu as tenté de rire de moi avec cette fausse technique ! »

Le géant est hors de lui-même au point d'en blasphémer. « Tout doux, tout doux ! continue le tailleur. Écoutez, monsieur ! Vous êtes venu me rendre visite et vous apprendrez que je loge des prêtres dans ma maison. Je ne tolérerai aucun blasphème, aucune grossièreté, ni autre chose semblable ! Nous allons dialoguer et tenter de nous entendre. Je ne veux pas de discussion violente ni de blasphème, même si vous êtes de mauvaise humeur. Il faut respecter nos prêtres !

— Comment, reprend le géant, tu loges des prêtres ici, toi ?

— Eh, oui ! j'ai des prêtres dans ma maison ! Je suis venu m'installer loin de la ville, je n'ai ni voiture ni chevaux, aucun moyen de locomotion... Il aurait fallu que je me rende en ville pour aller me confesser. Pour me confesser et communier presque chaque semaine, j'ai amené des prêtres avec moi. Quand les affaires de conscience sont en ordre, on reprend la vie avec plus d'ardeur.

— Montre-moi donc tes prêtres, que je vérifie tes dires !

— Vous les montrer ? Certainement ! »

Le tailleur ouvre la porte de la chambre garnie de draps blancs. « Eh bien ! regarde au plafond. Tu vois le presbytère. C'est la demeure des prêtres. C'est pourquoi il faut user de politesse et ne pas faire trop de bruit ! »

Le géant reprend sa bonne humeur et dit au tailleur : « Si tu veux être gentil, nous allons faire la paix et nous entendre ! Pourquoi ne me vendrais-tu pas tes prêtres ? Chez moi nous sommes dix, huit enfants, ma femme et moi. Certains de mes enfants arrivent à seize ans et ne savent presque pas faire leur signe de croix. Ils ne se sont jamais confessés par manque d'église dans notre région privée de prêtre et de tout. Nous serions bien aise, nous aussi, les adultes, de pouvoir nous confesser et recevoir la communion, les enfants aussi seraient satisfaits de ces privilèges. Pourquoi ne pas nous vendre tes prêtres ? demande le géant.

— Ah ! Vendre des prêtres, c'est difficile ! Cependant, malgré la colère à votre arrivée, vu votre désir de vous améliorer, je vais vous faire une offre avantageuse. Voici ! je vous offre les prêtres et le presbytère pour vingt-cinq dollars ! Cette somme représente à peine le prix de leur passage.

— Entendu !

— Mais, continue le tailleur, vous avez des instructions à recevoir avant de me quitter. Vous voyez comment tout est disposé, ici, dans la chambre. Il faut que vous arrangiez tout dans votre chambre, chez vous, comme vous le voyez ici.

Demain matin, à huit ou neuf heures, au moment qui vous conviendra, vous vous préparerez à donner vous-même l'exemple à vos enfants. Enlevez d'abord votre chemise et votre camisole. Ne gardez aucun vêtement sur votre corps. Puis, entrez dans la chambre, fermez-en la porte à clé. Ensuite, vous vous confesserez, puis vous sortirez de la chambre, et votre femme viendra se confesser à son tour, et ainsi de suite. Vous donnerez, de cette façon, le bon exemple à vos enfants et ils apprendront ce qu'est la religion, en quoi consiste le devoir de servir le bon Dieu. C'est ce que je vous conseille de faire pour profiter de vos prêtres.

— Oui, oui, repart le géant, je vais suivre vos instructions, ne craignez rien ! Je vais voir à ce que l'on tire parti de ce point de la religion. »

Le géant revient chez lui rapidement avec le nid de guêpes et il demande l'aide de sa femme pour préparer la chambre où résideront les prêtres. Ils préparent tout pour le jour suivant.

Le lendemain matin, vers neuf heures, le chef de famille des géants dit à ses enfants : « Vous allez vous mettre à genoux pour vous préparer à la confession. Moi, je vais vous donner l'exemple en rentrant le premier rencontrer les prêtres. Vous rentrerez après moi, chacun à votre tour !

— Entendu, papa ! »

Le géant entre dans la chambre blanche et en ferme la porte, va retirer la cheville du nid d'abeilles et le frappe de la petite baguette qu'il a acquise avec le presbytère des prêtres. Les abeilles se précipitent aussitôt hors de leur nid et s'élancent sur le géant qu'ils piquent de leurs dards à plusieurs reprises. Le géant fait des bonds qui risquent de le faire passer à travers les murs. Impossible pour lui de s'échapper par la porte, puisqu'il a demandé à sa femme de mettre une barre dans la porte par l'extérieur, comme le lui a recommandé le tailleur. La femme n'avait pas la liberté d'ouvrir cette porte sans la permission du mari. Les enfants crient : « Papa, vous en avez donc en abondance, des péchés ? Vous avez donc péché souvent ! »

Tout à coup, le géant ne peut plus endurer les piqûres. Il enfonce le mur, quitte la chambre et s'enfuit hors de la maison, suivi par toute la famille. Une guêpe l'accompagne, le pique ici, le pique là. Le géant se débat dans le champ comme un démon. Il tourbillonne comme un jet de poussière. Spectacle peu commun !

Le géant reprend ses esprits, mais il grogne rageusement comme un lion contre le tailleur. « Ah ! ce tailleur, il va mourir de ma main demain matin ! Je le mets à mort, demain matin ! Je vais l'égorger et il va certainement perdre la vie ! »

— Tu ne devrais pas te venger de la sorte, intervient sa femme. Tu devrais peut-être procéder autrement.

— Il n'y a pas de ci ni ça. Je ne veux pas que l'on m'impose de contraintes ! Demain matin, ce sera la mort du tailleur ! »

Dans son chalet, le tailleur songe à ce qui peut lui arriver. Il dit à sa femme : « Demain, le géant va m'arriver comme un lion. Je vais m'y prendre autrement. Même je prends un risque, je vais utiliser un autre plan. Cette fois-ci, je vais faire le mort dans mon lit et tu vas m'ensevelir. Place-toi au pied du lit et lamente-toi. Le géant va se présenter comme un lion enragé, mais ne parle pas, pleure abondamment. Ne t'en occupe pas ! De cette façon, je puis peut-être échapper à la vengeance du géant. Il jugera probablement à propos de s'en aller. Ce sera une façon de le décourager à tout jamais ! »

Le lendemain, le géant arrive en coup de vent à travers les arbres. Il pousse la porte d'un mouvement brutal et fonce dans le chalet, rouge de colère. « Où est-il ? Où est-il, ce matin, le tailleur ? Je veux l'étrangler !

— Où est le tailleur ? demande la femme, en sanglotant. Mon mari, il est mort ! Je suis veuve et seule dans cette demeure. Je n'ai personne pour me secourir ! Ah, Dieu ! Que vais-je faire ? Il ne me reste qu'à mourir seule ici ! Vous, vous m'arrivez enragé comme un démon. Il est inutile d'attendre la moindre sympathie de votre part !

— Le satané qu'il est ! Je vais tout de même exercer ma vengeance sur son cadavre, avant de partir ! C'est impossible que je le laisse impuni. Je vais lui déposer mes excréments dans la figure avant de le quitter ! »

Le géant monte sur le lit et commence à s'accroupir. Son fils qui se tient dans l'embrasure de la porte, lui crie : « Papa, j'ai toujours entendu dire, par grand-père, que l'on ne doit pas ridiculiser les morts ! »

Le géant continue à se plier au-dessus de la face du mort. Pendant ce temps, le tailleur attrape ses ciseaux, et plouk ! il tranche les bourses du géant. Ah ! le géant lance un cri de mort et passe à travers la porte à la vitesse d'un courant d'air. Le fils du géant, près de la porte, crie à son père : « Papa, je vous l'avais pourtant dit de ne pas vous venger sur un mort ! Je vous l'ai dit ! Vous êtes responsable de ce qui est arrivé. Je vous avais averti ! »

Le tailleur s'est ainsi débarrassé à tout jamais du géant, et la famille de ce dernier n'a pas augmenté en nombre depuis ce jour-là !

LE TAILLEUR

Récit populaire raconté à Cap-Chat, Gaspésie, le 5 septembre 1968, par Gustave Saint-Louis (84 ans) qui l'avait appris vers 1904, dans les chantiers de pulpe du New Hampshire, États-Unis, d'un M. Marcoux du Nouveau-Brunswick.

Enregistrement nº 3481. Conte-type 1539 9 fouet magique, nid de guêpes, mort simulée).

Oué ! I' y ava' in tâilleur qui, en tou' 'és câs, 'oéyez-vous, qui resta' en ville. P'i' ça f'sa't b'en longtemps qu'i' travailla' en vill', p'i' i' commença' à êt' fatiquié.

In bon matin, i' di' à sa femm': « Si tu 'oula's [voulais] m'en crair', i' dit, on ira't se loger, i' dit, in p'tit chalet, i' dit, dans la fora't, en que'qu' pârt. I' dit, on s'ach't'ra' in coin d' terre, lâ, p'i' i' dit, on pourra't se r'poser, p'i' i' dit, pâssé' in bon bout d' temps. P'i' i' dit, quand on viendrâ, b'en, si on vien à s' tanner[1] d' çâ, i' dit, on s'en r'viendrâ en vill' p'i' i' dit, j' su's fatiqué, b'en fatiqué !

— 'A dit, c'ést correck', mon mari ! B'en prê' [prête] à t' sui're. 'A dit, j'eum'ra's çâ, moé 'ssi, 'à dit, qu'on s'en ira't p'i' qu'on s' prenn'ra' [prendrait] in beau p'tit coin d' terre, lâ, p'i' on s' bâtira' in beau p'tit chalet, p'i' 'a dit, on s'ra' à la bonne air p'i' tout' à nett'. J' m'âs me r'poser, moé 'ssi, 'a dit. J' su's b'en pra' [prête] à t' sui're.

— C' correck' ! »

C' fa't qu'i' s'en vâ, p'i' i' s' trouve enn' place, te'hours, en tou' 'és câs, dan 'a fora't. P'i' i' s' pren in beau coin d' terre, lâ, p'i' lâ, i' bâti' in beau p'tit chalat [chalet]. P'i' i' commence à débarrasser çâ, pour fér' du débarrâs[2] pour fére arrondir çâ in peu. P'i' ah b'en ! lâ, i' ést content, ça vâ b'en.

Enn' bonn' journée, c' qui r'ssoud, en travers du boâs [bois]? In giant qu'a pâs moins d' sè' [sept] pieds d' grandeur avec in p'tit gâ' [gars] à p' pras d'enn'

1. *Tanner* (se) : Se fatiguer, s'ennuyer.
2. *Débarras* [faire du] : Débarrasser un terrain des arbrisseaux qui enlaidissent le paysage.

quinzain' d'années qui l' suiva't. « Quiens, i' dit, comment ça s' fa't, i' dit, t' és rendu écitt'?

— L' tâilleur di' oui, i' dit, j' su's rendu écitt'?

— Ça fa't-i' b'en longtemps qu' t' és t-écitt'?

— I' dit, non, i' dit, ça fa't pas b'en longtemps, mé', i' dit, j'ai v'nu écitt' pour me r'poser; i' dit, j'ta's fatiqué d' la vill', p'i' i' dit, j' carcula's, écitt', i' dit, j' m'â' êt' mieux. I' dit, ça f'ra't pour que'qu' temps, en tou' 'és câs!

— Oui, mé', i' dit, ô' ést pâs b'en loin d'écitt', n'us aut's. I' dit, on prend l' boâs tout drett' écitt', mé', i' dit, c' pâs b'en loin, i' dit, ça prend diss' [dix], quinz' menut's, dans l' pluss' dix menutes, i' dit, pour travarser che' nous, lâ, i' dit.

— Ouin! pâs b'en gai, n'us-aut's, lâ, i' dit! En tout câs, i' dit, ça fa't que j' voés b'en qu' t' és t-in giant.

— J' su's t-in giant?

— Oui, i' dit, j' voés b'en. I' dit, vous êté' in homme assez d' grandeur, vous ête' in giant! En effet, i' dit, j' su's b'en content d' vot' vésite. I' dit, si vous aimez v'nir encôre, i' dit, j' s'ra's b'en satisfa't!

— I' dit, oui, mé', i' dit, v' pouvez v'nir, vous, i' dit.

— B'en, i' dit, moé j' paŝ capab' laisser de c' temps 'citt'. I' dit, c'ést mal'isé pâs mal. I' dit, j'arrive écitt', p'i' j' t-apras m'installer, p'i' i' dit, avant que j' seille [sois] installé assez pour pouvoèr 'oèr clair, quand on r'gârdera comme i' faut, i' dit, j' peux pâs laisser. Mé', i' dit, vous, vous êt's capab' d' laisser, vous êt's capab' d' v'nir, i' dit. I' dit, v'nez, vous, i' dit, v'nez dîné' avet' moé comme enn' journée que ça adonn'râ, p'i' tout'.

— B'en, i' dit, j' cré's b'en, i' dit, qu'on guirâ [ira] jeudi!

— Correck'! »

Ça fa't que, l' matin, l' tâilleur (e) s' lev' p'i' i' di' à sa femme, i' dit: « On n'ést pâs capab' d' fér' à mangé' à tout... tout's cés alimaux-lâ. B'en, ça mang', çâ. Hein! i' dit, avecque l' p'tit chaudron qu'on a lâ, 'ien qu' pour nos deux, çâ a pâs d' bon sens! »

I' avait enn' grand chaudronne. I' dit: « M'as m' dépêché, à fére enn' chaudronnée d' soupe aux pois, p'i' i' dit, m'as mett' du lârd lâ-d'dans tout' à nett', mecqu' je l' 'oeill' [voie] v'nir, i' dit, m'as sortir dehors, m'âs mett' çâ dehors, p'i', i' dit, j' m'en vâs prend' mon fouet', p'i' i' dit, m'âs vas fesser t'oâs coups su' in sens p'i' t'oâs coups su' l'aut'e, p'i' m'en vâs gu'i dir' que j' t-apras fér' d' la soupe. I' dit, ça s' fa't que m'âs l'amanché'[3] avec çâ! »

3. *Amancher*: Rouler, tromper.

Ça s' fa't qu' tout d'in coup, to'jours v'lâ l' giant qu'arrive. Bon ! L' tâilleur ést déhors p'i' i' a mis son chaudron déhors, p'i' i' ést d' bout' p'i' fa't sa soup', p'i' t'oâs coups su' in sens, p'i' t'oâs coups su' l'aut'e. P'i' l' giant arrive : « Bonjour, bonjour !

— Ah ! i' dit, bonjour ! I' dit, vous allez m'escuser, i' dit, rentrez dan 'a farm', lâ, la femm' va vous asseoir, lâ, i' dit, par rapporte, i' dit, j' su's t-apra' fér' la soup' pour dîner. P'i' i' dit, dans que'qu's ménut's ça vâ êt' pra' [prêt], lâ, i' dit, ça s'râ pâs long ! »

Ça s' fa't que... to'hours b'en... le giant rent', parle in peu a'ec la femm', i ['a] connaît sa femm' p'i' enn' coup' de sés garçons. Te'hours, l' tâilleur rent' la soupe. « Bon ! quiens, i' dit, ma femm', i' dit, la soupe ést prêt... c'ést prêt, à c'tte heur', tu peux mett' la tab'e, i' dit, tout ést correck', i' dit, on vâ prend'e in bon dîner p'i' çâ vâ fére. » Fa't qu' i's s' mette' à tab' p'i' i's dîn'nt. Apra' qu'i' ont féni d' dîner, b'en i's s' mett' à jâser. B'en, l' giant dit, i' dit : « Nous aut'e', on' ést huit à maison et p'is, i' dit, vous ête' 'ien qu' deux, vous. I' dit, pourquoi c'ést qu' vous m' vendr'ez paŝ çâ, c' chaudron-lâ ?

Ça s'ra't c'mmod' terribeul'ment pour n'us aut'e', i' dit. J'arriv'ra's, i' dit, n'import' queul temps, du champ, n'importe quoi, p'i' i' dit, j' te f'ra' enn' bonn' chaudronnée d' soupe, p'i' vous comprenez b'en, i' dit, ça mange enn' famill' de hui' [huit] z-enfants, vous savez !

— Ah ! l' tâilleur dit non, comprends b'en, j' su's pâ' 'apab' vend', c'ést pâs f'sab'e. I' dit, 'oéyez-vous, j'ai monté çâ pour çâ. Je 'nn ai besoin à tou' 'és jours, moé 'ssi !

— Oui, mé t' és t'ut seul avè' ta femme, i' dit, tu devrais m' vend' çâ !

— I' dit, en tou' 'és câs j' m'en vâs vous la vend', mé', i' dit, m'âs vous fére l' plus d' bon par rapport qui... à l'en bâs d' cinquant' piass's, i' dit, j' t-en d'ssour avec, encôre ! I' dit, en tou' 'és câs, pour cinquant' piass's...

— Correck' ! l' giant dit, cinquante piass's m'as vous denner cinquante piass's pour.

— Mé', i' dit, écouté' in peu, lâ, par 'zempe ; vous allez partir, i' dit, avec la chaudronn', lâ. I' dit, vous mettrez d' l'eau d'dans p'is, i' dit, vous mettrez du lârd, mé' trompez-vous pâs ! T'oâs coups su' in sens, t'oâs coups su' l'aut'e ; t'oâs coups su' in sens, t'oâs, coups su' l'aut'e ! Si v's vous trompez, la soup' s'râ à r'prend'e. Pouvez vargé' enn' journée, p'is vous s'rez pâs capab' fér' vot' soupe !

— Ah ! craignez pâs, i' dit, j' me tromp'rai pâs, i' dit, vous allé' 'oèr !

— C'ést correck' ! »

Bon ! L' giant arriv' che' z-eux. Sa femme : « Tu vâ' 'oèr, i' dit, m'âs t'ôter d' l'ouvrage. I' dit, à c'tte heure, on vâ pou'oèr tout' [tous] travaillé' au cham [champ]

emsembl', lâ, et p'is, i' dit, l' médi, quand ça vâ vers onze heur'e', on arriv'ra p'i' on f'ra la soup' p'is ça s'ra pâs long, p'i' i' dit, pour dîner, p'i' i' dit, ça vâ marcher ! » Ah ! sa femme éta' content' de tout', p'is lés enfants sont contents.

Ça s' fa't, quant' ça vien à onze heure' et quart, i' s'en vâ, p'i' i' mat [met] d' l'eau p'is v'lâ la cha'dronn', p'i' i' mè' in morceau d' lârd, mat lés poâs. P'is lâ, i' prend l' fouet' p'is t'oâs coups su' in sens, p'is t'oâs coups su' l'aut'; p'is t'oâs coups su' in sens p'is t'oâs coups su' l'aut'e. P'is v'lâ médi, p'is v'lâ in heure ! T'oâs coups su' in sens, p'is t'oâs coups su' l'aut' p'is l'eau 'ta' encôr' f'oid' comm' d' la glace, avec tout çâ. I' maudi' in coup d' pied au chaudron, toute r'vole ![4] 'A dit [I' dit]: « L' maudit, i' m'â volé cinquant' piass's ! Mé', i' dit, j' m'en vâ' aller gu'i serré' 'a gorge, dem'on matin ! I' ést pâs clair[5], i' dit ! Ah ! i' dit, tâs d' maudit ! Tu vâ' 'oèr que j' m'âs gu'i montrer comment c'ést, moé, blaguer l' mond' de minme ! »

Te'hours, l' gian ést en beau démon...

Mé' l' tâilleur, dan 'a journée, lui, i' ava't tout' été s'arracher dés p'tits arb'es pour (e) r' planter, lâ, qui voulait r'planter pour s' fér' dés affér's de p'tit' beauté in peu, alentour d' son p'tit chala't [chalet]. C' fa't qu' i' trouve in niqu' de guièp's [guêpes] qui ést gros qués'ment comme enn' chauguiér' [chaudière] de vingt liv's, comm' faut. I' y ava' apparenc' de mauvais temps, p'is lés guièp's 'ta'ent tou' rentrées là-d'dans. I' s' fa' enn' p'tit' juille [cheville] p'i' i' t' bouch' çâ comm' faut p'i' i' emmèn' çâ.

I' arrive avec çâ. Mé' sa femm' dit : « Où c' tu vâ' avet' çâ ?

— Hein ! I' dit, tu va' 'oèr ! I' dit, où j' vâ' avet' çâ ? I' dit, écoute in peu, lâ. I' dit, lés giants von [vont] arriver d'mon matin, lâ, i's von arriver ; lâ, p'i' i's von êt'e enragés, ça vâ êt'e in lguion ! P'i' i' dit, j' asseille à l'amancher, i' dit, pour m'en clairer. I' dit, denn'-moé dés draps, lâ, p'i' amanch' dés draps p'is fa's-moé enn' bell' p'tit' chamb'e avec dés draps, lâ, p'is, i' dit, m'en vâ accroch'ter [accrocher] çâ en haut. »

P'i' 'a pren enn' p'tit' chais' p'i' i' accroch' çâ en haut comm' faut, p'i' i' s' fâ' enn' bell' p'tit' baguett', lâ, pour fessé' apras çâ, lâ, chaqu' bord si i' ava't besoin, et p'i' i' dit : « On vâ laisser çâ lâ, p'i' on vâ farmé' 'a port' d' 'a chamb' ! » Fa't qu'i' amanch' çâ comme i' faut, p'i' i' mat dés draps tout l' tour de çâ p'i' i' farm' la po't' [porte] d' la chamb'e.

Mé', l' lend'mon matin, c' qui arriv', meçieu ! à travers du boâs, c'ést in loup. Ha ! Ha ! Jésus !... Que l' gian ést enragé, p'i' i' arriv', lâ, p'is... l' giant gu'i dit : « T' és t-enn' canâill', p'i' i' dit, tu m'as trompé ! p'i' i' dit, tu m'âs vendu enne affér' qu' çâ vala't pâ' enn' cenne ! P'is tu â' asséyé de m' fére accrèr' [accroire]

4. *Revoler* : Être projeté.
5. *Clair* [angl. : clear] : Innocenté, quitte.

çâ ! » P'i' i' ést enragé noèr[6], tout' à nett', p'is sacre après... « Heill', heill', heill', i' dit, heill', heill'... l' tâilleur dit, écouté' in peu mecieu, lâ... Ha ! Ha ! Vous êt's v'nu fér' connaissance avet' moé, mé', vous avez pâs v'nu icitt'... icitt' vous apprendrez qu' j'ai dés prêtr's, moé, écitt', moé ! P'i' i' dit, écitt' i' â pâs d' sacrag', p'i' i' â pâs d' bêtis's p'i' i' â pâs d' ci p'i' i' â pâs d' çâ. On vâ s' parler p'i' on va s' comprend'e. P'is j' veux pâs d' gueulassag'[7] p'is d' sacrag' p'is vous enragez. I' dit, més prêtr's...

— Comment ? T' âs dés prêtre' écitt', toé ?

— Oui, oui j'ai dés prêtre' écitt', moé. P'is j'ai dés prêtre' écitt' moé... Moé j'ai monté écitt', moé. J' t-à cent cinquant' mille' et puis j'ai pâs d' chevaux, p'is j'ai pâs d' châr, p'is j'ai pâs r'guien. P'i' i' faut que je m' voèyage. P'i' a'ra't foulu qu' j'aie été à confesse. On vâ à confess' quasiment à tou' 'és s'maine' et p'i' aller commugnier, et p'i' i' dit, j'ai monté nos prêt'es p'is quand on vâ à confess', p'is quand on vâ commugner, i' dit, j' sens qu' tout' ést séclé [settlé][8] p'i' on r'pren [reprend] à marché' au pas !

— Montr'-moé don çâ, 'oèr ?

— Te montrer çâ ? I' di' oui, m'âs t' lés montrer, çartain ! »

I' ouvr' la port' d' la chamb'e : « Quiens, i' dit, r'gâr' [regarde] ! Çâ, c'ést l' pro'bytèr' p'is més prêtr's qu'i' y â là-d'dans, p'is fau' êt' poli, p'is tout' à nett' ! »

Ah ! l' giant r'vient d' plus d' bonn' humeur. I' di' au tâilleur, i' dit : « T' 'és pâs smatt' [mart][9], i' dit, écoute in peu, lâ ! On vâ... on vâ s' raccorder, p'i' i' dit, on vâ amancher çâ. Pourquoi c'ést qu' tu m' lés vendra's pâs, tés prêtr's ? I' dit, n'us aut'e' o' ést huit, dix a'et' moé p'is ma femme. P'i' i' dit, j'en ai qu'ont seize ans, qui sav'nt seul'ment pâs comment fér' l' sign' d' la croix, à b'en dire. I' ont... çâ jama' été à confess', p'i' on n'â pâs d'églis' par écitt' p'is qu'on â r'guien. I' dit, on s'rait h'ureux, n'us aut'e' étou'[10], i' dit, d'allé' à confess' p'is d'ller commugner p'is çâ d' minme... p'is nos enfants aim'ra'ent çâ itou. P'i' i' dit, pourquoi fér' que tu m' lés vendra's pâs ?

— Ah ! I' dit, vend' dés prêtres ! Ah ! c' pâs, c' paŝ f' sab'e ! Mé' suffit, en tou' 'és câs, vous était d' mauvaise humeur, p'is vous arrivé' écitt' enragés, p'is si v' voulé' êt' bons garçons, i' dit, m'âs vous fére enn' bargann'[11], pâs chère. Quiens ! i' dit, m'âs vous laisser çâ pou' vingt-cinq piass's. C'ést seul'ment pour dire, i' dit, ça peill' 'ien que l' pâssage !

— Correck' !

---

6. *Noir* (enragé) : Être au paroxysme de la colère.
7. *Gueulassage* : Discussion désordonnée et violente.
8. *Settle* [to] (angl.) : Arranger, mettre en ordre.
9. *Smart* (angl.) : Gentil, fin, aimable.
10. *Itou* : Aussi ; vieux français — Itel : de même.
11. *Bargane* : Transaction, affaire avantageuse. Vx. fr. Bargaine.

— Mé', i' dit, écouté' in peu, lâ, i' a dés conditions à fére avant d' partir d'écitt', lâ. Lâ, vous allez... 'oéyez-vous comment c'st arrangé dan 'a chamb', lâ? Vous allé' arranger çâ tel comm' çâ, lâ, dan 'a chamb' chez vous, lâ. P'i' apras çâ, lâ, demon matin, lâ, si vous êt' pra' [prêt] à huit heure' ou à neuf heur's, l'heure où s'rez prêts, faut ça seill' vous-minm' qui rent' montrer l'exemp'e à vos enfants. Vous rentré' à confess' vous-minme, l' promier, p'i' i' dit, vous farm'ré' 'a port, p'is vous bârr'ré' [barrer][12] 'a porte. Mais faut qu' vou' ôtez vot' corps,[13] vot' corps, gardez pâs d' chemis', pâs d' corps ni r'guien. Mé' 'pra çâ, i' dit, vous rentrez pour vous guiré' à confess', p'i' lâ, vous v's confess'rez, p'i' apras çâ, b'en, vous sortirez p'is la mér' prendrâ la plac' p'is de suit' comm' çâ. Vous mont'é' enn' bonne exemp'e à vos enfants, qu' vos enfants comprenn'nt que c'ést la religion p'is qu' servir (e) l' bon Bieu, et ça s' fa't qu' te'jours, b'en, i' dit, c'ést ça qu' vous allez fére !

— Oui, oui, oui, m'â' asséyer, c'ést çâ, crégnez pâs, crégnez pâs ! I' dit, j' m'arrang'rai b'en avè' çâ ! »

I' arriv' che' z-eux vit'ment, lâ, p'is sa femm' gu'i arrang' çâ avet' lui, p'is ça fa't qu'i's mett'nt çâ prat [prêt] pour l' lend'mon matin.

Bon ! Le lend'mon matin, vers neuf heur's l' gros giant dit : « C'ést moé, més enfants, à matin, mettez-vous à g'noux, lâ, et p'is c'ést moé qui commence à matin. C'ést moé qui va rouver' [ouvrir] à matin, p'i' apras çâ, on rent'râ tour à tour.

— B'en correck' ! »

I' rent', p'i' i' bârr' la port' p'i' i' ôt' la juill' [cheville] p'i' i' fesse a'ec la bayette. Ça sort, mecieu ! p'is pic, pic, pic, pic, pic, ça piqu' là-d'dans. L' giant fa't dés sauts pour 'n en pâssé' à travers du mur. Et p'i' i' ava't fait' bârré' 'a port' par sa... oui ! i' ava't fait' bârré' 'a port' par sa femm' par 'ssus [dessus] lui, comm' chôs, [le tailleur] gu'i ava't dit. Quand... p'is la femm' voulait pâs, mé' lés enfan [enfants] ont dit : « Poupâ, vous avez donc b'en dés péchés ! Poupâ, vous avez donc b'en dés péchés ! » p'is tout' à nett'.

Tout d'in coup, l' giant s' décide, i' pâsse à travers la port' et p'i' i' po'gne l' dehors p'is tout' la famille ést dehors, p'i' i' y â enn' yiép' [guêpe] qui arriv' p'is qui pique écitt', p'is qui piqu' lâ, p'is l' guiâb' t'emport' çâ dans l' champ. C'ést comme enn' poud'rie. Ah ! maudite affére !

En t' lés câs, Jésus ! quante l' giant, l' giant vient à s' raplomber mecieu ! il ést enragé qu'i' saut', c'ést in vrai l'guion dans l' champ. « Ah ! i' dit, i' vâ mourir

12. *Barrer* : Fermer solidement une porte au moyen d'une barre. Peut aussi signifier « fermer à clé ».

13. *Corps* : Camisole, ou mince tunique portée sous la chemise.

par ma ma'n [main] ! C'ést demain qu'i' vâ mourir de ma ma'n ! Demain, j' m'en vâs, p'is si j' l'égorge ; i' vâ mourir, çartain ! »

Bon !... « Ah ! sa femm' dit, tu devra's pâs fér' çâ, tout' à nett' p'is c'ést çâ...

— I' â pâs d' c'ést çâ, c'ést çâ ! »

Bon ! i' voula't pâ' êt' bâdré [14]. P'is : « Demain matin, sa vie ést au bout' ! »

B'en, l' tâilleur pense à son affér', lui. I' di' à sa femm', i' dit : « Lâ, i' vâ r'ssoud' demain, ça vâ êt'e in l'guion ! I' dit, on vâ s' prend'e autrement, on vâ prend'e in riss' [risque], en tou' 'és cas. I' dit, lâ, m'âs fére l' mort. Tu vâs m'en-sev'lir, p'is j' m'en vâs m' coucher dans mon lit', et p'is j' m'âs fére l' mort ! P'is toé, mets-toé au pied du lit', p'is brâille ! [15] P'is lâ, i' vâ arrivé' enragé comme in démon, mé' parl' pâs, brâill', laiss'-lé fére ! Et p'is ça s' fa't qu'i' dit, p't-êt' b'en j' peux m'en clairer, i' vâ p't-êt' b'en s'en aller.

Si j' m'en claire, i' dit, on vâ 'ssayer d' s'en clairer tout d' bon ! »

Ça s' fa't que... ah ! Jésus ! le gian arriv', mecieu ! l' lend'main. Ah ! c'st enn' poud'erie à travers du boâs. I' rent' p'i' i' rang' la port' d' enn' colère, p'is t't à nett'.

« Où c' qu'il ést, i' dit, où c' qu'il ést, i' dit, où c' qu'il ést que je l'étrangle, à matin, p'is t't' à nett'?

— 'A dit, [en sanglotant] où c' qu'il ést? 'A dit, où c' qu'il ést? 'A dit, mon mari ést mort ! J' su's veuv', p'is t'ut' seule icitt'. 'A dit, parsonn' peut m' porter secours ! Ah ! mon Dieu, quo' c'ést qu' m'en vâs fére ! 'A dit, j' m'en vâs mourir icitt', moé, t'ut' seule... p'is voir... avé' [avec] vous, enragé comme in démon p'is, i' ['a] dit, vous m' consolez pâs, p'is tout' à nett'... enragé p'is...

— I' dit, l' târguieux qu'il ést ! Oui, oui ! I' dit, m'âs te'jours gu'i fair' qu'u'qu' chose avant d' partir. C'st impossib'e que j' peuv' pâs m' débarrasser d' çâ d' minme ! I' dit, m'âs te'jours gu'i chier dan 'a face avant d' partir ! »

Ça fa' qu'i' s' raboudine [16], p'is l' p'tit garçon dan 'a port', i' dit : « Poupâ, i' dit, j'ai te'jour' attendu dir' par ton pér', moé, d' pâs fér' de tour aux morts, i' dit ! »

P'i' i' [le géant] vâ, p'i' i' s' plie pour gu'i chier dan 'a face. L'aut' [le tailleur] saut' dans sés ciseaux, plouk ! [coup de ciseaux]. Ah ! ch ch ch...

L' gian ést parti, p'i' i' a pâssé au travers la port' comme enn' poussièr p'is le p'tit garçon par en arguiére, en criant : « Poupâ, j' vous l'ai dit, poupâ, d' pâs fér'

14. *Bâdrer* [to bother] (angl.) : Embarrasser, ennuyer.
15. *Brailler* : Pleurer, se lamenter.
16. *Raboudiner* (se) : Se recroqueviller.

de tour aux morts ! J' vous l'ai dit, bon ! C'ést çâ qu' vous â arrivé p'is j' vous l'ai dit ! »

I' â p'us r'vu l' giant d' sa vie.

Ça été féni [la famille] dans par lâ !

8 — LE PETIT CHIEN DU ROI

Un roi avait un fils d'une vingtaine d'années.

Un matin, le roi dit à son prince : « Cette année, mon garçon, tu vas aller étudier à New York. Tu vas entreprendre des études plus avancées, de façon que tu acquières une instruction digne de ton rang.

— Ah ! très bien, papa ! Vous êtes bien bon de me procurer une instruction soignée : je pourrai ainsi faire mon chemin partout où j'aurai à me diriger ! »

Le prince prépare ses bagages et se dirige vers New York. Le roi l'accompagne jusqu'au quai de Providence. Puis, le prince monte dans le traversier et gagne New York.

Il passe l'année dans cette ville. La période des classes terminée, il reprend le chemin du château paternel. Le roi va rencontrer son fils au quai de Providence. Le papa s'informe des études de son fils. « Comment as-tu passé l'année, mon fils ?

— Tout a fonctionné comme dans le meilleur des mondes. On y a été bien nourri, bien logé, les professeurs sont gentils et dévoués. Qu'on le veuille ou non, il faut s'instruire !

Mais il y a plus, mon père. Vous le croirez à peine, mais il existe, dans l'institution que je fréquente, une école pour les chiens. On y éduque un beau petit chien d'à peine deux ans. On le fait parler comme une personne adulte. Il se promène d'une salle à l'autre avec le premier venu. Il marche sur deux pattes, comme un homme. C'est une merveille, mon père, de voir ce phénomène. Vous en perdriez la tête à la vue de ce chien !

— Écoute, mon fils ! Quand tu retourneras à New York, cet automne, tu amèneras avec toi notre petit chien. Il aura à peu près deux ans, à cette époque. Ah ! le cher animal, je ne le donnerais pas pour une fortune ! Tu vas le faire éduquer. Ce sera une grande source de joie pour ta mère et pour moi également. Ah ! j'y pense. Quel serait le coût annuel de l'éducation d'un chien ?

— Eh bien ! le coût est de cinq cents dollars ! Pour cinq cents dollars, papa, vous verrez ce que va faire votre petit chien, quand je le ramènerai, aux vacances prochaines ! »

Les vacances du prince terminées, le roi signe un chèque de cinq cents dollars qu'il remet à son fils. Ce dernier empoche le chèque et prend la route de New York en

compagnie du chien. Arrivé au traversier de Providence, le prince lance le chien à l'eau et oublie l'incident. Il reprend ses études. Il est heureux de pouvoir dépenser cinq cents dollars de plus en argent de poche. Il fréquente les théâtres, assiste aux soirées de grand style. Le temps s'écoule très rapidement. Le prince passe le plus bel hiver de sa vie.

L'année scolaire terminée, le jeune prince reprend la route de la maison. Il monte dans le traversier et regagne la ville de Providence, où son père vient le rencontrer. En cours de route, le roi cause quelques minutes avec son fils. Le prince a complètement oublié le chien.

Soudain, le roi dit à son fils : « Mais, mon prince, qu'est devenu notre petit chien ?

— Ah ! Ah ! oui, le petit chien ! Ah ! je vous dis qu'il m'a fait honte ! Il parlait comme une personne adulte. Quand je suis monté à bord du traversier, on m'a vite identifié comme fils de roi, comme votre fils. Ceux qui vous connaissaient venaient me serrer la main. « Vous êtes le fils de tel roi ? Comment allez-vous ? Comment va votre mère ? » Et une foule d'autres questions. Moi, j'étais occupé à répondre. Tout à coup le petit chien vient se planter devant moi, sur ses deux pattes arrière et dit à tous les passagers : « Mon maître, mon maître, mon maître, le roi couche avec la servante ! » C'est alors que j'ai jugé bon d'attraper le petit animal et de le lancer à l'eau.

— Grand Dieu ! Tu as bien fait, mon fils ! Il aurait pu tout raconter à ta mère ! »

LE PETIT CHIEN DU ROI

Récit populaire raconté à Cap-Chat, Gaspésie, le 5 septembre 1968, par Gustave Saint-Louis (84 ans) qui l'avait appris en 1904 dans les chantiers de pulpe du New-Hampshire, Etats-Unis.

Enregistrement nº 3482. Conte-type 1750A (roi et prince).

C'étè' in roâ p'i' i' avè' in fils qui était rendu à pe' [peu] près dan 'és vingtain' d'années. Fa't qu' le roi dit l' matin, i' di' à son fils, i' dit : « C'tte année, b'en, i' dit, mon garçon, i' dit, tu vâs changer d' clâsse, i' dit, pour v'nir à avoèr in instruction pour avoèr in peu d' bon sens.

— Ah ! i' dit, c' correck, mon pére, vous êt's b'en aimab'e, i' dit, d' m'ôbliger, i' dit, d'aller m'instruir' comm' faut, i' dit, pour pouvoir pâsser partou' où c' que j' voudrai pâsser. »

Ça s' fa't que l' garçon s'en vâ. P'is son pér' vient le r'joind' su' l' quai d' Providence, p'i' i' embarque, p'is ça s' fait qu'i' s'en vâ à Nu-York. Lâ, i' â été in an, lâ, à Nu-York. Ah ! au bout d' son année, son temps d' l'écol' féni, i' s'en r'vient. Son pér' s'en vâ le r'cha'cher su' l' quai d' Providence. P'i' i' s' ma' [met] à parlé' avec son pére, p'is, en s'en v'nant, p'is son pér' dit : « Comment ça été ?

— Ah ! i' dit, ça été, mon pére, ça peut jama' êt' mieux qu' çâ. On l'ést b'en sarvi, on l'est b'en couché, p'is sont assez fins, i' dit, qu'i's nous instruis'nt dans tout' c' qu'on peut pâs... on peut pâs s'empêcher d' l'apprend'e ; faut l'apprend'e ! P'i' i' dit, c'ést pâs tout', mon pére ! Si vous saurez, i' dit, quand on pens' qu'i' on in école espéciale [spéciale]... in chien, in beau p'tit chien, lâ, qu'i' ést rendu... qui â pâs plus que deux ans, lâ... ils l' font parler pareil comme enn' grand parsonn', qu'i' s' promèn' dan 'és sall's partout avec n'importe qui, p'i' i' ést d' bout', p'i' i' dit, c'ést enn' beauté d' 'oèr çâ, mon pére ! Vous viendriez fou de voèr in affér' de minme !

— I' dit, écoute, i' dit, mon p'tit garçon, i' dit, mecqu'tu t'en r'tournes, lâ, hein, l'automne... c't automne, lâ, tu vâ' emm'ner l' not'e [nôtre]. L' not'e, i' vâ a'oèr à pe' pras deux ans dans c' temps-lâ. P'is mon p'tit chien, je l' donn'ra's pâs pour enn' fortune. P'is, i' dit, tu vâs l'emm'ner, p'i' i' dit, 'coute [écoute] in peu, i' dit, ta mér' vâ êt' contente, p'is, i' dit, moé 'ssi. Ah !... comment ça coût'ra't ?

— I' dit, ça coût'ra't cinq cents piasses. Cinq cents piasses, mon pére, lâ, i' dit, vous allé' 'oèr c' qu'i' vâ s' fair' mecque je l' travarse, l'année prochaine.

— Correck ! »

Le roi gu'i [lui] fa' in beau tchec [chèque] de cinq cents piasses, p'i' i' pâr' a'ecque l' chien p'is l' cinq cents piasses.

Quand i' vient pour prend' la travers' de... de Providence allé' à Nu-York, lâ, i' prend l' chien, p'i' il l' maudi' à l'eau. I' s'accup' p'us du chien. Ça s' fa't qu' mecieu ! lâ, i' s'en vâ, vous comprenez b'en aux études, lâ. Lâ i' â cinq cents piasse' à dépenser. I' s'en vâ dan 'és théhât'e' [théâtres], i' s'en vâ dans lés bell's veillées. I' pâss' la plus bell' hiver qu'i' â jama's pâssé d' sa vie, et p'is, l' temps s' pâsse, i' n'en â pâs connaissance.

Bon ! V'lâ l'écol' fénie. Ça fa't qu' lâ, i' s'en r'tourne. Pren encor' le stim [steam][1], p'i' i' s'en vien à Providence. Son pér' s'en vient l' charcher. Ça s' fa't qu'i' embarque ; s' fa't qu'i's partent. Mé', i' ont pâs fait in p'tit boute, l' bonhomme... le roi s' ma' [met] à jâser... i's s' mette' à jâsé' avec lui. Ça s' fa't qu'i' ava't pâs pensé au chien. I' dit : « Mé', mon p'tit garçon, mé', i' dit, mon chien, l' p'tit chien ?

— Ah ! ah ! ha ! ha ! ha ! i' dit, mon pére, l' p'tit chien ! Môseuss' de môseusse, i' dit, qu'i' m'a fait' honte. Ah ! i' dit, i' parla't pareil comme enn' grand parsonne, pareil comme enn' grand parsonne, mon pére. P'is v's savez, les rois... eh ! quand qu' j'ai été embarqué à bord du stim [steam], qui vous connaissa'ent, i's v'na'ent m' donné' 'a main : « P'is vous êtes le fils de telle roi ? Et p'is, comment qu' ça vâ ? P'is comment qu' ta mér' vâ ? P'is tout à nett', et p'is, i' dit, moé, j'éta's lâ, présent, et p'is, i' dit, lui, i' s'est en-v'nu s' fourré' en avant d' moé, p'is su' sés p'tit's patt's darguiére, p'is : « Mon maît'e, mon maît'e, mon maît'e, i' couche avet' [avec] la sarvante ! » P'is quant' j'ai vu çâ, j' l'ai pris p'is j' l'ai sacré à l'eau !

— T'âs b'en fait', Craïss [Christ] ! i' dit, il l'a'ra't di' à ta mére ! »

1. Steam (angl. steamer) : Bâtiment à vapeur (traversier à vapeur).

9 — LE JUIF ET LES TROIS JEUNES FILLES

C'était un Juif, un Juif qui vendait toutes sortes de babioles. Il courait d'une porte à l'autre pour vendre des bagues, des montres et autres marchandises de pacotille.

Il parvient à son petit village divisé par une rivière : une partie du village était d'un côté de la rivière et l'autre partie, sur la rive opposée. Il s'arrête dans une maison où vivaient trois jeunes filles et leur demande : « Pas besoin de quelque chose ? Une montre ? Un collier peut-être ?

— Non ! Nous n'avons pas d'argent ! Nous ne pouvons rien acheter, sans argent !

— Vous, pas d'argent ?

— C'est vrai, nous n'avons pas d'argent !

— Ah ! Moi, pourrais vous vendre une montre, un collier !

— Mais, nous n'avons pas d'argent ! »

La plus âgée des trois sœurs risque une demande. Fais-moi cadeau d'une montre !

— Eh bien ! C'est moi donner montre, mais passer la nuit chez vous !

— Si tu donnes une montre à mon aînée pour passer la nuit avec nous, j'exige une montre, moi aussi !

— Bon ! Moi aussi, j'en veux une ! » continue la troisième.

Le Juif finit par se décider à donner ses cadeaux. Comment tu t'appelles, toi ? demande-t-il à l'aînée.

— Je m'appelle J'ai-envie !

— Tu t'appelles J'ai-envie ? Et toi ?

— Je m'appelle Chie-Chie !

— Chie-Chie ! Ah ! un beau nom ! Et toi, comment tu t'appelles ?

— Moi, je m'appelle J'ai-Chié !

— Oui ? Eh bien ! À neuf heures, je serai ici. Attendez-moi à neuf heures ! » annonce le Juif.

Le marchand quitte les trois sœurs. Celles-ci s'empressent de prendre leur souper et se disent l'une à l'autre : « Nous allons décamper tout de suite et nous retirer de l'autre côté de la rivière pour éviter que le Juif ne vienne nous importuner ! Nous pourrons ainsi rester en possession des montres ! »

Le marchand juif revient chez les trois sœurs, frappe à la porte. Personne ne répond. Il les cherche partout, mais en vain. Il croit alors qu'elles ont traversé la rivière. Il se rend chez le passeur et lui demande de le conduire sur l'autre rive. » Très bien, répond le passeur. Pour vingt-cinq sous, je transporte n'importe qui, monsieur !

— Vingt-cinq sous pour passer sur l'autre rive ! »

Le juif paie le prix du passage. La rivière était passablement large. Quand le passager parvient au milieu du cours d'eau, il aperçoit J'ai-envie qui se promène dans une petit rue. « Hé ! crie-t-il, J'ai-envie, J'ai envie !

Le passeur avertit : « Si tu as envie, je te conseille de te retenir ! »

Peu après, le Juif aperçoit la seconde des sœurs. Il lui crie ! « Chie-Chie ! Chie-Chie !

— Je te dis de te retenir ! » commande le passeur.

Soudain, la cadette des sœurs paraît sur la rive. Le Juif l'aperçoit et se met à crier : « J'ai-Chié ! J'ai-Chié ! »

Le passeur bouscule le Juif à l'eau en lui disant : « Si tu as chié, va te laver le derrière ! »

LE JUIF ET LES TROIS JEUNES FILLES

Récit populaire raconté à Cap-Chat, Gaspésie, le 5 septembre 1968, par Gustave Saint-Louis (84 ans) qui l'avait appris d'un Acadien (Nouveau-Brunswick), un M. Marcoux, dans les chantiers de pulpe du New Hampshire (E.-U.), vers 1904.

Enregistrement n° 3483. Conte-type.

Oui, b'en ! c'éta' in juif et p'is... te'jours c'tè' in juif, voyez-vous, p'i' i' venda't tout's sort's de bébell'ries [1]. I' coura't d'enn' porte à l'aut'e, p'is c'éta't dés bagues, dés mont'es, t't à nett'. P'i' i' arriv' dan in p'tit village, lâ, où c' que c'éta't du long d'enn' rivière et p'i' i' y ava't deux villages : in, par l'aut' bord d' la rivière, p'i' in, du bord dans d'çâ. I' s'en vâ n' maison où c' que c'ést qu'i' y ava't t'oâs jeun's filles. « Bon... J'arrête ici !... Pâs besoin d' quoé ? Pâs besoin d' mont'es ? Pâs besoin d' bagues ? Pâs besoin d' colguier [colier] ? P'is...

— Ah ! non. O' â pâs d'argent. On peut pâ' ach'ter r'guien, ô' â pâs d'argent.

— B'ttein ! pâs d'argint ?

— Oui, pâs d'argent.

— Ouais, moé vendra' enn' mont'e, moé vendra' in colguier...

— Mé', on n'â pâs d'argent ! »

La plus vieill' dit : « J' veux qu' tu m' denne' enn' mont' [montre].

— B'en, c'est moé donn'rai' enn' mont'e, pâssé' 'a nuit' écitt' a'ec vous aut's ?

— Oui, b'en, sa sœur dit, si tu gu'i deunne' enn' mont' pour pâssé' 'a nuit' avec n'us aut's, 'a dit, i' m'en fau' une, moé 'ssi !

— Bon ! l'aut' di' oui... moé 'ssi ! »

Ça s' fa't qu' to'jours, l' juif, b'en, i' s' décide. Le juif, i' dit : « Comment tu t'appelles, i' dit, à 'a plus vieille, lâ ? Comment tu t'appelles, toé ?

— 'A dit, moé, j' m'appell' J'envie.

— Tu t'appell's J'envie ? Ah ! Toé ?

— 'A dit, moé, 'a dit, j' m'appell' Chie-Chie.

---

1. *Bebelles* : Babioles, colifichets, bagatelles.

— Chie-Chie ! Hâ ! Hâ ! Hâ ! Chie-Chie c'st in beau nom ! Toé, comment tu t'appelles ?

— Moé, j' m'appell' J'ai-Chié.

— Oui ? oui, oui ! C'ést bien ! À neuv' heur's, j' s'rai écitte. À neuv' heures, attendez-moé. »

Bon ! l' juif pârt. Ça fa't que... lés p'tit's filles, i's s' dépêche' à souper, p'i' i's' dépêchent. P'i' i' ont dit : « On vâ s'en aller, p'i' on vâ traverser, p'i' on vâ sacrer not' camp [2] l'aut' bord, parç' qu'i' vâ v'nir p'i' i' vâ v'nir n'us achaler [3], p'i' on vâ gardé' 'és mont'es. »

Ça fa't qu'i' arrive, p'i' i' charche, frappe à 'a porte, p'is parsonn' gu'i répond. P'is charch' partout, quand i' voét qu'i' 'és trouv' pâs ; i' pense, i' dit, i's sont... i's doève' êt' traversées l'aut' bord.

I' vâ trouver l' gârs, lâ, p'i' i' di' au gârs : « Voulez-vous m' travarser l'aut' bord, mecieu ?

— B'en, i' dit, oui, j' travars' n'importe qui, i' dit, mecieu ! I' dit, c'ést vingt-cinq cenn's pour travarser !

— Vingt-cinq cenn's pour travarser ! »

L' juif prend vingt-cinq cenn's p'i' i' gu'i [lui] denne...

B'en, apras qu'i' ést rendu à p' pra' au milieu d' la travarse, c'ta't pas mal [4] lon [long] à travarser. Tout d'in coup, i' voét J'envie pâsser dan enn' p'tit' rue. « Heille, i' dit, J'envie, J'envie !

— Le gârs dit : si t' â' envie, r'quiens-toé !

— Hein ! »

Tout d'in coup, l'aut'e r'ssoud pour que'qu's menute' apras : « Chie-Chie, Chie-Chie !

— I' dit, chie-chie, i' dit, r'quiens-toé ! »

L'aut'e arrive, tout d'in coup. I' 'a [la] voét pâsser su' l'aut' sens : « J'ai-Chié, J'ai-Chié, J'ai-Chié ! »

I' l' maudi' à l'eau au bout d' sés bras : « Si t' âs chié vâ t' laver l' cul ! »

---

2. *Camp* (sacrer le) : Décamper, quitter à la hâte, en vitesse.
3. *Achaler* : Importuner, fatiguer.
4. *Mal* (pas) : Passablement, suffisamment.

10 — LE DIABLE FILEUR DE LAINE

Une pauvre femme devait filer une grande quantité de laine. Elle file toute une journée. Il fait une chaleur écrasante, la fatigue l'accable.

Le lendemain, la pauvre femme n'a pas encore fini de filer la laine. Comme la chaleur est insupportable, elle se dit : « Je vais transporter mon rouet sur le petit pont qui enjambe le ruisseau près de la maison !

Elle va s'asseoir à son rouet sur le petit pont, et file, file, file la laine.

Au cours de l'après midi, la chaleur ne diminue pas, la fatigue augmente. La fileuse s'écrie : « Que le diable vienne me chercher, pourvu qu'il m'aide à filer ma laine ! »

Soudain, se présente à elle un beau monsieur portant un élégant habit noir, les mains gantées de noir, et qui lui dit : « Bonjour, madame !

— Bonjour, monsieur ! répond la fileuse.

— Vous êtes fatiguée, n'est-ce pas ?

— Oui, je suis épuisée à force de filer. Ma fatigue est à sa limite. Je désirerais que le diable m'emporte, pourvu qu'il m'aide à filer ma laine !

— Eh bien ! madame, je vous offre de participer à un pari.

— De quel pari s'agit-il ? demande la fileuse.

— Je m'engage à filer votre laine. Si vous pouvez deviner mon nom — vous aurez trois occasions de le faire —, votre laine sera filée gratuitement. Si vous ne pouvez deviner mon nom, vous m'appartiendrez ! Donc, si vous pouvez deviner mon nom, vous conservez votre liberté et toute votre laine est filée. Si vous ne pouvez le deviner, vous perdez votre liberté, vous m'appartenez !

— Marché conclu ! » s'exclame la fileuse.

La pauvre femme tourne les talons et regagne la maison. Le diable — c'était bien le diable — commence à filer la laine. Le rouet tourne sans arrêt, tourne à une vitesse épouvantable. La quantité de laine diminue de minute en minute. La femme jette, de temps en temps, un coup d'œil par la fenêtre et voit que la quantité de laine non filée baisse rapidement. Elle tente de deviner le nom du fileur, mais elle ne parvient pas à trouver quoi que ce soit.

Tout à coup, elle décide de sortir et d'explorer les environs. Elle s'approche silencieusement du petit ruisseau, s'avançant vers le dos du fileur. Elle tend l'oreille et entend la chanson que le diable chante en filant :

« Broum, broum, broum, broum...
Je m'appelle Mique Mique ;
La femme pour qui je file
Ne saura jamais mon nom !
Mique Mique, c'est mon nom !
Vroum, vroum, vroum, vroum...
La femme pour qui je file
Ne saura jamais mon nom ! »

Elle entend la chanson et se dit : « Mon Dieu ! Il s'appelle Mique Mique. Voilà son nom ! »

La fileuse s'éloigne du pont et revient à sa maison, en répétant constamment « Mique Mique » pour ne pas l'oublier. Un dernier coup d'œil vers le diable l'avertit qu'il a terminé le filage du tas de laine.

Peu après, le diable se présente devant la pauvre femme. « Connais-tu mon nom ? lui demande-t-il. Es-tu capable de dire mon nom ? »

Le diable commence déjà à se réjouir en se disant : « Je vais l'emporter ! »

La paysanne répond au diable : « Tu ne t'appelles pas Saint Pierre ? »

Le diable en fait un saut de satisfaction. Il se dit à part lui : « Je vais t'avoir bientôt ! Puis, à haute voix : Non ! ce n'est pas mon nom !

— Alors, tu t'appelles peut-être Saint Jean ?

— Non, non, ce n'est pas là mon nom ! insiste le diable.

— Tu ne t'appellerais pas Mique Mique, par hasard ? demande la paysanne.

— Eh bien ! oui, c'est mon nom !

Le diable fut obligé de s'en aller, tout découragé de ne pouvoir emporter avec lui la fileuse. Celle-ci avait tout de même réussi à faire filer sa laine à bon marché.

LE DIABLE FILEUR DE LAINE

Conte populaire raconté le 4 juin 1964, à Cap-Chat, Gaspésie, par Mme Gustave Saint-Louis, née Amanda Beaudoin (75 ans), qui l'avait appris de sa maman (Artémise Landry), vers 1898.

Enregistrement nº 1679. Conte-type 500 I a (de la laine); II a (la fileuse entend chanter Mique Mique), b (le diable la quitte).

Enn' fois, c'étè' enn' pauvre femm', p'i' alle ava't beaucoup d' laine à filer. Alle ava't filé tout' la journée, p'i' alle ava't chaud, p'i' 'a était bien fatiguée.

Tehours, l' lend'main, 'a ava't pâ' encor' féni sa laine. 'A dit: « J' vâ' 'ller — mé', i' faisa't chaud terribeulment — 'a dit, j' vâ' 'ller m'assoèr su' in p'tit pont. » I' y avè' in p'tit pont pas loin d' la méson... i' y avè' in p'tit ruisseau qui coulait lâ... p'i' 'a â 'té s'assoèr su' l' 'tit pont. P'is lâ, 'a fila't; alle â filé, alle â filé...

Quant' c'ést v'nu dans l'après-médi, qu'alle ava't chaud p'is qu' 'a éta't b'en fatiguée, alle â dit, lâ: « Que l' guiâb' m'emporte, 'a dit, si i' m'éd'rè' [aiderait] à filer ma laine ! »

Tout d'in coup, c' qui arrive à elle? In beau mecieu' bien habillé en noèr, avec dés beaux gants noèrs dans lés mains, p'i' i' dit: « Bonjour, madame !

— 'A dit, bonjour, mecieu' !

— I' a dit, voulez-vous... vous êt's fatiguée?

— Ah ! 'a dit, j' su's rendue à bout' de filer, p'i' 'a dit, j' su's terribeulment fatiguée, 'a dit, que l' guiâb' m'emporte, 'a dit, si i' m'éd'rè' à filer ma laine !

— B'en, i a dit, madame, i a dit, si vous voulez fére in marché avec moé, i dit, j' vas vous la filer, moé, vot' laine !

— 'A dit, oui? 'A dit, quel marché?

— I' â dit, m'en vâs faire in marché avec vous: si vous êt's capab' de deviner mon nom, dans t'oâs... en t'oâs fois, lâ, dans t'oâs coups, i' a dit, j' m'en vas filer vot' laine, p'i' i' dit, si dans t'oâs fois, i' dit, vous devinez pas mon nom, b'en, i a

dit, ah ! vous m'appartiendrez ! Si vous l' devinez pas, vous m'appartiendrez, p'is si vous l' devinez, b'en, vous m'appartiendrez pas !

— 'A dit, c'ést correck, c'ést marché fait' ! »

Te'jours, l'homme' pârt p'i i s'en vâ. La femm' pârt, p'i 'a s'en vâ à la méson, p'is lâ, l' guiâb' s' mè' à filer, p'i' i' fil', p'i' i' fil', mé' c'étè' in affére épouvantable ! La lain' baisse ! I' dit : « La lain' baisse ! »

D' temps en temps, b'en, la femme r'gar' dans l' châssis, p'i' 'a voét qu' la lain' baisse. Mé', 'a asseille [essaie] à deviner son mon, mé', 'a sé't pâs quel nom, comment c' qu'i' s'appell' c't homm'-lâ. 'A peut pas deviner son mon.

Te'jours... i' gu'i pren in idée de sortir, p'is d'aller voèr. 'A approche l' p'tit ruisseau, par en arguiér' de lui, tranquill'ment, p'i alle écoute. Lâ, l' diâb'e étè' après filer, p'i i' s' dépêcha't, p'i i chanta't :

Broum, broum, broum, broum, broum !
Je m'appelle Mique Mique ;
Pour la femme à qui je file,
Ell' ne sa'râ pas mon nom !
Mique Mique, c'est mon nom.
Vrou', vrou', vrou', vrou...
La femme à qui je file
Ell' ne sa'râ pas mon nom !

Alle écout' çâ. 'A dit : « Mon Dieu ! 'A dit, c'ést 'ted b'en lui, son nom, çâ, Mique Mique ! »

Ça fait qu' 'a r'vir' de bord, p'i 'a s'en vâ à la maison. P'is, imaginez-vous qu' 'a dit çâ tout l' temps pour pas l'oublier. Te'jours... 'a r'gâr'. Quiens ! son tas d' laine ést féni d'êt' filé.

Ah ! le diâb' qu'arrive : « Bon ! i' dit, sé's-tu mon nom, lâ ? T'és-tu capab' de m' dir' mon nom ? »

I' commencè' à êt' content ; i a dit, m'âs t'emporter !

— Ah ! 'a dit, j' cré's b'en, 'a dit, tu doés t'app'ler saint Pierre ! »

Ah ! imaginez-vous qu'i fè' in saut, p'i qu'i' ést content. I' di' en lui-minme, i dit : « J' vâs t'a'oèr b'e'tôt ! Ah ! i' dit, c'ést pas mon nom !

— 'A dit, saint Jean peut-êt'e ?

— Ah ! i' dit, non, c'ést pas mon nom ! Ah ! i' dit, t' és fénie ! I' dit, j' vâs t'emporter !

— 'A dit, tu t'appell'ra's pâs Mique Mique Mique ?

— B'en, i a dit, oui, c'ést mon nom ! »

Ça fait qu'i â parti p'i i s'st en-allé, b'en découragé d' pas l'emporter. P'i ell', b'en, sa laine était filée.



RÉPERTOIRE DE AURÈLE DESROCHERS

Biographie d'Aurèle Desrochers

Aurèle Desrochers est né en 1893 à Saint-Antoine-du-Gros-Morne, en Gaspésie. Son père, France, était natif de Gaspé et s'occupait de navigation, de pêche et d'exploitation forestière.

Vers 1925, Aurèle se marie, à Cap-Chat, et s'y installe pour y vivre, comme son père, de la mer et de la forêt. Il était mieux connu sous le nom de Daraiche, à cause, dit-on, d'un ancêtre qui, émigré aux États-Unis, aurait laissé les Américains anglophones prononcer son nom avec un accent anglais. Ainsi, le nom Desrochers aurait abouti à Daraiche.

Il semble que, dès son jeune âge, Aurèle Desrochers ait été en contact avec de bons conteurs. Il a appris des contes de son grand-père maternel, Charles Lévesque, et d'un oncle Thomas Goupil. Plus tard, Aurèle Desrochers aurait côtoyé d'autres bons conteurs parmi les ouvriers d'une scierie dans le comté de Matane.

Nous l'avons rencontré au cours de deux saisons d'enquête folklorique, soit en 1955 et 1956, alors que le conteur dépassait la soixantaine. Son style était assez différent des autres conteurs gaspésiens connus. Sa phrase était longue, son ton, un peu chantant, ton qui se rapprochait sensiblement de celui d'une lecture à voix haute. Dans presque chaque récit, il utilisait souvent la formule « on va dire que... on va dire, comme de bonne raison... »

Quant au répertoire, il est constitué de contes traditionnels bien connus en Gaspésie comme en Ontario.

Aurèle Desrochers a fini ses jours à Montréal à l'âge de 95 ans, en octobre 1988. C'est un de nos conteurs populaires dont le répertoire est précieux pour approfondir la force de la tradition orale à travers notre vaste pays.

11 — LES ÎLES WAWA DE LA KALIWAWA

Eh bien ! Il fait bon vous raconter que, autrefois, dans une ville, vivait un génie. Ce génie avait lu tous les livres que l'on peut imaginer et il avait découvert que seul Ti-Jean, fils d'une veuve demeurant dans un village éloigné, était capable de monter au sommet d'une haute montagne et d'en rapporter de l'or en poudre.

Mais le génie se demandait bien comment s'y prendre pour rejoindre Ti-Jean et le décider à faire l'ascension de la fameuse montagne de poudre d'or. Tout en effectuant ses lectures, le génie invente un plan : faire croire à la veuve qu'il est son beau-frère, donc l'oncle de Ti-Jean, et ainsi décider l'enfant à escalader la merveilleuse montagne.

Comme on peut l'imaginer, le génie se transporte au village où demeure la veuve. Quant à Ti-Jean, le génie le connaissait sans l'avoir vu, renseigné qu'il était par ses lectures et ses pratiques de magie.

Le génie arrive à l'école au moment où les élèves sortent de classe. « Bonjour, Ti-Jean ! s'écrie le génie.

— Bonjour, monsieur !

— Dis donc, Ti-Jean, continue l'étranger, tu ne me connais pas ?

— Non, répond Ti-Jean, je ne vous connais pas du tout, monsieur !

— Eh bien ! sache, mon garçon, que je suis ton oncle !

— Mon oncle ? repart Ti-Jean tout surpris ; ma mère m'a toujours dit que mon père était fils unique. Il est donc impossible pour moi d'avoir des oncles !

— Écoute, Ti-Jean ! Quand j'ai quitté ma famille, ton père n'avait que deux ans à peine. Voilà pourquoi il a oublié le souvenir de son frère. »

Rassuré par cette déclaration du génie, il prend ce dernier par la main et l'amène chez lui. Le génie noue conversation avec la veuve et lui affirme qu'il est le frère de son défunt mari. Il demeure une semaine chez la mère de Ti-Jean ; il achète à cette dernière différents cadeaux. Pendant ce temps, Ti-Jean continue à aller à l'école.

Un bon jour, le visiteur s'adresse à la mère de l'enfant : « Veuve, lui dit-il, ton enfant va en classe, mais il n'y apprendra pas grand-chose. Tu devrais lui permettre de venir avec moi. Je le placerais dans des écoles de grande réputation, et il y acquerrait une instruction de choix. Ton enfant pourrait ainsi gagner sa vie sans difficulté. Ici, il risque de toujours végéter ! »

La veuve réfléchit à cette offre. Elle prévoit un grand chagrin à la pensée de se séparer de Ti-Jean, mais, par contre, elle se dit : « Son oncle va lui procurer une bonne instruction, il aura moins de misère plus tard ! Je vais le laisser partir avec son oncle ! »

Le lendemain matin, Ti-Jean se prépare et quitte la maison, en compagnie de son oncle. À la sortie du village, l'étranger prend la direction de la forêt sous prétexte que la route est beaucoup moins longue.

Les deux voyageurs marchent toute la journée. De temps en temps, le petit garçon disait à son compagnon : « Mon oncle, vous marchez trop rapidement pour moi qui suis fatigué !

— Marche, marche, répliquait le magicien, si tu veux que nous nous rendions ce soir ! »

Ti-Jean marche toute la journée sans manger, et harassé de fatigue, il s'écrie, à l'adresse de son compagnon : « Je me rends compte maintenant que vous n'êtes pas mon oncle ! Vous ne m'avez pas donné à manger, malgré cette longue marche si fatigante !

— Ah ! Ti-Jean, assieds-toi ! Je vais aller te chercher de quoi manger ! »

Le génie s'éloigne seul et revient bientôt, portant à la main une peau d'agneau, trois grands sacs et un morceau de chair crue tirée d'un agneau. « Eh bien ! commande le génie, mange de cette chair. C'est tout ce que je puis te donner pour le moment !

— Ce n'est pas très appétissant, de la chair crue ! proteste Ti-Jean.

Mais, pressé par la faim, le jeune garçon mange quelques bouchées de viande de mouton. « Maintenant, continue le génie, je constate que tu n'es pas en état de me suivre, cette nuit ! Je vais te coudre dans cette peau d'agneau et je vais te confier ces trois sacs vides et mon couteau de chasse. Tu vas dormir dans cette peau ; tu n'auras pas froid. Demain matin, ne bouge pas du tout. Je te défends bien de bouger ni de crier. Tu vas avoir l'impression que l'on s'envole avec le paquet où tu vas être enfermé. Quand tu te sentiras revenir à terre, tu seras rendu au faîte de la montagne. À ce moment, tu pourras fendre la peau d'un coup de couteau et sortir de ta cachette. Tu marcheras alors dans le sable et tu y enfonceras presque jusqu'aux genoux. C'est alors que tu devras remplir tes trois sacs de ce sable mouvant, et tu verras à leur attacher solidement la gueule. Ensuite, roule-les jusqu'au bord de la falaise et laisse-les tomber au pied du cap. Moi, je m'emparerai des trois sacs et je les traînerai en descendant. Toi, tu traverseras, en ligne droite, le plateau du sommet de la montagne et tu iras descendre par l'autre côté. Je t'y attendrai ! »

Ti-Jean obéit aux ordres de son oncle. Le matin, il se sent empoigné puis déposé sur la montagne. En touchant terre, Ti-Jean prend son coutelas et fend la peau de mouton. Au sortir de ce réduit, le jeune garçon aperçoit un aigle... un aigle d'une grosseur jamais observée auparavant. Il est terrifié par cet immense gibier et commence à crier et à hurler à tous les vents. L'aigle aussi prend peur et s'envole, laissant Ti-Jean

seul sur la montagne. Ti-Jean est bel et bien enfoncé dans le sable jusqu'aux genoux. Il se dit : « C'est exactement le sable que mon oncle m'a demandé de recueillir ! »

Ti-Jean remplit de sable ses trois sacs, les ficelle solidement à la gueule et les roule à la limite de la falaise. Les sacs culbutent au pied de la montagne. « Maintenant, se dit le garçonnet, il me faut aller descendre par l'autre flanc de la montagne ! »

Ti-Jean fait plusieurs fois le tour du plateau, au sommet de la montagne ; il cherche toute la journée, mais sans trouver de sentier ni de chemin pour regagner le pied de la paroi.

Vers quatre heures et demie ou cinq heures, l'après-midi, Ti-Jean aperçoit une sorte de grotte dans un petit rocher, une grotte qui semble habitée. Il s'avance et se trouve en présence d'un vieillard qui porte une longue barbe lui descendant jusqu'à la ceinture. Le vieil homme parle le premier : « Bonjour, Ti-Jean !

— Bonjour, grand-père ! Dites-moi donc ce que vous faites ici ! s'écrie le jeune garçon.

— Ah ! mon pauvre Ti-Jean ! Il y a à peu près cent ans que je vis ici, et j'ose croire que tu vas y vivre aussi longtemps que moi ! J'ai parcouru en tous sens ce plateau et je n'ai jamais trouvé de route pour m'échapper de ce sommet de montagne.

— Cependant, réplique Ti-Jean, mon oncle m'a dit qu'il existait un sentier pour descendre de la montagne !

— Eh bien ! reprend le vieillard, je vais te montrer tout ce que nous avons comme nourriture ici. Tu vois cette pierre ? Vois l'abondante mousse dont elle est couverte ! Tu n'as qu'à manger de cette mousse, à chaque repas, et ta faim disparaîtra ! »

Ti-Jean tente de calmer sa faim en mangeant de la mousse. Ce n'est pas très appétissant, mais le palais s'y fait. Il finit par faire un repas satisfaisant, puis il couche chez le vieillard et passe la nuit dans son abri. Le lendemain matin, Ti-Jean prend un déjeuner de mousse tout en tirant des plans : « Je me trouverai un moyen pour quitter ce plateau ou bien j'en mourrai à la peine ! »

Ti-Jean recommence à faire le tour du champ au sommet de la montagne, il y persiste pendant trois jours. Il ne découvre qu'une faille d'à peu près un mètre de largeur et de deux mètres de profondeur. Il essaie de suivre cette faille, mais il y renonce à la vue du vide bleuté qu'il observe au pied de ce promontoir. La faille semble suivre toujours la pente abrupte.

Mais à la fin de la troisième journée, Ti-Jean observe de nouveau cette faille et prend une décision : « Je descendrai de cette montagne ou bien j'en perdrai la vie ! » Le garçonnet enlève ses chaussures, retire son veston de coutil, y enveloppe ses chaussures et attache ce paquet sur sa poitrine. Il s'asseoit dans la faille, face à l'abîme, se place un pied de chaque côté de la faille, et se laisse glisser dans ce canal abrupt. Mais une faille, dans un cap, finit par disparaître. À l'endroit où la faille prend fin, Ti-Jean regarde en

bas et ne voit qu'une sorte d'arbre presque invisible sous un voile bleu. Il lève les yeux, il ne voit rien, sauf le firmament. Il tente de rebrousser chemin, mais il demeure sur place tellement la pente est abrupte. « Mourir ici ou mourir en bas, se dit-il, quelle différence ? Je m'élance dans le vide ! »

Il détache son petit paquet de vêtements, le jette devant lui, en bas de la paroi rocheuse et tend l'oreille. Il l'entend tomber comme dans une fosse remplie d'eau. Le son lui parvient d'assez loin. « Seigneur ! s'écrie Ti-Jean, si un ruisseau ou une rivière coule au pied de ce mur, je pourrais peut-être regagner la plaine sans y perdre la vie. Comme j'en serais heureux ! »

D'éducation catholique, Ti-Jean fait le signe de la croix, se ferme les yeux et se laisse tomber le long de la paroi. Il tombe dans une sorte de bassin contenant près de deux mètres d'eau ; il revient immédiatement à la surface de la fosse et va s'échouer sur un banc de sable à peu de distance. Ti-Jean échappe à la noyade ; sa chute ne lui a occasionné aucun mal.

Ti-Jean commence à observer la montagne. Il la trouve d'une hauteur épouvantable. Il ne sait plus où il est rendu, il ne sait plus comment s'orienter ni où aller. Il se met d'abord en recherche de son petit paquet de vêtements. Il le retrouve un peu plus loin sur un amas de branches que l'eau a transportées. Il revêt son petit veston, chausse ses bottines et commence à rebrousser le ruisseau où il a abouti. Il marche dans ce cours d'eau toute la journée.

Vers le soir, disons à trois heures ou trois heures et demie, il aperçoit soudain un château d'apparence soignée. « Ah ! se dit Ti-Jean, il y a des gens ici ! J'aurai la chance de trouver à manger dans ce château ! »

Il pousse la porte de cette bâtisse... Il aperçoit une table bien dressée, garnie de mets fumants. Tout est chaud, un couvert attend le convive. « Cette table, pense le jeune voyageur, a certainement été préparée pour moi ! » Ti-Jean s'installe à la table et y prend un bon repas. Après avoir soupé, il commence à faire le tour des chambres. Il découvre des livres de différents genres, des cigares, des cigarettes, du tabac, une pipe, des allumettes et tous les accessoires requis pour le fumage. Il s'assoit dans un fumoir et fume à son aise. « Dans quelques instants, se dit-il, je chercherai à savoir s'il y a d'autres surprises dans ce château ! »

Ti-Jean file un peu plus loin et commence à observer. Au deuxième étage, en face du balcon, il découvre une chambre, un lit blanc tout préparé, des couvertures et tout ce qui peut chasser le froid et rendre le sommeil plus confortable.

Le jeune garçon se couche et dort sur ses deux oreilles toute la nuit. « Cette chambre a été aménagée pour moi ! » se dit le jeune voyageur. Mais tôt le matin, vers quatre heures ou quatre heures et demie, Ti-Jean se réveille, s'assoit sur son lit et regarde par la fenêtre. Soudain, il voit, dans le firmament, trois nuages noirs qui se dirigent sur le château. La crainte le gagne. Il se précipite sous le lit. « Il faut que je voie, pense Ti-Jean, quels événements vont se passer ici ! »

Bientôt, Ti-Jean entend du bruit sur le balcon du château. Des gens posent le pied sur le balcon. Il entend parler, il tend l'oreille... C'étaient trois princesses munies d'un plumage artificiel d'aigle. L'aînée dit à la deuxième : « Ce devrait être le dernier bain pris le matin, dans le lac ! Il peut se trouver, dans les parages, un homme ou une autre personne capable de nous déclarer plus tard et nous attirer ainsi une terrible punition de la part de notre mère.

— Oui, tu as parfaitement raison, affirme la deuxième.

— Oui, continue la cadette. Mais comme nous n'en avons pas encore parlé à notre mère, je suis d'avis que nous revenions prendre notre bain ici, demain matin. Nous allons aujourd'hui expliquer notre problème à notre mère. Nous allons l'avertir que demain matin nous serons en retard. Il nous faudra, lui dirons-nous, chercher un autre endroit plus tranquille où personne ne pourra nous voir au bain et ensuite tenter de nous déclarer. Une fois notre mère avertie, nous éviterons la punition et nous pourrons nous attarder plus longtemps qu'aujourd'hui.

— Eh bien ! repartent les deux autres, ta remarque est pleine de sens, belle princesse ! »

Sur ce, les trois princesses quittent le balcon et se rendent au lac prendre leur bain. Ti-Jean les observe ; il leur découvre une beauté peu ordinaire. Pendant que les princesses se baignent, Ti-Jean se cache sous le lit. Les trois sœurs reviennent sur le balcon reprendre leur plumage d'aigle ; elles disposent ce dernier sur leurs épaules et reprennent la voie des airs.

Ti-Jean passe toute cette journée au château. Il boit, il mange, il chante, fait tout comme bon lui semble. Il dispose du château pour lui seul. Il pense à part lui : « Vous, princesses, j'aurai affaire à vous, demain matin ! »

Le lendemain, avant le lever du soleil, Ti-Jean va se placer au bord du lac et se cache sous des touffes de gadelliers. « D'ici, princesses, se dit-il, je pourrai vous observer à mon aise ! »

Les trois princesses atterrissent sur la plage du lac pour la dernière fois. Elles enlèvent leur plumage magique et chacune des fillettes lance le sien sous une touffe de branches avant de se jeter à l'eau pour y prendre son bain. Pendant que les princesses s'ébattent à la nage dans le lac, Ti-Jean se déplace discrètement sous les branches et va s'emparer d'un plumage d'aigle. Il plie soigneusement ce dernier, le glisse sous le plastron de sa chemise et va se cacher sous les touffes d'arbrisseaux à une dizaine de mètres plus loin.

Les princesses, une fois leur bain terminé, pensent au retour chez elles. Elles reviennent à la berge et chacune se dirige vers l'endroit où elle a déposé son plumage d'aigle. Les deux plus vieilles saisissent leur ornement magique et le disposent sur leurs épaules. La cadette a beau fouiller du regard les touffes d'arbrisseaux, elle ne retrouve pas son habit magique. « Mes diablesses, dit-elle à ses sœurs, vous pensez

m'avoir joué un bon tour en cachant mon plumage ! Rendez-le-moi au plus tôt pour que je puisse retourner au château maternel en votre compagnie !

— Ton plumage ? rétorquent les deux sœurs, mais nous ne l'avons pas caché ! Trouve-le toi-même ! »

Toutefois, les deux aînées aident leur jeune sœur à chercher son plumage, en fouillant les buissons ici et là. Mais elles étaient déjà en retard d'une minute à leur sortie du bain, et elles ont accordé cinq minutes à leur cadette ; elles doivent cesser toute recherche. « Notre mère, s'exclament-elles, va nous imposer une pénible punition ! Bien chanceuses serons-nous, si nous ne sommes pas condamnées aux prisons souterraines ! »

En faisant leurs adieux, les deux princesses aînées s'envolent et abandonnent leur cadette sur la rive du lac. Environ une demi-heure après le départ des princesses, Ti-Jean sort des broussailles et s'approche de la jeune fille restée près du lac. « Ah ! malheureux ! s'écrie la princesse. Rends-moi mon plumage sans lequel je ne puis retourner chez ma mère ! Même si elle ne me tue pas, elle va m'infliger une abominable punition !

— Ton plumage, réplique Ti-Jean, je ne te le rendrai pas ! N'y pense plus, tu ne le reverras jamais ! »

Ti-Jean et la princesse se rendent au château et y prennent leur déjeuner. La princesse ne cesse de supplier Ti-Jean de lui rendre son habit de plume magique. Le jeune homme ne veut pas céder. Il place le plumage dans un immense coffre qu'il ferme à clé en disant : « Tu ne l'auras jamais ! »

Ces deux adolescents vivent un mois ou un mois et demi dans le château. La princesse ne se lasse pas de demander à Ti-Jean de lui rendre son plumage, mais le jeune homme refuse, comme d'habitude, de se laisser attendrir. Tout à coup, la princesse décide de changer de tactique : « Eh bien ! se dit-elle, j'essaierai de lui montrer un peu d'amitié, de le cajoler un peu... Peut-être finirai-je par récupérer mon plumage magique ! »

Elle met son plan à exécution. Un bon jour, elle s'adresse gentiment à Ti-Jean. « Eh bien ! puisque nous sommes seuls ici et que nous allons y finir nos jours, nous allons nous marier et nous allons continuer de vivre ensemble !

— Tu as raison, belle princesse ! de répondre Ti-Jean. Tant qu'à vivre ensemble, pourquoi ne pas vivre comme des gens qui s'aiment ? »

Ti-Jean commence à converser avec la princesse. Celle-ci affiche un large sourire et se met à chanter et à manifester le bonheur qu'elle a de vivre avec le jeune aventurier. La vie s'écoule ainsi pendant deux ou trois mois. Mais bientôt Ti-Jean réfléchit à sa situation : « Que deviendrons-nous, se dit-il, si nous restons seuls ici, la princesse et moi ? Nous n'avons pas de prêtre, aucun parent, aucun ami qui puisse nous venir en aide. Nous risquons d'entreprendre une vie très pénible ! De plus, dit-il à la princesse, nous aurons peut-être un enfant, il nous faut déménager ailleurs !

— Ah ! Ti-Jean, tu voudrais quitter ces lieux, demande la princesse ? Rends-moi mon plumage d'aigle, et nous ne tarderons pas à nous enfuir d'ici.

— Non, princesse ! Ne pense plus à ce plumage ! Je ne te le rendrai jamais ! »

Ti-Jean s'empare de l'habit de plume, le plie et le place soigneusement sur sa poitrine, en dessous de sa chemise. Puis il prépare un paquet d'or et d'argent dont le château était bien pourvu. Il charge sur ses épaules un sac de provisions, y ajoute son paquet d'or et d'argent. Il en prépare la même quantité pour sa femme, et tous deux s'enfoncent dans la forêt.

Les deux voyageurs marchent cinq ou six jours, nuit et jour, sans trop savoir où ils aboutiront. Un après-midi, ils croisent une route. Ti-Jean s'engage sur cette route et se parle à lui-même : « Je crois me reconnaître ! Je me souviens d'être déjà venu dans ces lieux ! » Plus il s'avance, plus le souvenir de ce coin de terre lui revient en mémoire. Il annonce bientôt à sa femme : « Nous arrivons chez moi. Je me reconnais ! Nous approchons du village où demeure ma mère ! »

Une dizaine de minutes plus tard, Ti-Jean et la princesse entrent chez la veuve. À la vue de Ti-Jean, la pauvre mère saute au cou du jeune voyageur et l'embrasse. Elle est tellement heureuse de revoir son fils et de constater qu'il a une si jolie épouse malgré des traces évidentes de fatigue ! La vieille maman prépare un souper pour les visiteurs. Après un bon repas, ceux-ci vont au lit et se reposent de leur voyage.

Le lendemain matin, Ti-Jean donne une bonne quantité d'argent à sa mère qui est pauvre, et l'envoie chercher des vivres chez le marchand de la ville. Dans cette ville vivait un roi. Il entend dire que le fils de la veuve est revenu de voyage en compagnie d'une femme dont la beauté n'a jamais été observée dans les pays éclairés par le soleil. Le roi, étant veuf, se dit à part lui : « Je vais aller rendre visite à cette jolie femme ! »

Le roi prépare soigneusement sa visite, monte dans un élégant carrosse et se dirige vers la demeure de la veuve. Il se présente chez cette dernière. Il aperçoit la jeune femme occupée à balayer le plancher. « Bonjour, ma bonne dame ! dit le roi à la veuve.

— Bonjour, Sire le roi !

— Cette jeune femme est votre bru, madame ?

— Oui ; c'est ma bru ou l'épouse de mon fils !

— Où est-il, votre fils ? demande le roi.

— Ah ! Ti-Jean travaille dans un atelier et il n'en revient que le soir ! »

Le roi commence à causer avec la jeune femme, et sans la prévenir, il fait un signe commun aux rois. La jeune femme lui répond par un signe propre aux princesses. Le roi juge sur-le-champ qu'il est en présence d'une princesse. La beauté de la jeune princesse ne peut se comparer. Le roi s'écrie : « Vous êtes jolie à croquer, princesse !

— Je le sais, Sire le roi, mais je ne suis pas aussi jolie que je pourrais l'être. Si vous me voyiez quand je suis parée d'atours de princesse, vous me trouveriez encore plus jolie ! »

Le roi tourne le dos et file au château d'où il rapporte les plus beaux habits de princesse qu'il peut y découvrir. Il remet ces parures à la princesse et lui en fait cadeau. La princesse s'empresse de les revêtir. Sa beauté dépasse toute mesure. « Princesse, s'écrie le roi, vous êtes la plus jolie femme de tout l'univers !

— Sire le roi, continue la jeune femme, vous n'avez pas encore vu ma beauté dans tout son éclat ! Si j'avais mon plumage d'aigle, ornement que Ti-Jean a donné à ma belle-mère. Ce plumage est enfermé à clé dans un coffre. Si je l'avais, je me l'étendrais sur les épaules et ma beauté y gagnerait cent fois en intensité ! »

Le roi s'adresse alors à la veuve. « Madame, rendez-lui son plumage d'aigle !

— Non, Sire ! Ti-Jean m'a formellement défendu de le lui rendre ! Si je manque à ma parole, un grand malheur va s'abattre sur cette jeune femme.

— Voici, madame ! Je possède un peloton d'une centaine d'hommes armés de bons fusils ; je vais les faire venir ici, et ils vont exercer une surveillance attentive. Si la jeune princesse veut franchir la porte, mes soldats l'en empêcheront au moyen de balles ! »

Les militaires accourent chez la veuve. Cette dernière prend le plumage d'aigle et le remet à sa bru. La jeune femme se place au milieu de la cuisine, revêt son ornement de plumage et commence à l'étaler. La princesse semble maintenant cent fois plus jolie qu'elle ne l'était sous sa toilette de princesse. « Sire le roi, lance-t-elle au monarque, si je pouvais sortir au grand air pour y déployer mon plumage d'aigle à pleine grandeur, je serais encore plus jolie que je ne le suis actuellement ! »

Le roi lui accorde la faveur de sortir de la maison. Dès que la princesse sort de la demeure de la veuve, elle commence à s'élever dans les airs, et quand elle survole le toit de la maison, elle crie à la veuve : « Écoutez-moi, belle-mère ! Ti-Jean a vingt-six ans, mais je le vieillis de cinquante ans. C'est donc un homme de soixante-seize ans. Là où je vais, un homme à pied prendrait cent ans à me rejoindre. Dites-lui de ne jamais tenter de me retrouver. Sa vie ne suffirait pas pour faire un si long parcours ; il mourrait avant de me rejoindre ! »

Le roi commande à ses militaires d'abattre la princesse à coups de fusil. Les soldats tirent tous en direction de la déserteuse, mais aucune balle n'atteint la cible. La princesse ne perd même pas une plume de son plumage. Elle file en direction de sa mère qui demeure dans les îles Wawa de la Kaliwawa.

En revoyant sa cadette, la vieille reine est tellement enragée de ce long retard de sa fille, qu'elle la fait enfermer immédiatement dans les prisons souterraines où elle devra mourir.

Mais laissons la princesse dans sa prison et revenons à Ti-Jean.

Ti-Jean revient de son travail, le soir. Sa mère, toute en larmes, commence à lui raconter ce qui vient de se passer. Ti-Jean s'entête à dire : « Je retrouverai ma femme, même s'il me faut faire le tour du globe à pied ! »

Le lendemain matin, Ti-Jean se prépare un peu de provisions, et s'élance dans la forêt, comme il avait l'habitude de le faire. Il marche à travers bois pendant une dizaine de jours. Un soir, presque à bout de provisions, il aperçoit un petit campement où brille une faible lumière très pâle. Il frappe à la porte du campement. Une voix lui dit d'entrer. Ti-Jean se trouve face à face avec un vieillard tout blanc dont la barbe descend presque à la ceinture. Le vieillard demande au jeune voyageur où il va. Ti-Jean commence à lui raconter le but de son voyage : il essaie de retrouver sa femme, en voyageant à pied. « Eh bien ! moi, dit le vieillard, je vis ici depuis cent ans, mais je n'ai jamais eu connaissance qu'une femme soit passée dans nos parages ; personne ne m'en a parlé non plus ! »

Ti-Jean passe la nuit chez ce vieillard. Le lendemain, il s'appareille pour reprendre sa route. Le vieil hôte tente de lui donner un conseil : « Il y va de ton intérêt que tu reviennes sur tes pas ! » Et il lui indique l'endroit où un de ses frères réside depuis deux cents ans.

Ti-Jean suit le conseil du vieillard, mais ce vieux frère ne peut lui dire autre chose que le premier : il ne sait rien au sujet de la femme en fuite. Cependant, il donne l'hospitalité au jeune voyageur pour la nuit. Après une nuit passée dans un lit assez confortable, il déjeune et se prépare à quitter son hôte. « Ti-Jean, lui dit ce deuxième vieillard, tu as l'air d'être un grand marcheur. Voici ! Prends mes sabots, je t'en fais cadeau. Ce soir, tu auras parcouru une longue route ! »

À la tombée du jour, Ti-Jean constate qu'il a franchi une distance étonnante. Il avait rejoint la cabane d'un troisième vieillard occupant les lieux depuis trois cents ans. C'était le frère des deux autres vieillards. Ti-Jean raconte à ce nouvel ami le but de son voyage : il marchait pour retrouver sa femme, mais il n'en avait encore relevé aucune trace.

Le vieillard invite le voyageur à passer la nuit chez lui ; il lui donne un bon lit. Le lendemain, il lui prépare un copieux déjeuner. Ti-Jean se prépare à quitter la demeure du vieillard, quand ce dernier lui adresse la parole : « Ti-Jean, je constate que tu as beaucoup de courage ; je vais te donner un cadeau. Je vais te donner un petit cheval ! »

Le vieil hôte saisit une bride et l'agite ; un petit cheval jaune de la grosseur d'un poney accourt près du vieillard. Celui-ci passe la bride à la tête de l'animal. « Tiens ! Ti-Jean, monte sur le dos de ce petit cheval ! Tu sais peut-être que la lune atteint, ce matin, son stade de pleine lune. Ce petit cheval va s'envoler dans les airs vers huit heures et demie ou neuf heures pour aller passer près de la lune. Quand il frôlera la lune, Ti-Jean, tâche de te jeter à bas de ton cheval et de te cramponner à cet astre. Si tu parviens à t'y maintenir, tu auras la vie sauve. Si tu tombes à côté de la lune, eh bien ! ta vie aura pris fin !

— C'est un excellent plan, bon vieillard ! de répondre Ti-Jean.

— Si tu parviens, continue le vieil homme, si tu parviens à te cramponner à la lune, voici ce qui peut arriver. Demain matin, la lune va descendre vers une haute montagne, avant de se coucher. En regardant vers la terre, tu vas constater que, en bas, le paysage est d'un bleu assez prononcé. Ferme-toi les yeux et jette-toi dans l'espace. Si tu te sauves, tant mieux ! Mais si tu te tues, ce sera la fin de tes soucis ! »

Ti-Jean suit à la lettre les conseils du vieillard. Il monte sur le dos du petit cheval ; vers neuf heures, l'animal s'envole dans les airs et va passer près de la lune. Ti-Jean tend le bras, s'accroche aux cornes de la lune et il s'y tient solidement. Quant au petit cheval, on n'en entend plus parler !

Ti-Jean passe toute la nuit, debout sur la lune. Il se sent très fatigué, mais comme le jour apparaît, la lune longe une haute montagne et amorce une descente. « Ce doit être ici, se dit Ti-Jean, qu'est la haute montagne présentant le point le plus bas de la trajectoire de la lune ! »

Le voyageur se ferme les yeux, fait encore un signe de croix et se lance dans l'espace. Il tombe dans la tête de gros sapins et culbute d'une branche à l'autre, jusqu'à terre, sans se faire trop mal. Il lance un coup d'œil à la lune qui paraît encore affreusement haute dans le ciel. Ti-Jean commence à descendre sur le flanc de la montagne et aboutit, une fois la pente terminée, à une route qui lui fait conclure : « C'est sûrement une région habitée, puisque ce chemin est si bien entretenu ! »

Ti-Jean suit cette route. Tout à coup, il voit devant lui deux hommes qui se chicanent. En les apercevant, il se cache soigneusement et suit de près leur conversation. L'un prétend que c'est à lui, l'autre a la même prétention ; on en vient à décider de se battre en duel. « Tiens ! dit l'un deux, il y a un homme de caché à peu de distance d'ici. Faisons-le venir pour savoir à qui revient cet objet. Ainsi, l'un de nous deux en prendra possession ! »

Les deux compagnons appellent Ti-Jean. « Quelle est la raison de votre désaccord ? demande le voyageur.

— Ah ! vous savez... Mais regardez d'abord cette petite balle, l'ami ! Nous l'avons trouvée tous les deux en même temps. Mon compagnon prétend que c'est à lui, moi, je dis qu'elle me revient ! Voilà la raison qui nous a conduits à la bataille.

— Mais, mes pauvres amis, reprend Ti-Jean, rendez-vous chez un marchand et achetez-vous une deuxième balle semblable à celle-ci. Chacun de vous pourra ainsi en avoir une !

— Écoutez, continuent les deux compagnons ! Des balles de cette qualité, on n'en trouve pas facilement. Dès qu'un homme projette cette balle, il est lui-même transporté instantanément au même endroit que la balle.

— Ah ! puisque c'est une balle magique, battez-vous, et le vainqueur en prendra possession ! »

Les deux compagnons engagent le duel à coups de sabre. Le plus robuste des deux décapite son compagnon. Ti-Jean s'empare du sabre du vaincu et s'adresse au vainqueur : « Écoute-moi bien ! Nous étions trois. Tu en as tué un, mais tu ne m'as pas encore tué, moi ! »

Ti-Jean affronte le vainqueur, et quelques instants plus tard, il lui tranche la tête. Ti-Jean s'empare de la balle et commence à la projeter loin devant lui sur la route. C'est bien vrai ; là où la balle tombe, Ti-Jean y tombe également ! Il avance ainsi assez rapidement sur la route pendant une couple d'heures. Soudain, il aperçoit devant lui deux autres voyageurs aussi costauds que les précédents et en train de se battre, eux aussi. Ti-Jean a beau se cacher, les querelleurs le font venir jusqu'à eux. « Dites-moi donc, demande Ti-Jean en abordant les deux voyageurs, pourquoi vous vous querellez ?

— Monsieur, de répondre les deux hommes, notre désaccord vient de ce minime piano que vous voyez là.

— Mais, mes amis, allez donc chez un marchand pour vous en procurer un autre semblable. Chacun de vous pourra ainsi avoir le sien !

— Écoutez, l'ami ; des pianos de cette qualité, on n'en trouve nulle part dans un magasin.

— Expliquez-moi donc de quel genre de piano il s'agit ! demande Ti-Jean.

— Vous voyez la petite baguette qui fait partie du piano ? Il s'agit de tirer cette baguette hors de l'instrument et de la frapper : il en sort une armée de cinq cent mille soldats qui crient : « Commandez, maître ! Nous sommes prêts à obéir ! » En repoussant la baguette dans le piano, toute l'armée disparaît dans l'instrument que l'on glisse dans sa poche, prêt à l'emporter avec soi.

— Ah ! puisque c'est un objet si merveilleux, battez-vous et le plus fort le gardera ! »

Il est rare que deux hommes aient la même vigueur ! Nos deux voyageurs s'affrontent ; l'un d'eux coupe le cou de l'autre. Ti-Jean attrape le sabre du combattant abattu et dit au vainqueur : « Nous étions trois ; l'un de nous est mort, à nous deux maintenant ! »

À peine quelques coups de sabre suffisent à Ti-Jean pour décapiter son adversaire. Puis, le vainqueur s'empare du petit piano, en fait l'essai, le place dans sa poche et reprend la route en utilisant sa petite balle magique. Il avance pendant deux ou trois heures en suivant le rythme de cette balle merveilleuse.

Tout à coup, Ti-Jean aperçoit deux autres individus en train de se chamailler. « Eh ! les amis, demande Ti-Jean, pourquoi vous disputez-vous ?

— Cher monsieur, répondent les deux individus, nous nous disputons la possession de ce petit bonnet de quelques centimètres de hauteur et de diamètre.

— Pauvres amis ! Allez donc chez le marchand et achetez-en un autre semblable. Chacun de vous pourra ainsi en posséder un. Il est inutile de vous battre pour si peu !

— Des bonnets de cette qualité, répondent les deux voyageurs, nous n'en trouverons chez aucun marchand !

— Et pourquoi donc ? demande Ti-Jean.

— C'est que ce bonnet a des propriétés spéciales. Si quelqu'un se le place sur la tête, il devient invisible ; de sorte que personne ne peut le dépister, le voir ni lui faire quoi que ce soit. Le porteur du bonnet, tout en jouissant de l'invisibilité, peut parler et se faire entendre, mais il ne court aucun danger !

— Alors, puisqu'il s'agit d'un bien si précieux, dit Ti-Jean, battez-vous en duel, et le plus vigoureux en sera le propriétaire !

Les deux voyageurs croisent les sabres qui leur servent d'armes. Bientôt, l'un d'eux se fait trancher la tête par son adversaire. Ti-Jean s'empare de son sabre et dit au vainqueur : « Nous sommes trois ; tu en as abattu un ! Pour vaincre, il va te falloir me tuer, moi aussi ! »

Ti-Jean fait face au vainqueur, le sabre en main. Il parvient en peu de temps à trancher le cou de son adversaire et il s'empare du petit bonnet. Il en vérifie la vertu, le place dans une autre poche de son habit, et il reprend sa route, en s'aidant de sa petite boule magique.

Le jeune voyageur suit ainsi sa balle, de bond en bond, pendant trois jours. Il parvient enfin à un village. Il y loue une voiture pour empêcher les gens de se poser des points d'interrogation sur sa façon de voyager. Il fait son entrée dans la ville en voiture.

Il constate que la ville est toute pavoisée d'insignes de deuil. Il ignore totalement les problèmes de cette ville. Il entre dans une auberge pour y prendre son souper. Pendant le repas, il cause avec d'autres convives. On remarque qu'il est étranger. « Oui je suis un étranger, affirme Ti-Jean. Et pourriez-vous m'expliquer pour quelle raison la ville est pavoisée de tant d'insignes de deuil ?

— Ah ! répondent les convives, c'est la reine qui a imposé ce deuil à la ville. La reine avait trois princesses dont l'une a trahi sa mère en retardant de revenir au château. Elle est enfin revenue, il y a trois ou quatre jours, mais la reine l'a renfermée dans ses prisons souterraines d'où elle ne pourra pas sortir vivante. Quand la princesse sera morte, la ville reprendra son allure joyeuse d'autrefois. »

Ti-Jean se rend alors compte qu'il est rendu sur les îles Wawa de Kaliwawa. Mais il ne sait pas comment s'y prendre pour découvrir les basses-fosses du château. Il commence donc à parcourir la ville en tous sens pour venir à détecter un indice des prisons souterraines du château. Il vient à passer le long du château. Il aperçoit la reine, sa belle-mère, en train de parler ; il voit, de plus, le porte-clés ou le geôlier qui fait

les cent pas de long en large, sur la place. Ti-Jean se coiffe de son bonnet magique et profite de l'invisibilité pour aller se promener à côté du geôlier.

À six heures, le soir, la reine lance un commandement à ce porte-clés : « Tu vas descendre aux basses-fosses pour constater si elle en a encore pour longtemps à vivre ! »

Le geôlier descend aux basses-fosses ; Ti-Jean le suit de près jusque dans le cachot de la princesse. Le geôlier dit quelques mots à la prisonnière, mais sort immédiatement du cachot, toujours accompagné de l'invisible Ti-Jean. Le porte-clés passe près de la reine : « Elle diminue assez rapidement, lui dit-il. Je crois que, demain matin, elle sera morte ! Elle vient de donner naissance à un bébé, et demain matin, elle sera dans un autre monde, n'en doutez pas ! »

Le geôlier fait demi-tour et rentre chez lui. Il va droit à sa chambre et suspend ses clés à un mur. Coiffé de son bonnet magique, Ti-Jean suit le geôlier jusque dans sa chambre. Dès que le geôlier quitte les lieux, Ti-Jean se glisse dans la chambre, décroche les clés des basses-fosses, les glisse dans sa poche et déguerpit sur-le-champ. Il file en ligne droite vers les prisons souterraines, en ouvre les portes et va se placer près du cachot de la jeune princesse. Celle-ci était occupée à laver son bébé tout en lui parlant de différents sujets. Elle lui disait que sa vie tirait à sa fin et que lui aussi allait quitter la vie comme sa mère.

Ti-Jean soulève un peu son bonnet ; le bébé l'aperçoit et lance un cri : « Papa ! » La princesse dit à haute voix : « Je n'ai jamais entendu parler un bébé si jeune ! Ton père ne peut pas être ici. D'ailleurs, ton père avait vingt-six ans, quand je l'ai vieilli de cinquante ans ; il dépasse donc soixante-quinze ans ! De plus, un homme à pied prendrait cent ans à nous rejoindre. Jamais je ne puis croire que ton père soit ici ! Il est probablement mort. C'est une sorte de vision que tu as eu, mon petit ! »

Ti-Jean relève le bord de son bonnet une seconde fois ; le jeune bébé crie de nouveau : « Papa ! » À la vue de ce phénomène, la princesse change d'attitude et s'adresse directement à Ti-Jean : « Même si tu es mort, Ti-Jean, montre-toi ! Que tu sois mort ou vivant je n'ai aucunement peur de toi !

— Non, belle princesse, répond Ti-Jean, je ne suis pas mort ! Je suis vivant et ma condition physique est meilleure que la tienne ! »

Ti-Jean enlève lentement son bonnet magique pour ne pas effrayer sa femme. Quand elle prend conscience de la réalité, Ti-Jean s'approche d'elle, s'assoit et commence à lui parler.

Ti-Jean apporte à la princesse une abondante nourriture pour l'aider à refaire ses forces. Pendant cinq ou six jours, Ti-Jean fait la navette entre la ville et les basses-fosses pendant que son épouse recouvre ses forces.

Le geôlier avait de la difficulté à expliquer comment la prisonnière pouvait reprendre régulièrement des forces, alors qu'il ne lui prodiguait aucun soin. Il la voyait

de jour en jour reprendre de la vigueur. La vieille reine, mise au courant de ce phénomène, dit au geôlier : « Tu ne sais pas où elle puise cette vigueur ? Eh bien ! je suis d'avis que, si elle ne veut pas mourir de sa belle mort, on la fera disparaître soit en lui tranchant le cou, soit en la suspendant à une potence. De toute façon, il nous faut nous en débarrasser ! »

Mais Ti-Jean, protégé par son bonnet d'invisibilité, se tenait toujours près des personnes du château et était ainsi au courant de toutes leurs décisions. « Ce soir, se dit-il, c'est le temps ou jamais de déguerpir ! »

Le soir, Ti-Jean va rejoindre la princesse dans son cachot et lui sert un bon souper, un repas abondant. Il s'empare de couvertures de laine, s'en fait un grand sac dans lequel il dépose la princesse et son bébé. « Où me conduis-tu, Ti-Jean ? demande la princesse.

— J'irai où je voudrai, et tu vas me suivre ! »

Ti-Jean était un homme assez frêle, mais d'une force assez imposante. Il place son sac sur son dos au moyen de bretelles et tient le bébé sur son bras. Au sortir des basses-fosses, il prend sa balle magique et commence à la projeter devant lui. Là où la balle tombe, Ti-Jean tombe avec sa femme et son fils. En un temps assez bref, il parcourt une longue route. Il avance ainsi toute la nuit, jusqu'au lendemain, au lever du soleil. Au moment où le soleil va paraître, Ti-Jean s'adresse à sa princesse : « Maintenant, nous allons prendre un peu de repos !

— Oui, Ti-Jean, mais tu te donnes de la misère pour rien, j'en suis certaine ! Nous allons tout de même mourir par suite de la méchanceté de ma mère. Ce matin, à son réveil, en apprenant notre fuite, ma mère va nous trouver, sois-en certain ! Nous risquons d'être transformés en masses de sel, ici même !

— Ne te fais aucun souci au sujet de ta mère, belle princesse ! Je vais m'en occuper, moi, de la reine ! »

Au lever du soleil, le geôlier se rend aux prisons souterraines et il constate que la princesse s'est enfuie de son cachot avec son bébé. Il annonce la nouvelle à la vieille reine. Celle-ci prend son plumage d'aigle, s'en couvre les épaules et s'élève dans les airs.

La princesse, assise sur un rocher à côté de Ti-Jean, regarde le ciel en tous sens. Tout à coup, elle aperçoit un gros nuage rouge. « Ti-Jean, crie-t-elle, vois-tu le gros nuage rouge qui fonce vers nous ?

— Je le vois certainement ! répond Ti-Jean.

— Eh bien ! Ti-Jean, c'est ma mère ! Elle est tellement enragée qu'elle est rouge comme feu. Une fois arrivée ici, elle va nous mettre à mort. C'est le temps, Ti-Jean, de faire ton signe de croix !

— Non, non, belle princesse, il n'y a aucun danger, je puis le parier ! »

La reine vient s'abattre près de Ti-Jean et de la princesse. « Mon ver de terre, dit-elle à Ti-Jean, ce n'était pas assez de débaucher ma princesse, tu es même venu me l'enlever ! Je pourrais te changer sur-le-champ en masse de sel.

— Pas trop vite, pas trop vite, vieille reine ! Prends ton temps ! Nous allons nous parler... »

Mais la reine ne veut pas entendre raison. Elle donne un coup de pied au rocher ; il en sort une armée de cinq cents hommes qui crient : « Commandez, maîtresse, nous sommes prêts à obéir.

— Tiens, Ti-Jean, dit la reine, tu dois te rendre compte de la force qui a surgi devant toi ! »

Ti-Jean tire de sa poche son piano magique. Il en tire l'antenne en lui appliquant un léger coup. Cinq cent mille soldats en sortent et crient à Ti-Jean : « Commandez, maître, nous sommes prêts à vous obéir ! »

À la vue d'une si puissante armée en face de sa petite troupe de cinq cents hommes, la reine commence à regarder Ti-Jean avec plus d'humilité et vouloir parlementer. Mais Ti-Jean met son bonnet magique sur sa tête et se serre contre la princesse en lui faisant partager une partie du bonnet. Ils sont ainsi tous les deux invisibles. La reine se tourne vers son gendre : « Ti-Jean, où es-tu ?

— Je suis ici, répond Ti-Jean ; je suis tout près de vous ! Parlez, je vous écoute ! »

La reine commence un discours auquel Ti-Jean n'ajoute pas foi. « Écoutez, vieille reine, réplique Ti-Jean, il est inutile de penser à nous ramener à votre château. Nous irons dans d'autres villes, mais pas chez vous ! »

La reine fait toutes les promesses possibles dans le but de ramener Ti-Jean chez elle. Mais Ti-Jean méprise ces promesses.

Ti-Jean tire parti de la vertu de sa petite balle pour s'en aller dans une ville assez lointaine et s'y installer en attendant d'autres événements.

Ti-Jean demeure dans cette ville pendant sept ou huit années. Entre temps, ses deux belles-sœurs, les deux princesses, se sont mariées à deux princes. Mais la reine n'a jamais consenti à donner sa couronne de reine à l'une de ses princesses, ni la couronne de roi à l'un des princes. Elle ne manquait pas de rire de Ti-Jean, de temps en temps, à ce sujet.

Ti-Jean a maintenant trois ou quatre enfants. Un bon jour, il prend une décision : « Le temps est venu, dit-il, de partir et de nous transporter sur les îles Wawa de la Kaliwawa ! »

Il se procure des voitures, des chariots, des carrosses et tous les moyens nécessaires au déménagement. Il prend la route et se rend à la ville où demeure la vieille reine. En voyant arriver Ti-Jean et sa famille, la reine lève une armée pour chasser les arrivants, mais Ti-Jean appelle à son secours l'armée de son piano magique, armée encore plus

forte qu'autrefois. Ti-Jean fait son entrée au château. On le couronne roi, son épouse devient reine. Depuis ce temps, Ti-Jean a continué à administrer la ville comme il avait autrefois administré deux villes. Ti-Jean et sa femme vécurent comme deux rois unis pour gouverner et c'est ainsi qu'ils élevèrent leur famille.

Quand je suis passé chez eux, la dernière fois, j'ai compté sept rejetons de Ti-Jean et de la princesse.

LES ÎLES WAWA DE LA KALIWAWA

Récit populaire raconté à Cap-Chat, le 1er août 1955, par Aurèle Desrochers (63 ans) qui l'avait appris de son oncle Thomas Goupil (60 ans) vers 1912. M. Goupil était né à Rivière-Ouelle, P.Q.

Enregistrement nº 804. Conte-type 400 I b, II (montagne de poudre d'or) e, f, III a, d, IV b, d, V a, f, h, VI a, b (et fuite).

B'en, enn' bonn' fois, c'ést bon d' vous conter, i' y ava't, dan enn' ville, in génie. Et c'te génie-lâ ava't li' [lu] tout's sort's de liv'e' immaginab's, p'i' i' ava't trouvé qu'i' y avé't r'guien qu' Ti-Jean, le fils d'enn' veuv' qui restait dan in villag' b'en éloigné de d' lâ, qu' éta't capab' de monter su' lés montagn's d'or en pourd'e [poudre] aller gu'i charcher d' l'or en pourd'e.

« Comment fair' qu'i' s' di' à lui-minm' pour avoèr Ti-Jean pour(e) l' l'envoyer lâ ? »

Mé' l' génie, tout en lisant sés liv's, i' trouv' que d'aller l' trouvé' et qu'i' peut faire accrère à la veuv' que c'ést lui qu' c'ést son oncle, et que s'il été't son beau-frére et c'ést avecque c' câs-lâ qu'i' peu' avoèr Ti-Jean pour monter su' la montagne.

Mé', on vâ dire, comm' de bonn' raison, que l' génie s' transport' trouver la veuve ; mé', dans sés liv's, dans sés magies, i' connaissa't Ti-Jean avant de l' voèr. Mé', en arrivan à la clâsse, tou' 'és enfants sorté' et que Ti-Jean, et en arrivant : « Bonjour, i' dit, mon Ti-Jean !

— Bonjour, i' dit, mecieu' !

— Quiens ! i' dit, Ti-Jean, tu m' connais pâs ?

— I' dit, non ! I' dit, j' vous connais pâs pâ'-en-tout', i' dit, mecieu !

— B'en, i' dit, t' apprendrâs, i' dit, mon Ti-Jean, que c'ést moé qu' ést ton oncle !

— I' dit, mon oncle, i' dit, ma mér' m'â te'jou's dit, i' dit, que mon pére été't fils uniqu' de sa famille, c'ést b'en malisé [malaisé] pour moé d'avoèr dés oncles !

— I' dit, quand j'ai parti, i' dit, moé, j'ai laissé ton pére, ton pére avait seul'ment qu' à peu près deux ans, i' dit, i' s' rappell' pâs d' moé pâ'-en-tout' ! »

Mé', pluss'que [puisque] c'ést son oncle, Ti-Jean l' prend par la main et qu'il l'emmèn' che' z-eux. Et, du moment c' qu'i' ést rendu che' z-eux, l' génie commence à parlé' avec sa mére, mé', il fè' accrère à la veuv' qu' il ést l' frér' de son mari. Mé', i' pâss' pendan enn' semain' lâ. Au bout d'enn' semaine, i' avè' ach'té pour la veuv' tout's sort's de choses, le p'tit garçon continue à allé' à école.

Mé', enn' bonn' journée, i' dit: « Quiens, i' dit, veuve ! I' dit, tu 'oés, i' dit, ton p'tit garçon, i' vâ à la clâsse ; i' apprendrâ pâs grand-chose. I' dit, tu devré's l' laisser v'nir avec moé ! I' dit, avec moé, i' dit, j' su's capab' de l' mett' dan 'és grands écoles, de l' fére instruir' comme i' faut ; i' dit, l' p'tit garçon aurâ moins d' misère à gâgner sa vie, i' dit, qu' écitte ! »

Mé', on vâ dire, comm' de bonn' raison, que la veuve, ça gu'i faisait b'en d' la peine, mé', tout d' minme : « Son oncl' vâ l' fér' b'en instruire, i' a'râ b'en moins d' misère, m'en vâs l' laissé' allé' avec ! »

Mé', l' lend'main matin arrivé, qu'i's s' greille [gréer][1] et qu'i's part'nt tou' 'és deux ; l' p'tit garçon pâr' avec son oncle. Mé' aprè' avoèr sorti du p'tit villag' qu'i' y avait lâ, le génie pren in ch'min d' forêt ; i' dit : « On vâ pâsser par icitte, i' dit, c'ést b'en plus court ! »

Mé', en pâssant par lâ, qu'il l' fait marcher tout' la journée ; d' temps en temps l' p'tit garçon gu'i disé't : « Mon oncle, vous marchez trop vite ; j' su's fatigué !

— Mé', i' avait pour son dire, marche, marche, si tu veux qu'on soueill' [soit] rendu lâ, à soèr ! »

Mé', aprè' avoèr marché d' minm' tout' la journée, jusqu'au soèr, sans manger, i' dit : « J' voés b'en qu' vous êt's pâs mon oncle, i' dit, pour m'emm'né' aussi loin, fatigué, sans manger !

— Quiens ! i' dit, Ti-Jean, i' dit, assis-toé, m'en vâ' aller t' charcher d' quoi à manger ! »

Mé', le génie qui pârt et p'is qui arrive avec enn' peau d'agneau et troâs grands poche' et p'i' in morceau d' viand' de mouton, d'agneau cru. « Quiens ! i' dit, Ti-Jean, mang' de çâ ! Moé, i' dit, j'ai pâs d'aut' chos' que çâ à t' deunner ! »

Mé' c'ést b'en méchan[2] à manger d' la viand' crut' ! Mé' tout d' minme, Ti-Jean s' met lâ, i' ava't b'en faim, i' en mange in 'tit peu.

« Quiens ! i' dit, Ti-Jean, à c'tte heure, i' dit, moé, t' és pâs capab' de m' suir'e [suivre] c'tte nuit'. I' dit, m'en vâs t'env'lopper dans c'tte peau-lâ avec lés troâs poches, m'en vâs t' deunner ma 'ieinde [gaine][3], i' dit, mon couteau, i' dit,

1. *Gréer* (se) : S'appareiller, se préparer.
2. *Méchant* : Désagréable, peu appétissant.
3. *Gaine* : Couteau de chasse, coutelas.

tu vâs coucher d'dans; t' a'râs pâs frette. Demon matin, i' dit, grouill' pâs pâ'-en-tout'. Tu vâs t' sentir po'gner. J' te défends, i' dit, d' grouiller ni criguier. I' dit, vu vâs... mecqu' tu t' sent's mett'e à terre, i' dit, tu s'râs rendu en l'air su' la montagne. I' dit, lâ, i' dit, tu pourrâs fend' la peau, i' dit, sortir de d'dans; i' dit, tu vâ' êt' dans l' sâb'e, queusiment, tu vâs caler[4] dans l' sâb' quas'ment, i' dit, jusqu'au g'nou. Tu vâ' emplir lés troâs poch's de c' sâbl'-lâ, tu vâ' 'és attacher comme i' faut; rou'-lé' pour qu'i's timbe' en en-bas du cap; i' dit, ensuit' de çâ i' dit, moé, j' prendrai 'és troâs poch's p'is j' m'en irai par en-bâs; toé, tu travars'râs la montagne, drette, i' dit, tu gu'irâs descend' par l'aut' bord; i' dit, j' t'attendrai lâ!»

Mé', on vâ dir' que Ti-Jean, comm' de bonn' raison, i' fait tel que son oncle i' a dit. L' matin, i' s' sent po'gné et monter su' la montagne, et, du moment qu'il ést rendu sur la montagne, i' prend l' couteau, i' gu'i fend la peau, i' sort de là-d'dans. Mé', en sortant de d'là-d'dans, de quoi c' qu'i' voé' apparaît' devant lui? C'ést in aigle, l'aigl' le plus gros qu'i' â encor' jamais vu! I' a peur de c'te gibier-lâ: i' commence à criguié' et à inventer de quoi c' qu'i' y â d' cris. Mé', i' a pêur, lui aussi; l'aigl' s'enleuve et p'is qu'il l'aiss' lâ, lui. Ti-Jean ést calé jusqu'au genou dans du sâb'e. I' dit: «C'ést b'en l' sâb' que mon oncl' m'â d'mandé!»

Emplit deux troâs poch's comme i' faut et qu'il lés attache et qu'il lés roul' jusqu'en en-bas d' la montagne.

«Bon, i' dit, à c'tte heure, i' pense à lui-minme, i' dit, faut qu' j'a'll' descend' par l'aut' bord!»

Mé' Ti-Jean commence à virer par dessus la montagn' p'is qu'i' vire, à b'en dire, tout' la journée, sans trouvé' aucun' plaç' pour descend' ni r'guien en tout'. Mé', quant' ça vient vers quatre heure' et d'mie cinq heur's du soèr, de quoi c' qu'i' voét d'vant lui? In p'tit rocher: i' y a l'air à avoèr du mond' lâ. I' avance lâ, i' arrive: c'ést in vieux qu' la barb' gu'i descend jusqu'à la ceinture. Mé', en l' voyan arriver, i' dit: «Bonjour, mon Ti-Jean!

— I' dit, bonjour, grand-pére! Dites-moé don, i' dit, de quoi c' que vous faite' icitte?

— Ah! i' dit, mon pauv' Ti-Jean, i' dit, moé, i' dit, ça fa' à peu près d' cent ans que j' su's t-écitte, p'i' i' dit, j' cré's b'en qu' tu vâ' être aussi longtemps comm' moé. Parc' qu'i' dit, moé, i' dit, j'ai tout' travarsé la montagn' d'in traver' à l'aut'e; j'ai jama's trouvé aucun' plac' pour descend'e, i' dit, d'aucun bord!

— Mé', i' dit, mon oncl' m'a dit qu'i' y avè' enn' côt' pour descend'e.

— B'en, i' dit, t' â' été monté à peu près comm' moé: i' dit, j'ai été monté icitte, i' dit, par in génie. Mé', i' dit, Ti-Jean âs-tu faim?

— I' dit, oui, i' dit, j'ai faim, grand-pére, in n'-affére énorme!

4. *Caler*: S'enfoncer.

— Quiens, i' dit, Ti-Jean, tout' de quoi c' qu'on â pour mangé' écitte, i' dit, n'us aut's, voés-tu c' pierr'-lâ ?

— I' dit, oui !

— I' dit, r'gâr' la mouss' comment c' qu'alle ést longu' dessus ! Tu mang's de c' mouss'-lâ, i' dit, à chaque r'pâs, i' dit, ça t'ôt' la faim ! »

Mé', Ti-Jean commence à 'n en prend'e in peu pour manger, d' la mousse ; c'ést méchant pâs mal, mé', en tout d' minme, i' s'y fait, i' fai' in pâs pir' souper, et qu'i' couche avec le vieux et qu'i' pâss' la nuit' avec le vieux. Mé', on vâ dir' que l' lend'mon matin, Ti-Jean mange encôre in bon déjeuner d' mousse, p'is, i' pense à lui-minme : « J' trouv'rai enn' plac' pour descend'e ou b'en don j'en mourrirai à la peine ! »

Mé', Ti-Jean commence encore à virer su' l' bord d' la montagne. On vâ dir' que Ti-Jean vir' de minm' pendant troâs jours. Mé', dans lés troâs jours de march' qu'i' avait fait autour d' la montagne, tout' de quoi c' qu'i' ava't vu ? Enn' signe[5], enn' sign' dans l' cap qui descendai' à peu près troâs pieds d' larg' p'is six pieds d'avant ; i' descendé't p'i' i' r'gardé't là-d'dans, i' voyé't bleu en bâs, p'i' i' voyé't pâs d'aut' chose. La signe avé't d' l'air tout l' tem à descend'e.

Mé', on vâ dir' que Ti-Jean, à la troâsieum' journée, i' arriv' lâ, p'i' i' commence à la r'gârder. I' dit : « J' descendrai ou b'en don, i' dit, m'en vâs mourir ! »

Ti-Jean s' déchauss' p'i' i' ôt' sa p'tit' froqu'[6] de pagoss'[7] qu'i' avait su' l' dos, env'lopp' sés chaussur's dans sa p'tit' froque, p'is s'attach' çâ su' l'estomac[8]. I' s' colle in pied... lés pieds après l' bord dés crans, et l'aut' bord après lés crans, p'i' i' s' lâche en descendant dans la signe. Mé', vous savez, qu' dan enn' signe, dan 'és caps, ça vient qu' ça fénit, çâ. Mé', quand la sign' vien à fénir, i' r'gârde en bâs, i' voét comme in espèc' de têt' d'â'b' b'en bleu, i' r'garde au-d'ssus de d' lui, i' voét le firmament p'is c'ést tout'. Asseyé' à r'monter là-d'dans, c'ést in affér' pâs faisab'e : i' asseille à monter, mé', i' glisse. Quand i' voét çâ, mourir pour mourir, i' dit : « Je m' lâche en en-bâs ! »

Mé', i' prend son paquet et p'i' il l'envoueill' p'i' i' l'écout' timber. Son paquet tumbe à terr' pareil comm' si i' avait tumbé dan in trou d'eau ou dan enn' fôss' d'eau. I' attend [entend] r'guien qu'in p'tit son sourd. « Seigneur ! i' dit, si i' pouvé't pâssé' in ruisseau au pied d' çâ, enn' riviére, que'qu' chose, i' dit, que j' timb'rai' à l'eau, i' dit, sans m' neyer [noyer], i' dit, que j' pourrais m' sauver sans m' tuer, i' dit, j' s'rais b'en content ! »

---

5. *Signe* : Faille servant de ruisseau, d'écoulement des eaux.
6. *Froc* : Veste de travail.
7. *Pagosse* : Tissu fort et rugueux.
8. *Estomac* : Poitrine.

Mé', Ti-Jean été't catholique: i' fa't l' sign' d' la croix, p'i' i' s' farm' lés yeux, p'i' i' s' lâche en bâs.

Mé', on vâ dir' que Ti-Jean timb' dan enn' fôss' d'eau, qu'i' y avè' à peu près sept à huit pieds d'eau, in bassin, p'i' i' r'ssout tout d' suite et p'is qu'i' prend l' banc d' sâb' qu'i' y avait lâ, à râs, sans s' neyer, sans r'guien en tout', san attraper d' mal.

Ti-Jean commence à r'garder dan 'a montagne. Il l'â trouvée énormémen haute; lâ, i' sé't p'u' où qu'il ést, dans quel bord, dans quell' direction qu'il ést, ni r'guien en tout'. I' commence à charcher son p'tit paquet. Mé', i' r'gârde in p'tit bout' p'us loin, son paquet été't su' in embarrâs[9], i' prend sa p'tit' froque, p'i' i' s' la met su' l' dos, prend sés bottin's p'is s'ést met dan 'és pieds, et p'i' on vâ dir' qu'i' prend l' ru'sseau en montant; c'étè' in p'tit r'usseau, çâ. I' prend l' p'tit ru'sseau en montant.

Mé', aprè' avoèr marché tout' la journée dans l' ru'sseau, quand ça vient vers le soèr, vers troâs heures, troâs heure' et d'mie, de quoi c' qu'i' voét d'vant lui? In château b'en peinturé. « Quiens! i' dit, i' y â du monde icitte! I' dit, j' doé' êt' bon pour avoèr à soupé' icitte! »

Mé', i' arrive au château, i' s'en vâ, i' rouv' la porte. Mé', en rentrant, tout' de quoi c' qu'i' voét? Enn' tab' b'en r'dressée, in couvert, du manger su' la tab'e. Tout' boucane[10]: c'ést b'en chaud. I' dit: « Ça devrè' avoèr été mis pour moé, çâ! »

I' s' met lâ, i' mang' comme i' faut. Après qu'i' â mangé, i' commence à courir d'eunn' chamb'e à l'aut'e; i' aparçoét dés liv's de tout's lés sortes, dés cigares, dés cigarettes, du tabac, enn' pipe, dés allumettes, tout' de quoi c' qu'i' faut. I' s'assit dan enn' fumoèr qu'i' y ava't lâ; i' fum' comme i' faut. Après qu'i' â soupé, i' dit: « J' voèrai si i' y â d'aut's chose' écitte! »

S'en vâ in p'tit bout' p'us loin, commence à r'gârder; à la deuxième étage, en face d' la gal'rie, i'y avè' enn' chamb'e, lâ, in beau lit blanc de r'dressé, dés couvartes, tout' de quoi c' qu'i' foula't [fallait] pour s' cacher, pour dormir comme i' faut.

Mé', on vâ dir' que Ti-Jean s' couche, p'is qu'i' dort d'in profond sommeil tout' la nuit'. I' dit: « Çâ, ça été mis pour moé! »

Mé', de bonne heure l' matin, vers quatre heures, quatre heure' et d'mie, Ti-Jean été't réveillé, i' été' assis su' son lit, p'i' i' r'gardé't dans l' châssis[11]. Mé', de quoi c' qu'i' voét v'nir dans l' temps[12]? Troâs nuag's noèrs qui s'en vient cârré

9. *Embarras*: Amas de branches entraînées par le courant.
10. *Boucaner*: Fumer, laisser échapper des vapeurs.
11. *Châssis*: Fenêtre.
12. *Temps*: Firmament, voûte du ciel, l'espace.

vers le château ! Mé', quand i' voét câ, la fréyeur le prend, i' s' fourr' sour le lit : « J' m'en vâs voèr si i' y â que'qu' chose écitte ! »

Mé', de quoi c' qu'i' arriv' su' 'a gal'rie du château ? I' attend [entend] se r'poser, p'i' i' commence à écouter, à attend' parler. I' commence à écouter çâ. C'étaient troâs princess's sour dés pleumag's d'aigle. La plus vieill' di' à la deuxieume : « Quiens ! 'a dit, ça s'ra't l' dargnier matin, 'a dit, qu'on viendrait s' baigner, 'a dit, au lac écitte ! Par rapport, 'a dit, qu' écitte, lâ, i' peut gu'y avoèr que'que homme, que'qu' parsonn' dans lés rentourag's qui peuv'nt v'nir à nous déclârer, p'i' on aurâ enn' terribeul punition d' not' mére !

— Mé', la deuxieum' dit, 'a dit, oui, 'a dit, t' âs b'en raison !

— Mé', la troâsieum' dit : quiens, 'a dit, la plus jeune, 'a dit, on 'n n'a pâs parlé à not' mére encôre, ni r'guien ; 'a dit, on r'viendrâ s' baigné' encôre écitt' demon matin ! Aujo'rd'hui, on vâ 'n en parlé' à not' mère : on vâ gu'i dir' qu'on vâ êt'e en r'târd demain, qu'on vâ s' charché' in aut' plac' dans enne aut' plac' p'u' éloègnée, pour pâ' êt' déclârées, pour prend' not bain à tout's lés matins sans êt' vues par aucun' parsonne. 'A dit, not' mère l' sa'râ, on l'a'râ pâs d' punition ni r'guien ; on pourrâ êt' p'us longtemps qu' aujo'rd'hui !

— B'en, i' ont dit, tant qu' à çâ, bell' princesse, t' âs b'en raison ! »

Mé', on vâ dir' qu'i's part'nt p'is qu'i's s'en a'lle' [vont] au lac prend' leu' bain ; mé', Ti-Jean lés r'gâr', i' lés trouv' bell's terrib'e. I's sont dans l' lac p'i' i's s' baignent, mé', Ti-Jean s' fourr' sour le lit, p'i' i's s'en r'viennent, p'i' i's r'prenn'nt leu' pleumag' d'aigl' qu'i's s'envoueill'nt su' 'és épaules, et p'ui' i's sont r'parties.

Mé', on vâ dir' que Ti-Jean pâss' tout' la jounrée lâ, lui, lâ, au château : i' boét, i' mange, i' chant' p'i' i' fait de quoi c' qu'i' veut. Tout ést à lui ! I' dit : « J' vous r'prendrai b'en, d'mon matin ! »

Mé', l' lend'mon matin arrivé, avant que l' saleil se leuve, Ti-Jean éta't rendu au bord du lac, fourré sour dés tall's de gadell's que gu'y ava't lâ, b'en caché, i' dit : « Icitte, i' dit, j' vous voèrai b'en ! »

Mé', lés troâs princess' arrive' au bord du lac ; c'été't pour leu' dargnier matin. I's prenn'nt leu's pleumag's d'aigl' et qu'ils l'ôtent ; enn' l'envoueill' son pleumag' sou' enn' tall' de gadelles, l'aut' sour l'aut' talle, p'is la plus jeune envoueill' son pleumag' pareil sou' enn' tall' de gadelles, p'i' i's s' jette' à l'eau pour prend' leu' bain. Mé', durant qu'i's sont à l'eau après prend' leu' bain, lui, Ti-Jean, s' faufile au travers dés gadelguiers [gadelliers] et qui s'en vâ qui prend in pleumag' d'aigl' qu'i' y avait lâ, et p'i' i' l' plill' [plie] comme i' faut, p'i' i' se l' fourr' dans sa fale [13], p'is qui vâ s' caché' à peu prè' à enn' coupeul d'arpents p'us loin sour lés tall's de gadelles.

13. *Fale* : La partie de l'habit qui couvre la poitrine.

Mé', on vâ dir' qu'i's prenn'nt leu' bain. Après qu' leu' bain ést pris, leu' tem ést arrivé d' s'en v'nir, i's parte' et qu'i's s'en vienn'nt pou' prend' leu' pleumag' d'aig'e. La plus vieill' prend son pleumage, 'a se l'envoueill' su' 'és épaules, la deuxieum' prend son pleumag' se l'envoueill' su' 'és épaules, mé', la plus jeun' commence à r'gârder; 'a dit: « Més deux démonnes, 'a dit, vous m'avez joué in tour, vous avez caché mon pleumage, deunnez-moé-lé, 'a dit, que j' soeill' prê' à partir quanté vous aut's !

— I' ont dit, non ! On te l' l'â pâs caché, ni r'guien; i' ont dit, charch'-lé ! »

Mé', on vâ dire, comm' de bonn' raison, qu'i's s' mette' à charcher l' pleumag' d'aigl' d'in bor' à l'aut'e, mé' qu'i's l' trouv'nt pâs. I' étaient dejâ en r'târd d'enn' ménut' quand i' ont sorti d' l'eau; lâ, ça fa't cinq menutes. « Not' mér' vâ nous deunné' eunn' terribeul punition ! 'Côr' chanç' si on prend pâs lés bâss's fôsses ! »

Mé', on vâ dir' que lâ, adieu p'i' adieu ! Lés deux princess's s'enleuve' et que la plus jeun' ress' lâ, au bord du lac. Mé', ça fè' à peu prè' eunn' demi-heur' qu'i's sont parties, Ti-Jean sort de d'ssour la tall' de gadelle' et qu'i' s' mont'e [montre]. « Ah ! 'a dit, mon malh'ureux qu' t' és ! 'A dit, deu'-moé mon pleumag' d'aigl' que j' m'en a'lle ! 'A dit, la punition vâ êt' dejâ assez forte, 'a dit, sans profiter d' la mort !

— Mé', on vâ dir' que mon Ti-Jean dit: ton pleumag' d'aigle, tu l'a'râs pâs, i' dit, pens's-y jamais, tu l'a'râs pâs jamais ! »

Mé', i's s'en alle' [vont] au château, prenne' in déjeuner; 'a veu' avoèr son pleumag' d'aigle. Ti-Jean prend le pleumag' d'aigle et qu'il l' met dan in gros coffr' que gu'y avait lâ, bârré comme i' fau' à la clé; i' dit: « Tu l'a'râs jamais ! »

I's sont pendan in moâ' in moâ' et d'mi, lâ, qu' la princess' veu' avoèr son pleumag' d'aigle et qu'alle ést tout l' tem après; Ti-Jean c'ést encor' non, comm' d'habitude ! Mé', quand 'a voét çâ, 'a dit: « Tiens, 'a pense à ell'-minme, 'a dit, si je m' mettré' en frais, 'a dit, de fair' l'amour avec, p'i' 'a dit, de l' flatté' in peu, p't-êt' que j' viendré' à avouèr mon pleumag' d'aigle ! »

Mé', comm' de faite ! Enn' bonn' journée: « Quiens, 'a dit, Ti-Jean, 'a dit, puisqu'on ést écitt' tous lés deux, 'a dit, on ést toujours pris pour mourir, 'a dit, on vâ s' marguié' écitte, tous lés deux, p'i' on vâ viv'e ensemb'e !

— Mé', Ti-Jean dit, tant qu'à çâ, bell' princesse, t' âs b'en raison ! I' dit, tant qu' à viv' ensemb'e, on vâ viv' comm' du monde ! »

Mé', Ti-Jean commence à parlé' avec la princesse. Lâ, 'a rit p'i' 'a chante, p'i' alle était b'en joyeuse avec Ti-Jean. Mé', ça fil' de minme encore deu' à troâs moâs; au bout' de deux t'oâs moâs, Ti-Jean pense à lui-minme, i' dit: « On ést écitte 'ien qu' t'ut seuls, 'ien qu' moé p'is la princesse, i' dit, de quoi c' qu'on vâ v'nir à faire? On l'â aucun prêt' ni r'guien en tout', aucun paren écitte, aucun' parsonn' pour nous secourir, i' dit, c'ést enn' vie qu'on peut pâs faire ! Quiens, i' dit, b'e'tôt, i' dit, on vâ 'ted b'en a'ouèr d' la famille, i' dit, on vâ s'en aller !

— Sa femm' dit, comment, 'a dit, Ti-Jean, tu voudrais t'en aller? 'A dit, deunn'-moé mon pleumag' d'aigle, p'is, 'a dit, ça s'râ pâs long s'en aller!

— Ah! i' dit, non, tu l'a'râs pâs jamais; pens's-y pâs!»

Mé', Ti-Jean prend l' pleumag' d'aigle, qu'i' l' plill' p'is qu'i' l' met dans sa fal' comme i' faut. Après qu'il l'â b'en mis dans sa fale, de l'or p'is d' l'argent dans l' château, i' 'n n-avè' en masse; prend d' l'or et d' l'argent, i' en fè' in bon p'tit paquet, et p'i' i' l' met dans sa charg' su' son dos, de provisions, d'argent, et i' 'n en deunne autan à sa femme, dés provisions et d' l'argent, et que lés v'lâ parti' en plein' forêt.

Aprè' avoèr marché in cinq à six jour' au travers d' la forêt, nuit et jour, quasiment sans savoèr où c' qu'i' allé't, par enn' bonne après-médi, i' arriv'nt dan in ch'min. Ti-Jean commence à marcher dans c' chemin-lâ tranquill'ment, i' pense à lui-minme: «J' cré's de me r'connaître écitte; j' su's dejâ v'nu!»

Mé', tout en marchant dans l' chemin, plu' il vâ, plu' i' se r'connaît. I' dit: «Ma femme, i' dit, on arriv' cheu' nous, i' dit, j' me r'connais. I' dit, on l'arriv' juss'e au villag' de ma mère!»

Mé', ça prend pâs grand temps: dan enn' dizain' de menutes, i's sont sorti' à la maison d' la veuve. Mé', en arrivant, quant' la veuv' vien à voèr Ti-Jean, 'a gu'i saute au cou et all' l'embrasse, alle ést content' terrib' de 'oèr son fils, mé', é' aussi content' de voèr sa femme, de voèr qu'i' â eunn' si bell' femme et p'is lâ, qu'alle ést fatiquée, mé' tout d' minme! La vieill' leu' prépare in bon souper, i's soup'nt comme i' faut, et i's s' couche' et p'is qu'on vâ dir' qu'i's se r'pos'nt comme i' faut!

Mé', l' lend'mon matin arrivé — la veuve éta't pâs riche — Ti-Jean gu'i deunn' d' l'argent p'is l'envoueille [envoie] au magasin. Et à 'a ville, c'était enn' ville, çâ, p'is dans c' vill'-lâ, comm' de bonn' raison, i' y avè' in roi. Mé', le roi attend [entend] parler que la veuve, que le fils d' la veuve ést arrivé avec la p'us bell' femm' qu'i' â encor' jamais vue sou' 'a couronn' du saleil. Le roi était veuve; i' â dit: «M'en vâ' aller la voèr!»

Mé', le roi s' greill' [gréer] comme i' fau' avec in beau cârrosse et qui s' dirige à la maison d' la veuve. Mé', en arrivant: «Bonjour!»

I' voét b'en qu' la femme, la jeun' femme ést après balguier [balayer] dans la maison. «Bonjour, i' dit, bonn' vieille!

— Bonjour, 'a dit, Sir' le roi!

— I' dit, c'ést-i' vot' bru, çâ?

— 'A dit, oui, 'a dit, çâ, c'ést ma bru, 'a dit, c'ést la femm' de mon fils!

— I' dit, à quell' plac' qu'il ést, i' dit, vot' fils?

— B'en, 'a dit, Ti-Jean travaille, 'a dit, dan enn' chop [shop][14], lâ, p'is, 'a dit, i' vient seul'ment l' soèr ! »

Commence à parlé' avec la jeun' femme, mé', en parlan à la jeun' femme, le roi gui' fè' in salut de roi, et elle 'i ren in salut d' princesse. Lâ, i' voét te' suit' que c'ést enn' princesse. Alle ést belle in n-affaire énorme. I' dit : « Vous êt's belle in n-affaire énorme, i' dit, bell' princesse.

— Oui, mé', 'a dit, Sir' le roi, 'a dit, j' su's pâs bell' comme j' su's dû d'êt' belle ! 'A dit, si vous m' voyiez sous dés habits d' princesse, 'a dit, j' su's b'en p'us bell' que çâ ! »

Mé', on vâ dir' que le roi r'vir' de bord, s'en vâ au château charcher dés habits d' princesse et qu'il l'amène et qu'il l' lui deunne. La princesse s' chang' sous lés plus bell's habits que le roi avait trouvés dans l' château. Alle ést belle in affaire énorme ! Le roi a dit : « Oui, bell' princess', créiature que j'ai jama's vue sou' 'a couronn' du saleil !

— Sir' le roi, 'a dit, c'ést b'en r'guien ! 'A dit, si j'ava's mon pleumag' d'aigle, 'a dit, que Ti-Jean a deunné à ma bell'-mère, qu' ést dans l' coff'e, dans sa valise, bârré à la clé, 'a dit, si je l' l'avé's pour me l' l'envoyer su' 'és épaules, 'a dit, j' s'rais cent fois plus bell' que j' su's lâ ! »

Mé', on vâ dire, comm' de bonn' raison, que le roi di' à la veuve : « Deunnez-y don son pleumag' d'aigle !

— 'A dit, non ! 'A dit, Ti-Jean m'a b'en défendu d' gu'i denner, qu'in grand malheur peut gu'i arriver !

— Quiens ! i' dit, veuve, i' dit, j'ai in armée à peu près d' cent z-homm's b'en armé' avec dés bonn's carabines, i' dit, m'en vâs lés fér' v'nir écitte et p'i' i' dit, on vâ lés mett'e en garde, et p'i' i' ont [a] dit, si 'a veut sortir la porte, on la f'râ arrêté' avec dés balles ! »

Mé', on vâ dir' que la veuve, après qu' tout' l'armée ést arrivée, la veuv' prend l' pleumag' d'aigl' p'i' 'a gu'i deunne. 'A s' met dans l' milguieu d' la cuisine et qu' 'a met son pleumag' d'aigle et qu' 'a commence à r'ouvrir. Alle ést cent fois p'us bell' sous le pleumag' d'aigl' qu'alle ést sour sés rob's de princesse ! 'A dit : « Sir' le roi, 'a dit, si j'été's déhor' à la grand air, 'a dit, que j' pourré's r'ouvrir mon pleumag' d'aigle à la grandeur, 'a dit, j' s'ré's cent fois p'us belle encor' que j' su's lâ ! »

Et le roi gu'i accord' de sortir déhors.

Mé', après qu'alle ést sortie déhors, 'a commence à s'enl'ver tranquill'ment, mé', quand 'a vien au-d'ssus d' la voût' d' la maison, 'a di' à sa bell'-mère :

14. *Shop* : (angl.) : Atelier, usine.

« Quiens, 'a dit, ma bell'-mère, 'a dit, Ti-Jean a vingt-six ans ; 'a dit, je l' vieillis de cinquante ans, qui gu'i deunn' soixante-et-quinze ans, et p'i' 'a dit, ça prend cent ans, à in homme à pied à gu'y allé' où c' que j' vâs, de jamais de s' mettre en frais de m' trouver, qu'i' m' trouv'râ jamais d' sa vie ! I' vâ mourir avant... ! »

Mé', on vâ dire, comm' de bonn' raison que le roi asseille à la faire abatt'e avec dés balles ; tout' l'armée tir' dessus, mé' aucun' balle y fait, aucun' plum' pârt de d'dans l' pleumage, ni r'guien en tout', et p'is qu'alle ést partie. Mé', on vâ dir' qu' 'a s'en vâ direck, lâ, elle, 'a s'en vâ direck su' lés îl's Wâwâ d' Kaliwâwâ trouver sa mère.

Mé', en arrivant, la vieill' reine étè' assé' enragée d' la voèr arriver, qu'all' la prend et qu' 'a vâ la mett' te' suit' dans lés bâss's-fôss's pour 'n en mourir lâ. Mé', Ti-Jean... on vâ la laisser lâ, elle, p'i' on vâ r'venir à Ti-Jean.

Ti-Jean arriv' d' l'ouvrage, le soèr ; sa mér' pleuré' à chaud's larme' et qu' 'a commence à conter çâ à Ti-Jean. Ti-Jean dit : « J' trouvèrai ma femme ou sinon, i' dit, j' march'rai jusqu'au bout du monde ! »

Mé', l' lend'mon matin arrivé, i' s' greille in peu d' provisions, et p'i' i' prend la forê' encor' comm' d'habitude.

Mé', aprè' avoèr marché enn' dizain' de jours dan 'a forêt, presque rendu au bout' de sés provisions, par in bon souper, i' arrive à in p'tit camp' où c' qu'i' voyé' enn' p'tit' lumiér' b'en pâle. En arrivant, i' frappe à la porte ; i' atten [entend] enn' voix qui gu'i dit d' rentrer : in vieux qu' la barb' gu'i descend quasiment jusqu'à la ceinture ! Mé', on demande... le vieux gu'i d'mande à quell' plac' qu'i' vâ. Et lâ, Ti-Jean, i' commence à gu'i raconter son histoère : qu'i' marché't pour asseyer d' trouver sa femme. « B'en, i' dit, moé, ça fa't cent ans que j' su's t-écitte, p'is, i' dit, je 'n n'ai encor' jama's vu pâsser ni attendu parler ! »

Mé', on vâ dir' que Ti-Jean couch' lâ, su' l' vieux. Et l' lend'mon matin arrivé, i' se r'greille encor' pour partir. Le vieux gu'i dit : « T' és t-aussi b'en de r'virer d' bord ! »

Mé', lâ, i' l' renvoueill' su' l' deuxieum' de sés fréres ; ça f'sé't deux cents ans qu' été't lâ, et qu' encor' que l' vieux c'ést encor' la minm' chose : i' 'n n'ava't jamè' attendu parler, ni r'guien en tout'. Couche encor' lâ, b'en couché, in bon déjeuner l' matin, et après qu'i' â pri' in bon déjeuner, le vieux dit : « Ti-Jean, i' dit, tu m' âs l'air, i' dit, à marcher terrib'e. Quiens, i' dit, tu vâs prend' més sabots, i' dit, que j' te deunne à matin ; i' dit, à soèr, tu 'n n-aurâs fait in bon bout'. »

Mé', le soèr arrivé, i' 'n n-avait fait in terribeul bout', il éta't rendu su' in d' sés frér's qu' ça faisé't trois cents ans qu'i' était lâ. Mé', en arrivant lâ, comm' de bonn' raison, Ti-Jean commence encore à conter son histoère au vieux : qu'i' marché't pour trouver sa femme, mé' aucun' possib'e, i' 'n n-avait vu aucun' trace. Mé', le vieux gu'i deunne à couché' encor' comm' d'habitude, b'en couché ;

l' matin, b'en déjeuné, mé' quand i' vient pour partir, (e)l' matin : « Quiens, i' dit, Ti-Jean, i' dit, j' te voé' ambitionné, in n-affaire énormément, i' dit, moé, tout' de quoi c' que j'ai à t' deunné' à matin, i' dit, j' m' en vâs t' deunné' in p'tit ch'val ! »

Mé', le vieux s'en vâ, i' sonne enn' bride, i' bride in p'tit jual jaun' qu' été't tout p'tit comme in p'tit poney. « Quiens ! i' dit, Ti-Jean, tu vâ' embarquer su' l' dos de c' p'tit jual-lâ. I' dit, t' apprendrâs, i' dit, lâ, i' dit, qu'on ést rendu à 'a plein' lune ; à matin, i' dit, la lune ést plein' lune ! I' dit, l' p'tit jual va s'enl'ver vers huit heure' et d'mie neuf heures, le p'tit jual vâ s'enl'ver, i' vâ prend' lés airs, i' vâ aller pâssé' au râs la lune. Mé', en t' passan au râs la lune, Ti-Jean, tâch' de t' proj'ter su' 'a lune. Si t' és capab' de te qu'nir dessus, b'en t' a'râs la vie sauve, p'is si tu timb's, b'en, i' dit, tu s'râs féni, tout' s'râ mort !

— I' dit, c'ést correck, i' dit, mon bon vieux !

— Mé', i' dit, si en tout'fois, i' dit, si tu t' croch's su' 'a lun' p'is si tu t' quiens bon, i' dit, d'mon matin, mecqu' la lun' vienn' pour(e) s' coucher, 'a vâ descend'e auprès d'enn' gross' montagne, i' dit, tu vâs voèr, i' dit, ça vâ êt' bleu pâs mal bas. I' dit, farm'-toé lés yeux, p'is jett'-toé en en-bas. Si tu t' sauves, tu t' sauv'râs ; si tu t' tues, b'en, i' dit, tu s'râs mort ! »

Et comm' de fait'! Ti-Jean fait tel comm' le vieux 'i â dit. Embarqu' su' l' dos du p'tit jual, et quant' ça vient vers neuf heures, le p'tit jual s'enleuv' dans lés airs, p'i' i' vâ l' pâssé à râs la lune. Mé', en pâssan à râs la lune, Ti-Jean s' croch' le brâs su' 'és corn's d' la lune et p'i' i' ést embarqué su' 'a lune, p'is le p'tit jual, b'en, on s'en n'accup' p'us !

Mé', aprè' avoèr ronné [to run] tout' la nuit' su' la lune, lâ, lui, i' éta't b'en fatigué, le matin, comm' le jour apparaît. Mé', la lun' s'en allé't l' long d'in flanc d' montagne, en descendant. I' dit : « Ça doit êt'e à peu prè' écitt' qu' ést la montagn' la plus haute, que la lun' pâss' la plus proch' d' la terre. »

Ti-Jean s' farm' lés yeux, fè' encor' son sign' de croix p'i' i' s'envoueille en en-bas. Mé', Ti-Jean timbe ; en arrivan à terre, i' timb' su' 'a têt' dés gros pins qu'i' y avait lâ, su' enn' branche à l'aut' Ti-Jean descend, i' s' fait pâs trop mal, jusqu'à terre. Mé', après qu'i' ést rendu à terre, i' r'gârd' çâ, i' trouv' que la lune ést haute encore in n-affaire effréyant. Mé', on vâ dir' que Ti-Jean prend la montagne en descendant, qu'i' s' mè' en descendan après la montagne. Et quand il ést rendu au pied d' la montagne, i' timb' dan enn' rout' que gu'y avé't lâ. « Et dans la route, i' dit, i' habit' du mond' par écitte, i' dit, j' su's b'en çartain : i' y â in bon ch'min ! »

Mé', Ti-Jean prend l' chemin en s'en allant. Tout en s'en allant dans l' chemin, de quoi c' qu'i' voét d'vant lui ? Deux homm's qu' étè' en train de s' chicaner ! Quand i' lés voét, i' s' cach' comme i' faut, et p'i' i' commence à lés écouter. In dit c'ést à lui, p'is l'aut' dit c'ést à lui, p'is lés v'lâ rendu' à l'épée : i's vont s' batt' tou' 'és deux. I' y en â in qui di' à l'aut'e, i' dit : « Quiens, i' dit, i' y â in homm'

de caché icitte, i' dit, on vâ l' fér' venir, p'is, i' dit, on vâ savoèr à qui qu' ça apparquient, p'is, i' dit, in d' nos deux vâ la garder ! »

Appell'nt Ti-Jean. Ti-Jean s'en vâ 'és trouver. « Pour quelle affair' que c'ést, i' dit, que vous voulez vous batt'e, més deux hommes ?

— B'en, i' dit, vous savez, mecieu, i' dit, r'gârdez c' 'tit' boul'-lâ. Alle ést gross' de minme à peu près, i' dit, on s' bât pour la p'tit' boul' que gu'i y â lâ. I' dit, on était tou' 'és deux quand on l' l'â trouvée, p'is lui dit qu' c'ést à lui, p'is moé, j' dis qu' c'ést à moé, p'is, i' dit, on s' bât pour çâ !

— Mé', i' dit, més pauvres amis, allez don au magasin, p'is rach'tez-en don in aut' semblab'e ! I' dit, vous allez 'n n-avoèr chaqueunne une.

— Ah ! oui, mé', i' ont dit, écoutez ! Dés boul's de minme, c'ést b'en malisé [malaisé] à trouver. I' ont dit, on prend c' boul'-lâ, p'i' on la rue [15] ; à 'a plac' que la boul' timbe, on timbe avec.

— Eh ! i' dit, pluss'que [puisque] c'ést enn' boul' de minme, b'en, i' dit, battez-vous ! I' dit, l' champion l'a'râ ! »

Mé', on vâ dir' qu'i's s' mette' à s' batt'e au sâb'e ; i' y en â in, p'us capab' que l'aut'e, qui fait sauter l' cou d' l'aut'e, mé', après qu' c'ui-lâ ést mort, Ti-Jean gu'i arrach' son sâb' dés mains. I' dit : « Ecouté' in peu ! I' dit, on était t'oâs. Tu l'âs gagné a'ec lui, mé', tu l'âs pâ' encor' gâgné avec moé ! »

Et Ti-Jean prend la chicane avec, et ça prend pâs grand temps que Ti-Jean gu'i fait sauter la tête. Mé', Ti-Jean prend la boule, p'i' i' commence à la ruer dans l' chemin. D'où qu' la boul' tombe, i' tombé' avec. Mé', aprè' avoèr rué la boul' de minme enn' coupeul d'heures, i' s'en aperçoét qu'i' 'n n-â encor' deux aut'e' en avant d' lui, à peu près d' la minm' tâille, qui sont encore après s' batt'e. I' s' cache in peu ; ça prend pâs grand temps qu'ils l'appellent, et Ti-Jean s'en vâ lés trouver.

En arrivant : « Dit's-moé, don, i' dit, més deux amis, pourquoi c' que vous voulez vous batt'e ?

— B'en, i' ont dit, mecieu', on s' bât justement, i' ont dit, pour c'te p'tit piéno-lâ, in p'tit piéno qu' â à peu près six pouc's cârrés.

— Mé', i' dit, més amis, allez don au magasin, p'i' ach'tez-en don in semblab'e, p'is, i' dit, vous allé' avoèr chaquin in p'tit piéno d' minme !

— Ah ! oui, mé', i' ont dit, écoutez, mecieu' ! Dés piénos d' minme, i' ont dit, on n'en trouv' pâ' à ach'ter, dans aucun magasin !

— Comment c' que c'ést ?

15. *Ruer* : Lancer.

— I' dit, vous voyez la p'tit baguett' qu'i' y â lâ ?

— I' dit, oué !

— I' dit, on prend c' p'tit' baguett'-lâ, on la hale, on fess' dessus, i' sor' in n-armée de cinq cent mille homme' en criant : commandez-nous, maître, on ést prê' à vous obéir ! On r'met la p'tit' baguett' dedans, tout l'armée ést d'dans, on la r'met dans not' poche, p'i' on s'en vâ avec.

— B'en, i' dit, pluss'que [puisque] c'ést in n-affair' de minme, battez-vous, p'is, i' dit, l' plus capab'[16] la gard'râ ! »

Mé', i' y en â to'jour' in p'us capab' que l'aut'e, qui fait sauter la tête, qui gu'i fait sauter la tête ; Ti-Jean gu'i arrach' son sâb' dan 'és mains, i' dit : « On éta't tou' 'és t'oâs. I' dit, on vâ être obligé de s' batt' tou' 'és deux ! »

Mé', Ti-Jean, ça prend pâs grand temps. Ti-Jean gu'i a fait' sauter la tête et p'is qu'i' prend le p'tit piéno et qu'il l'asseille. Après qu'i' â asseyé le p'tit piéno, i' l' met dans sa poche et p'i' i' prend sa boule, p'is le v'lâ encor' parti !

Mé', aprè' avoèr joué sa boul' de minme in deux troâs heur's de temps, i' 'n n-aperçoét deux aut'e' encor' semblab's qu' étè' après s' batt'e. « Mé', i' dit, més deux amis, pourquoi c' que vous vous battez ?

— B'en, i' ont dit, mon cher mecieu', on s' bât justement pour c'te p'tit bonnet-lâ, in p'tit bonnet qu'â à peu près trois pouc's de long, troâs pouc's de gros.

— Mé', i' dit, allez don au magasin, p'i' ach'tez-vous-en don in, in n-aut' semblab'e ! I' dit, vous allez 'n n-avoèr checun n-un. Vous avez pâs besoin d' vous batt' pour çâ !

— I' ont dit, dés p'tits bonnets d' minme, i' ont dit, on n'en trouv' pâ' à ach'ter dan aucun magasin !

— Comment çâ ?

— I' ont dit, on â 'ien qu' à prend' c'te p'tit bonnet-lâ, p'is se l'envoyer su' 'a tête, c'st in bonnet d'invisib'e, aucun' parsonn' peut nous trouver ni peuv' nous voèr, ni r'guien en tout' ! Tout' de quoi c' qu'i's font, i's nous attend'nt [entendent] parler, i' on dit, i' y â pâs d' danger pour n'us aut's !

— B'en, i' dit, pluss'que [puisque] c'ést in n-affér' de minme, battez-vous, p'is, i' dit, l' plus capab'e l'a'râ ! »

Mé', après qu'i' 'n n-â in qui a la têt' partie de d'ssu' 'és épaules, Ti-Jean gu'i arrach' son sâb'e, i' dit : « On gu'y été't tou' lés troâs ; i' dit, vâ folloèr que tu gâgne' avec moé ! »

16. *Capable* : Fort, résistant, vigoureux.

Ça prend pâ' encor' grand temps que Ti-Jean gu'i fè' encor' sauter la têt' dessu' 'és épaules, Ti-Jean gu'i arrach' son sâb'e, i' dit: «On gu'y été't tou' lés troâs; i' dit, i' vâ folloèr que tu gâgne' avec moé!»

Ça prend pâ' encor' grand temps que Ti-Jean gu'i fè' encor' sauter la têt' de d'ssu' 'és épaules, et que Ti-Jean prend l' p'tit bonnet p'is qu'il l'asseille [essaie]. Après qu'il l'â asseillé, i' l' met dans son aut' poch' de côt' [coat][17] et p'i' i' r'prend sa boul' p'is le v'lâ encore r'parti!

Aprè' avoèr parti avec sa boule, encore en jouant sa boul' tout' la grand' journée, tout encor' la grand' journée, on vâ dir' jusqu'à troâs jours, mé', au bout' de troâs jours, Ti-Jean r'timb' dan in village. Mé', dans c' villag'-lâ, comm' de bonn' raison, lâ, i' prend dés voétur's p'is qu'i' s' fait m'ner pour pâs deunné' aucun' doutance[18] à aucun' parsonn' comment c' qu'i' peut s' transporter. Mé', lés voétur's le transport'nt jusqu'à la ville.

Mé', en arrivan à la ville, i' aparçoét que la ville ést tout en deuil à la grandeur; i' sé't pâs de quoi c' que ça veut dire, mé', i' s'en vâ dan in restaurant pour prend' son souper. Mé', tout en soupan au restaurant, i' parle avec lés gârs qu'i' y avait lâ, et p'is qu' lés gens's commence' à lui dire, i' ont dit: «B'en, vous ête' étranger, icitte, mecieu'?

— I' dit, oui, i' dit, j' su's t-étranger! I' dit, s'rez-vous capab's de m' dire, i' dit, pourquoi c' que la ville ést en deuil?

— B'en, i' ont dit, c'ést la reine! La reine, icitte, alle avait troâs princesses; y en â un' qui l'â trahie, y en â un' qu'â r'tardé énormémen avant d' s'en v'nir, et p'is lâ, alle ést arrivée, ça fè' à peu près troâ' ou quat' jours, et p'i' alle a été mi' dans lés bâss's-fôss's pour attend' jusqu'au temps qu' 'a soeill' morte avant d' sortir. Et quand 'a s'râ morte, la vill' s'râ tell' qu'alle était, en joie comme auparavant!»

Mé', on vâ dire, comm' de bonn' raison, qu' Ti-Jean s'aparçoét t'ut suit' qu'il ést rendu su' lés îl's de Wâwâ d' Kaliwâwâ! Et comment fair' pour allé' aux bâss's-fôsses? Mé', Ti-Jean commence à parcourir la vill' d'in bor' à l'aut'e, d'in traver' à l'aut'e, pour v'nir à trouver la place où était la bâss'-fôsse. Mé', tout en pâssant l' long du château, i' aparçoét b'en sa bell'-mér' qui parle, tout çâ, la reine, mé', i' aparçoét l' tourn'-de-clés [porte-clés] qui s' prom'nait de long et d' large. Mé', tout en s' prom'nant d' minme, Ti-Jean prend son bonnet d'invisib' sans fair' voèr(e) r'guien en tout' et qu'i' se l'envoueill' su' la tête, et Ti-Jean commence à s' prom'né' a'ec le tourn'-de-clés. Mé', rendu à six heures, la rein' gu'i dit, 'a dit: «Quiens, 'a dit, tu vâ' aller voèr aux bâss's-fôsses, pour 'oèr si 'a 'n n-â encor' pour b'en longtemps à viv'e!»

17. *Coat* (angl.): Blouse, veston.
18. *Doutance*: Doute, soupçon, vague appréhension.

Mé', on vâ dir' que l' tourn'-de-clés, s'en vâ aux bâss's-fôsses. Ti-Jean l' suit. Mé', en arrivan aux bâss's-fôsses, Ti-Jean rent'e avecque l' tourne-clés, parle à la princesse, mé', i' r'ssort. Ti-Jean r'ssor' avec et qu'il le suit tout l' temps. Et, en pâssant, i' di' à la vieill' reine, i' dit: « 'A s'en vâ pâs mal. I' dit, j' cré's b'en qu' demon matin qu' 'a s'râ morte; i' dit, alle a fait' trouvaill' d'in bébé, p'is, i' dit, d'mon matin, 'a s'râ morte; i' y âs pâs d'accupation ! »

Mé', le tourn'-de-clés s'en vâ cheu' z-eux. En arrivant, i' rent'e, i' prend lés clés p'i' i' lés 'croch' dans sa chamb'e, et que Ti-Jean, sour son bonnet invisib'e, l'avait sui' jusque dans sa chamb'e.

Mé', après qu'il ést sorti dans la chamb'e, Ti-Jean décroch' lés clés et qu'il lés met dans sés poches, p'is prend la porte et p'is qu'i' r'pâr' en sortant. Et du moment qu'i' ést sorti, i' s'en vâ direck aux bâss's-fôsses, qu'i' rouv' lés porte' et qu'i' s'en vâ s' mett' tout près d' la cellul' d' la princesse. Mé', du moment qu'i' ést rendu lâ, 'a lavé't son p'tit bébé p'is qu' 'a commencè' à gu'i parler, 'a gu'i disait tout's sort's de choses, qu' 'a 'n n-avait pâs pour longtem à viv'e, et p'is que lui allait mourir pareil comme elle. Mé', quand Ti-Jean voét çâ, prend son bonnet p'i' il l' leuve in p'tit peu et que le bebé l'aparçoét. Et, le bebé, en l'aparcevant, i' lâche in cri « peupâ ! » Sa mér' commence à gu'i dire, 'a dit: « J'ai jama's vu in enfant si jeune, parler ! 'A dit, ton pér' peut pâ' êt'e écitte ! 'A dit, ton pére avait vingt-six ans; je l' l'ai vieilli d' cinquante ans, qui gu'i deunn' soixante-et-quinze ans, ça prend cent an à in homme à pied à v'nir écitte. 'A dit, jamais que j' crèrai ton pére écitte ! Ton pér' peu' êt' mort; seul'ment, 'a dit, c'ést enn' vision que t' âs d' minme ! »

Mé', on vâ dire, pour la deuxieum' fois, que Ti-Jean r'leuve encor' son bonnet: c'ést encor' la minm' chose: le p'tit bebé crie encor' la minm' chose. « Mé', 'a dit, pluss'que c'ést in n-affér' de minme, 'a dit, Ti-Jean, si t' és mort, 'a dit, monteur-toé ! Mor' ou vivant, 'a dit, j'ai pâs pêur de toé !

— Ti-Jean prend la parole: i' dit, non, bell' princesse, i' dit, j' su's b'en vivant, i' dit, b'en p'u' en santé que t' és lâ, toé ! »

Mé', Ti-Jean r'prend son bonnet d'invisib' p'is qu'i' l' leuv' tranquill'ment pour pâs gu'i fér' pêur. Mé', quand alle ést b'en rassurée, i' pâr' et p'is s'en vâ la trouver, et lâ, i' s'assi' avec, commence à gu'i parler.

Mé', on vâ dir' que Ti-Jean gu'i deunn' beaucoup d' quoi à manger pour la renforcir in peu, et qu'i' la gard' lâ pendan in cinq ou six jours; et Ti-Jean sorté't et p'i' i' voyagé't dans la ville, et qu'i' gu'i laissait prend'e in peu d' capacité. Et du moment qu' la femme a pris d' la capacité, le tourn'-de-clés trouvé't qu' c'étè' in affére énorme: i' 'a soégnait pâs ni r'guien, et p'is qu' 'a prena't d' la force et p'is qu' 'a avé't l'air à r'venir à vue d'œil. Mé', la vieill' rein' dit, 'a dit: « Tu sé's pâs de quoi ça dépend ? 'A dit, j' cré's b'en, 'a dit, que si 'a veut pâs mourir de

minme, 'a dit, on la f'râ tuer, 'a dit, soét gu'i couper l' cou ou la pend'e ou que'qu' chose, 'a dit, vâ fouloèr s'en clairer [to clear][19] ! »

Mé', on vâ dire, comm' de bonn' raison, que Ti-Jean, lui, sour son bonnet d'invisib'e, i' se qu'né't [tenait] quésiment tout l' temps lâ ; i' savé't tout'. I' dit : « A soèr, i' dit, ça vâ êt' pâs mal mon temps, i' dit, d' décoller[20] ! »

Mé', on vâ dir' qu'i' s'en vâ, l' soèr, la trouver, et qu'i' 'a prend, qu'i' gu'i a deunné in bon souper, qu'alle a b'en mangé ; ramâss' dés couvart's de lain' qu'i' y avait lâ, et qu'i' s' fè' in bon sac, qu'i' la prend p'is qu'i' la met dans l' sac a'ec son bebé. « B'en, à quell' place que tu vâs, Ti-Jean ?

— Ah ! i' dit, que j'a'lle oû c' que j' voudrai, i' dit, tu vâs m' sui're ! »

Et Ti-Jean éta't in p'tit homme, pâs b'en b'en gros, mé' pâs mal capab'e. I' s' la mè' en bretell' su' l' dos, p'is son bebé su' l' brâs. Ah ! te' suite en sortant dés bâss's-fôsses, i' prend sa boule, p'i' i' commence à la ruer. Mé', on vâ dire, où c' qu' la boul' tomb' qu'i' timbe avec. Ça prend pâs grand temps qu'i' a fait' in bout' de ch'min. I' march' de minm' tout' la nuit' jusqu'à l' lend'mon matin avant la l'vée du saleil. Avant la l'vée du saleil : « Quiens, i' dit, à c'tte heure, on vâ se r'posé' in peu !

— Oui, mé', 'a dit, Ti-Jean, 'a dit, c'ést comme r'guien d' t'avoèr deunné d' la misère, 'a dit, t' és b'en çortain, 'a dit, que on vâ mourir pareil ! 'A dit, ma mère, à matin, en s' réveillant, 'a vâ savoèr qu'on ést parti dés bâss's-fôsses, 'a vâ nous trouver, eill' z-en pâs pêur, 'a vâ nous trouver ! 'A dit, j' te garantis, p'is, 'a dit, on vâ êt' mi' en mass' de sel écitte !

— Accup'-toé pâs d' çâ, i' dit, bell' princesse ! I' dit, accup'-toé pâs d'elle ! I' dit, ta mère, j' la trim'rai[21] b'en, moé ! »

Mé', après, comm' de bonn' raison, que l' saleil se leuve, lâ, p'is qu' la princesse... que la reine ést l'vée, le tourne-clés s'en vâ aux bâss's-fôsses. En arrivan aux bâss's-fôsses, la princesse ést partie avec son bebé ! I' s'en vient, qu'i' r'dit çâ à la reine ; la rein' prend son pleumag' d'aigle, 'a se l'envoueill' su' 'és épaule' et p'is qu' 'a s'enleuve. La v'lâ partie dans lés airs.

Mé', on vâ dir' que la princesse étè' assi' avec Ti-Jean su' in rocher, qui r'gârdait d'in bor' à l'aut'e. 'A voé' in nuag' qui s'en vient, in gros nuag' rouge. « Quiens ! 'a dit, Ti-Jean, voés-tu le nuag' roug' qui s'en vient lâ ?

— I' dit, oui, i' dit, je l' voés b'en !

19. *Clear* [to] (angl.) : Libérer, débarrasser.
20. *Décoller* : Déguerpir, partir précipitamment.
21. *Trim* [to] (angl.) : Arranger, maîtriser.

— B'en, 'a dit, çâ, c'ést ma mère ! 'A dit, alle ést enragée in affaire énorme, alle ést rouge, en feu ! 'A dit, on vâ êt' mi' à mor' en arrivant. 'A dit, tu peux fair' ton sign' de croix.

— I' dit, i' y â pâs d' danger ! I' dit, j' te garantis ! »

En arrivant, la rein' s'en vient qui s' jette à râ' 'és aut's, 'a dit : « Mon ver de terre, 'a dit, c'ést pâ' assez, 'a dit, qu' tu t' â' accupé d' ma princess' sans v'nir m' la volé' écitte ? 'A dit, j'ai quésimen envie de t' mett'e en mass' de sel te' suite !

— I' dit, vâ pâs trop vite, vieill' reine ! Prends ton temps ! I' dit, on vâ s' parler ! »

Mé' la rein' veut pâ' attend' raison. 'A deunne in coup d' pied su' l' rocher, i' sor' in armée d' cinq cents hommes, en criant : « Commandez-nous, maîtresse ! On ést prê' à vous obéir ! » Mé', quand Ti-Jean... « Quiens, 'a dit, tu doés voèr de quoi c' qu'i' y â d'vant toé, 'a dit, Ti-Jean ? »

Mé', Ti-Jean hal' son p'tit piéno qu'i' avait dans sa poche, p'is hal' la baguett' p'i' i' en deunne in p'tit coup d'ssus, i' en sort cinq cent mille en criant : « Commandez-nous, maître, on ést prê' à vous obéir ! »

Mé', quand la rein' voé' in armée aussi féroc' contre la sienne, p'i' ell' qui 'n n'â r'guien qu' cinq cents, p'is l'aut' qui 'n n'a cinq cent mille, 'a commence à vouloèr le r'gârdé' en plein' fac' p'i' à vouloèr gu'i parler. Mé', Ti-Jean prend son bonnet d'invisib'e, i' s' coll' le long d' la princesse, i' se l'envoueill' su' 'a tête : i's sont tout' à l'abri ! Mé', la rein' se r'vir' de bord, 'a dit, Ti-Jean, 'a dit, à quell' plac' que t' és, 'a dit ?

— I' dit, j' t-écitte ! J' su's b'en proch' de vous ! I' dit, parlez, i' dit, que j' vous écoute ! »

'A commence à parler, mé' Ti-Jean veut pâs la crèr' ni r'guien en tout'. I' dit : « Écoutez, i' dit, vieill' reine, i' dit, moé, au jour d'aujourd'hui, i' dit, je r'tourn'rai pâ' à vot' château, i' dit, j'irai dans d'aut's places ! »

Mé', on vâ dir' que lâ, la rein' fè' autant d' sés pieds et d' sés mains pour asseyer d'avoèr Ti-Jean, pour le ram'né' au château. Mé', Ti-Jean veut pâs gu'y aller !

Et Ti-Jean s'en vâ dan enn' vill' qu'i' avait pâs mal loin de lâ, avec sa boule et p'i' i' s'installe in peu, et qu'i' attend d'aut's nouvelles.

Mé', on vâ dir' qu'i' ést lâ pendan in sept à huit ans, et que lés deux princesse' étaient marguiée' avec dés princes, et que la reine ava't jama's voulu donner sa couronne, ni sa couronn' de reine, ni la couronn' de roi à sés princes, et qu'alle étriv' tout l' tem à Ti-Jean.

Mé', on vâ dir' que Ti-Jean était rendu a'ec troâ' ou quatre enfants. Par enn' bonn' journée: «Quiens! i' dit, c'ést l' temps, i' dit, qu'on part' p'is qu'on s' transport' su' lés Îl's Wâwâ d' Kaliwâwâ!»

Et lâ, i's s' prenn'nt dés voétures, dés chars, dés cârrosses, de tout' de quoi c' qu'i' leu' faut et qu'i's parte' en s'en allant. Et on vâ dir' qu'i's s' transporte' à la ville.

Mé', du moment qu'i's sont rendu' à la ville, la rein' veu' asseyé' à faire l'vé' in armée; mé' l'armée d' Ti-Jean ést encor' b'en plus fort' qu'il étè' auparavant, et que Ti-Jean s'en vien au château. Et, en arrivan au château, on prend Ti-Jean et p'i' on l' couronne roi, et la princess' reine, et p'is que lâ, Ti-Jean a continué à ronner [to run] dans la ville, pareil comme i' avait ronné lés deux villes. C'étaient deux roi' uni' ensemb'e, et p'is, i' ont tout' él'vé leu' famill' de minme.

Et p'is, quant' j'ai pâssé par lâ, j'ai compté sept!

12 — GÉNÉRAL MOUSSON

Il vous fera peut-être plaisir de m'entendre raconter qu'une fois, dans une ville, vivait un roi père de deux seuls héritiers, deux enfants, un garçon et une fille. Le jeune prince s'appelait Général Mousson.

D'une journée à l'autre, les enfants se développaient. À l'âge d'une douzaine d'années, le jeune prince commence à faire la chasse et la petite princesse le suit. Un jour qu'ils sont dans la forêt, en faisant un tour de chasse, ils entendent une voix qui crie : « Au secours, Général Mousson, au secours ! » Le jeune garçon veut se diriger vers la voix, mais sa petite sœur le retient. « Je reviendrai demain matin, seul, dit-il. Si la voix m'appelle, je marcherai vers elle ».

Le lendemain matin, le jeune prince prend la même route et arrive au même endroit. Encore une fois, la voie crie : « Au secours, Général Mousson, au secours ! » Comme il est seul, il avance dans la direction de la voix, jusqu'à environ trois heures de l'après-midi.

Il parvient bientôt à une large rivière. La voix continue à l'appeler de l'autre rive du cours d'eau. Alors le prince s'écrie : « Voix, malheureuse voix, puisque tu m'as fait venir jusqu'ici, fais-moi un pont pour que je traverse ! » À peine a-t-il terminé sa phrase que le pont apparaît. Général Mousson franchit le pont, s'avance au pas de course, encore une vingtaine de minutes, en se guidant toujours sur la même voix. Soudain, il arrive à un immense parterre entourant un château. Il se dirige droit vers le château. Il frappe à la porte ; une voix de vieillard lui dit d'entrer. Celui-ci lui dit : « Te voici enfin, Général Mousson ! »

— Eh ! oui, bon vieillard, répond le jeune prince, me voilà ! Mais dites-moi, pour quelle raison vous m'avez appelé ici ? »

— Tu ne le sauras que dans trois jours ! » dit le vieil interlocuteur.

Le soir, après le souper, le vieillard dit au prince : « Je vais te montrer quelque chose, Général Mousson, et tu vas voir ce que tu auras à faire ! » Il l'amène dans un salon où se trouve une statue de sel : « Ça, dit-il, c'est la plus belle femme que l'on ait encore jamais vue sous le soleil. Ce soir, continue-t-il, trois hommes vont venir ici ; je réponds de ta vie, mais à condition que tu ne parles pas. Je le répète. Il ne faut pas que tu parles ! »

Le souper terminé, le vieillard conduit le jeune prince dans sa chambre. Le prince enlève ses vêtements et se met au lit. À dix-huit heures, voilà trois hommes qui font

leur entrée dans le château. En entrant, l'un des trois nouveaux venus saisit un jeu de cartes sur la table et le lance en l'air en criant : « Manivole, manivole ! » Un autre dit : « Trahison, trahison ! » Et le troisième d'ajouter : « Tiens, il y a un jeune homme ici ! Nous allons le chercher, et il jouera une partie de cartes avec nous ! » Ils emmènent le jeune prince à la table et le forcent à jouer. Mais, au cours de la partie, ils vont voler dans la main de Mousson toutes ses bonnes cartes qu'ils remplacent par de mauvaises. Le jeune joueur ne souffle mot. Après une vingtaine de minutes de ce jeu, les visiteurs montent le ton. « Tu vas parler ! » lui disent-ils. Les trois hommes se placent alors en triangle et se servent du jeune homme comme d'une balle, chacun le lançant à son voisin.

Dans de telles conditions, après quelques minutes, Mousson ne se sent plus capable de parler, même s'il l'avait voulu ! Cependant, les trois bourreaux devaient quitter la place à dix-neuf heures et demie. Aussitôt que l'horloge sonne le coup de la demie, ils abandonnent leur victime par terre et quittent le château. Le vieux accourt alors, relève Mousson, le dépose sur son lit et le frotte soigneusement avec le contenu d'un petit pot d'onguent merveilleux. Le prince s'endort et profite toute la nuit d'un sommeil reposant.

Le lendemain matin, le vieux va le réveiller : « Lève-toi, dit-il, fais ta toilette et viens déjeuner ! Ce matin, j'ai encore besoin de toi ! » Le prince se lève et fait sa toilette. « Comment te sens-tu ? demande le vieillard.

— Je ne suis pas trop brisé, répond le prince.

— Tu n'as qu'à ne pas parler, et ta vie ne court aucun risque ! » répète le vieux.

Après le déjeuner, le vieillard suit Général Mousson. Ils débouchent dans la salle où se trouve la statue de sel. Général Mousson constate alors que la princesse est bien vivante, des pieds aux genoux. « Regarde, dit le vieux, la jambe de cette femme-là. Vois comme elle est bien faite ! » Général Mousson n'est pas très loquace. Il passe la journée au château.

Le soir arrivé, le vieux a encore un entretien avec le prince. « Ce soir, dit-il, les tortionnaires vont arriver à dix-neuf heures moins quart ou dix-neuf heures, et vont repartir vers dix-neuf heures et demie ou vingt heures moins quart. Tu n'a qu'à ne pas parler. Ne crains rien pour ta vie ! »

Ce soir-là, tout se déroule comme la veille. Les trois hommes essaient encore de le faire parler ou chanter, car il était bon chanteur, mais ne peuvent rien obtenir ! » Tu vas pourtant parler, ce soir ! » hurlent-ils. L'un des trois va alors chercher trois grandes fourches à six fourchons, et les distribue aux visiteurs. Ensuite, ils piquent leurs fourches dans le fessier du prince et se lancent ce dernier l'un à l'autre. Ces mauvais traitements rendent bientôt Mousson incapable de parler ! Et le jeu continue jusqu'à dix-neuf heures et demie, moment où l'horloge signale aux trois hommes la fin de leur besogne. Ils laissent leur victime sur le plancher et disparaissent dans l'embrasure de la porte. Le vieux s'élance aussitôt vers le prince, le prend dans ses bras, le couche sur un

lit et le frotte soigneusement de son onguent merveilleux. Général Mousson se repose encore toute la nuit.

Le lendemain matin, le vieux se charge de nouveau de réveiller Général Mousson ; et après le déjeuner, il lui montre des résultats encourageants : la princesse est maintenant vivante des pieds jusqu'à la ceinture ! Le vieillard fait admirer au prince la taille impeccable de la princesse. Général Mousson passe le reste de la journée au château.

Le troisième soir, le vieux prévient encore le prince : « Aujourd'hui, dit-il, les trois hommes vont être trois fois plus sauvages que les premiers soirs. Mais, encore une fois, je t'avertis de ne pas parler. Ta vie n'est pas en danger ! »

Bientôt, les trois hommes arrivent ; ce sont trois géants, le père et ses deux fils. Le père ne prend pas la peine de consulter les cartes ; il s'en va directement à la chambre de Général Mousson et le ramène dans la salle. « Ton père était bon conteur d'histoires, lui dit-il en le tirant vers la table. Tu vas nous en conter une ! » Mais Général Mousson n'ouvre pas plus la bouche que les autres soirs. « Ce soir, tu vas sûrement parler » ! dit le chef.

Celui-ci donne alors ses ordres au plus jeune : « Va dans la cave, allume le feu sous le chaudron qui contient environ quarante pots d'huile ; et quand l'huile bouillera, tu me le diras ! »

On annonce bientôt que l'huile bout, et les bourreaux bousculent Mousson dans la cave. « Tu vois le chaudron, dit le chef au prince ; si tu ne parles pas, on te jettera dans l'huile bouillante ! » Mais le prince ne dit pas un mot. Alors, les géants le plongent dans le récipient d'huile bouillante. Après quelques minutes, le prince remonte à la surface, bien rôti, bien jaune. Ils le saisissent avec une grande fourchette à viande, le traînent en haut sur une table et commencent à le débiter à l'aide de leurs couteaux. Mais comme ils vont prendre leur première bouchée, l'horloge sonne vingt et une heures. C'est l'heure fixée pour leur départ. Ils abandonnent leur victime sur la table et se retirent rapidement.

Le vieux gardien du château est encore là. Il ramasse les morceaux de Mousson, les remet en place, reprend son pot d'onguent, en frotte soigneusement le prince et le couche dans son lit.

Le lendemain, le vieux vient le réveiller : « Comment va la carcasse ce matin, Général Mousson ? »

— Je me sens pas mal endolori !

— Je t'avais dit de ne pas parler et de ne pas craindre pour ta vie. Ce matin, tu es débarrassé de tes tourments ! »

Avant de prendre le déjeuner, ils se rendent au salon pour rendre visite à la princesse. C'était la plus belle femme qui s'était jamais vue. Ils l'amènent à table et

l'invitent à déjeuner avec eux. Le prince passe toute la journée au château et s'entretient tantôt avec la princesse, tantôt avec le vieillard.

Vers trois heures de l'après-midi, ce dernier interpelle Général Mousson : « Viens ici, j'ai un service à te demander ! » Il entraîne le prince près de la porte du château. « Général Mousson, dit-il, vois-tu la hache placée là-bas ?

— Oui, je la vois !

— Prends cette hache, rends-toi dans ce bosquet d'ormes et rapporte-moi trois racines de cet arbre. Chaque racine doit avoir un mètre de longueur et de diamètre variable : l'une devrait mesurer au plus petit bout, six millimètres, l'autre douze, et la troisième, deux centimètres et demi. J'ai un urgent besoin de ces racines ! » Général Mousson accomplit ce travail comme le vieux le lui a demandé et lui apporte les trois racines exigées.

À l'heure du coucher, vers vingt heures trente ou vingt et une heures, le vieux dit à Général Mousson : « Ce soir, ce n'est pas toi qui couches avec ta femme, c'est moi ! Et je te défends d'accourir, quel que soit le bruit, les cris, les sons ou les plaintes que tu puisses entendre. Autrement, un grand malheur peut t'arriver ! »

Le vieux entre alors dans la chambre en compagnie de la princesse. Dix minutes plus tard, Général Mousson commence à entendre des cris et des plaintes venant de la chambre, si bien qu'il croit le château en danger de s'écrouler. Le vieux utilise ses trois racines. Bientôt ces racines ne sont plus que de douze ou quinze centimètres de longueur. À ce moment, la princesse a déjà vomi sept petits serpents d'environ trente centimètres de longueur. Le vieux sort alors de la chambre. « Général Mousson, dit-il va maintenant retrouver ta princesse et demeure avec elle ! Je puis t'affirmer que tu as la meilleure femme de la terre. Moi, je ne puis être plus longtemps ici, je m'en vais ; tu ne me reverras jamais plus ! » Le prince va rejoindre sa princesse. En entrant dans la chambre, Mousson est reçu par des éclats de rire.

Général Mousson vit environ six mois au château en compagnie de la princesse. Il s'entend très bien avec sa femme ; il ne peut souhaiter vie plus heureuse.

Dans la ville voisine, il y avait un roi, un roi vassal. Un bon jour, il se fait déclarer une guerre des plus cruelles. La femme de Général Mousson, en qualité de princesse, lit tous les journaux et se met au courant de cette guerre. Elle dit à son mari : « Général Mousson, tu vas aller à la guerre et tu vas remporter la victoire. Mais, je sais que ce roi-là a trois princesses, et je suis certaine que tu vas me trahir. Cependant, quand tu m'auras trahie, quelqu'un décidera de te trancher la tête. Demande-lui d'attacher ton corps sur le dos de ton cheval et de lancer l'animal en direction de ton pays. Moi, je m'occuperai du reste ! »

Général Mousson s'équipe et se rend à la guerre. En peu de temps, il remporte la victoire. Le roi le ramène alors à son château et lui dit : « Tu vois mes trois princesses : prends celle que tu voudras. Je suis prêt à te la donner en mariage. » La plus jeune des

trois était très jolie : « Sire mon roi, dit Mousson, si je dois en épouser une, c'est celle-ci que je vais choisir ! »

Mais la princesse élue était déjà promise au Grand Vizir du roi. Il fallut cependant obéir à l'ordre royal, et le mariage eut lieu. Le Grand Vizir, lui, pris de jalousie, essaya, de toutes les façons, de trouver un moyen de se débarrasser de Général Mousson.

La guerre terminée, Mousson, grand chasseur, partait tous les jours à la chasse avec le roi. Le Grand Vizir en profitait pour passer ses journées avec la jeune princesse, au château. Un bon jour, il lui demande : « Ne connaîtrais-tu pas le secret qui protège la vie de Général Mousson ? » Elle répond négativement, mais promet de s'en informer, le soir même, et de lui donner la réponse, le lendemain.

Le soir, après que Général Mousson est revenu de la chasse et après le souper, il se retire dans sa chambre avec sa princesse. Celle-ci lui demande : « Pourrais-tu me dire ce qui protège ta vie contre les balles, les sabres ou les boulets ? »

— Ah ! c'est un secret que tu n'as pas besoin de savoir, ma femme !

— Bien sûr que j'ai besoin de le savoir, reprend la princesse. C'est peut-être quelque chose que tu portes sur toi et que, par mégarde, je pourrais t'enlever. Ta vie pourrait être en danger !

— Eh bien ! Tu as sans doute raison. Voilà ! Tant que je garderai l'habit que je porte maintenant, tu n'auras jamais raison de craindre pour ma vie ! Personne ne peut y porter atteinte ! » La princesse prend bien garde de ne pas oublier cette déclaration.

Le lendemain matin, Général Mousson part encore à la chasse. Le Grand Vizir arrive assez tôt et la princesse lui raconte sa conversation avec Mousson. Le Grand Vizir, lui aussi, avait bien remarqué la couleur, les mesures, le style de l'habit de Général Mousson. Il va donc chez un tailleur, choisit une étoffe de la même sorte, fait confectionner un habit en tous points semblable à celui de Mousson et l'apporte à la princesse.

Rentré assez tard de la chasse, ce soir-là, Général Mousson est très fatigué. Il causait avec sa femme et plaisantait avant de se coucher, quand le roi vient lui dire : « Prépare-toi de très bonne heure, demain matin, nous partirons plus tôt que ce matin ; il faudrait être prêt à cinq heures, si nous voulons aller chasser encore plus loin ! »

Juste avant que le prince ne se mette au lit, sa femme lui apporte un grand verre de vin, auquel elle a ajouté deux cuillerées de somnifère, et le lui donne. « Tiens, Général Mousson, bois ce vin ! Tu dormiras mieux, ta nuit sera plus reposante et demain matin, tu te sentiras tout ragaillardi ». Le prince prend le verre et le vide d'un trait. Dix minutes plus tard, il dort d'un lourd sommeil artificiel.

Sa femme se lève, alors, prend l'habit de son mari et le range soigneusement dans un tiroir spécial. Puis, elle prend l'habit neuf que le Grand Vizir a apporté et le met à la place de celui de son mari. L'épouse de Mousson exécute cette manigance à l'insu de son mari qui dort d'un sommeil de plomb. Il n'a aucune connaissance de cette

trahison. Le lendemain matin, Mousson se réveille plus tard que prévu. Déjà le roi se promène sur la galerie en attendant le chasseur. « Seigneur ! se dit ce dernier, je suis en retard ! Le roi m'attend. Il faut que je fasse vite ! » Il s'habille en toute hâte, attrape son sac de provisions préparé la veille, renonce à son déjeuner, ramasse son fusil et part rejoindre le roi.

Les deux compagnons s'éloignent dans la forêt. Vers huit heures, le roi dit à Général Mousson : « Tiens, j'ai oublié ma montre ! Quelle heure as-tu, toi, à ce moment ? » Celui-ci commence à fouiller dans ses poches, mais il n'y trouve pas sa montre. Il remarque, alors, que son habit est tout neuf, entièrement propre. Il s'écrie : « Sire mon roi, retournons à la maison ! Ce matin, j'ai été trahi ! »

Mais on se doute bien que le Grand Vizir est déjà rendu au château depuis longtemps et qu'il a revêtu l'habit merveilleux de Mousson. Quand il voit revenir le roi en compagnie de Général Mousson, il sort sur le balcon et attend. « Général Mousson, dit-il, ce matin, je te provoque en duel. On verra bien lequel des deux va être vainqueur !

— Ah ! répond Mousson, je suis sûr que le jeu ne durera pas longtemps, et que tu vas m'enlever la vie. Mais, j'ai une faveur à te demander. Lorsque tu m'auras tranché la tête, attache mon corps sur le dos de mon cheval, ma tête encore attachée à mes épaules, puis lance mon cheval dans la direction de mon pays !

— Foi de roi que suis, enchaîne le roi, si le Grand Vizir ne le fait pas, moi, je le ferai ! »

Le duel s'engage. En peu de temps, le Grand Vizir avait trouvé cinquante bonnes occasions de couper le cou à son adversaire, alors que celui-ci n'en avait trouvé aucune. Mais quand Mousson est à bout de forces, il se jette à genoux et dit au Grand Vizir : « Tiens, je suis épuisé, c'est le temps de me trancher le cou ! » Le Grand Vizir appuie sa main sur la tête de Mousson et, d'un seul coup, lui tranche le cou. Comme promis, le roi place le cadavre du général sur son cheval et le renvoie dans son pays. Nous allons maintenant quitter le Grand Vizir pour revenir à la princesse, première épouse de Général Mousson.

Celle-ci se berçait tous les jours sur la galerie. Mais ce jour-là, elle voit venir le cheval portant le cadavre de son mari. Dès que l'animal s'arrête à la porte du château, la princesse coupe les liens et transporte son mari sur le lit où le vieux avait l'habitude de le faire coucher. Elle va ensuite chercher le pot d'onguent merveilleux dont elle avait conservé le secret, et elle frotte soigneusement le cou de son mari et le soude à la tête. Comme les autres fois, Mousson reprend vie.

Le lendemain matin, elle a un entretien avec son mari. « Tu as maigri, Général Mousson, dit-elle ; tu as eu beaucoup de misère. Mais je t'avais prévenu que tu me tromperais. Cependant, ce malheur n'a plus d'importance ; un jour, tu prendras ta revanche ! » Elle se met alors à le soigner et fait si bien qu'en un mois, Mousson est redevenu gros et gras, beau comme au moment de leur mariage.

Un bon jour, la princesse lui dit : « Aujourd'hui, Général Mousson, c'est le temps de prendre ta revanche ! Tu vas aller chez le roi.

— Mais, qu'est-ce que je vais aller faire chez le roi ?

— Ne t'inquiète pas. À la porte de la ville, tu vas rencontrer un petit garçon. Tu vas voir, à peu de distance de là, une vieille écurie. Demande à cet adolescent de se servir de l'écurie pour vendre des chevaux à son profit, c'est-à-dire qu'il gardera tout le prix de la vente. Chaque matin, il vendra un cheval, mais il réservera la bride et la selle qu'il aura soin de rapporter dans l'écurie. Chaque matin, il aura un cheval à vendre. Ne t'inquiète pas de la suite. »

Tout se passe comme prédit. Le jeune homme, âgé d'environ vingt ans, ne refuse pas l'offre de Général Mousson. Le lendemain matin, en arrivant à l'écurie, le jeune homme voit le plus beau cheval blond qu'il ait vu dans sa vie. Il le bride, le selle et s'en va au marché en criant : « Argent pour mon cheval, argent pour mon cheval ! »

— Combien pour ton cheval ? demande un acheteur.

— Deux cents dollars, mais je garde ma bride et ma selle ! »

L'homme lui verse alors la somme demandée, et le jeune homme vient déposer la bride et la selle dans la petite écurie.

Le lendemain matin, le jeune vendeur trouve dans son écurie un cheval semblable, sauf que c'était un cheval noir. Le roi entend aussitôt parler qu'il se vend des chevaux de grande valeur pour un prix ridicule, et que ces chevaux sont si beaux qu'il n'en a jamais vu de tels dans son écurie. « Je vais aller moi-même au marché demain matin ! » dit-il.

Le troisième matin, le jeune vendeur trouve un cheval gris et le conduit encore au marché : « Argent pour mon cheval, argent pour mon cheval ! » Le roi arrive alors, met la main sur la bride du cheval et dit : « Combien vaut ton cheval, mon garçon ? »

— Sire le roi, répond celui-ci, c'est cinq cents dollars, mais je ne vends pas ma bride ni ma selle !

— Bien, reprend le roi, quand on paie un cheval cinq cents dollars, la bride et la selle vont avec le cheval ! »

Il donne alors cinq cents dollars au jeune homme, puis il monte en selle et conduit le cheval dans son écurie. C'était réellement le plus beau cheval qui ait été vu au château. Il fait alors venir le Grand Vizir pour admirer l'animal.

Celui-ci arrive, examine le cheval sous tous les angles, puis s'en va trouver le roi : « Si vous voulez m'en croire, Sire le roi, on devrait ôter la vie à ce cheval-là, le jeter dans un brasier pour le détruire jusqu'au dernier poil. Pour moi, ce cheval porte la marque de Général Mousson ! »

Il y avait au château une servante qui était curieuse comme une belette. « Avant que l'on mette ce cheval à mort, se dit-elle, il faut que j'aille le visiter ! » La voilà à

l'écurie en train d'admirer le cheval. « Ah ! c'est bien le plus beau cheval que j'aie jamais vu ! »

Tout à coup, le cheval prend la parole. « Ma bonne servante, dit-il, si tu voulais me sauver la vie, tu en aurais une bonne occasion, ce matin. »

— Comment, reprend la fillette toute surprise, tu parles ? »

— Eh oui ! Je suis Général Mousson !

— Qu'est-ce que je peux faire pour te sauver la vie ?

— Voilà, bonne servante ! Quand les bouchers viendront me tuer, tu te promèneras près d'eux ; quand ils vont me piquer le couteau dans la gorge, trois gouttes de sang vont gicler et se loger dans ton tablier. Tu vas leur dire : « Méchants bouchers, vous me salissez toute de sang ! » Il vont te dire des injures, mais ne t'en occupe pas. Prends ton tablier et va l'enterrer dans le coin du jardin qui se trouve juste en face de la fenêtre du roi. C'est tout ce que je te demande ! »

Tout se passe comme prévu. Quand le boucher pique son couteau dans la gorge du cheval, le sang gicle sur le tablier de la servante. Celle-ci se plaint au boucher qui l'injurie... Elle file enterrer son tablier dans le jardin.

Le lendemain matin, le roi est réveillé d'une façon bizarre. Trois magnifiques pommiers, dont le sommet effleure le toit du château, chantent les plus beaux airs que le roi ait jamais entendus. Tout émerveillé, le roi commence à les regarder et à les examiner. Puis, il fait venir le Grand Vizir pour inspecter ces pommiers-là. Celui-ci en regarde tous les aspects. « Sire le roi, dit-il, ce sont les plus beaux pommiers que j'aie vus et ils chantent les plus belles mélodies que j'aie jamais entendues. Mais il faudrait faire venir des bûcherons, les faire couper et en extirper de la terre la moindre racine. De plus, il faudrait allumer un bon brasier pour brûler toute trace de cet arbre. Ce dernier porte aussi la marque de Mousson, et il pourrait nous apporter grand malheur ! »

Le roi envoie alors chercher de bons bûcherons pour abattre les pommiers, en arracher les racines de façon qu'il n'en reste rien en terre et tout jeter soigneusement dans le feu. Mais la servante, curieuse comme toujours, s'en va visiter ces pommiers avant qu'on ne les fasse disparaître. Elle s'approche donc des arbres et commence à s'exclamer : « Ce sont réellement trois beaux pommiers et ils sont d'une hauteur impressionnante !

— Oui, belle servante, dit l'un des pommiers. Si tu voulais me sauver la vie, tu aurais encore une belle chance.

— Comment faire pour te sauver la vie ?

— Tu n'auras qu'à te tenir tout près d'ici ; le premier copeau de chaque pommier va être projeté loin dans le champ : va ramasser ces trois premiers copeaux et mets-les dans ton tablier. Puis, va demander aux bûcherons d'autres copeaux pour cuire ton

repas. Ils ne te les refuseront pas, puisque c'est pour brûler. Mais les trois premiers, mets-les de côté et va les jeter dans le lac ; tu peux jeter tous les autres dans le poêle, ne crains pas, ça ne me fera pas mal ! C'est tout ce que je te demande, belle servante ! »

En effet, tout se passe comme prévu. La servante recueille les trois premiers copeaux. Elle en demande beaucoup d'autres pour alimenter son poêle pendant la cuisson de son pain. Les bûcherons lui donnent toute permission. Elle remplit son tablier, puis prend les trois premiers copeaux, s'en va au bord du lac qui n'était pas loin du château, en jette un dans l'eau pour voir ce qui va se passer. Un petit canard surgit de l'eau. Lorsque les trois copeaux ont été jetés dans l'eau, trois petits canards se promènent sur le lac. Et la servante revient au château.

Sur l'heure du midi, pendant que les bûcherons achèvent de brûler les restes des pommiers, le Grand Vizir se tient sur la galerie en compagnie du roi et regarde le lac. « Tenez, Sire le roi, dit-il, voilà trois canards sur le lac, offrons-nous une petite partie de chasse ! »

Chacun prend son fusil, court au lac, et tire sur les canards. Ils tirent à en vider leurs armes, mais les canards se tiennent à peu de distance du rivage. Ils plongent pour réapparaître plus loin de sorte que les projectiles ne les atteignent pas. Le Grand Vizir, qui pouvait nager comme un poisson, dit alors au roi : « Ce sont de jeunes canards qui peuvent nager, mais ne volent pas encore ; vous allez vous avancer sur la rive du lac, là-bas, pendant que moi je vais me déshabiller, m'avancer au large à la nage, et les forcer de gagner le bord ; ainsi, on est assuré de les prendre ! »

Le Grand Vizir se déshabille et se lance à la poursuite des canards. Il s'approche des oiseaux, vient tout près de les attraper, mais ceux-ci plongent, réapparaissent plus loin, puis s'éparpillent, de sorte qu'en se jouant ainsi de lui, ils l'entraînent jusqu'au milieu du lac. À ce moment-là, les trois canards prennent leur envol pour aller se poser sur le fameux habit garantissant l'invulnérabilité. C'est Général Mousson en personne qui réapparaît alors.

Général Mousson revêt son habit et attend le Grand Vizir. Quand celui-ci est sorti de l'eau il se jette aux pieds de Mousson et lui demande mille et mille pardons. Mais celui-ci répond : « Pas de pardon pour toi, ce matin ! »

Sans prendre le temps de l'amener au château, il sort son sabre, lui fait sauter la tête et jette celle-ci dans le lac. Puis il revient au château avec le roi.

Une fois au château, Mousson n'a pas plus de pitié pour l'un que pour l'autre. Il va chercher sa seconde femme, lui enlève la vie de même qu'aux deux autres princesses ; et enfin, le roi en personne subit le même sort.

Ces exécutions achevées, Mousson va chercher la servante et lui dit : « Tout ce qu'il y a, au château, d'argent et d'or t'appartient maintenant ; et puisque tu en es la propriétaire, fais-en ce que tu voudras. Marie-toi, si tu le désires. Moi, je vais retrouver ma femme ! »

Général Mousson est allé retrouver sa femme. Ils ont vécu très heureux ensemble au milieu d'une grosse famille. C'est lui qui m'a ordonné de venir vous raconter ce récit.

GÉNÉRAL MOUSSON

Récit folklorique raconté à Cap-Chat, Gaspésie, le 3 août 1955, par Aurèle Desrochers (63 ans) qui l'avait appris, en 1911, de Damase Mainville (40 ans) de St-Joachim-de-Tourelle, Gaspésie.

Enregistrement n° 820. Contes-types 400 II b, c et 407e II, et 590 A (métamorphoses en cheval, en pommiers, en copeaux et en canards).

B'en, enn' bonn' fois, c'ést p't-êt' bon d' vous conter, i' y ava't, dan enn' ville, in roi, et ce roi-lâ ava't pour tout' héritiers, deux enfants, in garçon et enn' fille.

Mé', on vâ dir' que l' garçon, à l'âg' d'enn' douzain' d'années, commença't déjâ à fair' la chasse, mé', d'enn' journée à l'aut'e, l'enfant vieillissé' et la p'tit' fill' le suivé't. Mé', par in bon jour que le p'tit garçon... que le jeun' prince éta't dans la forêt, en faisan in tour de chasse, i' atten [entend] enn' voix qui gu'i crie : « À mon secours, général Mousson, à mon secours ! » Mé', le jeun' garçon veut marcher su' la voix, mé', la princess' veut pâs : 'a le fa't r'virer d' bord. « B'en, i' dit, je r'viendrai d'mon matin, i' dit, si la voix m'appelle, i' dit, b'en çortain, i' dit, que j' march'rai d'ssus ! »

Mé', l' lend'main arrivé, le général Mousson prenant la minm' route et marchant d' la minme endroit, i' atten encôr' la voix qui gu'i crille : « À mon secours, général Mousson, à mon secours ! » Mé', l' général Mousson état't seul, marchant su' la voix jusqu'à vers troâs heur's dans l'apros-médi.

Mé', quant' ça vien à troâs heur's dans l'apros-médi, i' y avé' enn' gross' riviér' devant lui, et la voix l'app'lé't d' l'aut' bord. I' dit : « Voix, méchant' voix, à c'tte heur' que tu m'âs fait v'nir écitte, i' dit, fa's-moé in pont pour que j' travarse ! En disant çâ, le pon ést faite. Général Mousson ést travarsé et i' ronne [to run][1] encôre à peu prè' enn' vingtain' de menut's de march' su' la minm' voix. Mé', au bout' de vingt menutes, il arriv' dan in parterre où i' y avè' in château d' bâti au milguieu du parterre. I' s'en vâ droètte au château.

---

1. *Run* [to] (angl.) : Courir.

En arrivant, frappe à la porte. C'ést in vieux qui lui dit d'entrer. Et lorsqu'i' ést rentré dans l' château, le vieux gu'i d'mande : « Général Mousson, i' dit, te v'lâ de r'tour ?

— I' dit, oui ! I' dit, mon bon vieux, i' dit, j' su's t-arrivé. I' dit, pour quelle affair' que vous m'avez d'mandé écitte ?

— I' dit, b'en, Général Mousson, tu l' sa'râs r'guien qu' dans troâs jours ! »

Mé', on vâ dir' que le soèr arrivé, apras que l' général Mousson a bien soupé : « Quiens, i' dit, Général Mousson, i' dit, tu vâs voèr de quoi c' que tu vâs faire ; m'âs t' montrer que'qu' chose ! » I' travars' dan in salon ; i' y ava' enne estâtue d' sel. « Quiens, i' dit, Général Mousson, çâ, c'ést la plus bell' créiatur'[2] qui s'ést encôr' jama's vue sous la couronn' du saleil, mé', de tout' ce que j'ai à t' dire, t' âs r'guien qu' la pein' de jama's parler, i' dit, j' te garantis d' ta vie ! I' dit, à soèr, i' dit, i' vâ v'nir troâs homme' écitte, mé' tout' de quoi c' que j' te dis, parl' pâs ! »

Mé', du moment c' qu'i' a féni d' souper, le vieux l' fa't travarser dans sa chamb'e, i' s'déshabille, i' s' couche, mé', à six heures, de quoi c' qui arrive ? Lés troâs hommes ! Lés troâs hommes, en rentrant, i' y en â in qui pren in jeu d' carte su' la tab'e et qui l'envoueille en l'air, en criant : « Manivole, manivole ! » L'aut' dit : « Trahison, trahison ! » L'aut' dit : « Quiens ! I' y â in jeune homme écitte, i' dit, on vâ aller l' charcher pour joué' enn' partie d' carte' avec n'us aut's. Mé', i's s'en all'nt charcher l' général Mousson et qu'i's l'emmène' à 'a tab'e, p'is lâ, i's commence' à joué' aux cartes. Mé', tout en jouan aux cartes, i' allé't dans son jeu, i's gu'i enl'vé't tout's sés bonn's cartes, p'i' i's gu'i deunné' tout's dés méchantes. Mé', l' général Mousson parlé't pâ' encôre. Mé', apras l'avoèr gardé d' minme, enn' vingtain' de menutes, b'en, i' ont dit : « Tu vâs parler ! I's s' mett'nt tous lés troâs en trépied ; i' y en â in qui l' prend p'is qui l' rue à l'aut'e. P'is lés v'lâ pri' à joué' à la boule avec.

Mé', on vâ dir' qu'i's jous'nt pâs b'en b'en longtem à la boule, que l' général Mousson ést p'us capab' de parler pâ'-en-tout', co' minm' qu'i' a'ra't voulu parler. Mé', à sept heure' et d'mie, i's parté't ; mé', du moment c' que l'horlog' sonn' sept heure' et d'mie, ils l' l'âché' à terre, et qu'i's s'en allent. Le vieux s'en vient qui ramâss' Général Mousson su' l' plancher et qui le r'met dans son lit ; avec in p'tit pot d'onguent, il l' frott' comme i' fau' et que l' général Mousson dort tout' la nuit' d'in profond sommeil. Mé', l' lend'mon matin arrivé, i' s'en vient l' réveiller. I' dit : « Leuv'-toé, Général Mousson ! Fa's ta toélett' pour déjeuner. I' dit, à matin, j'ai besoin d' toé ! » L' général Mousson s' leuve, fa't sa toélette, p'i' i' gu'i d'mande, i' dit : « Comment c' que t' és ?

— I' dit, j' su's pâs trop trop brisé !

— I' dit, t' âs r'guien qu' la pein' de pâs parler, p'is j' te garantis ta vie ! »

2. *Créature* : Femme ou fille.

Mé', on vâ dir' qu' apras qu'i' â déjeuné, i' travars' su' l' général Mousson, dans la salle, i' avé't démorphosé la princess' dans par lés g'noux. « Quiens, i' dit, r'gârde, i' dit, la jamb' de c' créiatur'-lâ comm' si alle ést b'en faite ! » Mé', on vâ dir' que l' général Mousson parl' pâs trop, pâss' tout' la journée au château, et, le soèr arrivé, c'ést la minm' chose. « Quiens, i' dit, à soèr, i's von arriver vers sept heures, sept heur's moins quârt, p'i' i' dit, i's vont partir vers huit heures, huit heure' et quârt ! T' âs r'guien qu' la pein' de pâs parler, p'is j' te garantis d' ta vie ! »

Mé', le soèr arrivé, c'ést encôr' la minm' chose : i's rent'nt tou' 'és troâs, prenn'nt le jeu d' cartes, i's l'envoueille' en l'air, en criant : « Manivole, manivole !

— L'aut' dit : trahison, trahison !

— L'aut' dit : i' y â in homme icitte ! On vâ aller l' charcher pour veillé' avec n'us aut's ! I' all'nt le charcher, i's l'emmène' à 'a tab'e, i's commence' encôre à vouloèr asseyé' à l' fair' parler, (e)l' fair' chanter, tout çâ, c'étè' in chanteur, mé', impossib' de l' fair' parler ! B'en, i' ont dit, Général Mousson, à soèr, tu vâs parler ! »

I' y en â in qui s'en vâ, qui trouve enn' porte, et, en arguiér' d' la porte, i' hal' troâs grands broc' à six fourchons, et p'is qui lés emmène. I's n'en prenn'nt chacun un, i' y en â in qui l' prend dans lés fess's p'is qui l' rue à l'aut'e. Ça prend pâs grand temps à l' fair' jouer su' la point' dés brocs de minm', que l' général Mousson ést p'us capab' de parler. Mé', i's jous'nt de minm' jusqu'à sept heure' et d'mie. À sept heure' et d'mie, l'horlog' qui sonne, et i's l' laisse' encôr' su' l' plancher ; i's prenn'nt la porte et p'is qu'i's s'en allent. Mé', du moment c' qu'i's sont partis, le vieux s'en vient, le r'pren et le r'couche encôre, le r'frott' comme i' faut. Et p'is, dors d'in profond sommeil tout' la nuit' !

Mé', l' lend'mon matin arrivé, encôr' comm' d'habitude, le vieux vâ l' réveiller, en disant de s' dépêché' à fair' sa toélette, pour prend' son déjeuner et qu'i' gu'i mont' de quoi c' qu'i' â faite. Mé', apras qu' son déjeuné' ést pris, i' vâ gu'i montrer : la princesse ést démorphosée d'en par la ceinture, et qu'i' gu'i r'gârd' la tâille, i' trouv' qu'alle â enn' tâill' terribeulment belle. Mé', i' pâsse, lâ, encôr' tout' la journée au château.

Le soèr arrivé : « Quiens, i' dit, Général Mousson, le vieux di' à Général Mousson, i' dit, à soèr, i' dit, i's von êt' troâs fois p'us malins qu'il' été't lés deux promiers soèrs ! I' dit, t' âs r'guien qu' la pein' de pâs parler, et j' te garantis d' ta vie ! »

Mé', on vâ dire, le soèr arrivé, de quoi c' qu'i' arriv' lâ ? Lés troâs homme' arrive' encôre ! C'éta'ent troâs giants. Mé', lâ, le pér' gu'y été't ; i' prend pâs la pein' d'envoeiller l' jeu d' carte' en l'air, ni r'guien en tout'. P'is, en rentrant dans l' château, s'en vâ dans la chamb' de Général Mousson et qu'il l' sort de d'dans la chamb'e. « Quiens, i' dit, son pére étè' in gros conteu' d'histoères, i' dit, i' doét

savoèr dés histoères ! I' vâ v'nir nous en conté' eunne ! » Mé', on vâ dir' qu'i' prend l' général Mousson, qu'il l'approche à la tab' pour leu' conté' enne histoère, et l' général Mousson veut pâs parler. « B'en, i' dit, j' te dis, à soèr, Général Mousson, que tu vâs parler ! »

Mé', tout en s' parlant tous lés troâ' ensemb'e, le vieux dit : « Vâ dans la cave, i' dit, allum' le cho'dron qu'i' y â lâ, in cho'dron qui t'né' à peu près quarant' pots d'huile, i' dit, mecque' l'huil' bouille, tu me l' dirâs ! » Et du moment où l' cho'dron ést allumé, que ça prend pâs grand temps que l'huil bouill' dedans, le jeun' s'en vient. I' dit : « Le cho'dron ést prêt ! » En disant çâ, on l' descend dans la cave. « Quiens, i' dit, Général Mousson, si tu parl's pâs, tu vâs rentrer là-d'dans ! » Mé', l' général Mousson parl' pâ' encôre ! Quand i' voét çâ qu'i' veut pâs parler, il l' prend, i' te l'envoueill' dans la cho'dronn' d'huile, mé', on vâ dir' qu' ça prend pâs grand temps que l' général Mousson r'ssout su' l'huile, b'en routi, b'en jaune ! Mé', apras qu'i' ést su' l'huile, i' l' pren a'ec enn' grand fourchette à viand' qu'i' avé't, et qu'il l' mont' su' la tab'e, en haut, p'is qu'i' prend son couteau, p'is qu'i' commence à l' débiter. Mé', lâ, i's parté' à neuf heures, à neuf heur's juss'. Mé', comme i's vienn'nt pour prend' leu' promiér' bouchée, l'horlog' sonn' neuf heures, i's laiss'nt tout çâ lâ, et p'i' i's prenn'nt lés port's p'is qu'i's s'en allent.

Mé', l' vieux qui été' encôr' lâ, lui, i' s'en vient, i' ramâss' lés morceaux, p'is qu'i' coll' tout' çâ à la minm' place, prend son pot d'onguent, p'is l' frotte encôr' comme i' faut, p'is qu'il le r'couche. Mé', l' matin arrivé, vâ l' réveiller : « Quiens, i' dit, Général Mousson, i' dit, comment c' que t' és, à matin ?

— I' dit, à matin, j' su's pâs mal raide !

— Mé', i' dit, j' te l'ai dit, j' te l'ai toujou's dit de pâs parler, que j' garantissé's ta vie, i' dit, à matin, tu 'n n-és pâs mal clair [clear][3] ! »

Mé', on vâ dir' qu' avant d' prend' leu' déjeuner, s'en allé' à la chamb' charcher la princesse : c'été' la plus bell' créiatur' qui s'avè' encôr' jama's vu, et ils l'emmène' à la tab' prend' le déjeuné' avec 'és aut's. Mé', Général Mousson pâss' tout' la journée au château à parlé' avec la princess' p'i' avec le vieux, jusqu'au soèr. Mé', quant' ça vien à troâs heur's de l'apros-médi, le vieux di' à Général Mousson : « Vien écitte, i' dit, j'ai affére à toé, Général Mousson ! » Il l'emmène à la port' du château ; apras qu'i' ést rendu lâ : « Quiens, i' dit, général Mousson, voés-tu la hach' qu'i' y â lâ ?

— Oui, j' la voés !

— Tu vâs prend'e c'tte hach'-lâ, tu vâ' allé' écitt' dans lés ormes, tu vâs m'emm'ner troâs racin's d'orme ; chaqu' racin' de troâs pieds d' long, enn' d'in

3. *Clear* [to] (angl.) : Acquitter, libérer.

quârt de pouce, enn' d'in demi pouce et p'is l'aut' d'in pouç' de grosseur au p'tit bout'. I' dit, emmèn'-moé çâ écitte, i' dit, j'ai besoin d' çâ ! »

Mé', le général Mousson prend la hache, vâ charcher lés troâs racines, tel comm' le vieux gu'i ava't d'mandé, p'i' i' l'emmène au château. Mé', quant' ça vient l' temps de s' coucher, vers huit heure' et d'mie, neuf heures : « Quiens, i' dit, Général Mousson, à soèr, i' dit, c'ést pâs toé qui couche' avec ta femme, i' dit, c'ést moé ! Mé', i' dit, tout' bruit qu' t'attendrâs, tout' cri, tout son, tout plaint, i' dit, j' te défends de v'nir ! I' dit, grand malheur peut t'arriver ! »

Mé', le vieux rent' dans la chamb'e avec la princesse. Ça fa' à peu près dix menut's qu'i' ést lâ, i' commence à attend' dés crigu's [cris], dés plaints dans la chamb'e, que tout' veut s' défaire ! Mé', apras que le vieu' a tout' usé sés troâs racines, qu'i' en ress'e à peu près cinq six pouc's su' chaqu' racine, la princesse ava't r'mis sept p'tits sarpents, à peu pras d'enn' douzain' de pouç's de long. Le vieux sort d' la chamb'e : « Quiens, i' dit, Ti-Jean, quiens, i' dit, Général Mousson, i' dit, vâ trouver ta princesse, ta femme, p'is, i' dit, couche avec. J' te garantis qu' t' âs la meilleur' femm' que la terre a jama's portée ! I' dit, moé, i' dit, Général Mousson, j' su's pâs capab' d'êt' p'us longtemps que çâ écitte ; i' dit, j' m'en vâs. I' dit, tu me r'verrâs jama's d'aut's ! » Mé', on va dir' que le vieux s'en vâ et l' général Mousson s'en vâ à la chamb' trouver sa femme. Mé', du moment qu'i' rent'e, la princesse' ri' aux éclâts.

Mé', on vâ dir' que l' général Mousson pâsse in cinq à six moâ' au château avec la princesse. Ça vâ b'en terrib'e avec sa femme ! I' peut jama's d'mander mieux. Mé', dans la vill' voésin' de d' lâ, i' y avè' in roi... i' y avè' in roi de tributére. Mé', ce roi-lâ, par in bon jour, s' fa't 'tenté' eunn' guerre. C'éta't la guerr' la plus cruell' qui s'ava' encôr' jama's rencontrée ; et la femm' du général Mousson qui éta't princesse et lisé't tou' 'és journaux, voét tout çâ, elle. 'A dit : « Quiens, 'a dit, Général Mousson, 'a dit, tu vâs gu'y allé' à la guerre. 'A dit, tu vâs gu'y aller, tu vâs gâgner victoère, mé', 'a dit, tout c' que j' sé's, que ce roi-lâ â troâs princesses. 'A dit, tu vâs m' trahir, j'en su's çortain ! Mé', 'a dit, mecqu' tu m'eill's trahie, Général Mousson, 'a dit, celui-lâ qui t'ôt'râs la têt' de d'ssus' 'és épaules, tu gu'i d'mand'râs d'attacher ton corps su' l' dos d' ton j'val et ta têt' pendant' su' tés épaules, (e)r'virer ton j'val du côté d' ton pays ; 'a dit, moé, j' trim'rai l' ress' ! »

Mé', on vâ dire, comm' de bonn' raison, que l' général Mousson se greille, s'en vâ à l'armée, et ça prend pâs grand temps qu'il gâgn' la victoère, et apras qu' la victoère â 'té gâgnée, le roi l'emmène au château. « Quiens, i' dit, Général Mousson, i' dit, tu voés més troâs princesses ; marie la cell' que tu voudrâs, i' dit, j' su's prê' à t' la deunné' en marguiage. » Mé', la plus belle, la plus jeun' dés princesse' éta't belle énormément. I' dit : « Tant qu'à 'n en marguié' une, i' dit, Sir' le roi, i' dit, j' marierai c't all'-lâ ! »

Mé', c'ést c't all'-lâ été't fiancée ; c'été't la plus jeun' dés princess's fiancée avec in nommé Le Grand Désir [Vizir]. Mé', à la parol' du roi, comm' de raison,

fau' obéir ! Général mousson marie la p'us jeun' dés princesses. Mé', le Grand Désir qu' éta't b'en jaloux d' çâ, lui, i' tourné't, viré't comm' de bonn' raison, i' savé't pâs quoi fair' pour v'nir à détruir' Général Mousson,

Mé', Général Mousson, chasseur comm' tout', avec le roi, à tous lés jour' i' parté't, i' s'en allé't fére in tour dans la forêt, et que le Grand Désir pâssa't sés journée' avec la princesse, au château. Mé', par enn' bonn' journée, i' dit : « Quiens, i' dit, toé, princesse, tu devré's savoèr, i' dit, quell' chose, i' dit, qui gard' la vie de Général Mousson.

— Mé', 'a dit, à soèr, je l' sa'rai, et demain j' te l' dirai ! »

Et v'lâ l' soèr arrivé. Quand l' général Mousson arriv' de son tour de chasse, apras qu'i' â soupé, i's s'en all'nt se coucher. « Quiens, 'a dit, Général Mousson, 'a dit, t'és-tu capab' de m' dir' de quoi c' qui t' quient la vie, 'a dit, qu'aucun' balle, aucun' sâb'e, aucun boulet peuv'nt vainqu' su' toé ?

— Ah ! i' dit, çâ, c'ést in affair' que t' âs pâs besoin d' savoèr, i' dit, ma femme !

— Oui, 'a dit, Général Mousson, 'a dit, j'ai besoin d' savoèr çâ !

— Pour quelle affaire ?

— B'en, 'a dit, c'ést p't-êt' que'qu' chos' que tu port's su' toé, p'is, 'a dit, sans l' savoèr, j' peux te l'ôter, p'is, 'a dit, tu peux t' fair trahir !

— Quant à çâ, i' dit, ma femme, i' dit, t' âs b'en raison ! I' dit, quiens, i' dit, ma femme, tant qu' je l'a'rai l'habit que j'ai lâ su' l' dos, i' dit, t'a'râs pâs besoin d' craind' de ma vie : aucun' parsonn' peuv' me tuer ! »

Mé', la femme r'marqu' b'en çâ. L' lend'mon matin arrivé, que Général Mousson étè' encôr' parti faire in tour de chasse, le Grand Désir qu' arriv' pâs trop târd, et qu'elle, 'a gu'i dit çâ. Mé', le Grand Désir ava't si b'en r'marqué l'habit de Général Mousson, la couleur, la grandeur, comment c' qu'alle éta't fait', p'is tout', s'en vâ su' in tâilleur, prend du stoff [stuff][4] d' la minm' sorte et qu'i' gu'i fa't faire in habit semblab'e à cell' du général Mousson, et qu'i' emmène à la princesse.

Mé', le soèr arrivé, l' général Mousson arriv' pâs mal târd, il été't fatiqué comm' tout' ; sa femm' commence à gu'i parlé' à fair' dés plan avec, mé', quant' ça vient pour s' coucher, le roi s'en vient gu'i dire : « Général Mousson, i' dit, prépar'-toé d' bonne heure ; d'mon matin, i' dit, on partirâ, on vâ partir b'en plus matin qu'à matin ! I' dit, à cinq heures, vâ fouloèr êt' prêt, parç' qu'i' dit, fau' aller pâs mal plus loin, d'main ! »

4. *Stuff* (angl.) : Étoffe, marchandise.

Mé', Général Mousson, avant de s' coucher, comm' de bonn' raison, sa femm' s'en vâ gu'i charché' in bon verr' de vin; 'a gu'i mè' enn' coupeul de bonn' cuillèrées d'eau d'endormitoér' dedans, et p'i' 'a gu'i deunne: « Quiens, 'a dit, prends çâ, 'a dit, Général Mousson, tu vâs dormir mieux, 'a dit, tu vâs pâsser la nuit' plus belle, p'is, 'a dit, d'mon matin, tu s'râs mieux ! Mé', Général Mousson prend l' verr' de vin et qu'il l' prend. Ça fa' à peu pras dix menutes, qu'i' timb' b'en endormi.

'A s' leuve, 'a s'en vâ prend l'habit de Général Mousson et qu' 'a la serr' dan in tiroèr b'en serrée, et 'a prend l'habit du Grand Désir et qu' 'a mè' à la plaç' de cell'-lâ de Général Mousson. Mé', Général Mousson dort d'in profond sommeil, lâ, lui; i' â aucun' connaissanç' de r'guien d' çâ ! Et, le matin arrivé, i' s' réveill' pâs mal târd. Le roi été't su' 'a gal'rie, qui s' prom'né' en attendant Général Mousson ! « Et, Général Mousson pressé, i' dit, Seigneur ! I' dit, j' su's t-en r'târd, le roi m'attend ! I' dit, faut que j' me dépêch' terribeulment ! Prend l'habit p'is s' la fourr' su' l' dos, prend son sac de provisions qu' éta't prêt, prend pâs l' temps d' déjeuner ni r'guien en tout', ramâss' sa carabin' p'is qu'i' pâr' avec le roi.

Mé', aprè' avoèr marché dans la forêt jusqu'à vers sept heure' et d'mie, huit heures, le roi di' à Général Mousson: « Quiens, i' dit, Général Mousson, i' dit, moé, i' dit, j'ai obligué [oublié] ma mont'; toé, i' dit, quelle heur' que t'âs, i' dit, à c' tem [temps] écitte ? » Général Mousson commence à fouiller dans sés poch's pour sa mont'e, mé', i' trouv' pâs sa mont' pâ'-en-tout'! I' r'gârd' son habit, i' voét b'en qu' l'habi' ést flambant' neuve, qu'alle â aucun' sal'té apras. I' dit: « Sir' le roi, i' dit, on vâ r'virer d' bord; i' dit, à matin, i' dit, j' su's trahi ! »

Mé', on vâ dir' que l' Grand Désir été't rendu au château, ça fè' enne escousse, qu'i' ava't pris l'habit d' général Mousson p'is qu'i' se l'ava't mis su' l' dos; et, quand i' voét Général Mousson s'en v'nir avec le roi, sort su' la gal'rie p'is qu'il l'attend. « Quiens, i' dit, Général Mousson, i' dit, à matin, tu vâs v'nir qu'on prenne enn' duel tous lés deux. I' dit, on vâ 'oèr qui c'ést d' no's deux qui vâ gâgner !

— Ah ! i' dit, écoute, Grand Désir, j' su's b'en çartain, i' dit, qu' tu vâs m'ôter la vie, i' dit, à matin, i' dit, qu'on jouerâ pâs b'en b'en longtemps tous lés deux ! Mé', i' dit, tout' de quoi c' que j'ai à t' demander, i' dit, ça vâ êt' d'attacher mon corps su' l' dos d' mon j'val [cheval], p'is i' dit, ma têt' su' més épaules, p'is, i' dit, de r'virer mon j'val du côté d' mon pays. C'ést tout' de quoi c' que j' te d'mande ! »

Le roi, qu' état' lâ, dit: « Si l' Grand Désir le fa't pâs, foi de roi que j' su's, i' dit, moé-minm' je l' f'rai ! » Mé', on vâ dir' qu'i's s' mette' en duel tous lés deux, et ça prend pâs grand temps que Général Mousson [le Grand Vizir] ava't trouvé à gu'i couper l' cou enn' cinquantain' de fois, ah ! tandiss' que l' Grand Désir [Général Mousson] l'ava't pâs trouvé enn' fois ! Mé', quand Général Mousson ést b'en fatiqué, se jette à g'noux, i' di' au Grand Désir, i' dit: « Quiens, Grand

Désir, coup'-moé l' cou ! C'ést l' temps, i' dit, j' su's rendu au bout'! » Mé', le Grand Désir gu'i met la main su' la tête et p'i' i' gu'i fa't sauter l' cou' d'ssu' 'és épaule' et le roi s'en vient qu'i' attach' le corps su' l' dos d' son jual, la têt' pendant' su' sés épaules, p'i' i' gu'i r'vir' son j'val du côté d' son pays. On vâ lés laisser lâ, 'és aut's, p'i' on vâ r'venir à la princesse...

Et la princesse, sa femme, à tout's lés jours, alle été't su' la gal'rie qui s' barçé't, mé', c' journée-lâ, de quoi c' qu' 'a voét v'nir ? Le cheval avec le corps de Général Mousson. Et, du moment c' qu'il ést rendu à la port' du château, 'a prend son couteau, 'a coup' lés cordes, et qu'alle l' rent'e ; alle l' mè' encôr' su' l' minm' lit que le vieu' avé't l'habitud' de l' coucher. 'A vâ charcher l' pot d'onguent du vieux, lâ — alle avé't sa patente ! — et p'i' 'a gu'i frott' le cou comme i' faut, p'i' 'a l' colle et p'is que l' général Mousson prend sa vie comm' d'habitude !

Mé', l' lend'mon matin arrivé, 'a dit : « T'âs maigri, Général Mousson, 'a dit, t' âs b'en eu d' la misère, 'a dit, j' te l'ai dit qu' t' alla's m' tromper. Oui ! Mé', 'a dit, c'ést r'guien, Général Mousson, 'a dit, in jour à v'nir, 'a dit, tu r'prendrâs ta r'venge ! » Mé', alle l' soègn' comme i' faut ; ça pren à peu pra' in moâ' in moâ' et d'mi, que l' général Mousson ést b'en grô' et grâs ! Il ést beau comm' la promiér' journée qu'all' l'avè' épousé.

« Quiens, 'a dit, Général Mousson, 'a dit, aujo'rd'hui, 'a dit, tu vâ' aller r'prend' ta r'venge, tu vâs gu'y aller su' le roi !

— I' dit, de quoi c' que m'âs faire ?

— B'en, 'a dit, tu vâs t'en aller. Le premier p'tit garçon qu' tu vâs rencontré' à la port' d' la ville, 'a dit, tu vâs voèr enn' vieille écurie, lâ, qu'i' y â lâ, pâs b'en loin. Tu vâs gu'i d'mander pour vend' dés jouaux à tout profit : i' gard'râ tout' l'argent. À tous lés matins, i' en vendrâ in ; i' résarv'râ la bride et la selle, p'i' i' 'a mettra lâ, dans l'écurie. À tous lés matins, i' a'râ in j'val à vend'e. 'A dit, la suite, 'a s' f'râ b'en ! »

Mé', on vâ dire, comm' de bonn' raison, que l' général Mousson ést rendu à la ville, rencont' le p'tit gârs p'is qu'i' gu'i d'mand' çâ. C'étè' in homme âgé à peu près d'enn' vingtain' d'années, et le jeune homme r'fus' pâs : i' dit : « Çortain, Général Mousson, i' dit, çortain, i' dit, mon prince, que j' vendrai in j'val tous lés matins, i' dit, à tout profit.

Et l' lend'mon matin arrivé, i' arrive à l'écurie, i' a l' plus beau j'val jaun' qui s'ést pâ' encôr' vu dans l'écurie. Il l' bride, il l' selle et qui s'en vâ su' l' marché, en criant : « Argent pour mon j'val, argent pour mon j'val ! » I' y en â in qui s'en vient, met la main su' la brid' du j'val, i' dit ; « Comment c' que ton j'val vaut, i' dit, mon jeune homme ?

— B'en, i' dit, mon j'val, i' dit, c'ést deux cents piasses, i' dit, j' résarv' ma bride et ma selle ! »

L'homm' gu'i compt' deux cents piasses. Ti-Jean r'vir' de bord' avec sa bride et sa selle, p'i' i' vâ m'ner çâ à la p'tite écurie.

Mé', on vâ dir' que l' lend'main, l' lend'mon matin arrivé, c'ést encôre absôlument la minm' chose, mé', c'ést in j'val... in j'val noèr. Mé', le roi attend parler, lui, qu'i' s' vend dés jouaux de tout's lés sortes, qu'i' 'n n'â pâs encôr' vu d'aussi beau dans son écurie, p'is qu' ça s' denn' quésiment pour(e) r'guien ; i' dit : « M'en vâs gu'y aller, çortain, i' dit, demon matin ! »

Mé', le troisieum' matin, tel comm' le Général Mousson gu'i ava't dit, de quoi c' qu'il â ? C'ést in ch'val gris ! Et le roi s'en vient su' l' marché. Le jeune homm' criguia't : « Argent pour mon j'val, argent pour mon j'val ! » Le roi met la main su' la brid' du j'val, i' dit : « Comment c' que ton j'val vaut, i' dit, mon p'tit garçon ?

— B'en, i' dit, mon j'val, i' dit, Sir' le roi, i' dit, c'ést cinq cents piasses, i' dit, j' résarv' ma bride et ma selle !

— B'en, i' dit, quand on peille in j'val cinq cents piasses, i' dit, on vend et la bride et la selle avec ! »

I' prend cinq cents piass's qu'i' deunne au p'tit gârs ; embarqu' su' l' dos du j'val et qu'i' l'emmèn' dans son écurie. Et du moment c' qu'i' ést rendu à l'écurie, fa't v'nir(e) l' Grand Désir pour vésiter c' cheval-lâ. C'ést le plus beau j'val qu'i' â encôr' jama's vu ni connu, au château !

Mé', le Grand Désir s'en vient, commence à visiter l' cheval de tout's lés bords, de tout's lés côtés ; apras qu'i' a b'en visité l' cheval, s'en vâ trouver le roi. « B'en, i' dit, si vous voulez m'en crère, Sir' le roi, i' dit, on f'ré' ôter la vie de c' cheval-lâ, l' fair' mett' d'in tâs su' in bon braisier, tout' brûler, pour pâs qu'i' reste in poel ! I' dit, pour moé, c'ést dés racin's de Général Mousson !

Mé', on vâ dir' qu' au château, lâ, i' y avè' enn' sarvant' qu' été't curguieus' comm' tout'. 'A dit : « Avant qu'i' ôt'nt la vie de cheval-lâ, 'a dit, i' vâ fou'oèr que j'a'll' le voèr ! » Mé', la sarvant' s'en vâ à l'écurie, commence à r'garder l' cheval. 'A dit : « C'ést l' plus beau j'val que j'ai jama's vu encôre ! Mé', le cheval prend la parole, i' dit : « Oui, i' dit, ma bonn' sarvante, i' dit, si tu voulé's m' sauver la vie, i' dit, à matin, t' a'ra's beau !

— 'A dit, comment, tu parles ?

— I' dit, oui ! C'ést moé qu'ést l' général Mousson !

— 'A dit, comment fair' pour(e) t' sauver la vie ?

— Quiens, i' dit, bonn' sarvante. Mecqu' lés bouchers vienn'nt pour me tuer, lâ, i' dit, tu t' promèn'râs l' long d' 'és aut's ; i' dit, en m' présentant l' couteau à la gorge, i' vâ sortir troâs goutt's de sang qui vâ r'voler dans ton tabilguier [tablier]. Tu vâs leu' dire, tu vâs dire : « Méchant boucher, vous m' graissez tout' de sang ! »

I's vont t' dir' dés bétises, tout's sort's de choses, mé', accup'-toé z-en pâs ! Prends ton tabilguier, vâ l'enterrer dans l' coin du jordin qui fait faç' drette au châssis du roi, et c'ést tout' de quoi c' que j'ai à t' demander ! »

Mé', on vâ dire, comm' de bonn' raison, qu' apras qu' tout' s'ést fait', lâ, que le boucher présent' le couteau à la gorg' du cheval, et que le sang r'vol' dans l' tabilguier d' la servante, et la sarvant' gu'i dit qu'i' 'a graiss' tout' de sang, mé', il l'abîm' de bêtises, et p'is, 'a prend son tabilguier pareil p'i' 'a vâ l'enterrer dans l' jordin.

Le lend'mon matin, de quoi c' qui raveill' le roi ? C'ést troâs pommiers qui sont rendu' à l'affleur'ment d' la voût' [toit] du château, troâs pommiers chantants qui chant'nt lés plus bell's airs que le roi â encôr' jama' attendus [entendus] ! Mé', le roi commence à lés r'gârder p'i' à lés visiter ; fa't v'nir le Grand Désir pour visiter çâ, cés pommiers-lâ, mé', le Grand Désir commence à lés visiter d'in bor' à l'aut'e ; i's chant'nt lés plus bell's airs... Sir' le roi i' dit : « C'ést lés pommiers lés plus beaux qu' j'ai pâs vus, i's chant'nt lés plus bell's airs que j'ai jama' attendus, mé', i' dit, faudrè' avoèr dés bûcheu's, p'i' i' dit, lés faire arracher çâ, pour pâs qu'i' ress' in d'mi pouç' de racin' dans la terre, faire in bon braisier pour tout' brûler çâ. I' dit, tout çâ, c'ést dés racin's de Général Mousson ! I' peut nous arriver grand malheur.

Mé', le roi s'en vâ dans la vill' charcher dés bons bûcheu's pour tout' arracher lés racines, pour pâs qu'i' en ress' in d'mi pouç' dans la terre, pour fair' brûler çâ comme i' faut. Mé', la sarvante, curguieus' comm' tout', 'a dit, vâ fou'èr que j'a'll' voèr, 'a dit, cés pommiers-lâ. Et la sarvante avance, commence à r'gârder lés pommiers... « Oui, 'a dit, c'ést t'oâs beaux pommiers ! 'A dit, i's sont poussés pâs mal longs.

— I' dit, oui, bell' sarvante ! I' dit, si tu voulé's m' sauver la vie, i' dit, t' a'ré's beau !

— 'A dit, comment faire, 'a dit, pour(e) t' sauver la vie ?

— Quiens, i' dit, bell' sarvante, i' dit, ça s'ré' à toé de t' quiend'e au proche écitte, et p'is la promiére écopeau qui vâ r'volé' à chaqu' pommier, i's vont r'voler b'en loin dans l' champ, aller lés ramâsser, lés mett' dans l' champ, aller lés ramâsser, lés mett' dans ton tabilguier, leu' d'mander dés écopeaux pour brûler dans l' poêle, que t' és t-apras cuire, i' dit, i's r'fus'ront pâs çâ pour brûler. Mé', lés troâs promiéres, mets-lé' au côté, et tous les aut's, tu peux lés envoyer dans l' poêle. Crains pâs, tu m' f'râs pâs mal ! Mé', cés t'oâss's-lâ, prends-lés p'is vâ lés j'ter dans l' lac. C'ést tout' de quoi c' que j' te d'mand', bell' sarvante ! »

Et comm' de faite ! 'A guett' lés troâs promières écopeaux r'voler dans l' champ, p'i' 'a d'mand' lés écopeaux pour brûler dans son poêle, parç' qu' 'a ést apras cuire ; 'a d'mand' çâ aux bûcheu's, mé', lés bûcheu' gu'i accord' d'en prend' p'is d'en fér' brûler tant qu' 'a 'n en voudrâ ! Mé', 'a 'n en ramâss' dans son

tabilguier, mé', 'a prend cés t'oâss's-lâ, p'i' 'a met çâ au côté, 'a met lés aut's dans l' poêle et cés t'oâss's-lâ, 'a s'en vâ au bord du lac qui éta't pâs b'en loin du château, p'i' 'a 'n en pren un' p'i' 'a la rue dans l' lac, p'i' 'a r'gâr' de quoi c' qui vâ v'nir de d' lâ. C'ést in p'tit canârd qui sort ! Mé', apras qu' lés troâs écopeaux sont dans l' lac, c'ést troâs canârds qui sort'nt de lâ. Et, elle, s'en r'vien au château.

Le Grand Désir, quant' ça vient vers médi, médi et d'mi, in heur' le plus târd, i' été't su' 'a gal'rie avec le roi, et lés bûcheu' étè' apras fair' brûler tout' lés pommiers, et que le Grand Désir(e) r'gârdè' au lac. En r'gârdant dans l' lac, i' voét b'en lés t'oâs canârds qu'i' y â lâ. I' dit : « R'gârdez, i' dit, Sir' le roi, troâs canârds dans l' lac, i' dit, c'ést l' temps qu'on gu'y a'lle, i' dit, pour les tuer ! »

Mé', i's prenn'nt chaquin leu' carabine et s'en alle' au lac, commence' à tirer su' lés canârds. I's tir'nt pour vider leu's carabines, mé', lés p'tits canârds sont qués'men à râs la terre ; c'ést dés jeun's canards qui plong' et p'is qui r'ssoude' et p'is... Mé', le Grand Désir, lui, qui nagé't pareil comme in vrè' poésson, i' di' au roi : « Quiens, i' dit, çâ, c'ést dés jeun's canârds qui nag'nt pâ' et qui vol'nt pâs, i' dit, vous allez vous avancer le long du lac, là-bâs, lâ. I' dit, moé, j' m'en vâs m' déshabiller, m'â' me j'té' à l'eau, p'i' i' dit, m'en vâs lés coller le long du bord, p'is, i' dit, on ést çortain d' 'és po'gner ! »

Mé', on vâ dir' que l' Grand Désir s' déshabille et qu'i' s'envoueille à l'eau en arguiér' dés canârds. Mé', tout en nageant, temps en temps, i' v'nét' prè' à 'n en po'gné in ; i' metté't quésiment la main su' in, p'i' i' plongé't p'i' in aut' qui r'ssoudé't. In à l'aut'e, de minm', qu'i's l'emmèn'nt jusqu'à la moitié du lac.

Mé', quant' i' ést rendu à la moitié du lac, lés troâs canârds s'enleuv'nt p'i' all'nt se poser su' l'habit. C'ést l' général Mousson lui-minme ! Et, Général Mousson prend son habit qu'i' la mè' et qu'i' attend le Grand Désir. Mé', du moment que l' Grand Désir ést arrivé, s'en vâ se ch'té' aux g'noux de Général Mousson et qu'i' gu'i d'mand' dés mille et dés mill's pardons. I' dit : « À matin, i' dit, Grand Désir, i' y â pâs d' pardon pour toé ! » I' prend pâs l' temps de l'emm'né au château ni r'guien. I' prend son sâb' p'i' i' gu'i fait sauter l' cou tout d' suite, et p'is lâ, i' gu'i jett' la tête au lac et que le roi s'en vâ au château avec Général Mousson.

Et, du moment c' qu'i' ést rendu au château, p'is lâ, pâs pluss' pour in que pour l'aut'e ! I' s'en vâ charcher sa femme et qu'i' lui ôt' la vie tout d' suite et ôt' la vie aux deux aut's princesses, et au roi lui-minme, l' dargnier.

Mé', apras qu'i' 'és â tout' ôté la vie, i' s'en vâ charcher la sarvante : i' dit : « Quiens, i' dit, sarvante, tout' l'or et l'argent qu'i' y â écitte au château, i' dit, c'ést à toé, tu 'n n-és la maîtresse ! Et, pluss'que [puisque] t' en és la maîtresse, fais-en de c' que tu voudrâs ; marie-toé si tu veux. Moé, j' m'en vâ' 'oèr ma femme ! » Et l' général Mousson a été r'trouver sa femme ; i' â to'hours vécu ensemb'e, i' â él'vé enn' gross' famille, et moé, i' m'â envoueillé conter çâ écitte !

13 — LE CHASSEUR VINCENNES

Eh bien ! Il vous sera peut-être agréable de m'entendre raconter une histoire où il est question d'un roi qui vivait dans une ville. Ce roi-là employait un chasseur qu'on appelait le chasseur Vincennes. Ce dernier demeurait dans la forêt, et quand le roi avait besoin d'une venaison quelconque, il le faisait simplement savoir à son chasseur, et ce dernier la lui apportait.

Ce roi se réjouissait d'avoir à sa disposition un chasseur aussi adroit, aussi résistant, capable de parcourir la forêt en tous sens. Le roi vouait une affection peu ordinaire à cet employé dévoué.

Le fils du roi était alors âgé de vingt ans. Un jour, le roi dit à son prince : « Mon fils, tu es maintenant assez âgé pour te marier. Tu entreprendras un voyage dans le but de te choisir une fille de ton rang pour en faire ton épouse. Ainsi, je pourrai te confier ma couronne de roi, et ma reine, confier à ta femme sa couronne de reine ! »

Le prince se choisit un bon navire, de l'or et de l'argent en quantité, un bon équipage, et part en voyage sur la mer. Au bout de six mois et un jour, le prince fait escale dans une grande ville. Il n'a rien de plus pressé que de rendre immédiatement visite au roi de cette ville. Il passe sept ou huit jours au château du roi.

Après avoir fait visiter au jeune prince les moindres recoins de la ville, le roi l'amène dans son jardin. Le jeune visiteur trouve son jardin le plus joli encore jamais vu, mais il lui fait remarquer que cette splendeur est flétrie par un vieux pommier séché dans le coin du jardin. Au cours d'une conversation, il dit au roi : « Sire le roi, votre jardin est le plus magnifique de tous les parcs visités, mais ce pommier rabougri lui enlève beaucoup de charme. Si j'étais à votre place, je le ferais déraciner et m'en débarrasserais !

— Beau prince, reprend le roi, tu ignores un fait important : ce pommier produit une pomme d'or chaque matin, mais il m'est impossible de la cueillir. J'ai fait surveiller ce pommier par des armées, des milliers et des milliers de soldats. Jamais ils n'ont pu détruire le gibier ou la bête qui vient s'emparer de la pomme d'or ! »

Le jeune prince réfléchit un instant, puis s'adresse au roi : « Sire, mon père jouit des services d'un chasseur qui réside dans la forêt pour fournir le château de viande fraîche. Si ce chasseur était ici aujourd'hui, je suis sûr qu'il attraperait ce gibier !

— Eh bien ! beau prince, reprend le roi, tu vas retourner dans ton pays. Si, d'ici un an et un jour, ton père ne m'a pas envoyé ce fameux chasseur, je ruinerai son

château, si bien que la plus haute pierre de l'édifice côtoiera la plus basse. Je lui livrerai la guerre la plus meurtrière encore jamais entreprise ! »

Le prince regagne son bâtiment et revient dans son pays. Une fois de retour au château paternel, le jeune voyageur cause avec son père et lui raconte peu à peu l'histoire de son voyage, en incluant l'épisode du voleur de la pomme d'or.

Le roi ordonne sur-le-champ à un domestique de se rendre en forêt et de commander à son grand chasseur de revenir immédiatement au château avec son cheval, et tout son nécessaire de cuisine. Dès qu'il prend connaissance de l'ordre du roi, le chasseur Vincennes rapaille sa batterie de cuisine, selle son cheval et revient au château royal. À son arrivée, le roi lui expose sa situation : « Chasseur Vincennes, lui dit-il, mon prince est allé faire un voyage et il a promis à un roi que je t'enverrais l'aider. Sinon, mon château sera détruit de fond en comble !

— Sire le roi, répond le chasseur, j'ai toujours cherché à vous faire plaisir jusqu'à ce jour, et je continuerai à vous servir aussi longtemps que je vivrai ! »

Le chasseur Vincennes s'embarque sur le même bâtiment qu'a utilisé le prince, choisit le même équipage, et monte dans le navire avec son nécessaire de cuisine pour la chasse, avec son cheval sellé et bridé.

Après une période de trois mois sur la mer, le navire rencontre une tempête et fait naufrage. Seuls se sauvent le chasseur Vincennes et son cheval. Un matin, le naufragé se retrouve sur la plage ; il cherche à droite et à gauche une route qui le conduise à destination. Il tombe, par hasard, vers neuf heures ou neuf heures et demie du matin, dans un sentier assez étroit qui s'enfonce en pleine forêt et se dirige vers des caps élevés. Pendant qu'il escalade les escarpements de la montagne, il aperçoit venir à lui un vieillard conduisant une petite jument verte à peine un peu plus grosse qu'un poney. Le vieillard conduisait sa monture en tenant la corde reliée à un licou. Il aborde le chasseur Vincennes et s'adresse à lui sans préambule. « Dis donc, chasseur, tu ne changerais pas ton cheval pour ma jument ? Pour cultiver, ton cheval, plus gros que ma jument, ferait mieux mon affaire ! Pour chasser, ma jument serait aussi bonne que ton cheval !

— Mais, écoutez, bon vieillard ! J'aime mon cheval d'une façon démesurée. Il a été dressé pour la chasse : il court quand je veux, il ralentit quand je veux...

— Chasseur Vincennes, échange ta monture contre la mienne. Autrement, tu le regretteras ! »

Le vieillard entreprend une sorte de plaidoyer, il en dit tant et si adroitement que le chasseur Vincennes décide d'échanger son cheval contre la petite jument verte. Il place sur le dos de la bête sa batterie de cuisine, et continue sa route. De temps en temps, il se tourne vers la petite bête en se disant : « Pauvre petite bête ! Si tu étais plus robuste, je prendrais volontiers place sur ton dos ! »

Le chasseur Vincennes parcourt une distance de quinze à vingt kilomètres, à pied, en répétant la même réflexion à sa bête. Tout à coup, la petite jument verte s'arrête et

dit au chasseur : « Eh bien ! chasseur Vincennes, si tu te rendais compte à quelle distance se trouve le château où tu te diriges, tu n'hésiterais pas à t'installer sur mon dos ! N'aie pas peur de me fatiguer les reins. Tu ne me fatigueras pas ! Sache, chasseur Vincennes, que tu es encore à huit cent cinquante kilomètres du château et que, demain matin, l'armée du roi se mettra en marche pour aller faire la guerre au roi ton maître que tu viens de quitter !

— Eh bien ! petite jument, puisque tu te crois si résistante, je vais prendre place sur ton dos ! »

Le chasseur monte sur la petite jument verte, se tient solidement à deux mains dans la crinière du petit animal, et la jument s'élance dans les airs comme si elle galoptait sur la terre.

Vers quatorze heures, la petite jument verte remet pied sur terre et s'arrête. « Eh bien ! chasseur Vincennes, nous sommes à huit ou dix kilomètres des limites de la ville. Je vais reprendre le rythme ordinaire de ma marche, je vais ralentir ma vitesse. Quand nous arriverons au château, le roi va t'identifier. Il va immédiatement commander à un valet de me dételer et de me nourrir. Mais avertis le roi que tu prendras soin toi-même de ta monture parce qu'elle a besoin de soins particuliers. Et moi, je te dirai au fur et à mesure ce que tu dois faire ! »

Le chasseur Vincennes parvient au château. Le roi ordonne à un domestique d'aller dételer la petite jument, mais le chasseur intervient : « Sire, c'est moi et moi seul qui dois prendre soin de ma monture ! » comme on vient de le mentionner.

Le chasseur Vincennes va lui-même nourrir soigneusement sa petite jument et celle-ci lui dit : « Maintenant, chasseur Vincennes, tu vas demander au roi deux ou trois jours de repos. Pendant cette période de temps, je te dirai ce que tu dois faire ! »

Vincennes revient au château. Le roi lui fait servir un bon souper à la suite duquel le chasseur cause avec le roi. Il lui demande deux ou trois jours de repos avant de s'adonner à la chasse. Le roi le lui accorde volontiers : « Grand chasseur, tu peux prendre sept, huit, dix ou même quinze jours de repos. Décide toi-même de la longueur de ton congé. Quant à moi, tes jours de congé me laissent absolument indifférent ! »

Une journée... deux journées s'écoulent. Voilà bientôt deux jours que le chasseur Vincennes demeure au château tout en donnant des soins attentifs à sa petite jument verte. Dans l'après-midi, la monture parle à son maître. « Chasseur Vincennes, lui dit-elle, tu vas retourner au château et tu vas te promener nerveusement de long en large dans la grande salle. Le roi va alors te demander pourquoi tu t'agites ainsi. Il va s'imaginer que tu t'ennuies de ton pays. de ton roi ou d'un autre quelconque personnage. Tu lui répondras que tu désires passionnément manger un fruit délicieux, telle sorte de pommes. Il va faire venir une servante portant sur un plateau d'or les pommes désirées. Tâche d'en glisser trois dans ta poche, à l'insu du roi, et viens me trouver, armé de ta carabine. Je te dirai ce que tu dois faire ! »

Le chasseur Vincennes va se promener dans la grande salle du château, comme le lui a recommandé sa petite jument. Le roi lui demande la cause de son ennui. Vincennes expose sa requête au roi. Ce dernier reprend sur-le-champ : « Ah ! des pommes ? Nous en avons en abondance, ici ! »

Le roi ordonne immédiatement à une servante d'apporter des pommes. Le chasseur en prend une, la mange, puis en glisse trois dans ses poches sans que personne n'en ait connaissance. Une fois en possession des pommes, le chasseur prend sa carabine et va rejoindre sa petite jument. « Eh bien ! chasseur Vincennes, tu t'en es très bien tiré ! Je n'aurais pu croire que tu pouvais agir de la sorte ! Maintenant, tu vas me conduire hors de l'écurie. Tu vas prendre place sur la selle et tu vas t'y attacher solidement. Moi, je vais m'élancer à toute vitesse. Quand je courrai si rapidement que tu ne me sentes plus remuer sous toi, tu lanceras une pomme devant toi dans l'espace et tu tenteras de l'attraper avec une balle. Si tu es assez habile pour fendre la pomme à chaque balle tirée, tu seras capable de tuer la biche qui enlève la pomme du roi. À moins de réussir l'exploit de la pomme fendue à un coup de carabine, tu ne pourras pas tuer la biche voleuse ! »

Le chasseur Vincennes obéit en tout point aux ordres de la jument verte. Quand il constate qu'il ne la sent plus bouger sous lui, il lance ses trois pommes, l'une après l'autre, et il les fend toutes les trois en deux avec trois balles de carabine. Puis, la petite jument verte s'arrête. « Sache, chasseur Vincennes, que tu es un excellent tireur ! Je n'en ai jamais encore rencontré d'une si grande habileté. Et sais-tu, chasseur, à quelle distance tu es du château ?

— Non ; je n'en ai aucune idée !

— Eh bien ! Tu es à environ sept cents kilomètres du château ! Maintenant, il est temps de faire demi-tour et de retourner chez le roi. Nous avons fait une bonne journée. Demain matin, je te dirai quoi faire ! »

La monture et le cavalier retournent au château à la même vitesse qu'à l'allée. Ils se reposent en attendant le jour suivant.

Le lendemain, dans l'avant-midi, la petite jument dit au chasseur Vincennes : « Ce soir, chasseur, nous sommes assez reposés, tous les deux, pour entreprendre la chasse à la biche. Nous nous rendrons, ce soir, au jardin, et je te dirai comment t'y prendre. »

Le chasseur Vincennes annonce au roi qu'il va tenter de tuer la biche dans la soirée. Aussitôt, le roi lui ouvre les portes de son jardin. Le roi avait hébergé des soldats dans cet espace, et il y était resté un certain nombre de tentes ou huttes mobiles. La petite jument va se placer dans une tente dressée près du pommier désséché. Le chasseur y prend place, lui aussi. À la tombée de la nuit, la jument dit à son maître : « Couche-toi, chasseur Vincennes, et dors. Sois sans crainte, je te réveillerai à temps pour entreprendre la poursuite de la biche ! »

Un peu avant l'aurore, la petite jument va réveiller le chasseur. « Vincennes, lui dit-elle, monte immédiatement en selle et attache-toi solidement. La biche qui vient

enlever la pomme, j'en suis sûre, est à la veille d'arriver. Il ne faut pas que tu tires trop tôt. Je te défends bien de trop te presser. Je vais m'élancer à toute vitesse au même moment où elle quittera l'arbre. La biche va me devancer, au début de la poursuite. Je vais la suivre d'aussi près que possible. Quand la voleuse va rejoindre la fourche de trois routes, nous allons être assez près d'elle pour la voir au moment où elle va croiser ses deux pattes arrière. Nous allons apercevoir, entre ces pattes, une tache blanche de la grandeur d'une pièce de cinquante sous. Si tu parviens à loger ta balle dans la surface de cette tache blanche, tu es certain de tuer cette biche. Mais si la balle passe à côté de cette tache minuscule, la biche aura la vie sauve ! »

Le chasseur Vincennes exécute les moindres détails exigés par la petite jument. Il voit soudainement un petit nuage noir arriver à toute vitesse et envelopper la tête du pommier. La petite jument déguerpit à la même vitesse que la biche, mais après une course d'une heure et demie ou deux heures, devançant la jument d'une centaine de mètres, la biche ralentit à la rencontre des trois routes, et se croise les pattes arrière de façon à laisser voir un point blanc de la grandeur d'une pièce de cinquante sous. Le chasseur saisit alors sa carabine et tire tellement juste qu'il place la balle dans la tache blanche. La biche roule par terre, sans vie ! « Maintenant, chasseur Vincennes, voici ce qu'il faut faire : ramasse la pomme d'or, cache-la dans ta poche et reprenons la route du château ! Et sais-tu, chasseur, quelle distance te sépare du château du roi ?

— Ah ! petite jument verte, nous en sommes à une faible distance, nous l'avons quitté, il y a à peine une heure et demie ou deux heures !

— Eh bien ! sache que tu es à plus de treize cents kilomètres du château ! Moi, je suis trop fatiguée pour retourner à la vitesse que je suis venue. Je suis incapable de faire une telle randonnée aujourd'hui. Il nous faut en prendre notre parti ; nous parviendrons au château ce soir très tard, très tard !

Cependant, chasseur Vincennes, si tu pouvais me promettre de ne rien déranger, de ne rien toucher là où nous passerons, je prendrais un raccourci. À peu de distance d'ici, se trouve une rue couverte. En utilisant ce passage, nous serions au château du roi au plus tard à une heure cette après-midi.

— Je te promets, ma petite jument, de ne rien déranger de tout ce que nous rencontrerons, de ne rien toucher des richesses dans la rue couverte. Je te le promets formellement !

— Très bien, chasseur Vincennes ! » repart la petite jument verte.

Le petit animal parcourt à peu près quatre-vingts kilomètres et s'engage dans une rue couverte où sont exposés des diamants, où sont suspendus des anneaux de toutes sortes, des richesses les moins imaginables que contient l'univers. Le chasseur Vincennes s'incline la tête de temps en temps pour mieux scruter ces chefs-d'œuvre, ou pour éviter les objets qui auraient pu lui meurtrir la figure. Mais, un peu avant de quitter cette rue couverte, le chasseur Vincennes aperçoit une petite couronne suspendue à un fil d'or, une couronne d'une richesse impossible à estimer. Il réfléchit

en lui-même : « Si je m'empare de cette couronne, je suis certain que la petite jument n'en aura pas connaissance ! »

Quand le chasseur vient à passer sous la précieuse couronne, il tend le bras, touche le bijou qui lui reste dans la main. Il s'empresse de glisser la couronne secrètement dans sa chemise. La petite jument semble n'avoir rien vu ; elle se comporte comme si elle n'avait eu connaissance de rien. À une heure de l'après-midi, le chasseur et sa petite jument regagnent le château. En descendant de la selle, le chasseur se précipite vers le roi et lui présente la pomme d'or, en lui disant : « Voici, Sire le roi, la preuve que votre biche est détruite. Vous ne la reverrez jamais dans vos parages. Demain matin, la pomme d'or se balancera dans votre pommier !

— Il m'est difficile de croire, chasseur Vincennes, que tu as mis si peu de temps à détruire la biche qui venait dérober ma pomme d'or ! Moi, qui ai fait surveiller le pommier par des armées entières, par des milliers d'hommes dont aucun n'a pu même voir le voleur !

— Eh bien ! Sire le roi, je suis bien certain que la biche est morte ! réaffirme le chasseur.

— Chasseur Vincennes, continue le roi, où l'as-tu tuée ?

— Ah ! elle est morte à environ treize cents kilomètres d'ici.

— C'est une affirmation surprenante ! s'exclame le roi. Parcourir une si grande distance en si peu de temps !

— Eh bien ! réplique le chasseur, vous entendrez parler par d'autres chasseurs de la mort de cette biche ! La biche est morte dans la direction que je vous indique ! »

Mais la conversation s'arrête là. Cependant, le lendemain matin, le roi se hâte vers le pommier merveilleux du jardin et y découvre une pomme d'or qui brille dans les branches de l'arbre. Le roi grimpe dans le pommier et y cueille une pomme d'or à son grand plaisir.

Comme la saison est déjà assez avancée, le chasseur Vincennes juge qu'il est trop tard pour entreprendre le retour dans son pays. Il décide donc de passer l'hiver au château du roi.

L'été terminé, naturellement c'est l'automne. L'automne fait place à l'hiver. À l'époque des festivités de Noël, le roi offre au chasseur Vincennes un cadeau de grande valeur. Il lui donne une carabine au canon d'argent et à la crosse incrustée d'or, une arme d'une valeur unique dans l'univers. Le chasseur Vincennes remercie le roi de son mieux, mais il déplore ne pouvoir offrir au roi, en retour, un bijou d'une si grande valeur.

Le chasseur revient à la maisonnette que le roi a aménagée spécialement pour lui ; il démonte sa carabine de métaux précieux et ouvre sa valise pour y cacher son cadeau. Dans le fond de cette valise, le chasseur retrouve la petite couronne qu'il a enlevée

secrètement dans la rue recouverte. Il prend le temps de regarder attentivement cette couronne et se dit : « Eh bien ! si je donnais ce bijou au roi, il pourrait le garder en souvenir de moi ! »

Il enveloppe cette petite couronne et file au château du roi pour lui présenter ce bijou en cadeau. Le roi prend la couronne dans ses mains, l'examine et dit au chasseur Vincennes : « Parole de roi ! Si tu n'essaies pas d'aller me chercher la princesse à laquelle appartient cette couronne, chasseur Vincennes, tu seras pendu, demain matin à neuf heures, à la porte de mon château ! »

Le chasseur Vincennes va à l'instant rejoindre sa petite jument, et lui raconte son aventure, en pleurant. La petite jument le laisse pleurer quelques minutes, puis lui dit : « Chasseur Vincennes, je t'avais pourtant fait promettre de ne rien toucher dans la rue couverte ! Tu m'as trompée, et maintenant, il va te falloir faire face aux suites de ta désobéissance ! »

Le chasseur Vincennes s'installe en selle sur la petite jument qui s'élance sur la route. « Eh bien ! dit la bête, je vais aller passer le long du château où les géants gardent la princesse. Ils vont me trouver tellement jolie, qu'ils vont vouloir m'acheter ! Attends qu'ils t'offrent jusqu'à trois ou quatre cents dollars avant d'accepter le marché. Avertis-les que tu ne veux pas les tromper : tu leur vends ta bête telle qu'elle est. Tu es le seul à pouvoir la maîtriser. Tout autre conducteur ne réussira qu'à la faire hennir, se débattre, se dresser sur ses pattes arrière ou à se rouler par terre. Si cette monture doit servir à une belle princesse — c'est ce qu'ils vont te dire — offre-leur de la laisser monter devant toi, sur mon dos, pour apprendre à me conduire. Quand elle aura appris à tenir adroitement les guides et à me maîtriser, la princesse pourra faire de la petite jument, ce qu'elle voudra ! Elle pourra te remplacer ! »

Et en effet, le chasseur se rend en vue du château des géants au moment où ceux-ci se reposent sur le balcon. Ils crient au chasseur d'approcher, qu'ils ont une affaire importante à régler. Le chasseur longe le château et s'arrête. Les géants lui demandent de leur vendre sa petite jument. L'aîné des géants prend les devants : « Tu as une si belle petite jument ! Et nous qui avons une si jolie princesse ! Le fait de voir cette jolie femme se promener dans notre cour sur une si belle bête, ce sera comme un rayon de soleil, une scène qui n'aura pas sa pareille au monde ! »

Le géant propose un prix, deux cents dollars, pour l'achat de la petite jument. Il en vient à offrir trois cents dollars. Le chasseur s'intéresse à cette dernière proposition. « Eh bien ! mes bons amis, j'accepte de vous vendre ma petite jument verte pour la somme de trois cents dollars. Mais je ne veux pas vous tromper. Je suis le seul à pouvoir la faire obéir. La petite bête hennit, rue, se roule par terre... personne, sauf moi, ne peut la diriger convenablement au moyen des guides. Si cette bête est destinée à une princesse aussi jolie que vous le dites, faites-la venir ici, dans la cour. Vous l'installerez devant ma selle, sur la petite jument, moi je surveillerai les guides. Après avoir fait le tour du château, votre princesse va avoir saisi la technique qui préside au bon comportement de la petite bête. Alors, je mettrai pied à terre, la princesse pourra maîtriser la jument, et vous me donnerez mon argent !

— Vraiment, pensent les géants, il ne veut pas nous tromper en nous vendant sa jument. Il faut aller chercher la princesse ! »

Les géants vont chercher la princesse dans sa chambre, ils lui font revêtir ses plus beaux atours et ils la conduisent au chasseur. Dès que la princesse tente de mettre la main sur la petite jument, celle-ci hennit bruyamment et veut se rouler par terre. Le chasseur lui parle et parvient à la calmer jusqu'au moment où la princesse prend place sur la bête. Le chasseur entreprend alors une première randonnée autour du château. Au second tour, la princesse pose la main sur les guides et dit aux géants : « Je commence à conduire la petite jument verte ! »

À la fin de la troisième démonstration autour du château, le chasseur donne un coup de talon dans l'aine gauche de la bête. La petite jument franchit d'un saut toutes les palissades. Le plus jeune des géants s'écrie : « Voyez ! Il nous vend sa jument sans tricherie aucune, mais il s'échappe avec notre princesse ! »

Le chasseur se rend en droite ligne au château et présente la princesse au roi. Celui-ci lui propose le mariage sur-le-champ, mais la princesse refuse : « Sire le roi, dit-elle, je préfère remettre le mariage à demain matin ! »

Le lendemain, à neuf heures, moment fixé pour le mariage, la princesse n'est pas encore sortie de sa chambre. Le roi se rend à la porte de chambre, lance des appels à la princesse, mais n'entend aucun bruit. Vu la situation urgente, on enfonce la porte de la chambre ; on trouve la princesse aux prises avec une maladie très pénible. Sans tarder, on fait venir les meilleurs docteurs. La princesse dit alors au roi : « Quand j'étais chez les géants et que cette maladie m'accablait, je n'avais pas d'autre remède que l'usage d'un peigne. Ce peigne est resté dans ma chambre sur la tablette de fenêtre, dans le château des géants. Si j'avais ce peigne actuellement, je m'en donnerais un coup dans les cheveux et je retrouverais ma vigueur de quinze ans. Ainsi, je serais disposée à me marier dès maintenant ! »

Le roi va sur-le-champ rencontrer le chasseur Vincennes et lui ordonne d'aller chercher immédiatement le peigne que la princesse a oublié dans sa chambre, au château des géants.

Le chasseur Vincennes se dirige de nouveau, en pleurant, vers sa petite jument. Il pleure longtemps avant que la bête ne lui adresse la parole. « Eh bien ! chasseur Vincennes, tu vas aller dire au roi que, pour remplir cette mission, il te faut des hameçons à truite, une ligne et un habit de pêcheur ! »

Le chasseur retourne vers le roi et lui fait sa demande. Le roi lui procure tout ce dont Vincennes a besoin. Le chasseur remonte en selle sur sa petite jument et reprend la route du château des géants. En côtoyant une grosse rivière, le long de la route, le chasseur, sur l'ordre de la bête, pêche une douzaine de truites d'une trentaine de centimètres de longueur. « Maintenant, de dire la petite jument, je vais passer sur le flanc du côteau où s'élève le château des géants. Je ne me montrerai pas, parce qu'ils vont me reconnaître. Une fois rendu au côteau, tu sauteras à terre et tu t'en iras à pied

dans le voisinage du château. Les géants vont te voir passer et ils vont te demander si tu veux leur vendre tes truites. Accepte de les leur vendre, mais à un gros prix, pas moins de deux à trois cents dollars. Eux autres, les géants, ils ne pourront pas compter deux ou trois cents dollars dans un temps plus bref qu'une heure ou une heure et demie. Ils ne savent pas compter l'argent ! C'était la princesse qui remplissait cette fonction quand elle était là.

Quant à toi, tu feras semblant d'avoir froid. Il n'y a dans le château qu'un seul poêle où l'on chauffe, et c'est dans la chambre de la princesse. Les géants vont t'y envoyer pour te réchauffer. Dès qu'ils seront occupés à compter l'argent, tu t'empareras du peigne et tu descendras par l'escalier du nord. Je t'attendrai ici sur la pente du côteau. Ne tarde pas à revenir, quand tu seras en possession du peigne !

Le chasseur habillé en pêcheur va passer près du château des géants. Ils l'arrêtent ; il leur vend ses truites trois cents dollars. Mais une fois à l'intérieur du château, le pêcheur se met à trembler non de froid, mais de peur, à la vue des géants. L'aîné des géants dit à Vincennes : « Tu m'as l'air à grelotter, bon pêcheur ?

— En effet, j'ai froid énormément !

— Eh bien ! dans la chambre de la princesse se trouve un poêle qui chauffe ; puis, le plus jeune de la famille va te conduire près du poêle. Nous avons besoin d'un temps assez long pour compter l'argent. Quand nous nous serons acquittés de cette besogne, ce même jeune géant ira te chercher ! »

Le cadet des géants va conduire Vincennes dans la chambre de la princesse, puis revient aider les autres géants à compter l'argent. Après le départ du jeune géant, le chasseur Vincennes trouve le peigne sur la tablette de la fenêtre, le glisse dans sa poche et dévale l'escalier orienté vers le nord, comme la petite jument le lui a recommandé. Il se précipite ensuite vers le petit animal. Il saute en selle et se dirige vers le château du roi.

Une fois l'argent compté, les géants gagnent la chambre de la princesse pour y rejoindre le pêcheur. Mais ils n'y trouvent personne. Ils jettent un coup d'œil dans la chambre. La porte en est restée entrouverte, ils constatent que le peigne de la princesse n'est plus dans la chambre. « Hier, dit le cadet des géants, on a été assez retors pour enlever la princesse ; aujourd'hui on a eu l'audace de venir chercher son peigne sur la tablette de sa fenêtre ! »

Au château, le chasseur Vincennes remet au roi le peigne de la princesse. Celle-ci le passe deux ou trois fois dans ses cheveux, et redevient vigoureuse comme à l'âge de quinze ans. Tout de suite, le roi veut procéder au mariage. « Non, dit la princesse ; attendons à demain matin ! »

Le lendemain matin, la princesse est encore malade, plus malade que la fois précédente. Le roi est contraint d'enforcer la porte de chambre de la princesse. Les médecins ne comprennent rien à cette maladie. Le roi demande à la princesse si elle connaît un remède pour combattre cette maladie. « Eh bien ! quand j'étais chez les

géants et que ce mal se manifestait, ils allaient me chercher une petite bouteille, longue comme le doigt, contenant une sorte de liquide que je vidais dans une cuvette pleine d'eau. Après m'y être baignée, je me sentais comme à l'âge de quinze ans. Si je possédais cette solution, ce matin, je me sentirais toute jeune et je pourrais me marier ! »

Sans tarder un instant, le roi commande de nouveau au chasseur Vincennes d'aller chercher la petite bouteille de liquide dont la princesse a besoin, sinon il sera pendu, le lendemain, à neuf heures, à la porte du château.

Le chasseur Vincennes part, en pleurant, et s'en va rejoindre sa petite jument verte. Celle-ci le laisse pleurer longuement, puis lui dit : « Eh bien ! chasseur Vincennes, il faut toujours tenter de mourir en brave, et surtout ne jamais se laisser mourir en lâche. Pour remplir la mission du roi, va lui demander deux faveurs : que ta petite jument possède sous ses pattes des fers d'or à crampons d'argent, ensuite repérer dans la ville, la montre qui indique l'heure de la façon la plus précise. Sois sans crainte, le roi va se plier à ces demandes ! »

Sur-le-champ, le roi se rend chez le forgeron et fait mettre à la petite jument les fers recommandés par le chasseur Vincennes. De plus, le roi fait une enquête dans la ville pour y découvrir la montre la plus précise possible. Il se rend compte que c'est sa propre montre. Il la remet donc au chasseur Vincennes qui s'empresse de courir vers sa petite jument. Il saute en selle et les deux, cavalier et monture, partent à la conquête de la petite bouteille d'eau exigée par la princesse.

Avant de parvenir à la fontaine de cette eau forte, la petite jument s'arrête. « Ici, chasseur Vincennes, dit-elle, nous sommes à moins d'un kilomètre de la fontaine recherchée. Moi, je ne suis pas capable de m'approcher davantage de cette fontaine gardée par des tigres, des lions et des bêtes les plus féroces de la forêt. Un lion est couché sur le couvercle de la fontaine. Pour introduire la bouteille dans la fontaine et la remplir, il va te falloir passer ton bras dans la gueule du lion. Fais bien attention de ne pas laisser une seule goutte de liquide venir en contact avec tes doigts ; c'est de l'eau dissolvante !

Mais, chasseur, à midi sonnant, toutes ces bêtes sombrent dans le sommeil pour se réveiller exactement une heure plus tard. Pendant cette heure, leur sommeil est tellement profond qu'il est impossible de les réveiller. N'aie pas peur ! Tu n'as pas besoin de hâter le pas ! »

Le chasseur Vincennes s'élance au pas de course. La petite jument le rappelle en lui faisant un signal. « Non, non, chasseur ! Tu jetteras un œil sur moi. Quand ce sera le temps de courir, je t'en donnerai le signal ; quand ce sera le temps de ralentir le pas, je te l'indiquerai également. Tu obéiras à tous mes signaux ! »

La petite jument commande au chasseur de se déplacer en vitesse, puis d'aller plus lentement. Il arrive à la fontaine. Il prend sa petite bouteille dans sa main, passe son bras dans la gueule du lion, remplit sa bouteille, l'essuie sur l'herbe, puis fait demi-tour

et revient vers sa petite jument. À environ cinquante mètres de la bête, le chasseur s'élance à la course et saute sur la selle. Aussitôt, les bêtes se réveillent et se lancent à la poursuite de la petite jument. Tout près de là coulait une rivière d'une largeur impressionnante. La petite jument gagne la berge de cette rivière et, d'un seul bond, rejoint l'autre rive. Les bêtes féroces parviennent au cours d'eau et s'y arrêtent en disant : « Comptez-vous chanceux que nous ne puissions faire un bond jusqu'à l'autre berge ! Autrement, nous en aurions fait quatre de vous deux ! »

En arrivant au château, le chasseur présente naturellement la petite bouteille d'eau forte au roi ; ce dernier s'empresse de la remettre à la princesse.

Pendant l'absence du chasseur Vincennes, la princesse avait fait construire une cuve d'une capacité d'environ six cents tonneaux. Elle avait fait remplir d'eau cette immense cuve, et avait recommandé au roi d'ordonner au chasseur Vincennes de venir plonger dans la cuve, le lendemain à neuf heures, au moment du mariage. Le roi, évidemment, avait ordonné au chasseur de venir se baigner dans la cuve préparée par les soins de la princesse.

Ce matin-là, le chasseur se rend à l'écurie, vers cinq heures, pour mettre sa petite jument au courant du dernier ordre du roi. « Ah ! chasseur Vincennes, reprend la petite bête, tu ne peux pas te baigner dans cette cuve ! Elle contient de l'eau dissolvante ! Hier, la princesse a fait jeter un bœuf de plus de deux cents kilos dans cette cuve ; il n'en est resté qu'un peu d'écume blanche à la surface de l'eau. Il n'y a pas de cachette, c'est de l'eau forte ! Comment vas-tu t'arranger pour en sortir vivant ? »

Le chasseur recommence à pleurer abondamment. Une suggestion de la petite jument vient arrêter ces larmes. « Vois-tu la servante qui vient là-bas ?

— Oui ! Elle tient en main une chaudière destinée à traire les vaches.

— Eh bien ! chasseur, va lui demander de te prêter cette chaudière. Elle va te rendre ce service ! »

Le chasseur rejoint la servante et en obtient sa chaudière à lait. Vincennes rapporte la chaudière à la petite jument. « Chasseur Vincennes, lui dit-elle, prends le gourdin laissé derrière la porte, et viens m'en donner une volée de coups. Quand tu m'auras malmenée un certain temps, une sueur abondante va apparaître sur mon corps et va me dégouliner sous le ventre. Tu vas recueillir cette sueur au moyen d'une éponge et tu vas déposer ce liquide dans la chaudière ; ensuite, je te dirai que faire !

— Mais, ma petite jument, je ne suis pas capable de me décider à te battre à coups de bâton.

— Il faut pourtant que tu le fasses, si tu veux échapper à la mort ! »

Finalement, le chasseur se résout à battre la bête à coups de gourdin. Une dizaine de minutes plus tard, une abondante sueur apparaît sur la peau de la petite jument. Le chasseur éponge cette sueur et en recueille de six à huit centimètres d'épaisseur dans le fond de la chaudière. « Maintenant, ajoute la petite jument verte, lave-toi dans ce

liquide depuis la pointe du plus petit cheveu jusqu'au bout des orteils. C'est pour toi la seule façon de plonger dans la cuve et d'en ressortir vivant ! »

Le chasseur commence à se laver, mais la petite jument voit facilement qu'il ne pourra répartir cette sueur également sur tout son corps. Elle le fait placer devant elle et, de sa patte, elle le lave entièrement dans cette sueur. « Maintenant, chasseur Vincennes, tu peux plonger dans la cuve pendant que le roi va essayer d'épouser la princesse. Toi, tu vas nager dans la cuve. N'aie pas peur, tu vas t'en tirer vivant. De plus, je vais t'annoncer une nouvelle : c'est toi qui vas épouser la princesse, ce matin. Mais moi, je vais mourir ici, dans l'écurie !

— Ah ! proteste le chasseur, jamais tu ne mourras ici ! Je penserai toujours à toi !

— Non, chasseur Vincennes, tu vas m'oublier, j'en suis certaine ! »

Le chasseur se rend près de la cuve. Des milliers de spectateurs y sont déjà rendus pour le voir plonger dans cette eau. La veille, ils ont vu ce qui est resté du bœuf de plus de deux cents kilos : un peu d'écume blanche !

Le chasseur se tient sur le bord de l'immense cuve ; le roi et la princesse sont présents. Ils allaient se marier, mais ils ont voulu assister à ce spectacle avant leur mariage.

Le chasseur Vincennes fait une sorte de discours d'adieu au roi, à la princesse et à tous les spectateurs venus de la ville. Puis, il plonge dans la cuve, la traverse à la nage, et va remonter sur l'autre paroi de ce réservoir. Dès qu'il sort de l'eau, sa peau apparaît blanche comme neige et les spectateurs constatent qu'il est le plus joli homme encore jamais vu. « Moi, s'écrie le chasseur, moi qui étais victime de douleurs et de rhumatismes de toutes sortes, je me sens comme un jeune homme de quinze ans ! Je vais me baigner une seconde fois ! »

Il remonte sur le bord de la cuve, se lance de nouveau à l'eau et revient à son point de départ, de l'autre côté du réservoir. Il est aussi joli, même plus joli qu'au sortir de son premier plongeon. Personne n'a jamais vu un homme aussi joli.

Le roi, qui comme moi, n'était pas très beau par nature, dit à la princesse : « Belle princesse, le chasseur Vincennes était un homme pas plus beau que moi ; à son sortir de la cuve il est très joli. À la vue de cette heureuse transformation, j'ai l'intention, avec votre assentiment, de plonger, moi aussi, dans cette cuve !

— Sire le roi, répond la princesse, faites comme bon vous semblera. Cependant, je dois vous dire que le chasseur Vincennes a probablement extrait du réservoir toute l'eau de beauté que j'y avais versée. Mais il en reste encore dans la petite bouteille ! »

Le roi fait verser dans la cuve le reste du liquide de la bouteille ; il lance, de plus, dans la cuve, la bouteille elle-même pour profiter des moindres traces de l'eau de beauté dont a parlé la princesse. Ensuite, le roi monte sur le rebord de la cuve, fait ses adieux à la princesse, au chasseur Vincennes, à tous les visiteurs, puis il se lance à l'eau.

Des que le roi disparaît dans le réservoir, une petite mousse blanche revient à la surface du liquide.

La princesse saute alors au cou du chasseur Vincennes et l'entraîne immédiatement à l'église où ils s'épousent.

Après le mariage, ils reviennent au château où l'on célèbre la plus éblouissante noce encore jamais organisée. C'est le roi qui en avait fait faire les préparatifs pour lui et les invités de la ville. Les habitués du château aimaient déjà le chasseur Vincennes plus que le roi lui-même.

La journée se passe, la soirée se passe sans que le chasseur Vincennes ne pense à sa petite jument verte.

À l'heure du coucher, vers minuit ou minuit trente, le chasseur pense soudain à sa bête. « Belle princesse, dit-il à sa femme, j'ai complètement oublié ma petite jument ! Elle est peut-être morte à ce moment ! Il faut que j'aille tout de suite à l'écurie !

— Inutile d'y aller ! recommande la princesse. Laisse-la se tirer d'affaire toute seule ! Tu la retrouveras demain matin, à l'écurie, j'en suis certaine ! »

Mais le chasseur ne renonce pas à sa décision. Il chausse rapidement ses pantoufles et se dirige à toutes jambes vers l'écurie. Il retrouve sa petite jument couchée sur le flanc à même le pavé, agitée de quelques faibles soubresauts. Il lui demande, sans tarder, ce qu'il faut faire pour lui sauver la vie. « Ah ! chasseur Vincennes, répond la petite jument, il est inutile d'essayer de me sauver la vie ! Je vais mourir, j'en suis certaine ! Je te demande une dernière faveur. Prends le sabre suspendu derrière la porte, et tranche-moi immédiatement les artères carotides pour hâter ma mort le plus possible. Ensuite, je te demande de débiter mon corps en quatre quartiers et de les placer près du seuil de la porte. En sortant de l'écurie, tu transperceras, de la lame de ton sabre, ces quatre quartiers. Voilà ma plus pressante demande !

— Mais, ma petite jument, je ne suis pas capable d'agir ainsi à ton égard !

— Il faut pourtant que tu le fasses, chasseur Vincennes ! »

Devant cette insistance, le chasseur s'empare du sabre suspendu à la porte et tranche la gorge de la petite jument pour qu'elle meure au plus tôt. Il débite sa bête en quatre parties et les place sur le seuil de la porte. Quand il va sortir, il passe la lame de son arme à travers les chairs de sa bête.

Soudain, il sent deux mains lui enserrer les épaules. Il se retourne et aperçoit une princesse presque aussi jolie que sa femme. « D'où viens-tu, belle princesse ? lui demande le chasseur.

— Sache, chasseur Vincennes, que ta petite jument verte, c'était moi, une princesse, métamorphosée en jument. C'est notre mère qui a modifié nos vies, à ma sœur et à moi. Elle m'a métamorphosée en jument verte, et elle a emprisonné ma sœur

chez les géants. Toi seul étais capable d'aller libérer ma sœur et, en même temps, me redonner ma forme de princesse. Ma sœur est devenue ta femme, protège-la bien ! Mais que vas-tu faire de moi ?

— Puisque tu es ma belle-sœur, repart le chasseur, reviens au château avec moi et tu organiseras ta vie avec nous ! »

Quand j'ai rendu visite, l'an dernier, au chasseur Vincennes et à sa princesse, ils étaient les parents d'une bonne dizaine de petits princes et de petites princesses...

LE CHASSEUR VINCENNES

Récit populaire raconté le 31 juillet 1956, à Cap-Chat, Gaspésie, par Aurèle Desrochers (64 ans) qui l'avait appris de son grand-père Charles Lévesque (70 ans) vers 1909.

Enregistrement n° 849. Conte-type 531 forme rare. Début : vol des pommes d'or (301 A I), 531 I a (jument verte), III vol de la couronne, a, (développement différent : ramène la princesse, son peigne, eau dissolvante), IV a, b, c, (princesse).

B'en, enn' bonn' fois, c'ést p't-êt' bon d' vous conter qu'i' y ava't, dan enn' ville, in roi. Et ce roi-lâ ava' in chasseur qu'i' app'lé't l' chasseur Vincennes, et le chasseur Vincenn's resté't dans la forêt, et quant' le roi ava't besoin d'un' viand' de tout's lés sortes, il y ava't r'guien qu' la pein' de lui d'mander, et le chasseur gu'i emm'né't. Et le roi éta't b'en content d'avoèr in chasseur aussi puissant, aussi capab' qu'i' vinqué't [vaquait] dans la forêt de tous lés bords de tous lés côtés ; il l'eumé' [aimait] enne affére énorme.

Mé', par in bon jour que son prince étè' âgé de vingt ans, et in bon jour, le roi i' dit : « Quiens ! i' dit, beau prince, t' és t-assez vieu' au jour d'aujo'rd'hui, i' dit, que tu vâs partir, tu vâs fére in voyag' pour asseyé' à trouvé' un' fille à peu près de ton rang et à qui que tu vâs pouvoèr te marguier, et que je pourrai confier ma couronne et que la rein' pourrâ i' confier la sienne ! »

Mé', on vâ dir' que le jeun' prinç' pren in bon bâtiment, de l'or et d' l'argen en masse, enn' bonne équipage et qu'i' prend la mer. Et au bout' de six moi' et in jour, le jeun' prinç' fesse un' gross' ville. Et en arrivan à la ville, s'en vâ t'e suit' su' le roi, et on vâ dir' qu'i' pâsse in sept à huit jours su' le roi. Mé', apras que le roi i' â tout' fait' vésiter la ville à la grandeur, il l'emmèn' jusqu'à son jardin. Mé', rendu au jordin, vésit' le jordin du roi, i' trouv' que le roi â in jordin le plus beau qu'i' â encor' jama's vu ni connu. Mé', tout' de quoi c' qui déguis' le jordin, que c'ést in vieux pommier sec qu'i' y â dans l' coin du jordin.

I' commence à parlé' au roi : « Ti'ns, i' dit, Sir' le roi, i' dit, vot' jordin ést le plus beau jordin que j'ai jama's vu, mé' c'ést seul'ment que ce pommier-lâ qui l' déguise ; si j'étè' à vot' place, je l' f'ré' arraché' et j'té' au côté.

— Ah ! i' dit, beau prince, si tu savais, i' dit, que ce pommier-lâ m' produi' enn' pomm' d'or à tout's lés matins, i' dit, tu dira's pâs çâ ! Et que je su's pâs

capab' de mett' la main d'ssus. J'ai mis dés armées et dés armées, dés mille homme' et dés mille hommes, i' ont jamè' été capab's de détruir' le gibier ou la bêt' qui vien enl'ver la pomm' d'or ! »

Mé', le jeun' prince, tout en pensan à lui-minme, di' au roi : « Tiens, i' dit, Sir' le roi, i' dit, mon père â in chasseur qu'i' gard' dans l' bois pour le fournir de viand' fraîche ; s'il étè' écitte, i' dit, au jour d'aujo'rd'hui, c'ést b'en simp'e, i' dit, i' détruiré't, i' dit, c'te gibier-lâ !

— Mé', on vâ dir' que le roi i' lui dit : Quiens ! beau prince, tu vâs t' r'entourné' à ton pays, et si le roi m'envoeill' pâs son chasseur écitte, son chasseur, que dan in an et in jour, la plus haut' pierr' de son château deviendrâ la plus bâsse. Je lui 'tent'rai la guerr' la plus cruell' qui s'ést encôr' jama's rencontré ! »

Mé', on vâ dir' que le prinç' prend son bâtiment et qu'i' s' r'entourn' dans son pays. Mé', du moment c' qu'il ést rendu cheu' z-eux, commence à parlé' in peu à son père, et i' commence à gu'i racontrer tout' l'histoèr' de son voyage. Mé', on vâ dir' que le roi envoeill' t'e' suite in domestiqu' dans la forêt dire à son chasseur d'aller lâ et d'emm'ner son j'val avec tout' sa batt'rie d' cuisine. Mé', du moment c' que le chasseur â la nouvelle, r'prend sa batt'rie d' cuisine et son j'val et qu'i' s'en vient su' le roi ; mé', du moment c' qu'il ést rendu su' le roi, le roi gu'i adress' la parole et qu'i' lui cont' çâ que son prince â été faire in voyag' semblab'e, et p'is qu'i' a promi' au roi qu'il l'envoéré't, ou sinon qu' la plus haut' pierr' de son château deviendrâ la plus bâsse.

« B'en, i' dit, Sir' le roi, j' vous ai te'jours fait' plésir à v'nir jusqu'à c'tte heure, i' dit, j' vous f'rai plésir tant que j' vivrai ! »

Mé', on vâ dir' que le chasseur Vincenn's prend la minme équipage, le minm' bâtiment et qu'i' rembarque à bord avec son j'val sellé et bridé et tout' sa batt'rie d' cuisin' de chasse. Et il ést pendant trois moâs su' la mer. Au bout' de trois moâs, i' survien enn' tempêt', qu'i's font naufrage ; i' s' sauv' juss' le chasseur Vincenne' avec son j'val bridé et sellé.

Mé', par in beau matin, qu'i' s' trouv' terri à la greve, commence à marcher d'in bor' à l'aut'e, pour trouver que'qu' chemin pour s'en aller. Mé', i' timb' dans in p'tit ch'min d' pied, à peu près vers neuf heur's neuf heure' et d'mie du matin, et in ch'min d' pied qui le r'conduisé' en plein' forêt su' dés immens's caps. Mé', tout en montant dans lés côtes, de quoi c' qu'i' voét d' venir devant lui ? In vieux vieillard qui s'en vien avec enn' p'tit' jument vart' qu' étè' à peu pras grosse, in 'tit peu p'us gross' qu'in poney, qui s'en v'né' avec sa cord' de licou. Mé', en arrivan au chasseur Vincennes : « Quiens, i' dit, chasseur, tu chang's pâs d' chevau' avec moé ? I' dit, moé, pour ma culture, ton j'val ést b'en plus gros qu' la mienne, i' dit, ça f'ré't mon affaire ! P'is, i' dit, tant qu'en fra's d' chasse, i' dit, ma jument voudré't [vaudrait] ton j'val.

— Mé', i' dit, écoutez, i' dit, mon bon vieux ! I' dit, moé, c' cheval-lâ, i' dit, je l' l'eume enne affére énorme ! C'ést un ch'fal qu' ést drillé[1] pour la chasse et il court tant que j' veux, i' vâ vit' tant que j' veux, i' vâ tranquill'ment tant que j' veux !

— I' dit, chasseur Vincennes, i' dit, change, parç' qu'i' dit, tu le r'grett'râs ! »

Mé', le vieux commence... n'en fa't tant d' sés pieds et d' sés mains, apras le bon chasseur qu'i' i' résout de changer son j'val pour la p'tit' jument. Mé', du moment c' qu'i' â mis sa batt'rie d' cuisin' su' l' dos la p'tit' jumen et qu'il ést r'viré d' bord, en s'en allan avec, et qu'i', d' temps en temps, qu'i' se r'vir' de bor' et qu'i' r'gârd' sa p'tit' jument : « Pauv' p'tit' bête, i' dit, si t' étè' plus grosse et j' t'embarqu'ra's b'en su' l' dos ! » Mé', apra' avoèr marché d' minme enn' dizain' de milles, dix à quinz' mille' et d' temps en temps, i' lui disé't çâ, mé', la p'tit' jument s'arrett' p'i' 'a gu'i parle : « Quiens, 'a dit, chasseur Vincennes, 'a dit, si tu savé's, 'a dit, à quell' distanç' que t' és du château, 'a dit, tu r'gârd'ra's bon d' m'embarquer su' l' dos ! Eill' [aie] pâs pêur de m'éreinter ! 'A dit, tu m'éreint'râs pâs ! Tu sa'râs, chasseur Vincennes, que t' és t-encore à cinq cents mill's du château, et que, demon matin, que l'armée du roi pârt pour aller 'tenter la guerre au roi, à ton roi de éoù que tu d' pârs.

— B'en, i' dit, ma p'tit' jument, pluss'que [puisque] tu t' cré' aussi capab'e, i' dit, m'en vâs t'embarquer su' l' dos ! »

Mé', le chasseur Vincenn's s'embarqu' su' l' dos d' la p'tit' jument, et qu'i' la po'gn' comme i' faut, dans la crigne [crinière] en s'attachant comme i' faut, et que la p'tit' jument pârt comm' dans lés airs, la minm' chose.

Mé', quant' ça vient vers deux heures, l'apros-médi, la p'tit' jumen arrette : « Quiens, 'a dit, chasseur Vincennes, 'a dit, on l'ést rendu à peu prè' à cinq mill's de la ville, 'a dit, avant d' prend' la ville. 'A dit, lâ, m' âs prend'e 'ien qu' mon p'tit train, m' â' aller tranquill'ment ; 'a dit, mecque on arrive au château, lâ, le roi vâ te r'connaît'e. I' vâ commandé' in valet t'e' suit' pour(e) m' soégner, m' dét'ler, m' soégner ; dis-y qu' c'ést toé-minm' qui soègn's ta p'tit' jument, parç' que tu 'n n-âs soin terribeul'ment, et j' te dirai tout' quoi faire ! »

Mé', on vâ dir' que lâ, en arrivan au château qu' le roi commande in valet pour aller dét'ler la p'tit' jument, mé', que le chasseur Vincenn's lui dit que c'ést lui-minm' qui soègn' sa jument, tel que j' viens d' vous l' dire. Mé', apras qu'il â soégné sa p'tit' jument comme i' faut, sa p'tit' jument gu'i dit : « Quiens, 'a dit, chasseur Vincennes, tu vâs d'mandé' au roi deu' ou troâs jours de r'pos ; 'a dit, dans cés deu' ou troâs jours-lâ, j' te dirai quoi faire ! »

Mé', i' s'en vâ su' le roi et qu' le roi gu'i deunne in bon souper, et apras souper, i' demande au roi pour avoèr... si i' pourra' avoèr in congé de deu' ou

1. *Drill* [to] (angl.) : Entraîner, dresser.

troâs jours de r'pos, avant d'aller fair' la chasse. Le roi dit: « Bon chasseur, tu peux prend' sept, huit, dix, quinz' jours, pren à ton goût, i' dit, moé, ça m' fè' absolument r'guien ! »

Mé', on vâ dir' qu' ça s' pâsse... l' lend'main se pâsse: ça fa't b'e'tôt deux jours qu'il ést lâ, et qu'i' soègn' sa p'tit' jument comme i' faut. Mé', pendant l'après-médi, sa p'tit' jument lui dit: « Quiens ! 'a dit, chasseur Arsèn' [Vincennes], tu vâs t'en aller fére in tour au château, tu vâs t' prom'ner dans la salle, d'in bor' à l'aut'e. Mé', le roi vâ t' demander de quoi c' que t' â' à t' prom'ner, de quoi c' que t' â' à t'ennuyer: si tu t'ennuill's de ton pays ou d' ton roi ou d' que'qu' chose, de lui dire. Dis-lui qu' non ! Dis-y que tu t'ennuies d' manger d'in fruit que t'eum's terribeul'ment, que c'ést dés pommes. I' vâ câlé' [to call][2] enn' sarvante avec in grand plateau tout en or chargé d' pomm's qu'i' vâ v'nir te m'ner. Tâch' d'en couler t'ouâss' dans ta poch' sans qu'i' 'n n'eill' connaissance, et ensuit' de çâ, prends ta carabine, p'is viens m' trouver: j' te dirai quoi faire ! »

Mé', le chasseur Vincenn's s'en vâ au château, qu'i' s' promèn' dans l' salon, tel comm' sa p'tit' jumen 'i ava't dit, et le roi 'i d'mand' de quoi c' qu'i' â à s'ennuyer, et qu'i' gu'i racont' son histoère au roi. Mé', t'e' suit' le roi lui dit: « Dés pommes ? C'ést in fruit qu'on 'n n-â à l'abondance ! »

Et câl' [to call] t'e' suite enn' sarvant' de v'nir 'i m'ner dés pommes. Mé', l' chasseur Vincenn's commence à n'en prend'e une et la manger, et qu'i en coul' t'ouâss' dans sés poches, qu'aucun' parsonn' n'eill' connaissance, et après qu' lés troâs pomm's sont écoulées, i' prend sa carabine et qu'i' sor' et qu'i' s'en vâ trouver sa p'tit' jument. « B'en, 'a dit, chasseur Vincennes, 'a dit, t'âs b'en fait çâ; 'a dit, j' pensa's jama's qu' tu f'ra's çâ d' la pareill' sorte. 'A dit, à c'tte heure, tu vâs m' sortir et tu vâs m'embarquer su' l' dos; attach'-toé comme i' faut, solide. 'A dit, moé, m' âs prend' ma course, 'a dit, mecque j' coure assez fort, lâ, 'a dit, que tu m' sent's p'us grouiller sour toé pâ'-en-tout', 'a dit, lâ, 'a dit, tu prendrâ' enn' pomm' p'is tu la ruerâs[3] d'vant toé. Et si t' és capab'e, à chaqu' pomm' que tu vâs ruer, si t' és capab' d' la tiré' et d' la fendre à chaqu' balle, tu s'râs capab' de tuer la bich' qui vien enl'ver la pomm' du roi; 'a dit, à moins d' çâ, tu pourrâs pâs la tuer ! »

Mé', le chasseur Vincenn's fait tel que sa p'tit' jumen 'a dit. Et quand 'a cour' assez fort qu'i' 'a sent p'us grouiller sour lui pâ'-en-tout', i' pren enn' pomme et qu'i' la rue, i' lés rue tou' lés t'ouâss, et à chaqu' coup d' carabine, i' lés fend tou' lés t'ouâss' en deux. Et la p'tit' jument arrette. « Quiens, 'a dit, chasseur Vincennes, 'a dit, t'apprendrâs, 'a dit, qu' t' és bon tireur ! 'A dit, j'en n'ai jama's vu de semblable encore ! Mé', 'a dit, sé's-tu comment c' que t' és rendu du château ?

— I' dit, non, i' dit, je l' sé's pâs !

2. *Call* [to] (angl.): Appeler, faire venir.
3. *Ruer*: Lancer avec force.

— B'en, 'a dit, t' és rendu à peu prè' à quat' cents mill's du château ! 'A dit, quiens ! 'a dit, à c'tte heure, on vâ r'virer d' bord, p'i' on vâ s'en aller : 'a dit, not' journée ést fait' ! 'A dit, d'mon matin, 'a dit, j' te dirai quoi faire ! »

Mé', i's s'en rentourne' au château, à peu près d' à minm' vitesse, et du moment qu'i's sont rendu' au château et qu'i's passe' encôr' tout' le restant d' la journée et jusqu'à l' lend'main.

Mé', l' lend'main arrivé, lend'main dans l'après-médi, sa p'tit' jument gu'i dit : « Quiens, 'a dit, chasseur Arsèn' [Vincennes], 'a dit, à soèr, t' és t-assez r'pôsé, p'i' 'a dit, moé 'tou, 'a dit, pour fair' la chasse à la biche. 'A dit, on vâ allé' au jordin, à soèr, 'a dit, j' te dirai quoi faire ! »

Mé', du moment c' que l' chasseur Vincenn's prononç' la parole au roi et que le roi s'en vient gu'i ouvert lés port's du jordin. Il avé't dés tent's là-d'dans, lui, où qu'i' ava't mis dés saldats, dés hutt's de tou' lés sorte' et que la p'tit' jument, s'en vâ p'is qu' 'a s' met dan enne hutte, tout près d' l'â'b'e [arbre] du pommier qu' éta't sec et que chasseur Vincenn's s'en vâ trouver sa p'tit' jument. Mé' apras, comm' de bonn' raison, que la brun ést pris, 'a dit : « Couch'-toé, chasseur Vincennes, 'a dit, dors ! T' âs pâs besoin d' craind'e, 'a dit, j' te révè'rai [réveillerai] en temps ! »

Mé', quant' ça vien in peu avant l' jour, la p'tit' jument l' réveille : « Quiens, 'a dit, chasseur Vincennes, 'a dit, embarqu'-moé su' l' dos, p'i' 'a dit, attach'-toé, 'a dit, à toute épreuve. 'A dit, t' apprendrâs, 'a dit, qu' la biche, 'a dit, qui vien enl'ver la pomme, lâ, 'a dit, ést su' 'a veill' d'arriver. 'A dit, faut pâs que tu t' presse' à tirer pâ'-en-tout', 'a dit, j' veux pâs ! 'A dit, m'en vâs partir quanté elle, mé', 'a dit,'a vâ m' dégrader[4], en partant. Mé', 'a dit, m'en vâs la suir' aussi proch' comm' m'en vâs pouvoèr. Mé', du moment c' qu' 'a vâ arrivé' à la fourch' de troâs ch'mins, 'a dit, on vâ êt'e assez proche, qu' 'a vâ s' croèser lés deux patt's d'en arguiére, tu vâs gu'i voèr grand comme à peu près cinquant' cenn's de blanc ent' lés deux pattes. Si t' és capab' de mett' ta ball' dans la plaqu' blanche, t' és capab' d' la tuer. Mé', si t' és pâs capab' de mett' ta ball' lâ, tu 'a tuerâs pâs ! »

Mé', on vâ dir' qu'i' fa't tel comm' sa p'tit' jument gu'i a dit, et de quoi c' qu'i' voét v'nir ? In p'tit nuag' noèr qui s'en vien et qui env'lopp' la têt' du pommier, et que la p'tit' jument décolle aussi vit' comm' la biche. Mé', apra' avoèr ronné [to run][5] à peu prè' in heure et d'mie à deux heure' et que la biche ést à peu près dix, douze, quinze arpents en avant d' lui ; mé', quand 'a vien à la fourch' dés troâs ch'mins, 'a s' croès' la patte et qu'i' voét grand comm' cinquant' cenn's de blanc. Mé', i' prend sa carabine et tire assez juss' qu'i' met la ball' droett' dans la p'tit' plaqu' blanche, que la bich' tumbe à terre raid' morte !

4. *Dégrader* : Prendre de l'avance, devancer.
5. *Run* [to] (angl.) : Courir, parcourir.

« B'en, 'a dit, chasseur Arsène [Vincennes], 'a dit, à c'tte heure, 'a dit, t' â 'in qu' la pein' de prend' la pomm' d'or, 'a dit, la mett' dans ta poche, (e)r'virer d' bord, 'a dit, qu'on s'en a'lle au château. Mé', 'a dit, chasseur Arsène [Vincennes], 'a dit, sé's-tu comment c' que t' és rendu, 'a dit, loin du château ?

— I' dit, ma p'tit' jument, i' dit, on l'ést pâs rendu b'en loin, i' dit, on vient d' partir : ça fè' à peu prè' in heure et d'mie, deux heur's de ronn' [run] qu'on fait !

— B'en, 'a dit, ça t'apprendrâ, 'a dit, qu' t' és rendu, écitte, à peu prè' à huit cents mill's du château ! 'A dit, pour m'en aller, aujo'rd'hui, 'a dit, moé, de la vitess' que j' su's v'nue, 'a dit, j' su's trop fatiquée, 'a dit, j' su's pâs capab'e ! P'is, 'a dit, on vâ êt' rendu seul'ment qu' à soèr b'en târd, b'en târd. Mé', 'a dit, chasseur Vincennes, 'a dit, si tu voula's m' promett' de r'guien déranger, de r'guien touché' à null' pârt, 'a dit, pâs loin d'écitte, 'a dit, i' y â enn' rue couvarte. 'A dit, j' te pâss'rai dans c' rue couvart'-lâ ; 'a dit, le plus târd, à in heure, 'a dit, on s'râ rendu au château du roi.

— I' dit, j' te promets, ma p'tit' jument, de r'guien déranger, i' dit, de tout' de quoi c' que j' renconteur'rai et de r'guien toucher dans la rue ; i' dit, çâ, je te l' promets !

— B'en, 'a dit, c'a bon, chasseur Vincennes ! »

Mé', on vâ dir' que la p'tit' jument fè' à peu prè' enn' cinquantain' de milles, et qu'alle arriv' dans c' rue couvart'-lâ, et qu' 'a renteur là-d'dans. C'ést enn' rue couvarte, et là-d'dans c' rue-lâ, c'éta'ent tout's sort's de diamants qui pendé't, dés anneaux de tous lés sortes, dés... quand on dit, tout's sort's d'affaire' émaginab's qu'on peut s' trouver sous la couronn' du saleil. Mé', chasseur Arsèn' [Vincennes], d' temps en temps, s' baissé't la têt' pour voèr d'in bor' à l'aut'e, pour clairer [clear][6] lés abjets qui allaient l' fesser dans la fégure. Mé', quand i' vien à sortir de la rue, i' voé' enn' p'tit' couronn' qu' ést croch'tée su' in fil d'or, la plus bell' couronn' qu' s'ést encôr' jama's vue. I' pense en lui-minme : « Si j' la décroche, c'ést b'en simp'e, que ma p'tit' jument s'en n'aparçoérâ pâs, i' dit, câ, j'en su's çortain ! »

Mé', quand i' vien à la p'tit' couronne, en s'allongeant la main, en la touchant, la couronne 'i ress' dans la main. I' prend la couronne, i' la fourr' dans sa ch'mis' comme i' faut, mé', la p'tit' jument fait naît' de r'guien vu, qu'alle â r'guien... qu' 'a s'a r'guien aparçu de tout', et qu' à in heure, i's sont rendu' au château. Et, en arrivan au château, l' chasseur Vincenn's s'en vâ trouver le roi et qu'i' lui présent' sa pomm' d'or, en lui disant : « Ti'ns, Sir' le roi, oui, i' dit, vot' biche ést détruit, i' dit, vous la voèrez jamè' écitte. Demon matin, i' dit, la pomm' s'râ pendue à vot' pommier !

6. *Clear* (angl.) : Éviter, se débarrasser.

— Jama's que j' crè'rai, i' dit, chasseur Vincennes, que t' âs dejâ, i' dit, détruit la biche, i' dit, qui v'né' enl'ver ma pomm' d'or, moé qu' â' mis dés mille et dés mille hommes, dés armée' entière' et qu'i' ont jama's pu la voèr !

— B'en, i' dit, Sir' le roi, i' dit, j' su's b'en çortain qu'alle ést morte !

— I' dit, chasseur Vincennes , à quell' plaç' que tu l' âs tuée ?

— B'en, i' dit, alle ést morte à peu prè' à huit cents mill's d'écitte.

— Le roi dit : c'ést terribeulment fort, i' dit, in bout' de ch'min aussi long dan aussi court temps !

— B'en, i' dit, vous apprendrez parler par d'aut's chasseurs que par moé, i' dit, que la biche ést mort' dans c' direction-lâ ! »

Mé', on vâ dire, comm' de bonn' raison, que ça ress' lâ. L' lend'mon matin arrivé, le roi, r'guien d' p'us pressé, s'en vâ voèr au jordin, mé', i' voét la pomm' d'or qui brigu' [brille] dans l' pommier, et qu'i' monte et qu'i' s'en vâ charcher la pomm' d'or. Il ést content terriblement, et que l'été éta't d'jà pâs mal avancé. Mé', vu que l'été éta't d'jà pâs mal avancé, le chasseur Vincenne' état' pâs pour partir et s'en r'venir dans son pays : i' ava't pâs l' temps, et qu'i' s' mè' en frais d' pâsser l'hiver au château du roi. Mé', l'été en étant féni, l'hiver... l'automn' commenç' comm' de bonn' raison. C'éta't d'jâ pâs mal avancé dans l'automne, et quant' ça vient dans l' temps dés fêtes, le roi fè' in cadeau, à Noël, le roi fè' in cadeau au chasseur Vincennes. Lui deunn' la plus bell' carabin' que tout' le canon ést en argen et la monture en or, la plus bell' carabain' qu'on peut pâs voèr sous la couronn' du saleil. Mé', que l' chasseur Vincenne' r' marcie b'en le roi, comm' de bonn' raison, qu'i' lui dit qu'i' y â r'guien d' bijou pour 'i faire in cadeau semblab'e, pour lui rend' son bijou.

Mé', i' s'en vont [va] dans sa p'tit' maisonnette, là, que le roi y avé' installée pour lui spécial seul'ment, et qu'i' démanch' sa carabine et qu'i' rouv' sa valis' pour la mett' dans l' fond d' sa valise. Mé', en la mettant dans l' fond d' sa valise, i' s'adeunne à mett' la main su' la p'tit' couronne, qu'il ava't ramâssée dans la rue. Prend la p'tit' couronne, qu'i' la r'gârde. « Quiens ! i' dit, si j' denna's çâ au roi par souv'nir, i' dit, ça gu'i f'ra't te'jou' in p'tit souv'nir de moé ! »

Prend la p'tit' couronn et qu'il l'env'lopp' dan in papier et qu'i' s'en vâ au château du roi, et, en arrivant, présent' la p'tit' couronne au roi. Et le roi prend la couronne et qu'i' la r'gârde, i' dit : « Quiens, chasseur Vincennes, foi de roi que j' su's, i' dit, si tu vâs pâs m' charcher la princesse à qui appartient la couronne, i' dit, tu s'râs pendu écitte, demon matin, à neuf heures, à la port' de mon château ! »

Mé', on vâ dire, comm' de bonn' raison, que le chasseur Vincenn's s'en vâ trouver sa p'tit' jument, en pleurant, et qu'i' gu'i racont' son histoère. Après qu'i' â b'en pleuré : « Quiens, 'a dit, chasseur Arsène [Vincennes], 'a dit, j' te l' l'ava's dit, 'a dit, de jama's r'guien déranger dans la rue, mé', 'a dit, tu m' âs trahie, 'a dit, tu vâs n'en suiv' ton sort, à c'tte heure ! »

Et que l' chasseur Vincennes, embarquant su' l' dos d' sa p'tit' jument, qu'il pârt, le v'lâ parti ! « Mé', quiens ! 'a dit, chasseur Vincennes, 'a dit, moé, 'a dit, m'en vâ' aller pâsser, 'a dit, l' long du château dés giants éoù qu' la princesse ést. I's vont m' trouvé' assez bell' jument, 'a dit, qu'i's vont vouloèr m'ach'ter ! Et attends que j' soeill' rendue jusqu'à t'oâ' [trois] à quat' cents piasses ; 'a dit, tu vâs m' vend'e, mé', 'a dit, dis-leu' qu' tu leu' vends pâs ta jument ni en crass' ni en canâille, que tu leu' vends ta jument tell' qu'alle ést : que ta jument, qu'i' y â r'guien qu' toé seul qui peux la m'ner ; qu' à pârt de toé, 'a rue, 'a crigue [crie], 'a fait tous lés temps, 'a s' monte, 'a s' jette à terre, que si c'ést pour enn' bell' princess' comme i's disent, que tu vâs la fére embarqué' en avant d' toé su' l' dos de ta p'tit' jument, et quand alle a'râ pris l' son dés guid's d' la p'tit' jument, qu' 'a pourrâ la m'ner, qu' 'a n'en f'râ de quoi c' qu' 'a voudrâ pareil comm' toé-minme. »

Mé', comm' de faite ! Rendu au château dés giants, lés gian éta'ent su' la gal'rie, crigue' [crient] au chasseur d'aller lâ, qu'i' ont grant' affére à lui. Mé', le chasseur s'avanc' le long du château dés giants, et lâ, i's lui d'mand'nt sa p'tit' jumen à ach'ter. « Enn' si bell' p'tit' jument p'i' enn' si bell' princess' comme on â écitte, le plus vieux dés giants dit, de voèr prom'ner çâ dans not' cour' de not' château, ça vâ êt' beau, ça vâ êt' in saleil, on n'a'râ jama's r'vu de r'guien aussi beau ! »

Mé', i' offre in prix, deux cents piasses, i' la mont' jusqu'à trois cents piasses. Mé', rendu à trois cents piasses : « B'en, i' dit, c'ést correck, i' dit, més bons giants, m'âs vous vend' ma p'tit' jument trois cents piasses. Mé', i' dit, j' vou' 'a vends pâs ni en crass' ni en canâille. I' dit, ma p'tit' jument, i' y â r'guien qu' moé seul qui peux la m'ner ! La p'tit' jument rue, 'a crigue, 'a s' jette à terre, aucun' parsonn' peuv' mett' la main su' 'és cordeaux, excepté qu' moé. Si c'ést pour enn' bell' princess' comm' vous dites, vous allé' 'a fair v'nir écitte, 'a vâ s'embarquer su' l' dos d' la p'tit' jument, en avant d' moé, et moé, m' âs prend' lés cordeaux d' la p'tit' jument, écitt' dans la cour. Mé', on vâ fair' le tour du château, et mec qu'alle eill' pris l' son de m'ner la jument comme i' faut, (e)j' débarqu'rai et vous m' deunn'rez mon argent, et la princesse a'râ la jument ! »

Et comm' de faite ! I' ont dit : « I' nous vend pâs sa jument ni en crass' ni en canâille, on vâ aller charcher la princesse ! »

Mé', on pârt, on s'en vâ charcher la princess' dans sa chamb'e et on la fè' habiller su' sés p'us bell' rob's qu' 'a pouvé' avoèr, et on l'emmène au chasseur. Et du moment c' qu' 'a vient pour mett' la main su' l' dos d' la p'tit' jument, la p'tit' jument crigue, 'a veut se j'té' à terre, mé' l' chasseur 'i parle et qu'alle endur' la princess' jusqu'au temps qu' 'a soeille embarquée su' son dos. Et du moment qu'alle â embarqué su' l' dos, i' commence à fére in tour autour du château. Le deuxieum' tour qu'i' fè' autour du château, la princess' commence à s' mett' la main su' lés cordeaux et qu' 'a di' aux giants : « Je commence à m'ner la p'tit' jument ! »

Mé', quant' vien au troisieum' tour qu'i' fè' autour du château, et i' lui deunne in coup d' talon dans l'ain' gauche, qu' la p'tit' jument saut' par-dessus tout's lés palissades, mé' le plus jeun' dés giants : « Oui, i' dit, r'gârdez ! I' nous vend pâs sa jument en crass' ni en canâille, mé', i' dit, i' s' sauv' fort bien avec la princesse. »

Mé', on vâ dir' qu'i' s'en vâ direct au château du roi et, en arrivan au château du roi, présent' la princesse au roi, et que le roi veut marguier la princesse immédiate, mé' la princess' veut pâs : « Sir' le roi, 'a dit, on vâ attend' à d'mon matin ! »

Et l' lend'mon matin arrive, à neuf heures, à l'heur' qu'il éta't pour aller s' marguier, la princesse éta't pâ' encôr' debout', et que le roi s'en vâ à la port' de la chamb'e et qu'i' commence à criguié' à la princesse, mé', r'guien grouill' dans sa chamb'e. Et quant' on voét çâ, on défonç' la porte, et que la princesse ést terribeulment malade. Et lâ, t'e' suite, on fa't v'nir lés docteurs, lés meilleurs docteurs qu'il avé' et que la princess' lui dit, 'a dit : « Ti'ns, Sir' le roi, 'a dit, quante c' maladie-lâ m' prené't, 'a dit, moé, 'a dit, i' y ava't r'guien d'aut' chos' pour m' faire r'venir que mon peign' qu'i' y â dans ma chamb'e, su' la f'nêt' de mon châssis, dans l' château dés giants. Si j'a'ré's [j'avais] mon peigne au jour d'aujo'rd'hui, j' m'en deunn'rè' in coup dans la tête et c'ést b'en simp'e, j' s'ré's comme à l'âg' de quinze ans, et on pourrè' aller s' marguier de suite ! »

Mé', le roi s'en vâ trouver t'e' suit' chasseur Vincenne' et qu'il l' câl' [to call] t'e' suit' pour aller charcher le peign' de la princess' qu' ést dans sa chamb'e, su' la f'nêt' du châssis. Mé', le chasseur Vincenn's s'en vâ trouvé' encor' sa p'tit' jumen en pleurant. Mé', après qu'i' â b'en pleuré encore enn' bonne escousse : « Ah ! i' ['a] dit, quiens ! chasseur Vincennès, tu vâ' aller dire au roi que pour aller charcher le peign' de la princesse, que ça t' prend dés crô' [crocs][7] à truite, enn' ligne à truit' p'is tout in habit d' pêcheur ! »

Mé', i' s'en vâ su' le roi, d'mand' çâ au roi, et le roi lui deunn' tout' de quoi c' qu'il lui faut, et rembarqu' su' l' dos d' sa p'tit' jument, et s'en vient, pour r'venir su' lés giants. Mé', en pâssant l' long d'enn' gross' riviér' qu'i' y ava't lâ, a' l' fait pêcher d'dans, qu'i' pren enn' douzain' de truite' à peu près d'enn' douzain' de pouç's de long ; 'a dit : « Lâ, 'a dit, m'en vâ' aller pâsser, 'a dit, su' l' côteau, 'a dit, qu' ést l' château dés giants. 'A dit, j' me monteur'rai pâs, parç' qu'i's vont m' connaît'e. Tu vâs m' débarquer de d'ssus l' dos, tu vâs t'en allé' à pied ; lés giants vont t' voèr pâsser, 'a dit, i's vont t' demander ta truite à ach'ter. Tu vâs leu' vend' ta truite. Vends-leu' in gros prix, pâ' à n'en bâ' encor' de deu' à trois cents piasses. Mé', lâ, 'és aut's, pour compter de deu' à trois cents piasses, ça leu' prend pâs moins qu'in heure, in heure et d'mie : i's sav'nt pâs compter l'argent pâ'-en-tout' ; c'été't la princess' qui leu' compté't. 'A dit, toé, tu vâs fére à semblant d'avoèr b'en frette, 'a dit, mé', 'a dit, i' y â juss'(e) l' poêle, qu' ést dans la chamb' d' la princesse, qui chauffe, 'a dit, lés giants vont t'envoyer chauffer lâ. Mé', du

7. *Crocs* : Hameçons.

moment c' qu'i's s'ront partis, tu prendrâs le peigne et tu descendrâs par l'escalguier [escalier] qu'i' y â au nord ; 'a dit, j' t'attendrai écitte en arguiér' [arrière] du côteau. 'A dit, soé' vite à t'en v'nir, quant' t'a'râs l' peigne ! »

Mé', on vâ dir' que le giant... le pêcheur s'en vâ pâssé' et que lés giants l'arrette' et qu'i' leu' vend sa truit' trois cents piasses. Mé', après, comm' de bonn' raison, qu'il ést rendu dans l' château, i' tremblé't pâs d' frett'e, mé', i' tremblé't d' pêur de voèr lés giants, i' tremblé't... Mé', que lés giants... le plus vieux dit : « Quiens, i' dit, tu m'âs l'air à avoèr frette, bon pêcheur ?

— I' dit, oui, j'ai frette enne affére énorme !

— B'en, i' dit, le poêl' dans la chamb' d' la princesse chauffe, i' di' au plus jeun' dés giants, i' dit, ça nous prend longtem à compter son argent, i' dit, tu vâ' aller le m'ner lâ et quand on l'aurâ féni d' compter l'argen, on gu'irâ le charcher ! »

Mé', le plus jeun' dés giants pârt, i' s'en vâ le m'ner dans la chamb'e et qu'i' r'vir' de bord pour s'en aller lés édé' [aider] à compter l'argent. Mé', apras que le giant ést parti, le chasseur(e) r'gârd' su' l' bord du châssis et qu'i' voét b'en l' peigne, et ramâss' le peign' p'i' i' l' met dans sa poch' de ch'mise et p'is qu'i' prend l'escalguier qui descendé't par le nord, tel comm' sa p'tit' jumen i' ava't dit, et qu'i' prend sa course et qu'i' cour' à sa p'tit' jument. I' saut' su' l' dos d' sa p'tit' jument, i' s'en r'tourne au château. Mé', lés giants, 'és aut's, i' ava'ent féni de compter l'argent, et qu'i's mont'nt pour aller charcher le pêcheur dans la chamb'e. Et, en arrivant dans la chamb'e, i's voeill'nt b'en qu'i' y a parsonn' dans la chamb'e, et qu'i's r'gârdent ; la porte ést encore enteurouvarte, et commence' à vésiter dans la chamb'e, mé', i's voeill'nt que le peign' de la princesse ést parti. Mé', le plus jeune, i' dit : « Quiens, i' dit, higuier [hier], i' dit, i' â été assez fin de v'nir charcher la princesse ; aujo'rd'hui, i' dit, il ést asez fin de v'nir charcher son peigne, i' dit, qu' éta't su' l' cârreau de son châssis' ! ».

Mé', en donnant le peigne au roi, et le roi présent' le peigne à la princesse ; 'a s'en denn' deux trois coups dans la tête, et que la princesse éta't comme à l'âg' de quinze ans.

Et le roi veu' aller t'e' suit' pour aller s' marguier, mé', la princess' veut pâs. 'A dit : « On vâ attend'e à d'mon matin ! »

Mé, l' lend'mon matin arrivé, c'été' encor' comme l' promier matin, alle ést encor' malade, minm' plus malad' qu'alle étè' auparavant. Le roi ést ôbligé d' défoncé' encor' la chamb'e, et qu' lés docteurs comprenn'nt pas sa maladie pâ'-en-tout'. Et le roi gu'i d'mand' de quoi c' qu'i' foudré't [faudrait] pour la guérir. « B'en, 'a dit, moé, Sir' le roi, 'a dit, du temps que j'été' au château dés giants, p'is, 'a dit, que c' maladie-lâ m' prené't, 'a dit, i' allé't m' charché' enn' p'tit bouteille, 'a dit, qu' étè' à peu près longu' comm' çâ', 'a dit, d'eau, et qu'i's m' donné't ; 'a dit, j' metta's çâ dan enn' grand cuvette, 'a dit, je m' lavé's là-d'dans, j'été's comme à l'âg' de quinze ans. 'A dit, si j'ava's çâ à matin, 'a dit, j' s'ré's comme à l'âg' de quinze ans, et on pourrè' aller s' marguier ! »

Et, t'e' suite, on s'en vâ r'commander le chasseur Vincenn's pour aller gu'i charcher la bouteill' d'eau que la princess' lui d'mande, ou sinon, i' s'râ pendu, demon matin, à neuf heur' à la port' du château.

Mé', le chasseur Vincenn's s'en vâ trouvé' encor' sa p'tit' jument, en pleurant, et après qu'i' â b'en pleuré : « Ah ! quiens ! 'a dit, chasseur Vincennes, 'a dit, faut to'jou's dir' qu'on meure en brave, jama's dir' qu'on meure en lâche ! 'A dit, t' apprendrâs, 'a dit, que tu vâ' aller d'mandé' au roi pour aller charcher la bouteill' d'eau qu'i' te d'mand' lâ, que çâ t' prend que ta p'tit' jument soueill' ferrée tout' le çarqueul [cercle] de sés fers, en or, et lés crampons, en argent, et l'heur' la plus juss' qu'i' y peu' y avoèr dans la ville. 'A dit, t' âs pâs besoin d' craind'e, i' vâ trouver çâ ! »

Et t'e' suite, le roi s'en vâ su' in forg'eon [forgeron] et qu'i' fait ferrer la p'tit' jument tel que le chasseur Vincenne' 'i ava't dit, et qu'i' charch' l'heur' la plus juss' dans la ville, et qu'i' trouv' que c'ést sa mont'e [montre]. I' prend sa mont'e et qu'i' la deunne au chasseur Vincennes, et le chasseur Vincenn's s'en vâ trouver sa p'tit' jument, i' embarqu' su' l' dos, et p'i' i's parte' encor' pour aller charcher la p'tit' bouteill' d'eau.

Mé', avant d'arriver, comm' de bonn' raison, à la fontain' d'eau, la p'tit' jumen arrette : « Quiens, 'a dit, chasseur Vincennes, 'a dit, on ést à peu prè' in d'mi mill' de la fontaine. Plus proch' que çâ, 'a dit, moé, j' su's pâs capab' d'approcher, parç' que la fontaine ést gardée par dés tigu's [tigres], dés lguions [lions], tou' lés bêt's lés plus féroç's qui peuv'nt gu'y avoèr ; 'a dit, c'ést in lguion qui fait l' couvert de la fontaine, 'a dit, c'ést la gueul' d'in lguion. 'A dit, vâ fouloèr que tu gu'y a'll's lâ, 'a dit, que tu pâss's la main dans la gueul' du lguion pour admett' la bouteill' dans la fontaine et pour(e) l'emplir. Mé', fai' attention à toé pour pâs qu'i' t'en coule enn' goutt' su' l' bout dés doigts, parç' que c'ést d' l'eau brûlante !

'A dit, quiens, chasseur ! 'A dit, à médi juss'e, i's tumbe' endormi' et qu'i's s' raveill'nt juss' à in heure. Mé', dans c'tte heur'-lâ, i's dorme' assez fort que r'guien peut lés raveiller. T' âs pâs besoin d' craind'e ; march' ton bon pâs ! »

Mé', le chasseur Vincenn's veut partir à la course, mé', sa p'tit' jument 'i fa't sign' de r'virer d' bord : « Quiens, 'a dit, tu me r'gârd'râs. 'A dit, quant' ça s'râ l' temps d' courir, j' te l' dirai, et quant' ça s'râ l' temps d'aller tranquill'ment, 'a dit, j' te f'rai signe encor' pareil ; 'a dit, tu f'râs tel que j' te dis ! »

Mé, l' chasseur Vincenn's décolle[8], et que la p'tit' jument 'i fa't sign' d'aller vite, et quant' c'éta't l' temps d'aller tranquill'ment, 'a 'i f'sé't sign' d'aller tranquill'ment, et qu'i s' rend jusqu'à la fontaine. Du moment c' qu'i' ést rendu à la fontaine, prend sa p'tit' bouteille et qu'il l'emplit par la gueul' du lguion et qu'i'

8. *Décoller* : Détaler à grande vitesse.

l'essueill' [essuie] su' l'harb' qu'i' y ava't lâ, et qu'i' r'vir' de bord et qu'i' s'en r'vien à sa p'tit' jument. Mé', avant d'arrivé' à peu prè' in arpent de la p'tit' jument, i' pâr' à la course et qu'i' i' saut' su' l' dos, mé', en 'i sautant su' l' dos, lés bêt's sont réveillée' et qu'i' parte' en arguiér' de la p'tit' jument.

Mé', la riviér' qu'i' y ava't lâ étè' immenselment large, que la p'tit' jument s' met d'in bor' et qu' 'a saut' direc qu'eur l'aut' bord. Mé', quant' tout's lés bête' arrive' au bord de la riviére, i' ont dit : « Tu peux r'marcier qu'on n'ést pâs capab' d' la sauter, parç' qu' avec deux, on en f'ra't quat'e ! »

Mé', en arrivan au château, comm' de bonn' raison, présent' la bouteille au roi, et que la bouteille... le roi prend la bouteille et qu'i' s'en vâ la m'né' à la princesse. Mé', durant l'absenç' du chasseur Vincennes, la princesse ava't fait' bâtir enn' cuvett' qui t'né' à peu près cinq à six cents tonn's d'eau. Çâ, c'été't b'en plein d'eau. Alle ava't di' au roi de r'commander l' chasseur Vincenn's pour v'nir pâsser dans la cuvett' d'eau, l' lend'mon matin, à neuf heures, à l'heur' qu'i' ira'ent s' marguier. Et, comm' de bonn' raison, que le roi avè' avisé le chasseur Vincenn's de v'nir pâsser dans la cuvett' d'eau que la princesse avait fait' préparer.

Mé', s'en vâ trouver sa p'tit' jument vers quatre heure' et d'mie, cinq heur's du matin, et qu'i' cont' çâ à sa p'tit' jument. 'A dit : « Quiens, 'a dit, chasseur Vincennes, 'a dit, t' és pâs capab' de pâsser là-d'dans, 'a dit, c'ést d' l'eau brûlante. 'A dit, aujo'rd'hui, la princesse â envoyé in bœuf, qui pés' cinq cents liv's, dedans, et i' 'n n'ést v'nu seul'ment qu'enn' bell' broue blanch' su' l'eau ! 'A dit, pâs d'aut' chos' que çâ ! Comment c' que tu vâs fair' pour pâsser lâ ? »

Et le chasseur Vincenn's s' mè' à pleuré' encore à chaud's larmes. Mé', apras qu'i' a b'en pleuré : « Quiens, 'a dit, chasseur Vincennes, 'a dit, voés-tu la sarvant' qui s'en vient lâ, lâ ?

— I' dit, oui ! I' dit, 'a s'en vien a'ec enn' cheguièr' [chaudière] pour aller tirer sés vaches.

— B'en, 'a dit, vâ gu'i d'mander sa cheguiérer et dis-y qu' 'a t' la prête ; 'a dit, 'a vâ t' prêter sa cheguiére ! »

I' s'en vâ trouver la sarvante et qu'i' gu'i d'mand' sa cheguiére et la sarvant' gu'i prêt' sa cheguiére ; s'en vient trouver sa p'tit' jument. « Quiens, 'a dit, chasseur Vincennes, 'a dit, prends l' bârreau qu'i' y â en arguiér' d' la porte, p'i' 'a dit, viens m' batt'e. 'A dit, mecqu' tu m'eill' assez battue que l'eau m' coul' su' l' corps, que l'eau m' piss' sour le vent'e, 'a dit, lâ, tu ramâss'râs tout' c'tte eau-lâ comme i' faut, m'éponger comme i' faut dan 'a cheguiére, 'a dit, j' te dirai quoi faire !

— Mé', ma p'tit' jument, 'a dit, j' su's pâs capab' de t' batt'e !

— 'A dit, faut qu' tu l' fèz's, si tu veux sauver ta vie ! »

Mé', on vâ dire, comm' de bonn' raison qu'i' s' résou' à batt' la p'tit' jument, et après que l'eau 'i coul' su' l' corps, ça pren à peu prè' enn' dizain' de menutes,

et qu'il l'épong' là-d'dans, i' en ramâsse à peu près deu' à trois pouc's dans l' fond d' la cheguiére. « Quiens, 'a dit, à c'tte heure, lav'-toé du premier brin d' cheveu jusqu'au bout dés orteils, b'en net, avec çâ. 'A dit, i' y â 'ien qu' avecque c'tte eau-lâ que tu vâs pâsser dans la cuvette ! »

Mé', le chasseur Vincenn's commence à s' laver ; i' se l'a'ré't tout mis dan enn' place, p'i' i' 'n n'a'ra't pâ' eu assé' alguieurs [ailleurs]. A' l' fa't mett' devant lui [elle ?] et ell' prend sa patt' p'i' 'a l' lav' comme i' faut. Et après qu'alle l'â b'en lavé : « Quiens, 'a dit, chasseur Vincennes, 'a dit, lâ, tu vâs gu'y allé' à la cuvette ; 'a dit, le roi s'en vâ pour aller s' marguié' avec la princesse. 'A dit, tu vâs pâsser dans la cuvette. Aie pâs pêur, 'a dit, tu vâs pâsser ! Mé', 'a dit, tout' de quoi c' que j'ai à t' dire, 'a dit, chasseur Vincennes, 'a dit, qu' c'ést toé qui vâs s' marguier, à matin, p'i' 'a dit, moé, m'as vâs mourir écitte, 'a dit, dans l'écurie.

— Ah ! i' dit, ma p'tit' jument, jama's, i' dit, que tu vâs mourir écitte, i' dit, j' pens'rai to'jou' à toé !

— 'A dit, non ! 'A dit, tu vâs m'ôblier, 'a dit, j'en su's b'en çortain ! »

Mé', on vâ dir' que l' chasseur Vincenn's s'en vâ à la cuvette et que le monde éta't rendu, par milliers, autour de la cuvett' pour le voèr pâsser d'dans, vu qu'i' ava't pâssé in bœuf de cinq cents liv's, qu'i' 'n n'ava'ent vu seul'ment qu'enn' bell' broue blanche r'ssoud'e. Mé', le chasseur Vincenne' ést su' l' bord d' la cuvette ; le roi et la princess' sont lâ. I's s'en all'nt s' marguier. Fa't sés adieu' au roi et à la princesse et à tous lés gens's de la ville, et qu'i' s'envoeill' dans la cuvette. Mé', i' plong' par in bord p'i' i' vâ r'ssoud' l'aut' bord. Et en r'ssoudant l'aut' bord, le chasseur Vincenne' â enn' bell' peau blanch' comm' nég' [neige] pareille, et qu' c'été't l' plus bel homm' qui s'été' encor' jama's vu. I' dit : « Moé, qu' éta's plein de tout's sort's de douleurs, de rhumatiss' de tou' lés sortes, i' dit, me semb' comm' j' su's comm à l'âg' de quinze ans ! I' dit, j' cré's b'en qu' m'en vâs n'en prend' une aut'e ! »

I' r'mont' su' l'bord d' la cuvette et qu'i' s' lâche, i' vâ r'ssoud' dans l'aut' bor' encor' pareil comme il éta't, minm' b'en plus beau qu'il été't, qu'i' ava'ent jama's vu d'homme aussi beau sous la couronn' du saleil.

Mé', le roi qu' éta't comm' moé, lui, qu' été't pâs trop trop beau d'avance, i' di' à la princesse : « Quiens ! i' dit, bell' princesse, i' dit, de voèr que l' chasseur Vincennes, i' dit, â pâssé dans la cuvette, c'été' in homm' comm' moé, pâs trop beau, i' dit, de l' voèr aussi beau qu' çâ, i' dit, j' cré's b'en, i' dit, que si tu voulé's m'en crère, i' dit, que j'irais pâsser d'dans.

— 'A dit, Sir' le roi, 'a dit, fait's comme l' bon vous sembeul'râ ! Mé', 'a dit, tout' l'eau d' beauté, 'a dit, que j'ava's mis dans la cuvette, 'a dit, pour le chasseur Vincennes, il l'â toute halée[9]. Mé', 'a dit, i' y en reste encor' pâs mal dans la bouteille ! »

9. *Haler* : Tirer, retirer.

Mé', on vâ dir' que le roi fait vider tout le restant d' la bouteille, minme envoyé' la bouteill' dans l' fond d' la cuvette, pour qu' 'a s' rinç' comme i' faut, pour qu' tout' l'eau d' beauté soeille sortie, au dir' de la princesse. Mé', le roi mont' su' l' bord d' la cuvette, fait sés adieu' à la princesse et au chasseur Vincennes, à tous lés gens's d' la ville, et i' s'envoeill' dedans. Mé', en tumbant d'dans, on n'en voét seul'ment qu'enn' bell' broue blanch' venir su' l'eau, et que la princess' saute au cou du chasseur Vincenne' et qu'i's s'en all'nt t'e' suite à l'église et qu'i's s' marissent.

Et du moment c' qu'i's sont marguiés, i's s'en r'tourne' au château : c'été' enn' noce, la plus gross' noç' qui s'avè' encor' jama's vue, que le roi ava't fait' préparer pour lui, et tous lés gens's d' la ville eumé't [aimaient] déjà le chasseur Vincennes, minm' pluss' que le roi. Mé', la journée se pâsse, et, en minm' temps la veillée s' pâsse, et le chasseur Vincenn's pens' pâ' à sa p'tit' jument.

Il éta't prêt, déjâ prè' à s' coucher, vers mainnuit, mainnui' et d'mi, quand i' pense à sa p'tit jument. I' di' à sa princesse, i' dit : « Bell' princesse, i' dit, j'ai ôblié ma p'tit jument, c'ést b'en simp'e, i' dit, 'a doé' êt' morte ! Faut que j'y a'lle !

— Mé', la princesse 'i dit, 'a dit, laiss'-la don faire ; t' âs pâs besoin d'y aller, 'a dit, d'mon matin, tu vâs la trouver, 'a dit, à l'écurie, çâ, 'a dit, j'en su's çortain ! »

Mé', i' y â r'guien qui l' dérange. I' prend sés chaussette' et qu'i' s'és met dans lés pieds et qu'i' court vit'men à l'écurie.

En arrivan à l'écurie, sa p'tit' jumen éta't su' l' côté, qui faisé't p'us r'guien qu' jigoté'[10] in peu. Demande à sa p'tit' jument de quoi fair' pour la sauver. « Ah ! 'a dit, chasseur Vincennes, 'a dit, i' y â r'guien qu'on peut fair' pour m' sauver, 'a dit, m'âs vâs mourir, j'en su's b'en çartain ! Mé', 'a dit, tout' de quoi c' que j'ai à t' demander, 'a dit, c'ést d' prend' le couteau, 'a dit, qu'i' y â en arguiér' d' la porte, 'a dit, m' couper lés altèr's [artères] t'ut suite, que j' meure au plus vite ! 'A dit, ensuit' de câ, (e)m' débité' en quat'e, p'i' 'a dit, de mett' lés quat' quarquiers [quartiers] à râs l' seuil de la porte, p'i' 'a dit, en sortant, pâsser ton sâb'e, 'a dit, au travers dés quat' quarquiers. 'A dit, c'ést de quoi c' que j' te d'mande !

— Mé', i' dit, ma p'tit' jument, j' su's pâs capab' d' fér' çâ !

— 'A dit, faut que tu l' fèz's, chasseur Vincennes ! »

Mé', quant' le chasseur Vincenn's voét çâ, i' prend le sâb' qu'i' y ava't lâ et qu'i' coup' le cou d' la p'tit' jument, lés altèr's [artères], pour qu' 'a meure au plus vit' qu'i' peut, et qu'i' la débite en quat'e et qu'i' la mè' à râs çâ, à râs l' seuil d' la porte ; mé', quand i' vien à sortir, i' prend son épée, i' qu'i' pâsse au travers dés quat' quarquiers, i' s' sent po'gné par lés épaules.

10. *Gigoter* : Remuer, bouger, faire des mouvements plus ou moins coordonnés.

I' se r'vir' de bord. C'étè' un' princess' qu' éta't presque aussi bell' comm' sa femme. « Mé', i' dit, bell' princesse, i' dit, de ioù qu' tu d'viens ?

— B'en, 'a dit, t' apprendrâs, 'a dit, chasseur Vincennes, 'a dit, que la p'tit' jument vart' que t' avé's, 'a dit, que c'été' moé qu' étè' emmorphosée en jument. 'A dit, c'ést not' mér' qui nous avè' emmorphosées d' minme, 'a dit, moé, 'a dit, en jument varte, ma sœur, 'a dit, emmorphosée par lés giants. 'A dit, ça prené' 'ien qu' toé pour démorphoser ma sœur, et, en minm' temps, m' démorphoser moé-minme. 'A dit, t' âs pris ma sœur comm' ta femme, 'a dit, gard'-lâ ! 'A dit, de quoi c' que tu fa's d' moé ?

— B'en, i' dit, pluss' que [puisque] t' és ma bell'-sœur, viens-t'en au château, p'i' i' dit, on vâ resté' ensemb'e ! »

P'is, quant' j'ai pâssé par lâ, l'année pâssée, moé, i' 'n n-avé't t'ed b'en enn' dizain' d'arrivés, d'aut's p'tits princes, d'aut's p'tit's princesses.

14 — AÏ KATAWAÏ, PRINCE DE FRANCE

Il serait peut-être intéressant de vous dire que, dans un village, vivaient autrefois un paysan et une paysanne âgés d'une quarantaine d'années. Ils avaient déjà quinze enfants.

Un jour, la paysanne donne naissance à un petit garçon. Comme on ne pouvait trouver personne qui puisse accompagner l'enfant aux fonts baptismaux, le paysan dit à sa femme : « Je vais me rendre à la ville et, le premier homme que je rencontrerai, je lui demanderai de porter notre enfant au baptême. »

Le papa se dirige vers la ville. Le premier homme qu'il croise, c'est le roi. Il demande donc au roi de servir de parrain à son dernier-né. Vu la grosse famille du paysan, le roi accepte son invitation. Il va faire baptiser le bébé et lui donne le nom de Ti-Jean. Après le baptême on ramène l'enfant à la maison de ses parents.

Une fois de retour au château, le roi raconte son aventure à la reine, et ajoute : « C'est une famille très nombreuse et passablement pauvre. Nous, ici, nous n'avons qu'une petite princesse. Si tu voulais, nous irions chercher ce filleul, Ti-Jean, et nous l'élèverions nous-mêmes. Nous le ferions également instruire et, une fois devenu grand, il pourra gagner sa vie plus facilement que sans études ! »

La reine approuve la suggestion du roi. Le roi et la reine vont chercher le filleul Ti-Jean, le ramènent au château et pourvoient à ses besoins. Quand l'enfant atteint l'âge scolaire, sept ans ou sept ans et demi, on envoie Ti-Jean à l'école avec la princesse qui a à peu près le même âge. Donc Ti-Jean commence à fréquenter l'école en compagnie de la princesse.

Cette jeune princesse avait beaucoup de facilité pour les études ; elle progressait rapidement. Mais Ti-Jean maîtrisait la matière du programme sept fois plus facilement que la princesse. Après un an ou un an et demi d'étude à l'école élémentaire, le roi est forcé d'en retirer Ti-Jean pour l'inscrire à une école d'un degré plus élevé. Il lui fait suivre des cours plus avancés. Mais six mois plus tard, les instituteurs avouent leur impuissance à enseigner quoi que ce soit à Ti-Jean. C'est eux qui profitent des connaissances de leur élève. Le même phénomène a lieu jusqu'à la quatrième ou cinquième école. De sorte que Ti-Jean reçoit une éducation très soignée.

Une fois ses études terminées, Ti-Jean revient au château et continue à y vivre avec la jeune princesse. Ils passent leur temps à se promener dans le jardin, ici et là, tout en avançant en âge. Dans un conte, comme on dit, le temps s'écoule rapidement.

Voilà la princesse et Ti-Jean rendus à l'âge d'environ vingt ans; ils ne se quittent jamais.

Un jour, arrive au château un prince, un prince joli comme on n'en a encore jamais vu. De plus, il est très riche et a l'intention de courtiser la jeune princesse. Mais celle-ci lui dit un mot de temps en temps ; elle passe presque tout son temps à causer avec Ti-Jean.

Le jeune prince étranger dit à son hôte : « Sire mon roi, votre filleul Ti-Jean qui vit au château, ne craignez-vous pas qu'il vienne à épouser votre princesse ? Et pourtant, il n'est pas de sang royal ! »

Quand le roi constate que sa princesse ne répond pas beaucoup aux avances du prince, il fait enfermer Ti-Jean dans une chambre pendant deux et même trois jours. Mais la princesse ne porte pas plus d'attention au prince amoureux. Elle ne cause pas davantage avec lui ; elle ne répond qu'à ses questions.

En constatant cet insuccès, le roi prend une décision. « Maintenant, le prince a quitté le château, dit-il ; nous allons confier à Ti-Jean des travaux plus durs ! »

On envoie Ti-Jean travailler à la ferme où on l'oblige à faire différentes tâches. Mais Ti-Jean était un homme d'une force physique peu ordinaire. Il résistait facilement à la fatigue.

Le roi décide de transférer Ti-Jean à l'armée et de lui faire subir un entraînement militaire en vue d'en faire un soldat. Ti-Jean se retrouve dans un groupe d'un millier de soldats. En peu de temps, il devient le soldat le plus habile qu'on ait jamais vu.

Ces résultats constatés, la reine dit au roi : « Ne vois-tu pas, ô mon roi, que Ti-Jean vient à bout de toutes les tâches souvent contradictoires que tu lui assignes comme épreuves ? Crois-moi ; Ti-Jean en viendra à épouser notre princesse !

— Oh ! non ; je songe, ma chère reine, à lui faire enlever la vie, parce qu'il a pris trop d'importance ! »

La jeune princesse était couchée dans la chambre voisine de celle de ses parents. Elle écoutait la conversation du roi et de la reine à travers une mince cloison. Elle entend la décision de son père et la mémorise de façon assez exacte.

Une fois le roi profondément endormi, la princesse va rejoindre Ti-Jean et lui transmet la nouvelle : « Mon père va te faire ôter la vie demain ou le jour suivant, à une date assez rapprochée. Si j'étais à ta place, Ti-Jean, continue la princesse, je gagnerais un autre pays pour échapper à la mort !

— Même si je t'aime beaucoup, belle princesse, je n'ai pas un sou, tu le sais, ni aucun moyen de m'expatrier. Et comment pourrais-je revenir te rencontrer là où tu seras, plus tard ?

— Voilà, Ti-Jean ! Tu dois être assez intelligent pour changer ton nom. Quant à moi, je suis entrée dans la salle du trésor, et je t'en ai rapporté un peu d'argent ! »

À l'instant, la princesse remet à Ti-Jean une couple de centaines de dollars enlevés au trésor du roi, puis s'adresse bientôt au jeune homme : « Quel nom vas-tu prendre, Ti-Jean ?

— À vrai dire, je ne le sais pas ! répond le filleul du roi.

— Eh bien ! moi, je t'ai choisi un nom. Tu t'appelleras désormais Aï Katawaï, prince de France, nom inintelligible. Pas un humain sur terre, roi, prince ou qui que ce soit, ne pourra retracer ce nom. Je serai seule à connaître ce secret ! Quand je recevrai de tes nouvelles, c'est ce personnage-là qui sera le destinataire de ma réponse ! »

Le jeune prince accepte donc l'or et l'argent que lui offre la jeune princesse, et, vers minuit, il lève le pied, il quitte le château. Il marche tout le reste de la nuit, et, à la sortie de la ville, il suit une route de campagne qui entre dans les terres et conduit à un hameau de cultivateurs.

À une faible distance de la forêt, Ti-Jean aperçoit la demeure d'un fermier. Il le rejoint et lui demande un emploi pour quelques jours. L'intention du voyageur était de se gagner un peu d'argent pour continuer sa route. Le fermier reçoit Ti-Jean aimablement et lui accorde un emploi. Le filleul du roi travaille sept ou huit jours chez le fermier, mais tout à coup, il lui passe un soupçon dans la tête. « Mon patron, pense-t-il, se rend en ville assez souvent. Il peut glisser un mot au roi à propos de ma présence ici. Comme le roi me fait rechercher partout, ses envoyés pourraient me retrouver et m'enlever la vie. C'est le temps ou jamais de déguerpir ! »

Ti-Jean réclame son salaire et reprend la route qui le conduit à travers la forêt. Il y marche sans s'arrêter pendant deux ou trois jours. À ce moment, Ti-Jean parvient au pied d'une montagne excessivement élevée. C'était plutôt une paroi de pierre qui venait mettre fin à la route. Ti-Jean s'approche de la montagne et commence à la considérer sous différents angles. Soudain, il voit remuer un bloc de pierre. Un homme sort de la montagne. « Il y a des humains qui vivent là-dedans ! se dit Ti-Jean. Ce doit être une sorte de cachot ou un abri quelconque. Il me faut visiter cet endroit ! »

L'entrée de pierre était restée ouverte. Ti-Jean se glisse par cette ouverture, et il se trouve dans une espèce de couloir qui s'enfonce sous la montagne. Aussitôt que le jeune homme s'engage dans ce passage, le bloc de pierre reprend sa place et ferme la sortie.

C'est une sorte de château. Ti-Jean débouche sur un salon. Il explore des yeux ce souterrain. La faim se fait sentir. Il parvient à une salle dont le milieu est occupé par une table chargée de nourriture digne d'un roi. Ti-Jean se dit : « Comme il n'y a personne, cette table doit être dressée pour moi ! »

Le filleul du roi s'assoit à table et mange à sa faim. Après ce repas, il entreprend la visite du souterrain dans plusieurs directions. Il se promène. Il aboutit dans un local où il découvre du tabac, des pipes, des cigares et des cigarettes de différentes sortes. Il s'assoit dans un fumoir et fume tout son soûl. « Ce tabac, se dit Ti-Jean, a dû être placé ici pour moi ! »

Ti-Jean va un peu plus loin ; il arrive dans une autre salle qu'il commence à visiter. Il aperçoit un meuble qui ne lui semble pas inconnu. Il s'avance et constate qu'il s'agit d'une bibliothèque. Il visite les tiroirs du meuble ; il y trouve des livres d'histoires de différents genres ; des livres de magie qu'avaient consultés nombre de magiciens de tous les coins du monde et qui avaient séjourné dans ce château. Ti-Jean se lance dans la lecture de ces documents. Il se rend compte soudain qu'il est à peu près cinq heures du soir. Ti-Jean se dit : « Il est grand temps que je sorte d'ici ! »

Il revient sur ses pas et regagne la porte où il a pénétré dans le souterrain. Tout est fermé solidement, rien ne peut broncher, toutes les portes sont verrouillées. « Vais-je être forcé de coucher ici ? » se demande Ti-Jean. « Il doit y avoir des gens dans ce souterrain ! » pense-t-il en retournant vers un autre salon. Il crie, fait du tapage, mais personne ne donne signe de vie.

Ti-Jean s'oriente vers une autre pièce. Il pousse une porte... une porte de chambre où il découvre un beau lit blanc soigneusement préparé. Il fait chaud dans la chambre, tout est prêt pour le coucher. « Cette chambre, se dit Ti-Jean, a été préparée pour moi ! » Il se déshabille et se met au lit.

Le lendemain matin, il se dirige, sans tarder, vers la salle-cuisine où la table était dressée, la veille. La table y est encore couverte de mets. Il y prend son déjeuner.

Chaque matin, au lever, il va déjeuner et se rend ensuite à la porte. Mais personne ne peut s'échapper de ce château. Pendant un an et un jour, il vit dans ce souterrain, partageant son temps entre la lecture et l'écriture. Il étudie la magie. Il devient le plus grand magicien encore jamais connu dans la partie du globe éclairée par le soleil.

Au bout d'un an et un jour exactement, il se présente encore à la porte du château souterrain. La porte s'ouvre et Ti-Jean sort au grand jour. En mettant le pied hors du souterrain, il reprend sa route pour continuer son voyage toujours du même pas. Mais au lieu de se diriger vers la ville où demeure la princesse, il va se réfugier dans un village assez éloigné, où il ne connaît personne, et qu'il rejoint apprès bien des courses et des détours. De l'argent, il en avait abondamment dans ses poches et quand sa bourse était vide, il savait où la remplir facilement et en peu de temps.

Ti-Jean vit assez longtemps dans ce village isolé. Mais dans une ville assez éloignée vivait un roi aux prises avec une guerre qu'il avait à soutenir. Il recrutait ses soldats à droite et à gauche. Ti-Jean s'enrôle au service du roi attaqué et s'en va rejoindre les combattants sur le front, avec la fonction de général de l'armée. Il s'avère bientôt l'un des meilleurs généraux connus jusque-là. Après deux ou trois mois à peine, il remporte la victoire en combattant de sa propre main. Le roi lui est très reconnaissant de ce succès.

Ce roi avait une jeune princesse d'une vingtaine d'années, passablement jolie et qui disposait d'une grande quantité d'or et d'argent. Le roi offre à Ti-Jean sa princesse pour épouse. Ti-Jean refuse cette princesse : il n'a pu oublier la princesse avec laquelle il a été élevé. L'ancien général des armées demeure quelques années dans la ville du roi

vainqueur. Un bon jour, il reprend la route vers son pays. Il rejoint directement sa famille. Une fois chez ses parents, il commence à causer avec eux et il se fait reconnaître. Son père et sa mère le croyaient mort. L'identité de Ti-Jean bel et bien établie, le père invite son fils à travailler sur la ferme à côté des autres membres de la famille, et partager avec eux toutes les tâches qui se présentent.

De temps en temps, Ti-Jean va naturellement faire un tour dans les environs de la ville, mais il craint toujours que le roi le reconnaisse.

La princesse du roi, parrain de Ti-Jean, commence à s'amouracher sérieusement d'un prince. Le roi veut les marier au plut tôt, pour donner sa couronne de roi à son gendre et faire de sa fille la reine du pays. Le roi commençait à vieillir, et la succession au trône le préoccupait.

Ti-Jean apprend que son parrain veut marier sa fille. Il écrit à la princesse et signe sa lettre du nom de « Aï Katawaï, prince de France, nom inintelligible ». Il adresse cette lettre à la princesse, au château du roi.

La princesse reçoit la lettre et commence à la lire. Mais quand elle lit la signature, elle vient près de s'évanouir. Elle s'empresse de chiffonner la page de la lettre et la tient toute froissée dans sa main, pour empêcher qui que ce soit de la lire.

Les gens du château se demandent la cause de cette indisposition subite. On lui lave la figure à l'eau froide, et la jeune fille retrouve ses sens. Dès qu'elle reprend sa lucidité, son père lui demande quelle est la cause de ce malaise. « Je n'en sais rien ! répond la princesse. J'ai senti une certaine émotion me troubler la tête et je me suis évanouie. Toutefois, je ne mourrai pas de cette faiblesse passagère ! »

La princesse répond immédiatement à Ti-Jean et envoie un domestique lui porter la lettre. Elle lui conseille de se rapprocher du château royal ; la date de son mariage à un prince devait avoir lieu le lendemain matin.

Tôt, le lendemain matin, Ti-Jean se promène à la porte du château du roi. Tout est préparé ; les carrosses attendent les passagers qui vont aller au mariage de la princesse. Le roi aperçoit le jeune homme qui fait les cent pas devant le château. Il sort de la demeure royale pour s'entretenir avec ce visiteur inattendu.

Pendant ce temps, la princesse et le prince sortent, eux aussi, du château. Ti-Jean les regarde. « Dites-moi donc, Sire le roi, interroge Ti-Jean, dites-moi donc où vous allez, ce matin ?

— Tu n'attends pas, répond le roi, que je te parle le premier ? Tu m'interroges avant que je ne t'adresse la parole ?

— Oui, Sire le roi, je suis forcé de prendre cette liberté ! repart Ti-Jean.

— En bien ! jeune homme, qui es-tu donc ?

— Sire le roi, vous ne me reconnaissez pas ? Je suis Ti-Jean votre filleul !

— Ah ! s'exclame le roi. Jamais je n'aurais pensé que ce grand et gros jeune homme était Ti-Jean ! C'est presque incroyable !

— Sire le roi, sachez que je suis Ti-Jean ! Et votre princesse doit se marier ce matin ? Cependant, ce n'est pas le prince qui va l'épouser ! Je crois bien que c'est moi qui serai son mari ! »

Le prince, qui est d'un caractère excessivement irascible, crie à Ti-Jean : « Avant d'épouser la princesse, ce matin, il va te falloir livrer combat. Je te provoque en duel ! »

Ti-Jean, agile par nature et qui connaît plusieurs métiers en plus de la technique du combat, annonce au prince qu'il est prêt à lui faire face sur-le-champ.

Le prince tourne les talons, rentre au château et revient immédiatement, deux épées à la main. Il en présente une à Ti-Jean. Ce dernier attrape l'épée et se lance à l'attaque. Bientôt, le prince perd son arme. Ti-Jean la lui rend et continue le duel. Une deuxième fois, le prince est désarmé. Ti-Jean joue de l'épée avec aisance et fait tomber l'épée des mains du prince une troisième fois. « Beau prince, s'écrie Ti-Jean, si tu étais un adversaire sérieux, il y a longtemps que tu serais mort ! Je ne t'enlèverai pas la vie, mais je vais te donner un conseil. Tourne le dos et regagne ton pays immédiatement ! Cette princesse, tu ne l'auras jamais comme épouse ! »

Le roi, personnage autoritaire, dit à Ti-Jean : « Je vais régler ton cas en faisant appel à mes armées. Je vais te faire hacher en morceaux si menus que les oiseaux pourront transporter les plus gros débris de ton corps dans leur bec.

— Sire le roi, répond Ti-Jean, adressez-moi toutes les menaces que vous pourrez inventer, vous ne me ferez pas peur !

— Ti-Jean, dans une heure, seulement une heure, tu devras affronter tous mes soldats armés de fusils et d'autres engins militaires.

— Sire le roi, réplique son filleul, une heure, c'est beaucoup trop long ! Je serai prêt dans dix ou quinze minutes, si vous le voulez ! »

Une heure après, exactement une heure après la menace du roi, tous les gardes du château sont rangés, tous les soldats de l'armée sont en ordre dans une plaine choisie comme champ de bataille. Ti-Jean contourne cette grande prairie et se place aux abords de cette plaine. Sans perdre de temps, il arbore un pavillon et demande aux soldats s'ils sont prêts à combattre. « Oui, nous sommes prêts ! » crient les militaires.

Ti-Jean fait appel à la magie et fait apparaître une armée deux fois plus puissante que celle du roi. Lui, Ti-Jean, se tient derrière l'armée évitant ainsi tout danger d'être frappé par une balle, un sabre ou une autre arme. Naturellement, c'est une armée magique. Les soldats du roi tirent tant qu'ils peuvent sur ces militaires de sorcellerie, sans pouvoir les toucher. L'armée du roi épuise tous ses projectiles, dépense en vain ses munitions. Finalement, c'est Ti-Jean qui remporte la victoire.

Le roi vient se jeter aux genoux de son filleul. « Dis-moi, Ti-Jean, où as-tu pris ces secrets ?

— D'abord, Sire le roi, je ne m'appelle plus Ti-Jean mais Aï Katawaï, prince de France, nom inintelligible ! Des rois comme vous, j'en ai vus ! J'en ai rencontrés de tous les caractères, de différentes politiques, mais ils ne m'ont jamais fait peur !

— Eh bien ! Ti-Jean, accompagne-moi au château, j'ai besoin absolument de toi ! »

Au château, la princesse attendait le jeune vainqueur. Elle le salue du nom de « Aï Katawaï, prince de France, nom inintelligible ». Puis elle s'adresse à son père, le roi : « C'est celui-ci, mon père, que je veux pour mari ! Je puis vous assurer que je n'en prendrai jamais d'autre ! »

Le roi consent donc à marier sa princesse à Ti-Jean. Après le mariage, Ti-Jean est couronné roi, et la princesse devient reine.

Ti-Jean va chercher toute sa famille et l'installe au château. Le vieux paysan, son épouse et tous leurs enfants vivent au château dans un confort inespéré.

L'an dernier, je suis passé par ce pays. Ti-Jean et la princesse avaient déjà une vingtaine d'enfants et ils en attendaient encore d'autres. Cependant, je ne sais pas combien ils vont en avoir !

AÏ KATAWAÏ, PRINCE DE FRANCE

Histoire populaire racontée le 2 août 1956, à Cap-Chat, Gaspésie, par Aurèle Desrochers (64 ans) qui l'avait apprise de son grand-père, Charles Lévesque (70 ans) vers 1905.

*Enregistrement nº 851. Conte-type 885***.*

B'en, enn' fois, c'ést p't-êt' bon d' vous conter, i' y ava't dan in village in vieu' et enn' vieille. Il' éta'ent rendu' à l'âg' d'enn' quarantain' d'années, et i' ava'ent d'jâ quinze enfants.

Mé', par in bon jour qu'i's font trouvâill'[1] d'in p'tit garçon, qu'i' trouva'ent parsonn' pour (e) l' baptiser. Mé', le vieux di' à la vieille : « Quiens ! i' dit, ma bonn' vieille ; m'en vâ' allé' à la ville. I' dit, le promié' homm' que m'âs vâ rencontrer, i' dit, j' m'âs gu'i demander pour êt' de cérémonie[2] pour fair' baptiser not' p'tit garçon.

Et, t'e' suite, on descen à la ville, mé', le promié' homm' qu'i' rencontre, c'ést le roi. I' d'mande au roi pour aller fér' baptiser son p'tit garçon. Mé', le roi l'accepte, vu qu'il avè' enn' gross' famille, et qu'i' vâ fair' baptiser le p'tit gârs. Mé', du moment c' que l' p'tit gâ' ést baptisé, i's gu'i font porter le nom de Ti-Jean, et il l' ramène à sa maison.

Mé', le roi parl' de çâ à la reine, i' dit : « Tu sé's te'jou's b'en, i' dit, qu'i's sont b'en pauv's, i' dit, c'ta't dejà enn' gross' famille. I' dit, n'us aut's, écitt' qu'on n'â 'ien que enn' p'tit' fille, i' dit, enn' p'tit' princesse, on vâ aller le charcher et on vâ l'emm'ner pour l'él'ver nous aut's minmes, et en minm' temps, on vâ l' fére instruire et i' pourrâ gagner sa vie p'us facil'ment que en étant pâ' instruit pâ'-en-tout' ! »

Mé', la rein' consent. I' all'nt charcher l' 'tit gârs, et qu'i's l'emmène' au château et qu'i's l'élevent. Mé', quand il ést rendu à peu prè' à l'âg' d'allé' à l'école, vers sept ans, de sept an à sept an et d'mi, on prend le p'tit gârs p'i' on l' mè' à l'école avec la princesse. Mé', la princesse été' âgée à peu près de sept à huit

---

1. *Trouvaille* (faire) : Donner naissance à.
2. *Cérémonie* (être de) : Être parrain ou marraine.

ans, elle étou, c'été' à peu près dans la minme âge, et que Ti-Jean allé' à l'école avec la jeun' princesse.

Mé', la jeun' princesse apprené't. Alle avé' enn' bonn' tête, alle apprené't terribeulment b'en, mé' Ti-Jean apprené't sept fois mieux que la jeun' princess' pouvè' apprend'e. Au bout' d'in an, d'in an et d'mi qu'i' vâ à la p'tite école, le roi ést ôblibé de le r'prend'e, de le r'mett' dan enn' grant' école, b'en plus haute, b'en plus haut' placée et pour 'i faire apprend' d'aut'e' études. Mé', au bout de six moâs, lés maîtr's d'écol' sont pâ' encor' capab's de gu'i en montrer, c'ést lui qui leu's en montre. Et on vâ dir' que ça vâ d' minm' jusqu'à la quat'e, cinquieume école, et que le p'tit gâ' éta't terribeulment b'en instruit.

Mé', apras qu'il ést b'en instruit, i' s'en vien au château avec la jeun' princesse, et qu'i's pâssa'ent leu' tem à s' prom'ner dans l' jordin d'in bor' à l'aut'e, mé' i's vieillissé't tout l' temps, comm' de bonn' raison. Et on vâ dir' que, dan enn' histoère, que ça vâ vite, que la jeun' princesse ést rendue à peu prè' à vingt ans et le p'tit Jean étou, mé', i's voyagé't tout l' tem ensemb'e.

Mé', par in bon jour, de quoi c' qui arrive au château? In prince! C'été't le plus beau prinç' qui s'avé' encor' jama's vu, b'en riche, et qui commence à vouloèr fér' l'amour à la jeun' princesse. Mé', la jeun' princesse 'i parlè' in mot temps en temps, et 'a pâssa't son temps quésimen à parlé' avec Ti-Jean. Mé', le jeun' prince di' au roi: « Ti'ns, i' dit, Sir' le roi, i' dit, vous apprendrez, i' dit, que le jeune homm' qu'i' y â écitte, lâ, vot' filleu' Ti-Jean, i' dit, i' viendrâ à marguier vot' princesse, p'is, i' dit, il ést pâs du sang royal'. »

Mé', quant' le roi voét çâ, comm' de raison, que la jeun' princess' veut pâs s'amusé' à b'en b'en, be'coup b'en au prince, et on fa't mett' Ti-Jean dan enn' chamb'e; pendan in, deux, t'oâs jours, Ti-Jean ést dans la chamb'e, mé' la princess' n'en fa't pâs p'us d' câs du prince, 'a gu'i parl' pâs pluss' que quant' Ti-Jean y été't ni r'guien en tout'. 'A gu'i réponné' [répondait] juss' su' de quoi c' qu'i' gu'i d'mandé't.

Mé', quant' le roi voét çâ, b'en, i' dit: « A c'tte heure, i' dit, que le prince ést parti, i' dit, on vâ fair' travailler Ti-Jean! »

Et on met Ti-Jean à gu'i fair' fair' d' la culture, à gu'i fair' fair' tout's sort's de choses, mé' Ti-Jean été' in homm' capab'e in n-affaire énorme. Et quand i' voét çâ, i' commence à l' driler [to drill][3] pour faire in soldat; i' avé't 'teud b'en in mill' soldats, lâ, mé', ça prend pâs grand temps que Ti-Jean ést le champion soldat qu'i' â encor' jama's rencontré.

Mé', quant' ça vient lâ, la rein' di' au roi, 'a dit: « Quiens, 'a dit, Sir' le roi, tu voés b'en, 'a dit, tout' de quoi c' que tu donne' à Ti-Jean su' tout's lés bor' et lés rebords, que Ti-Jean fait tout' de quoi c' que tu peux désirer d' gu'i fair' faire. Mé', 'a dit, Ti-Jean deviendra à marguier not' princesse!

3. *Drill* [to] (angl.): Entraîner, faire faire des exercices.

— I' dit, non, i' dit, j'ai pensé, i' dit, ma vieill' reine, d' gu'i faire ôter la vie, parc' qu'i' dit, i' a quésiment pâs d' bout' à lui-minme ! »

Mé', la jeun' princesse, elle, qu' été't couchée dans sa chamb'e, qui écouté't le roi parlé' avec la reine... i' y avé't juss'e enn' p'tit' cloison qui lés séparé't... alle apprend tout çâ et 'a ramâss' tout çâ. Et apras que le roi dort comme i' faut, 'a pârt, 'a s'en vâ trouver le jeun' Ti-Jean et qu' 'a gu'i dit çâ : « Quiens ! 'a dit, voilà, le roi mon pèr' vâ t' faire ôter la vie, 'a dit, demon matin ou apras-d'main, in d' cés deux jours-lâ. 'A dit, si j'étè' à ta place, 'a dit, moé, Ti-Jean, 'a dit, j' m'en iré's, 'a dit, je chang'ré's d' pays, 'a dit, pour pâs m' fére ôter la vie.

— Oui, mé', i' dit, tu sé's te'jours b'en, bell' princesse, pourtant j' t'eum' pâs mal, p'i' i' dit, j'ai pâ' enn' cenn' pour m'en aller ni r'guien en tout', comment c' que j' pourré's fair' pour m'en r'venir te rencontrer, i' dit, à la plac' que tu s'râs ?

— Quiens ! 'a dit, Ti-Jean, 'a dit, tu doé' êt' assez fin de t' changer d' nom ! 'A dit, moé, 'a dit, j'ai été au trésor, p'i' 'a dit, j' t'ai emm'né in peu d'argent ! »

Et comm' de faite ! 'A gu'i deunne enn' coupeul de cents piass's qu'alle avè' emm'nées. 'A dit : « Quel nom que tu vâs prend'e, Ti-Jean ?

— B'en, i' dit, je l' sé's pâs !

— Quiens ! 'a dit, Ti-Jean, 'a dit, moé, 'a dit, j'en ai choési in : 'a dit, tu vâs t'app'ler Aï Katawaï prinç' de France, nom incomprenab'e ! 'A dit, pâ' in hom' pourrâ r'connaît' c' nom-lâ su' 'a terre, ni roi ni prince, r'guien en tout' pour (e) l' déclârer. 'A dit, i' y a'râ r'guien qu' moé seule, 'a dit, qui l' déclâr'râ ! 'A dit, quant' j'a'rai dés nouvell's de toé, 'a dit, j' te répondrai su' c' nom-lâ ! »

Mé', on vâ dire, comm' de bonn' raison, que le jeun' prinç' prend l'or et l'argent que la jeun' princess' gu'i ava't deunné et qu'i' lev' le pied, vers mainnuit ; le jeun' prince éta't parti ! Mé', apra' avoèr marché toute, à b'en dire, toute l' restant d' la nuit', et qui, à la sortie de la ville, ést pri' in village [rang] et qui mont' dans l' village, on vâ dir' dans lés terres, dans lés habitants.

Mé', avant d'arrivé' au bord d' la forêt, lâ, i' y avè' in habitant qu' été't lâ ; i' s'en vâ trouver l'habitant p'i' i' gu'i d'mand' pour s'engager, pour travailler lâ que'qu's jours, pour asseyé' à s' gâgné' in peu d'argent pour continuer son ch'min. Mé', l'habitant le r'çoét comme i' faut, il l'engage. On vâ dir' qu'i' travaill' lâ in sept à huit jours. Mé', au bout' d'in sept huit jours, i' commence à pensé' à lui-minme : « L'habitant vâ souven à la ville ; p't-êt' qu'i' peut lâché' in mô' au roi, le roi m' fait charcher partout, i' dit, qu'i's peuv'nt me trouver, p'i' i' dit, ensuit' de çâ m'ôter la vie ; i' dit, c'ést l' temps que j' m'en a'lle ! »

Mé', Ti-Jean s' fa't payé' et qu'i' r'prend l' chemin encore, et le v'lâ parti !

Mé', on vâ dir' que c' chemin-lâ l' ronn' [run][4] dans la forêt pendan in deux t'oâs jours de march' qu'i' march' dans la forêt sans slaqu' [slack][5]. Mé', au bout de t'oâs jours, de quoi c' qui arrive au pied d'enn' terribeul gross' montagne? C'étè' in cap de pierre: pâs d'aut' chose; le ch'min aboute[6] apras l' cap! Mé', i' s'en vâ au pied du cap, i' commence à r'gârder çâ de tout's lés bords de tous les côtés; mé', de quoi c' qu'i' voét sortir, par enn' pierr' qu'i' y ava't lâ? In homm' qui sort de d'là-d'dans! Mé', Ti-Jean pense à lui-minme: « I' y â du monde écitte, i' y â du mond' là-d'dans, et ça doé' êt' que'qu' cachot, que'qu' chose. I' dit, m'en vâs gu'y aller! »

Mé', i' arrive, la porte... la pierre été' ouvarte: i' prend l' pâssage et qu'i' rent'e... dans la montagne. Mé', du moment c' qu'i' ést rentré, la pierr' se farme et qu'i' arriv' là-d'dans. C'ést enn' magniér' de château, d' salon qu'i' y ava't lâ, et qu'i' commence à r'gârder d'in bor' à l'aut'e. Il avait dejâ faim; il arriv' dan enn' salle, mé', tout' de quoi c' qu'i' voét, c'ést, dans l' milguieu [milieu] d' la salle, enn' tab' qui se r'dresse, et de quoi à manger su' la tab'e, comme i' 'n n'a pâs su' la tab' d'in roi, i' dit: « Ça doét êt'e r'dressé pour moé! »

Mé', i' s' met lâ, i' mang' comme i' faut; apras qu'i' â b'en mangé, i' commence à voyager dans l' château, de tou' 'és bords de tous lés côtés, avant d' sortir. I' voulé't sortir. Mé', tout en voyageant d' minme, de quoi c' qu'i' arrive... i' arriv' dan in aut' salon: i' y ava't du tabac, dés pipes, dés cigarettes, dés cigares, de tout's lés choses. I' s'assit dans l' fumoèr qu'i' y ava't lâ, p'is lâ, i' fum' comme i' faut; i' dit: « J' voés b'en, i' dit, qu' ça été mi' écitt' pour moé! »

Mé', on vâ dir' qu'i' r'pâsse encor' dans in aut' salle in p'tit peu p'us loin, et qu'i' commence à visiter. I' voé' in meub'e en avant d' lui; i' connaissa't r'guien d'aut' chos' que çâ. I' avance, mé', en arrivant lâ, i' voét b'en, c'ést in 'biothèque [bibliothèque]. I' hal'[7] lés tiroèrs, i' commence à r'gârder là-d'dans. C'éta'ent dés liv's d'histoèr's de tout' lés sortes, et de tout's lés magies dés magiciens qui ava' été lâ, de tout's lés bords, et de tout's lés côtés. Mé', i' commence à lir' là-d'dans, i' s'aparçoét qu'il ést rendu à 'viron vers cinq heur's du soèr; i' dit: « C'ést b'en l' temps que j' sorte! »

Mé, en arrivan à la porte, tout ést condamné solide, que aucun' pierr' peut broncher, lés port's sont tout's farmées sour verrou. Mé', i' commence à pensé' à lui-minme: « M'âs t-êt' obligé d' couché' écitte? »

I' r'vir' de bord, i' dit: « I' doé' y avoèr du monde, écitte, là-d'dans! »

Mé', i' r'vir' de bord et qu'i' rent' dan in aut' salon qu'i' y ava't lâ, i' crigue [crie], i' fait tout', mé',aucun' voix peuv' gu'i répond'e.

4. *Run* [to] (angl.): Conduire.
5. *Slack* (angl.): Relâche, partie lâche d'un câble.
6. *Abouter*: Joindre deux choses bout à bout. Toucher par un bout.
7. *Haler*: Tirer.

Mé', i' s'en vâ dans in aut' place, qu'i' rouv'e in aut' porte ; i' y â un beau lit blanc b'en r'dressé, qu'i' fa't chaud dans la chamb'e, tout' prêt pour (e) s' coucher. I' s' déshabille, i' dit : « Çâ, i' dit, ça été écitte, mi' écitte, pour moé ! »

Et qu'i' s' déshabille et qu'i' s' couche, mé', l' lend'mon matin arrivé, r'guien d' p'us pressé, i' s'en vâ à la minm' cuisine, la tab' se r'dresse encore et qu'i' déjeune. Mé', on vâ dir' qu'i' fa't çâ tout's lés jours.

Mé', à tous lés jours, il allé't voèr à la porte, mé', c'été't tout l' temps la minm' chose : aucune ombr' pouva't sortir de d' lâ. Il ést pendan in an et in jour, renfarmé dans c' souterrain-lâ, à lire et à écrire et à apprend' d' la magie. Et il ava't devenu le meilleur magicien qui s'avè' encor' jama's rencontré sous la couronn' du saleil.

Mé', au bout d'in an et in jour, jour pour jour, il été' à la porte et que la port' se rouv'e et qu'i' sort de d' lâ. Mé', en sortant de d' lâ, comm' de bonn' raison, qu'i' pâr' et qu'i' s'en vâ, i' r'continue son ch'min, toujou's du minm' pâs. Mé', plutôt d' s'en aller tout droette à la ville où c' qu' éta't la princesse, i' s'en vâ s' réfug'er dans in aut' villag' qu'i' y avé't pâs mal loin de d' lâ, sans r'guien connaît'e et qu'i' voyagé't d'in bor' à l'aut'e. De l'argent, i' 'n n-avé't su' lui en masse, et quand i' 'n n'avé't pâs, i' en trouvé't, ça gui' prené't pâs grand temps !

Mé', apra' avoèr été lâ b'en longtemps, i' y avé' in roi, dans enn' vill' pâs mal éloégnée de d' lâ, et qui s' fa't 'tenté' enn' guerre. Mé', on vâ dire, comm' de bonn' raison, qu'i' prené't tout's lés soldats d'in bor' à l'aut'e et qu'i' s' fè' enrôler lui-minm' pour la guerre et qu'i' pâr' et qu'i' s'en vâ à la guerre. Mé', en arrivan à la guerre, il été't généraù [général] en tête ; c'éta't le meilleur generau qui s'avè' encor' jamais racontré, et que ça gu'i prend pâs grand temps, au bout' d'in deu' ou t'oâs moâs, qu'i' ava't gâgné victoèr' de sa propeur main, et que le roi éta't b'en content d' lui.

Et ce roi-lâ avè' enn' jeun' princess' qu' été' âg-e d'enn' vingtain' d'années, qu' éta't pâs mal belle étou ; 'a avé't d' l'or et d' l'argent en masse[8], mé', le roi veut gu'i deunner sa jeun' fille en marguiage. Mé', le Ti-Jean n'en veut pâs pâ'-en-tout', i' pens' tout l' tem à sa promière. Mé', apra' avoèr été lâ que'que' années, et que Ti-Jean s' dérig' vers le pays, vers son pays, et qu'i' s'en vâ directement che' z-eux.

Mé', du moment c' qu'il ést rendu su' son père, i' commence à parlé' avec eux aut's, et lâ, i' s' fè' acconnaît'e. Le pér' le carculait [calculait, pensait] mort, et la mére étou ; mé', apras qu'i's l'ont r'connu comme i' faut, que c'éta't b'en leu' fils, i' travaillé' avec eux aut's su' la terre, i' f'sé't tout ouvrag' comme eux aut's. Mé', temps en temps, comm' de bonn' raison, i' voulé't s'approcher d' la ville in peu, mé', tout l' tem en craint' que le roi le r'connaisse.

---

8. *Masse (en)* : En grande quantité.

Mé', par in bon jour que la princesse... que le roi, lâ, avè' eu in prince, que la princess' commencé' à s'en emmouracher pâs mal, et que le roi voulé't qu' 'a s' marguié' au plus vite, à qui i' pouvé't confier sa couronne au prince, vu qu'il été't vieux, et elle, la reine, confier sa couronn' de reine à sa jeun' fille.

Mé', on vâ dir' comm' de bonn' raison, que le jeun' Ti-Jean sé't çâ, lui, et qu'i' écri' enn' lett'e et qu'i' met son nom su' la lett' Aï Katawaï, prince, nom incomprenab'e. Mé', on vâ dir' que la lett' s'en vâ au château, au nom d' la jeun' princesse et que la princess' prend la lett'e et qu' 'a la décach'e [décachette] et qu' 'a commence à la lire. Mé', quand 'a vien à voèr le nom de Aï Katawaï, princ' de France, nom incomprenab'e, 'a vient quésiment prê' à pard' connaissance; i's sav'nt pâs de quoi c' qu' 'a peu' avoèr. Mé', alle ava't taponné la lett'e assez b'en dans sa main, qu'aucun' parsonn' pouva't voèr l'écritur' de la lett'e. I's la lave' avec de l'eau frette et qu'i's la font r'venir. Mé', du moment c' qu'alle ést r'venue, le roi gu'i d'mand' de quoi c' qu'alle â.

— 'A dit, je l' sé's pâs; 'a dit, c'ést que'qu' chos' qui m'â pâssé dans la tête, 'a dit, j' su's v'nue pâs mal bâsse, mé', 'a dit, tout'fois, 'a dit, j'en mourirai pâs!»

Mé', le jeun' prince... elle, elle â r'écri' enn' lett' t'eu' suite et qu'alle envoeille in domestiqu' m'ner çâ à Ti-Jean, et qu' 'a gu'i fa't dir' de s' rapproché' in peu du château, que l' lend'mon matin, qu' 'a vâ gu'y aller s' marguier. Mé', l' lend'mon matin arrivé, Ti-Jean, de bonne heure éta't rendu devant la port' du château.

Mé', quant' le roi voét c' jeun' homm'-lâ qui s' promèn' devant la port' du château, d'in bor' à l'aut'e, et qu'il été't préparé, lés cârrosse' éta'ent att'lés, tout', pour aller marguier la jeun' princesse, et que le roi voét ce jeune homm'-lâ se prom'ner, et qu'i' sort déhors pour lui parler. Et, du moment c' qu'il ést déhors, la jeun' princess' sor' avec le prince, et Ti-Jean lés r'gârde. I' dit: «Dit's-moé don, Sir' le roi, à quell' plac' que vous allé' à matin?

— B'en, i' dit, t' attends pâs... le roi prend la parole, i' dit, t' attends pâs que j' te parle? I' dit, c'ést toé qui m' parle' avant que j' te parle!

— I' dit, oui, Sir' le roi, je suis t-ôbligé d' vous parlé' avant que vous m' parlez!

— I' dit, qui qu' t' és, i' dit, mon jeune homme?

— B'en, i' dit, Sir' le roi, i' dit, vous connaissez pâs Ti-Jean, vot' filleu'?

— Ah! i' dit, jama's que j' croèrai qu' c'ést toé! I' dit, Ti-Jean qu' été' aussi grand qu' çâ et aussi gros qu' çâ? I' dit, c'ést enne affaire impossib'e!

— B'en, i' dit, vous apprendrez que c'ést moé, Sir' le roi! P'i' i' dit, la princesse, i' dit, vot' princesse, à matin, i' dit, qui pârt pour aller s' marguier! I' dit, c'ést pâs l' princ' qui vâ la marguier, i' dit, j' cré's b'en, i' dit, qu' ça vâ êt' moé!»

Et le jeun' princ' qu' éta't malin[9] comm' tout': « Quiens ! i' dit, Ti-Jean, i' dit, à matin, i' dit, si tu veux marguier la princesse, i' dit, on vâ livré' in combat, on vâ prend'e enn' duel tous lés deux ! »

Mé, Ti-Jean comm' de bonn' raison, qu' éta't vit' comm' tout' et qui connaissé't tout's lés méquiers [métiers], lés poin et lés repoints demande au princ' que lui ést prê' à la prend'e à médiat' [immédiatement].

Et le prince r'vir' de bor' et qu'i' rent'e au château et qu'i' sor' avec deux épées, et qu'i' 'n en présente eunne à Ti-Jean. Mé', Ti-Jean prend son épée et qu'i' commence à jouer de l'épée avec le prince, et que ça prend pâs grand temps que le prince a pardu son épée, et qu'i' â échappé son épée d' sés mains, et que Ti-Jean lui r'denn' jusqu'à la t'oâsieum' fois. 'A la t'oâsieum' fois: « Quiens ! i' dit, beau prince, i' dit, si t' en voulé's la peine, ça f'ré't longtemps qu' tu s'ré's mort. I' dit, moé, pour t'ôter la vie, j' te ôt'rai pâs la vie, mé', tout' de quoi c' que j'ai à t' demander, i' dit, ça s'ra't d' te r'virer d' bord p'is d' t'en aller, i' dit, dans ton pays, par rapport, i' dit, que la princesse, i' dit, tu l'a'râs jamè' en marguiage ! »

Mé', le roi, lui, comm' de bonn' raison, qu' étè' in homm' terribeulmen impulent [impulsif] i' di' à Ti-Jean: « Quiens ! i' dit, Ti-Jean, i' dit, m'en vâs t' fair' 'tenter la guerre, i' dit, m'en vâs t' faire hajer [hacher] par morceaux, i' dit, que l' plus gros morceau, que lés oéseaux vont l' traîner dans leu' bec !

— I' dit, Sir' le roi, amanchez çâ d' la magniér' que vous voudrez, i' dit, j'ai pâs pêur de vous ! »

Mé', le roi 'i deunne in heure, seul'ment qu'in heure à s' préparer pour prend'e in comba' avec tout's sés soldats qu' éta'ent b'en greyés d' carabin' p'is b'en de tout'. I' dit: « Sir' le roi, in heure, c'ést b'en qu' trop long, i' dit, j' peux prend'e 'in qu' cinq, dix, quinz' menutes, si vous voulez ! »

Mé', on vâ dire, comm' de bonn' raison, que, au bout d'un heur', menut' pour menute, que tout's lés gard's du roi sont prê' et que tout's lés armées sont rendues su' in champ, comme on diré't, comm' su' in champ d' batâille et que Ti-Jean travars' par l'aut' bord d' la grand plairie [prairie] qu'i' y ava't lâ, et qui s'en vient su' l' bord.

Mé', du moment c' qu'i' arrive au bord, Ti-Jean pose in pavillon et qu'i' d'mande à l'armée pour voèr si alle ést prê'? I' ont dit: « Oui, on l'ést prêt ! »

Mé', Ti-Jean, dans tout' sa magie, comm' de bonn' raison, i' souhette un armée le r'doubeul p'us fort' que la cell' du roi, et que lui ést caché en arguiére, qu'i' y a pâs d' danger pour aucun' ball' ni aucun sâb' ni r'guien en tout' peuv'nt le vainqu'e. Mé', seul'ment que c'ést un armée souhaitée: i's tir'nt tant qu'i's veul'nt dessus, i's sont pâs capab's d' leu' fair' mal. I's s'apuis'nt [épuisent] dés

9. *Malin*: Coléreux, prompt, irascible.

balle' et s'apuis'nt de tout's leurs monitions [munitions], et que Ti-Jean ést encor' le vainqueur, su' c' point-lâ ! Et le roi s'en vient se j'té' à sés pieds, aux pieds de Ti-Jean ; i' dit : « Ti-Jean, i' dit, dis-moé don à quell' plac' que t' âs pris çâ ?

— B'en, vous apprendrez, Sir' le roi, i' dit, que mon nom é' Aï Katawaï, princ' de France, nom incomprenab'e. I' dit, dés rois comm' vous, j'en ai d'jâ vu. J'en ai vu de tou' lés sort's de tou' lés magniéres, i' dit, i's m'ont jama's fait pêur !

— Quiens ! i' dit, Ti-Jean, i' dit, tu vâs t'en v'nir avec moé au château, i' dit, j'ai besoin d' toé absolument ! »

Mé', apras qu'il ést de r'tour au château, comm' de bonn' raison, que la jeun' princess' l'attendé', en 'i deunnant son nom, Aï Katawaï, princ' de France, nom incomprenab'e. 'A dit : « C'ést justement lui, Sir' le roi, mon pére, 'a dit, c'ést mon mari, 'a dit, c'ést b'en çortain qu' j'en a'rai jama's d'aut'e ! »

Mé', lâ, le roi consen à lés marguier ; mé', apras qu'il ést marguié, i' couronn' Ti-Jean roi, et la princesse, reine. Mé', on vâ dir' que Ti-Jean vâ tout' charcher sa famille et qu'il l'emmène au château, et que le vieu' et la vieille avec tout's sés frér's sont terribeulment b'en, dans l' lieu d' viv'e. Et, p'is quant' j'ai pâssé par lâ, l'année pâssée, moé, i' 'n n-avè' enn' vingtain' d'arrivés, p'i' i's 'n n-attendè' encor' d'aut's. J' sé's pâs comment c' qu'i's von en avoèr par 'zemp'e !

15 — LA PETITE PEAU-D'ÂNE

C'est bon de vous dire qu'une fois, dans une ville, vivait un roi père d'une fille unique, la princesse Marie-Blanche. Le roi devint veuf au moment où sa seule héritière avait six ou sept ans.

Un jour, ce roi se fait entraîner dans une guerre meurtrière au cours de laquelle sa ville est presque entièrement détruite.

Les années passent. Un prince d'une ville voisine avait commencé à correspondre avec la petite héritière du roi dont il est question. Mais ce roi, déjà veuf, commence à courtiser une reine, une veuve qui avait deux filles. Le roi et la reine se marient ; la reine amène ses deux filles au château du roi pour vivre avec la princesse Marie-Blanche. Mais la reine devient jalouse de cette fille unique du roi.

La reine charge la fille de son mari des gros travaux du château. Elle lui fait écorcher les dindons et lui fait exécuter, à la cuisine, les travaux malpropres dont aucune autre femme ne voulait se charger.

Quand la fille unique du roi atteint dix-huit ou dix-neuf ans, l'amant de Marie-Blanche écrit au roi et lui demande sa princesse en mariage. Le roi lui répond qu'il l'invite au château. Le prince accepte l'invitation et se rend chez le roi. Mais la reine ne lui présente que ses deux filles. Ces dernières sont loin d'avoir le charme de la fille unique du roi. Au lieu de faire venir l'amante du prince, la reine jalouse l'oblige de rester à la cuisine, vêtue d'une repoussante peau d'âne. La reine ne veut pas que la fille de son mari se laisse courtiser par le prince ou lui manifeste la moindre amitié.

Pendant son séjour au château, le prince n'eut de contact qu'avec les deux princesses de la reine et la reine elle-même. Il eut avec elles de nombreuses conversations, mais le jeune prince jetait souvent un coup d'œil vers la cuisine où une jeune fille s'affairait à préparer la nourriture.

Un bon jour, la reine commande aux cuisinières de faire des gâteaux pour ses princesses et envoie sa gérante commander à Peau-d'Âne de préparer un pâté pour le prince.

Peau-d'Âne, qui venait de dépecer des dindons et de travailler à d'autres corvées, court à sa petite chambre se laver soigneusement les mains et revient à la cuisine pour y préparer son pâté. Dans le centre de ce pâté, qui était de dix ou douze centimètres de diamètre, elle laisse tomber son anneau portant son nom et son titre de princesse, fille

du roi de ce château. Une fois le pâté cuit au four, elle va le présenter au prince. Ce dernier accepte le pâté et, en le débitant, découvre l'anneau de la jeune princesse. Séance tenante, il annonce : « Je trouverai la princesse à laquelle appartient cet anneau, même si je devais mourir à la peine ! »

Mais la reine était déterminée à ne rien dire qui puisse faire reconnaître Peau-d'Âne. Après une visite de quelques jours au château, le prince retourne chez lui. Une fois dans son château, le prince écrit aux princesses qui l'avaient reçu. L'une d'elles lui répond une lettre amoureuse. Mais le prince lui fait savoir qu'il ne voudrait pas de ces deux princesses même pour lacer ou délacer ses chaussures. En lisant cette lettre hautaine, les princesses entrent en colère et songent à faire déclarer au prince une guerre par le roi, époux de leur mère. « Mais, belles princesses, répond le roi, ce n'est pas une guerre qui réglera le problème de ce prince. Il cherche une autre princesse que vous ! »

Le roi ne voulut rien précipiter par respect pour la reine et ses filles. De plus, il craignait pour la vie de sa propre princesse, belle comme une fleur.

Un bon jour, le prince amoureux part en voyage dans une autre ville assez éloignée. Le roi, père de Peau-d'Âne, fait transporter sa fille dans la ville où séjournait le prince amoureux et la propose comme servante dans le château que ledit prince habitait. Peau-d'Âne était alors habillée comme une femme de rang moyen, mais le prince la poursuivait continuellement de l'œil à cause de son extraordinaire beauté.

Un jour, la servante rend visite au prince, à sa chambre, et lui demande à quels travaux il occupe son temps. « Apprends, servante, répond le prince, que je suis musicien et peintre. De plus, je puis exécuter les travaux de différents genres qui me viennent à l'esprit.

— Te déciderais-tu, beau peintre, à me vendre ces deux peintures exposées dans ta chambre ?

— Pour qui veux-tu acheter ces deux peintures ? demande le prince.

— Eh bien ! ce serait pour en faire cadeau à la princesse de ce château, à la fille du roi !

— Va dire à la fille du roi, repart le prince, que, si elle tient à mes deux peintures exposées ici, elle vienne les chercher et je les lui donnerai ! »

Entretemps, la princesse avait dit à la servante qu'elle tenait à posséder les deux peintures du prince. Le message de la servante décide la fille du roi à aller visiter le prince et à lui demander de lui vendre ses deux peintures. Le prince exige un prix exorbitant, un prix qui décourage tout acheteur. « Si tu ne veux pas payer ce prix, dit le prince, disparais de ma vue sur-le-champ ! Je trouverai un autre acheteur qui satisfasse à mes exigences ! »

La princesse se rend tout de suite chez la servante — elle ne savait pas que c'était une princesse — elle va rejoindre la servante et lui demande d'aller acheter les deux

peintures du prince. « J'y consentirai, belle princesse, dit la servante, si vous me donnez votre robe de princesse ! Donnez-la-moi, et j'irai vous les chercher ! »

Comme exigé, la princesse donne sa plus belle robe à la servante. Celle-ci revêt cette jolie toilette, mais ce n'était pas nouveau, elle était princesse elle-même ! La servante donc se rend à la chambre du jeune prince si plein de talents et lui demande ses deux peintures. Le prince lui répond : « Pour obtenir ces deux peintures, belle princesse, il faudrait que tu m'embrasses !

— Eh bien ! repart la visiteuse, un baiser en échange de ces peintures, ce n'est pas cher ! Et vous allez me donner ces peintures pour un baiser ? »

Elle saute au cou du prince et l'embrasse. Le jeune prince lui présente les deux peintures.

Peu après, le prince fabrique un petit cheval presque en or massif portant sur son dos un soldat armé d'une épée. La jeune servante fait son tour chaque jour dans les appartements du prince. Elle aperçoit ce joyau et va en avertir la princesse. Celle-ci, comme d'habitude, tente de l'acquérir, mais elle constate que le prix exigé rend tout achat impossible. Elle rencontre la servante et lui demande d'opérer elle-même la transaction en vue d'obtenir le petit cheval. « Eh bien ! répond la servante, donnez-moi, belle princesse, une robe élégante d'un modèle différent de celle de l'autre jour. À cette condition, je vais obtenir le cheval convoité ! »

La princesse donne à la servante une autre robe, et la servante court chez le jeune prince. Ah ! elle savait qu'il était prince, mais elle l'aborde et lui adresse sa demande : « Beau prince, je viens m'enquérir s'il est possible d'acheter ton petit cheval en or que monte un soldat, une épée à la main. C'est le plus beau guerrier qu'il m'ait été donné de voir. Je suis venue pour acquérir ce chef-d'œuvre ! »

Le prince répond en exigeant un prix très élevé. « Beau prince, réplique la servante, tu ne te rends pas compte que ce prix est inabordable pour une servante !

— Ah ! Très bien ! S'il en est ainsi, je me contenterais de voir votre corps dénudé jusqu'à la ceinture ! »

Peau-d'Âne accepte la proposition. Elle enlève ses vêtements jusqu'à la ceinture et laisse le jeune prince prendre une photographie. L'artiste lui donne le petit cheval d'or. La servante quitte la chambre du prince.

La troisième visite que Peau-d'Âne rendit au prince fut motivée par l'achat d'anneaux d'or d'un style jusque-là inconnu, bijoux fabriqués encore par le prince-artiste. La princesse tente, par différents moyens, mais en vain, de se procurer ces bijoux. Elle s'adresse de nouveau à Peau-d'Âne, la servante, pour intervenir auprès du prince. « Eh bien ! belle princesse, pour vous procurer les anneaux d'or dont il est question, dit la servante, vous devrez me donner vos plus belles toilettes et, en plus, un carrosse élégamment tiré par deux chevaux sous la direction d'un cocher. Si vous

remplissez ces conditions, je me charge de vous obtenir les bijoux que vous convoitez ! »

La princesse, il va sans dire, donne à la servante ses plus beaux atours, un carrosse d'une richesse insoupçonnée du prince, et deux chevaux délicatement harnachés. Quand elle constate qu'on lui a donné tout ce dont elle a besoin, la servante revêt des toilettes de princesse, monte en carrosse et s'oriente vers le château du roi. Du balcon où il se tient, le prince voit arriver le carrosse et se dit : « Ah ! quelle belle princesse ! C'est la plus jolie que j'aie déjà vue ou connue ! »

Le prince s'approche de la voiture pour causer avec la princesse. « Jeune prince, lui dit cette dernière, as-tu déjà fait le tour de la ville ?

— Non ; mes sorties ont été plutôt courtes et rares !

— Eh bien ! insiste la princesse, monte dans mon carrosse et nous irons, tout en causant, faire une promenade dans la ville. »

Le prince monte dans le carrosse. L'artiste princier et Peau-d'Âne entreprennent de faire le tour de la ville tout en entretenant la conversation et se taquinant.

Peau-d'Âne s'était procuré une bouteille de rhum mélangé à une substance somnifère et elle en fait boire au prince. Ce dernier semble perdre toute notion de ce qui se passe. « Eh bien ! beau prince, lui dit Peau-d'Âne, je consentirais à devenir ta femme, si tu consentais à me donner les anneaux d'or que tu as fabriqués et que tu tiens cachés dans ta valise ! »

Arrivé au château avec sa compagne, le prince n'a aucune hésitation. Il s'empresse d'aller chercher les anneaux d'or placés dans sa valise et les remet à Peau-d'Âne. Celle-ci fait quelques pas hors du château, mais le carrosse et les chevaux ont déjà quitté la place. La jeune fille rentre au château et remet les anneaux d'or à la princesse en présence de la vieille reine toute ravie. « Ma fille, dit-elle, possède les peintures, le cheval d'or et les anneaux d'or du prince. Il est évident qu'il va l'épouser ! »

Le temps s'écoule rapidement dans un conte... Le prince et la jeune princesse voulaient se marier à tout prix. Quand arrive le temps du mariage, les fiancés reçoivent, un jour, une lettre portant cette déclaration : « La jeune princesse qui possède les peintures, le cheval et les anneaux n'est pas celle qui les a gagnés ! Une autre princesse est intervenue dans la transaction ! » Le jeune prince avait bien remarqué la chevelure de la jeune fille à laquelle il avait remis ses œuvres d'art. Or, la chevelure de la fiancée ne ressemblait pas à celle de la soi-disant princesse qui avait obtenu ces pièces précieuses. Le prince se demandait si l'une des jeunes personnes impliquées dans cette affaire ne portait pas une perruque ou un autre déguisement destiné à ne pas se faire reconnaître

Lettre en main, le prince se dit à part lui : « Je n'ai donc pas devant moi la princesse que je cherche. Je finirai pourtant par retrouver cette princesse que j'aime ! »

La jeune princesse habillée d'une peau d'âne se tenait à l'écart et ne faisait aucun bruit. Le prince songe donc à déclarer la guerre au roi, père de la petite Peau-d'Âne.

La marraine de cette dernière était une fée d'un certain âge. La fée rejoint Peau-d'Âne et lui dit : « Je dois t'annoncer que le roi ton père va avoir à soutenir une guerre contre un autre roi. Si ton père veut relever le défi, il va perdre la bataille, et son château de pierre va être démoli de la cave au toit. Pour éviter ce malheur, tu suivras mon conseil : tu quitteras le château de ton père et, même sans y connaître qui que ce soit, tu t'en iras à l'hôtel où tu offriras tes services comme servante. C'est à cet hôtel qu'un prince va venir loger et c'est là que tu te feras reconnaître au prince, même revêtue d'une robe de tissu peu réputé.

La fée-marraine remet immédiatement à sa filleule une robe d'humble apparence, un peu d'or et d'argent pour se procurer d'autres habits. Peau-d'Âne file à l'hôtel et y est acceptée comme servante. Peu après, le prince s'inscrit à l'hôtel. Peau-d'Âne le reconnaît et s'empresse d'aller le servir à table. De son côté le prince n'avait pas oublié les traits de la jeune fille. Il l'envisage et lui dit : « Ne serait-ce pas toi, belle servante, qui m'as servi au château du roi ?

— Oui, jeune prince, répond Peau-d'Âne, c'est moi qui ai été ta servante chez le roi !

— Connaîtrais-tu, par hasard, la princesse qui est venue chercher chez moi les peintures, le petit cheval et les anneaux d'or ?

— Eh oui ! beau prince, je la connais très bien ! S'il t'était donné aujourd'hui de la revoir, la reconnaîtrais-tu ? demande Peau-d'Âne.

— Ah ! je la reconnaîtrais certainement ! s'exclame le prince.

— Eh bien ! continue Peau-d'Âne, attends environ cinq minutes, Sire beau prince, et tu la verras ! »

La petite Peau-d'Âne entre dans sa chambre, y revêt une toilette de princesse et vient rejoindre le prince à la table. En l'apercevant, le prince lui saute au cou comme lors de sa démarche pour acheter les peintures, et l'embrasse le plus chaleureusement qu'il peut. Puis il invite Peau-d'Âne à s'asseoir à table et à manger avec lui. Elle raconte alors au jeune prince l'histoire de sa vie. C'est sa belle-mère qui est la cause de ses malheurs de princesse méprisée. Fille unique d'un roi veuf qui a épousé une veuve, reine et mère de deux princesses, elle a été victime de la jalousie de la nouvelle reine, sa belle-mère. Cette dernière l'a forcée à s'habiller d'une peau d'âne et d'accomplir les tâches les plus malpropres du château.

Bouleversé par cette révélation, il accompagne Peau-d'Âne, autrefois nommée la princesse Marie-Blanche, au château du père de la princesse devenue servante. « Sire le roi, demande le jeune prince, reconnaissez-vous la jeune fille qui se tient près de moi présentement ?

— Si, je la connais très bien, beau prince. C'est ma princesse unique, fille de ma première épouse !

— Ah ! vraiment ! Alors, pourquoi est-elle descendue au rang des servantes, ici au château, obligée de faire des travaux dégradants, habillée d'une peau d'âne, et victime des procédés harcelants de la reine ?

— Eh bien ! répond le roi, c'est à cause de la jalousie de la reine ! Je n'osais pas protester parce qu'elle a autant de biens que moi !

— Si elle en a autant que vous, réplique le prince, elle n'en a pas autant que moi ! »

Le prince rend visite à la reine et lui demande pourquoi elle a agi de la sorte avec la fille du roi son époux.

La reine est obligée de raconter en entier la suite de ses agissements. Le jeune prince punit la reine de cinq ou six mois de prison et chasse ses deux princesses du château.

Le prince épousa la princesse Marie-Blanche et ils ont constitué un couple heureux en ménage.

Je suis allé les visiter, en passant par leur pays, et ils m'ont chargé de vous raconter cette histoire.

LA PETITE PEAU-D'ÂNE

Conte enregistré le 14 août 1956, à Cap-Chat, Comté de Gaspé, chez M. Aurèle Desrochers (64 ans) qui l'avait appris en 1916 d'Octave Mainville (40 ans), dans les chantiers de François Roy, à Capucins (Matane).

Enregistrement nº 859. Conte-type 510 I a, II, III c, IV b, V.

Enn' bonn' fois, c' p't-êt' bon d' vous dire, i' y avé't, dan eun' ville, in roi, et ce roi-lâ avè' été héritier seul'ment d'eun' pauvre fille. Mé' le roi éta't veuve, en n'étant à avoir seul'ment qu'eun' fille à son héritag', que la fille été' âgée à peu près de six ans à sept ans.

Mé', par in bon jour, i' s' fait 'tenté' [intenter] enn' gross' guerre, eun' guerre énorm' qui détruise quasiment tout son village et tout sa ville. Mé', dans la vill' voisine, i' y avé' in princ' qui écrivé' à sa p'tit' fille énormément souvent.

Mé', par in bon jour qu' le roi s' mè' en devoèr d'être en amour avec eunne autr' reine qu'été't veuve, elle étou, mé' alle avé't seul'ment pour tout' héritiers que deux filles. Mé', on vâ dir' que le roi se marie avec la reine et amenant sés deux fille' à son château avec sa p'tit' fille. Mé', la reine étant jalous' de la p'tit' fill' de la promièr' fill' [femme] du roi, qu'été't non pâs sa propre fille, en été't jalouse. Et, 'a gu'i f'sé't fér' tout ouvrage, au château: 'a gu'i f'sé' éplucher[1] des dindons et 'a la metté' à la cuisin', dans tou's lés ouvrag's lés plus sales, qu'i' y avé' aucun' créiatur' qui voulé't travailler.

Mé', par in bon jour, que la p'tit' fille été' âgée à peu près de dix-huit à dix-neuf ans, un jeun' prince, écrivan au roi et lui demandant sa princesse en marguiag', mé' le roi i' gu'i faisait dir' de v'nir à son château. Mé', on vâ dir' que le prince i' s' transporte au château du roi. Mé', en arrivan au château du roi, la reine qu'été't la rein' du château, gu'i présentant ses deux fill's qu'été' à elle en propre. Mé' lés deux fill's n'été't don pâs le portrait de la jeun' princesse. Mé' la reine en étant jalous' de la jeun' princess', la mettant à la cuisine et l'habillant d'eun' peau d'ân' b'en dégoûtante, pour pâs que le jeun' princ' lui fèz' la cour ni r'guien en tout, pour pâs qu'a soeil [soit] amie avec le jeun' prince.

---

1. *Éplucher*: Enlever l'écorce, l'enveloppe, peler. Ici, enlever aux dindons plumes et viscères.

Mé', lés deux jeun's princess's de la rein', cultivant le jeun' prince et lui parlant b'en dés fois et b'en dés jours. Mé' le jeun' princ' j'té't tejour' in coup d'œil à la cuisin', sur la jeun' fill' qui voyagé't dans la cuisine et qui f'sé't la cuisine.

Mé', par in bon jour qu' la rein' fait fér' des gâteaux à tou's sés princess's et sés cuisiniér's, et 'a s'en vâ trouver Ti-Peau-d'Âne et que la sarvante [gérante] gu'i dit d'y faire in pâté pour le jeun' prince. Mé', Ti-Peau-d'Âne qui v'né't d' travailler dans les dindons et qui v'nait d' travailler partout, s'en vâ à sa p'tit' chambre, et 'a s' lav' lés mains comme i' faut, p'i' après qu'alle â 'és mains b'en lavées, 'a s'en r'vien à sa cuisine et qu'à s' mé' à faire in pâté. Mé' dans l' milguieu du pâté, qu'été't pâs b'en grand, à peu près de quatre à cinq pouc's, 'a laiss' timber son allianc'[2] qu'été't l'allianc' de la princess' du roi, qu'été't... son nom été't gravé en d'dans. Mé', on vâ dir' qu'ell' s'en vâ présenter le pâté au prince, et que le jeun' princ' mang' le pâté, et qu'en coupant le pâté, qu'i' trouv' l'allianc' de la jeun' fille. I' dit : J' trouv'rai la princesse à qui appartient, i' dit, l'alliance, ou b'en don j' mourirai à la peine ! »

Mé', vu que la rein', voulant pâs jamais la déclarer, et que le jeun' prince, après que'qu's jours d'expérience au château, i' s' rentourn' chez eux.

Mé', après qu'il ést rentourné chez eux, écrivan aux jeun's princess's du château, et que la jeun' princess' commence à gu'i écrire. Mé' le jeun' princ' lui fait repons' qu'i' s' sarvirait minm' pâs d'eux autr's pour délacer sés bottines. Mé', on vâ dir' qu' c'ést eunn' gross' nouvelle à apprendre aux princess's, quand i' ont cés lettr's-lâ, que l' jeun' prince 'eu fait dir' çâ. I' en sont quasimen' en colère et qu'i's veule' y fair' 'tenté' eunn' guerr' par le roi. Mé' le roi dit : « Vous voyez toujou's b'en, i' dit, c'ést pâs de quoi c' qu'i' charche ; i' dit, c'ést in autre créiature[3] que vous autr's qu'i' charche ! » Mé' le roi, comm' de bonn' raison, voulant pâs trop aller trop loin, par rapport' à la reine et aux deux princess's, pêur de faire ôter la vie de sa promiér' princess' qu'été't bell' comme in jour, i' voulé't pâ' aller trop loin.

Mé', par eunn' bonn' journée que le jeun' prince i' s' mè' encore en voyage et en route, s'en vâ dan in autr' vill', pâs b'en loin de lâ, et que le roi le savé't et qu'i' fait transporter sa princesse à c' vill'-lâ. Mé' du moment c' qu'il est rendu à la ville, sa princesse 'a était habillée en femme ardinaire, on vâ dire, et p'is que alle été't lâ au château, comm' sarvant', mé' le jeun' princ' la guetté't tout l' temps, i' 'a trouvé't belle énormément, et qu'i' j'té' in coup d'œil, l'œil y parté't pas de d'ssus ; mé', par in bon jour que la jeun' sarvant' s'en vâ à la chambr' du princ' et qu'i' y d'mand' quel ouvrag' qu'i' peut faire, b'en i' dit : « Tu sa'râs, i' dit, moé, que j' su's musicien, peintre ; i' dit, j' fais tout's sort's de choses, de quoi c' que j' veux faire.

2. *Alliance* : Jonc, bague.
3. *Créature* : Fille ou femme.

— Et 'a dit : Dis-moé don, 'a dit, beau peintr', 'a dit, pourquoi c' que tu m' vends pâs, 'a dit, lés deux portraits qu'i' y a lâ ?

— I' dit, pour qui qu' c'ést, i' dit, ma sarvant', que tu veu' avoèr cés deux portraits-lâ ?

— B'en, 'a dit, ce s'rait just' pour la princess' qu'i' y a icitt', la princess' du roi. 'A dit, ça s'rè' in cadeau à gu'i fére.

— Di' à la princess' du roi que si i' [elle] veut mes deux portraits, lés deux portraits qu'i' y a lâ, p'is qu' 'a vienne ell'-minm', que j' su's prê' à gu'i deunner ! »

Mé', on vâ dir' que la jeun' sarvant' [princesse] s'en vâ dire à la princess' [servante] qu'i' gu'i faut ces deux portraits-lâ. Mé' la princess' s'en vâ le trouver, le jeun' prince, et p'is gu'i d'mande. Ah ! i' gu'i fè' in pri' [prix] énormément... c'ést eunn' affér' quésiment pâ' ach'tab'e. I' dit : « Si tu veux pâs çâ, i' dit, va-t'en ! I' dit, j' trouvèrai d'autr' chose, i' dit, à qui lés a'râ ! »

Mé', on vâ dir' qu' la princess' s'en vâ trouver sa sarvant', qu' 'a savé't pâs qu'alle été't princess' ni r'guien, et qu' 'a d'mande à la jeun' sarvant' pour voèr si 'a veu' aller charcher les deux portraits.

— B'en, 'a dit, bell' princess', 'a dit, vous avé' 'ien qu' la pein' de m' deunner votr' rob' de princess', p'i' 'a dit m'as vâ' aller la chercher ! »

Et comm' de faite, la jeun' princesse gu'i deunnant sa rob' la plus belle, et que la jeun' sarvant' met sa rob' la plus bell', mé' alle était princesse ell'-minme.

'A s'en vâ trouver le jeun' princ' qu'i' y avé't lâ, qui faisait tout's sort's de chos's, et qu' 'a gu'i d'mand' les deux portraits. Mé' le jeun' princ' dit : « Bell' princesse, i' dit, pour avoèr lés deux portraits, i' dit, faudra qu' tu m'embrass'ré's !

— B'en, 'a dit, vous embrasser, jeun' prince, 'a dit, c'ést pâs cher ! Ça coût' pâs cher ; 'a dit, vous allez m' deunné' 'és deux portraits ! » 'A l' prend par le cou, all' l'embrasse', mé' le jeun' prince gu'i deunn' lés deux portraits.

Mé', après qu'alle â eu lés deux portraits, i' fè' in p'tit j'val [cheval] qués'ment tout en or, avec in soldât sur son dos et eunn' épée. Mé' la jeun' sarvant' s' promèn' pareil, ell', dan 'a salle à tou 'és jours, et 'a voé't ça, s'en vâ dir' çâ à 'a princesse. Mé', la princess', comm' de bonn' raison, s'en vien encor' pour asseyer à l'avoèr, mé' impossib' de l'avoèr ! Le prix ést trô' él'vé, et alle ést pâs capab' de l'avoèr. Mé' 'a s'en vâ trouver la jeun' sarvant', p'is qu'on gu'i d'mand' çâ. « B'en, 'a dit, bell' princess', 'a dit' deunnéz-moé eunn' rob' de princess', pâs la cell' que j'ai eue l'autr' jour, 'a dit, in n-autr', p'is m'en vas gu'y aller l' charcher ! »

Mé', on vâ dir' que la jeun' princesss' gu'i deunne encore eunn' robe, et qu' 'a s'en vâ trouver le jeun' prince. 'A savé't qu'il été't princ', mé' 'a s'en vâ l' trouver, p'is qu' 'a gu'i d'mand' çâ : « Quiens ! 'a dit, beau prince, 'a dit, j' su's v'nue pour avoèr ton p'tit j'val qu 'ést tout en or, qu'in saldâ' ést su' son dos

avec eunne épée à la main. 'A dit, c'ést l' plus beau guerrier que j'ai jamais vu ! 'A dit, j' su's v'nue pour (e) l'avoèr ! »

Mé', l' princ' commence à gu'i fére in prix b'en trô' élevé... « Ah ! 'a dit, quiens, 'a dit, beau prince, t' sé's pas de quoi c' tu d'mandes !

— B'en, i' dit, puisque c'ést d'minme, i' dit, j' voudré's voèr votr' corps d'en par la ceinture ! »

Mé', on vâ dir, que la jeun' princesse ôt' son ling' dans par la ceinture et que le jeun' princ' n'en pren eunn' potrôgraphie, [photographie], et p'is qu'i' gu'i deunn' son j'val. 'A r'vir de bord p'i' 'a s'en vâ.

Mé', on vâ dir' qu'au troâsièm' voyag', ça été dés anneaux d'or qu'i' avait faites, les plus bell's anneaux d'or qui s'avé' encor' jamais vu ni connu... Mé', la princesse asseille [essaie] à lés avoèr. Mé' on vâ dir' qu' 'a s'en vâ trouvé' encor' la jeun' sarvant', p'is qu' 'a gu'i d'mand' çâ. « B'en, 'a dit, ti'ns ! 'a dit, bell' princesse, 'a dit, pour aller charcher lés anneaux d'or que vous m' demandez lâ, 'a dit, c' m'a prendr' lés plus bell's habits d' princess' que vous avez, et, ensuit' de çâ, in cârross' b'en att'lé de deux bons jouaux, p'i' in cocher pour me m'ner. 'A dit, avec çâ, j' pourrai y aller, 'a dit, charcher lés anneaux, 'a dit, que vous m' demandez ! »

On vâ dir', comm' de bonn' raison, que la princesse gu'i deunn' sés plus bell's habits, in cârross', que le prince avait jamais vus ; deux j'vaux b'en att'lés, et qu' 'a gu'i deunn' tout' de quoi c' qu'i' y faut, et que la jeun' sarvant' s'habille en princesse et qu' 'a fait l' tour et 'a s'en vient dans la cour du roi. Mé', le jeun' princ' qui été't su' la gal'rie, quand il voét la jeun' princesse arriver, i' dit : « Que v'lâ don eun' bell' princesse ! C'ést la plus bell' princess' que j'ai jamais vue ni connue ! »

Mé', i' s'en vien au cârross' pour parler à la princesse, et la princesse l' fai' embarquer à bord du cârrosse. 'A dit : « Jeun' prince, 'a dit, avez-vous d'jà été prendre eunn' march' dans la ville ?

— I' dit, non ! I' dit, j'ai jamais b'en b'en sorti.

— B'en, 'a dit, embarquez ! P'i' 'a dit' on vâ aller fére in tour dans la vill' tout en parlant ! »

Mé', le jeun' prince embarque, i's s'en all'nt [vont] fére in tour dans la ville ; et comm' de fait', tout en s'amusant, en s'en parlant, dans la ville... 'A s'avé't greyé eunn' bouteille, on vâ dir', de rhum avec in p'tit peu d'eau d'endormitoér' dedans, et qu' 'a gu'i faisait prendre ; le jeun' princ' perd idée de toute. Mé' quand i' a pardu l'idée de tout'. « Quiens ! 'a dit, beau prince, 'a dit, pour être ta femme, 'a dit, moé, beau prince, 'a dit, faudré't qu' tu m' deunn'rais tés anneaux d'or que t' as faites, 'a dit, que t' âs dans ta valise ! »

Mé', en arrivan au château, pâs d' crédule ! Le princ' s'en vâ à sa valis' charcher lés anneaux d'or, et qu'i' présente à la jeunn' princesse. Mé' du moment c' que la jeun' princesse â lés anneaux d'or, 'a pârt, 'a sort in p'tit peu en dehors du château, là où c' que l' cârrosse ést disparu et lés jouaux, et alle rentre au château, p'i' 'a prend lés anneaux d'or et p'is qu' 'a lés deunne à la jeun' princess' du château, la fille à qui appartené't la vieill' reine. Mé', lâ, la vieill' reine ést pâs mal content' de voèr que sa princesse', que sa fille â toute. « Alle â le portrait, et ensuit' de çâ, le ch'val, et ensuit' de çâ, alle â lés anneaux. C'ést b'en simp' que le princ' vâ marguier ma jeun' princesse ! »

Mé', pour piquer au plus court, comm' de bonn' raison, çâ vâ vit' d'in histoère, et qu'on l'ést rendu à peu près dans l' temps dés noces, et que le princ' voulé't s' marguié' absolument, la jeun' princesse, elle itou... Mé', tout en parlant d' minme, on r'çoé' eunn' lettre, in coup, in bon matin, que à qui appartient le portrait, le cheval et lés anneaux, c'ést pâs la jeun' princess' qui lés a gagnés, que c'ést eunn' autr' jeun' princesse. Mé' le jeun' princ' qu'avé't b'en r'marqué la princess', trouvé't que la chev'lur' se r'ssembeul' pâs pâ'-en-tout. « Ça pouvé' être eunn' perruqu' qu'alle avé' ou qu'qu' chose pour la déguiser, i' dit, qu'on la r'connaît pâs... »

Mé', lâ, en ayant la lettre, i' dit, c'ést pâs çâ qu'i' m' faut ! I' dit, « J' trouvèrai la princesse ! »

Mé', la jeun' princess' qui été' habillée dan in peau d'âne, elle, qui grouillait pâs pâ-en-tout'... Mé', le jeun' princ', qui voulé't 'tenté' [intenter] eunn' guerre au roi, jusqu'au temps qu'i' allé't trouver la jeun' princesse. Et sa mârrain' qui été't fée depu's b'en longtemps, s'en vâ trouver Ti-Peau-d'Âne : « Quiens ! 'a dit, Ti-Peau-d'Âne, 'a dit, t' apprendras que le roi vâ m'ner la guerre au roi, ton père ; ton pèr' vâ s' fér' battre, et la plus haut' pierr' d' votr' château déviendrâ la plus bâsse ! 'A dit, si tu voulé's m'en crèr', Ti-Peau-d'Âne, 'a dit, tu partiré's sans savoèr le nom d'aucun' parsonn' et que tu t'en iré' à l'hôtel comm' sarvante ; 'a dit, c'ést lâ qu' le princ' vâ venir et, 'a dit, ensuit' de çâ, tu t' f'râs acconnaître au prince, 'a dit, su' eunn' rob' de payerne[4] comm' que tu vâs 'voèr, su' l' dos.

Et, comm' de fait', sa mârrain' qu'été't fée, gu'i deunne eunn' rob' de payerne, in peu d'or et d'argent pour s'en r'ach'ter d'autr', et qu' 'a pâr' et qu' 'a s'en vâ à l'hôtel. Et du moment c' qu'alle ést rendue à l'hôtel, commence à êtr' sarvante à l'hôtel, mé' le princ' qu'arrive ! Ti-Peau-d'Ân' qui le r'connaissé't comm' la promiér' ménute, et 'a s'en vâ l' trouver, et qu' 'a s' mè' à l' sarvir à la table.

Mé' le jeun' princ', qui avé't b'en r'marqué la face de Ti-Peau-d'Ân', comm' de raison la sarvant', commence à la r'gârder. « Quiens ! i' dit, bell' sarvante, i' dit, c'ést toé qui m'âs sarvi d' sarvante, i' dit, au château du roi ?

— 'A dit, oui, 'a dit, jeun' prince, 'a dit, c'ést moé qui t'â' sarvi d' sarvante.

4. *Payerne* : Étoffe commune, tissu assez pauvre.

— Mé', i' dit, connais-tu la princess' qu'ést v'nue charcher l' portrait de le p'tit j'val tout en or, et ensuit' de çâ, lés anneaux d'or ?

— 'A dit, oui, 'a dit, beau prince, 'a dit, j' la connais très bien ; 'a dit, si vous la voyiez, au jour d'aujourd'hui, la r'connaîtr'ez-vous ?

— Ah ! i' dit, b'en çartain, i' dit, que j' la r'connaiss'ré's !

— B'en, 'a gu'i dit : Attenté' à peu près cinq ménut's, 'a dit, Sire l' beau prince, 'a dit, vous allez la voèr ! »

Mé' Ti-Peau-d'Ân' rentr' dans sa chambre, et après qu' 'a est dans sa chambre, 'a s' mè' en rob' de princesse et qu' 'a sort de d'lâ, et qu' 'a s'en vient trouver l' prince. Mé' l' prince, en la voyant comm' la promièr' fois, lui saute au cou encore, i' l'embrasse en la chérissant du mieux qu'i' peut, et Ti-Peau-d'Ân' s' mè' à la table et qu'i' s' mè' à manger avec. Lâ, 'a racont' l'histoire au jeun' princ', que c'ést sa bell'-mèr' qu'â tout fait fér' çâ, ell' qu'été't fille unique au château, t'ut' seul', de la premièr' mère et d' son père, et que lâ qu' c'été' eunn' rein' qu'i' avait marguiée, et qu' 'alle avé't deux princess's, mé' que la reine été't jalous' d'ell', qu'all' l'avé' habillée d'eunn' peau d'âne, et qu'a gu'i faisait fér' tout' ouvrag's lés plus sal's qui prouvé' y avoèr dans l' château.

Mé', on vâ dir', comm' de bonn' raison, qu'après que le prince â tout su çâ, i' prend la jeun' Peau-d'Âne, Ti-Peau-d'Ân' qui s'app'lé't Marie-Blanche, et qu'i' s'en vien au château avec la princess' du roi. En arrivant, i' dit : « Sir' le roi, connaissez-vous, i' dit, c' jeun' créatur' que j'ai icitte avè' moé ?

— Ah ! i' dit, oui, i' dit, beau prince ; (e) j' la connais très bien ! I' dit, c'est ma fille uniqu', la fill' de ma promiér' femme.

— I' dit, oui ? I' dit, pourquoi c' qu'alle â sarvi, i' dit, d' sarvante, icitte au château, dégoûtant', degradant', habillée avec eunn' peau d'âne, i' dit, que la rein' gu'i a fait fair' tous les martyres ?

— B'en, i' dit, c'ést parc' qu' la reine été't jalous', p'is, i' dit, que j' su's pâs capab' de parler, parc' qu'alle â autant l' moyen comm' moé !

— B'en, i' dit, si alle â autant l' moyen comm' vous, i' dit, moé j'ai p'us l' moyen qu'elle ! »

Mé', on vâ dir' qu'i' s'en vâ trouver la reine et que i' demande à la rein' pourquoi c' qu' 'a avait tout fait çâ ? Et la rein' lui racont' tou' son histoèr', d'in boute à l'autre, et que le jeun' princ' fait punir la rein' de cinq à six mois de prison, et lés princess's, i' lés fait clairer [to clear][5] du château. Et que lui, marie la jeun' princess' du roi, et p'i' i' ont tejou' vétu ensemb', p'is ça tejours b'en n-été, en ménage.

P'is quant' j'ai pâssé par lâ, moé, i's m'on envoyé vous conter çâ, icitte...

5. *Clear* [to] (anglais) : chasser, expulser.

16 — LA MAISON BLANCHE

Il vous sera peut-être agréable de m'entendre raconter qu'autrefois vivait un roi, père de trois princes, Pierre, Jacques et Jean. Ce dernier était le cadet des trois frères.

Ti-Jean travaillait sur la ferme paternelle et souvent il allait travailler à l'extérieur, mais revenait coucher au château.

Un soir, à son retour, Ti-Jean n'aperçoit ni Pierre ni Jacques au château. Il n'en passe aucune remarque. Mais, le lendemain soir, constatant de nouveau l'absence de Pierre et Jacques, il demande au roi, son père, où sont allés ses frères. « Eh bien ! Ti-Jean, répond le roi, tu es le seul, ici, à travailler. C'est toi qui faisais vivre tes frères. Comme Pierre et Jacques sont plus âgés que toi, je leur ai donné leur part d'héritage et je les ai chassés du château !

— Puisque vous avez chassé Pierre et Jacques, vous allez me donner, à moi aussi, ma part d'héritage, et je vais quitter, moi aussi, le château !

— Ne fais pas cette folie, Ti-Jean ! supplie le roi. Tu es le seul auquel je puisse confier ma couronne. Tu ne peux pas me quitter ! »

Le roi se rend à la chambre du trésor et y entreprend des recherches. Il découvre treize dollars dans le fond d'une caisse. Il lui restait bien à l'écurie une vieille jument blanche qui ne marchait que sur trois pattes. Le roi était loin d'être riche ! Le roi remet les treize dollars à Ti-Jean en lui disant : « Tiens, Ti-Jean, c'est tout l'argent que je puis te donner en héritage, en plus de la vieille jument blanche !

— Très bien, papa ! Je me contenterai de ce peu ! »

Le lendemain matin, Ti-Jean monte sur le dos de la jument blanche et prend la route. Il traverse la ville, puis suit un chemin primitif à travers la forêt. Il s'avance sur ce chemin jusque vers midi ou peut-être un peu avant midi. Il parvient à un long pont. Mais au moment d'entreprendre la traverse du pont, un lion, un lion géant sort de la forêt et vient vers lui. Ti-Jean s'arrête et commence à examiner le fauve, en se disant : « C'est bien certain que ce lion va me dévorer ! »

Mais le lion ordonne au voyageur d'entreprendre la traversée du pont derrière lui. Une fois le pont franchi, l'animal des bois s'adresse au voyageur : « Dis-moi où tu as l'intention d'aller, Ti-Jean ?

— Je cherche, répond le jeune prince, à rejoindre mes deux frères qui ont quitté le château depuis près de deux jours. J'ai entrepris de les suivre !

— Eh bien, ils sont passés par ici, hier matin. Ils te devancent d'une journée et demie de route. Monté sur cette vieille jument, tu ne pourras jamais rattraper ton monde ! Si tu veux rejoindre tes frères, Ti-Jean, viens avec moi et je t'enseignerai quoi faire ! »

Ti-Jean revient sur ses pas et suit le lion jusqu'au milieu du pont. « Voici, Ti-Jean, commence le lion : tu vas pousser de toutes tes forces sur ta vieille jument pour la culbuter à l'eau du haut du pont. Ensuite, je te dirai clairement ce que tu devras faire ! »

Ti-Jean commence à pousser dans le côté de la jument et demande au lion de l'aider à bousculer l'animal à l'eau. Le lion appuie une de ses pattes sur la vieille jument. Celle-ci dégringole à l'eau du haut du pont et se tue. Aussitôt, le lion se tourne vers Ti-Jean : « Tu vas grimper sur mon dos et t'agripper solidement à ma crinière dont le poil est abondant. Dans peu de temps, nous pourrons, de cette façon, rattraper tes frères ! »

Ti-Jean s'installe sur le dos du lion, saisit solidement la crinière de l'animal à pleine main, et laisse ce coursier détaler à toute vitesse.

Le lion marche pendant trois quarts d'heure ou une heure, puis s'arrête. « Nous sommes à la veille, Ti-Jean, de rejoindre Pierre et Jacques. Ils cheminent à peu de distance devant nous. En te voyant voyager sur mon dos, ils vont te presser de te jeter en bas de peur de te faire dévorer. Mais ne tiens aucun compte de leurs conseils. Je vais passer devant eux, nous allons les devancer et je te dirai quoi faire ! »

Le lion s'approche de Pierre et de Jacques. Ces derniers crient à Ti-Jean : « Jette-toi en bas de ce lion. Il va te tévorer ! »

Mais Ti-Jean ne fait aucun cas de cet ordre. Le lion dépasse les deux frères et file devant eux. Après les avoir devancés d'un kilomètre, le lion s'adresse encore à Ti-Jean : « Maintenant, Ti-Jean, je vais ralentir le pas pour laisser tes frères se rapprocher de nous. Tu leur demanderas, alors, à quel endroit ils ont l'intention d'aller coucher, ce soir. Ils ne pourront te répondre, puisqu'ils n'ont jamais voyagé dans ces parages. Mais ils vont te demander où, toi, tu te proposes d'aller coucher. Réponds-leur que tu passeras la nuit à la Maison Blanche. Ils vont s'informer si tu connais les lieux ; tu leur répondras que tu viens souvent dans cette région et que tu en connais très bien les routes. »

Tout se passe comme le lion l'a prévu. L'animal ralentit le pas, les deux frères se rapprochent de Ti-Jean et de son lion. Il leur demande où ils ont l'intention de coucher, la nuit venue. Ils n'en savent rien. Pierre et Jacques s'informent à leur frère où il a décidé de passer la nuit. « À la Maison Blanche ! » répond Ti-Jean. Les deux frères se promettent de suivre leur cadet. En effet, ils l'accompagnent jusqu'à la Maison Blanche.

À leur arrivée à la Maison Blanche, les voyageurs se trouvent en face d'une reine vêtue comme les femmes du commun. Elle commande tout de suite à trois valets de prendre soin des deux chevaux, du lion, et de leur donner une abondante nourriture.

Ti-Jean s'oppose à l'ordre de la reine. Il annonce à cette dernière que lui seul doit s'occuper de son lion, parce que l'animal a mauvais caractère : il peut en dévorer plusieurs, si son gardien ne lui plaît pas. Ti-Jean doit donc prendre soin de son lion lui-même.

Les deux valets libèrent les chevaux de leurs selles. Ti-Jean met lui-même son lion dans l'écurie et l'alimente soigneusement. La bête donne au jeune prince des conseils précis : « En entrant au château, Ti-Jean, tu vas voir trois princesses. Pierre va causer avec une, Jacques avec l'autre. Quant à la troisième, elle va te sauter au cou. Mais n'en fais pas trop de cas ! Vers huit heures, reviens me trouver ici ; je te dirai comment te conduire ! »

Ti-Jean se rend au château. Il observe que tout se passe comme le lui a prédit le lion. Il n'accorde pas trop d'attention à la cadette des princesses. Il prend place à table et soupe avec les princesses. Il ne s'attarde pas trop aux cérémonies protocolaires. À huit heures, il quitte le lieu de la veillée et se rend à l'écurie visiter son lion. « Eh bien ! Ti-Jean, tu n'as pas terminé ton travail ! Sache qu'à l'heure du coucher, la vieille reine va vous apporter trois habits de couleur rouge. Vous, les princes, vous allez vous vêtir de rouge, mais les princesses porteront des habits blancs. Chacun de vous trois va coucher dans sa chambre avec une princesse. Mais, en montant sur le lit, les princesses tombent endormies et personne ne peut les éveiller entre neuf heures et minuit. La princesse prend place au fond du lit. Dès qu'elle est endormie, le prince doit lui enlever son habit blanc et la revêtir d'un habit rouge. Le prince doit revêtir l'habit blanc enlevé à la princesse, et placer cette dernière au bord du lit. Le prince doit prendre la place de la princesse d'abord couchée au fond du lit.

La vieille reine va passer par les chambres un peu avant minuit, n'en ayez pas peur. Elle se promène sans lumière. Elle identifie les couleurs des habits par le seul contact de sa main qu'elle glisse sur les tissus. N'oubliez pas, vous les princes, de vous coucher au fond du lit, et de tirer les princesses au bord du lit. Dis à Pierre et à Jacques de suivre à la lettre ces indications. Mais à minuit et quart au plus tard, il faut que vous soyez rendus tous trois ici à l'écurie. Quant à la vieille reine, elle va s'endormir après sa visite dans les chambres, et rien ne peut la tirer de son sommeil avant une heure ! »

Ti-Jean quitte son lion et revient au château où il s'entretient avec Pierre et Jacques du programme de la soirée. « Il va vous falloir imiter exactement ce que je vais faire moi-même. Autrement, notre vie est en danger ! »

À neuf heures, les trois voyageurs reçoivent leurs habits de couleur rouge et entrent chacun dans une chambre, et se préparent à se coucher. Les trois princesses viennent rejoindre les princes, chacune dans une chambre et prennent place au fond du lit, laissant la place du bord au visiteur. Puis, on éteint les lumières.

Ti-Jean ne ferme pas l'œil. Quand il constate que sa compagne est profondément endormie, il lui enlève son habit blanc et l'habille de son propre habit rouge. Ainsi revêtu de blanc, Ti-Jean se couche au fond du lit après avoir installé la princesse au bord du lit.

Un quart d'heure avant minuit, la vieille reine monte à l'étage des chambres, son sabre à la main, et tâte les habits des dormeurs. Ensuite, elle tire hors du lit chaque princesse vêtue d'habits rouges, et lui tranche le cou un peu au-dessus des épaules. Elle commet ce meurtre dans chaque chambre. Pierre et Jacques en éprouvent une peur atroce. Ils tremblent de tous leurs membres même s'ils ne se rendent pas compte de toute l'horreur de la scène.

La vieille reine redescend à l'étage inférieur et se couche. Il est exactement minuit. Une fois sa besogne terminée, elle tombe endormie pour ne se réveiller qu'une heure plus tard.

À minuit et quart, Ti-Jean est sur pied, habillé et rendu à l'écurie, prêt à reprendre la route. Pierre et Jacques rejoignent Ti-Jean cinq minutes plus tard. « Dépêchons-nous à traverser la ville, leur dit Ti-Jean, parce que la mort va être bientôt à nos trousses ! »

Pierre et Jacques montent en selle, Ti-Jean grimpe sur son lion ; les voyageurs traversent la ville rapidement et parcourent une assez bonne distance en dehors de la ville.

À une heure de la nuit, la vieille reine monte à l'étage des chambres pour constater son œuvre, elle trouve ses trois princesses décapitées.

Les trois princes filent vers des régions inconnues. En arrivant dans une ville éloignée, le lion s'adresse à Ti-Jean : « Demande donc à tes frères, dit-il, combien il leur reste d'argent en poche. Tu pourras alors juger s'ils pourront prolonger leur voyage encore longtemps ! »

Le lion ralentit le pas. Bientôt Pierre et Jacques se rapprochent de leur frère. Ce dernier leur demande s'il leur reste beaucoup d'argent en poche et quelle sera la durée de leur voyage ? Pierre possède à peu près quatre dollars, Jacques en a quatre et demi ; quant à Ti-Jean, il a encore six ou sept dollars. « Nous ne sommes pas très riches, conclut Ti-Jean, mais dans la ville où nous allons bientôt entrer, je connais un roi qui a besoin de trois employés. J'ai été mis au courant de ce fait, la semaine dernière, lors d'un voyage. Ce roi-là n'a pas dû trouver d'employés depuis cette date. Il a besoin d'un fermier et de deux garçons d'écurie. Vous deux qui n'avez aucune expérience de la ferme ni du jardinage, vous pourriez travailler aux écuries, et moi, je m'engagerais comme jardinier ! »

Les trois frères se rendent au château du roi. Ti-Jean s'y engage comme jardinier, et ses deux frères comme employés aux écuries. Pendant que Ti-Jean s'adonne au jardinage, Pierre et Jacques prennent soin des chevaux. Le roi va souvent causer avec Ti-Jean et le trouve d'une intelligence supérieure. La princesse du roi rencontrait également le jardinier et le classait parmi les gens supérieurement doués.

Après cinq ou six semaines de travail au château, un bon jour, Pierre dit à Jacques : « Tu vois bien que Ti-Jean est à la veille de nous tourner le dos. Je vais aller causer avec le roi et m'arranger pour le faire disparaître. Il est tellement bien vu dans le

château qu'il se promène souvent sur le balcon en compagnie de la fille du roi. C'est inadmissible pour des employés comme nous ! »

Pierre va rencontrer le roi. « Pierre, lui confie le roi, Ti-Jean est tellement raffiné, tellement brillant que je ne puis me rassasier de causer avec lui. C'est l'homme le plus intelligent que j'ai eu l'occasion de connaître !

— Ah ! Sire le roi, si vous connaissiez le quart des talents de mon jeune frère, vous changeriez peut-être de langage !

— Comment, demande le roi, est-il plus intelligent que je le crois ?

— Certainement ! Il est capable d'aller chercher un tonneau de quarante-cinq litres contenant des boissons de toutes les sortes que vous désirez y puiser. Ces diverses boissons sortent du tonneau par le même robinet. Ti-Jean est le seul homme à pouvoir rapporter ce tonneau ! »

Le roi fait venir Ti-Jean et lui ordonne d'aller lui chercher ce tonneau magique, sinon le jardinier sera pendu à neuf heures, le lendemain, à la porte du château.

Ti-Jean, tout chagriné, tout attristé, va raconter à son lion son entrevue avec le roi. « Eh bien ! Ti-Jean, conseille le lion, retourne chez le roi et tu lui demanderas, pour aller chercher ce tonneau-là, la somme de cent dollars, ni plus ni moins ; exactement cent dollars ! Tu n'as pas besoin de craindre de refus. Le roi est riche. Il a de l'argent en grande quantité ! Il va te compter la somme de cent dollars sans récriminer ! »

Ti-Jean fait sa demande d'argent au roi. Le roi lui compte sur-le-champ la somme demandée, et Ti-Jean revient à l'écurie du lion. « Eh bien ! Ti-Jean, annonce la bête, partons maintenant ! Presque à la limite de la ville, tu vas voir un gros hôtel. C'est le plus imposant de toute la ville. Près de l'entrée de cet hôtel, tu verras un groupe de cinquante à soixante bandits qui ne demandent qu'à prendre un verre. Entre dans l'hôtel et loue la plus belle salle, le plus beau salon de l'édifice pour m'y loger pendant une demi-heure. Même si le prix est élevé, paie la somme exigée. Dans une demi-heure, il faut que tu dépenses tes cent dollars, de façon qu'il ne te reste plus un sou, et que tu ne sois pas en dette d'un seul sou. Il faudra calculer très exactement tes dépenses ! »

Ti-Jean s'en va à l'hôtel, y loue le plus beau salon garni des plus beaux tapis, pour y laisser son lion pendant une demi-heure. Puis il descend au sous-sol de l'hôtel, à la taverne, et paie une consommation de liqueur à une foule d'hommes de différentes conditions. Dans une demi-heure exactement, il a dépensé toute la somme de cent dollars, sans avoir contracté un sou de dette. Il va chercher son lion dans le salon loué et le conduit à l'extérieur de l'hôtel. Il lui saute sur le dos, et reprend sa route.

Il voyage jusqu'au soir, à l'heure de la brune. Le lion s'arrête et dit à Ti-Jean : « Sais-tu vers quel lieu nous nous dirigeons actuellement ?

— Non ; je n'en sais rien !

— Nous retournons à la Maison Blanche ! Je ne suis pas capable de m'approcher de ce château avant minuit sans risquer d'attirer l'attention de la vieille reine. Si elle

nous entend, elle nous met à mort tous les deux. Exactement à minuit, tu le sais, elle s'endort pour ne se réveiller qu'une heure plus tard. Je vais aller passer du côté nord du château et je vais m'approcher de l'excavation qui marque l'entrée de la cave. Une fois près de cette excavation, je vais te faire tomber dans le sable. Gratte à l'endroit où se poseront tes mains. À trente centimètres dans le sable, tu vas trouver un petit tonneau. Hisse-le sur mon dos. C'est le tonneau qu'a mentionné le roi ! »

Le lion longe la Maison Blanche et s'arrête près de l'excavation de la porte de cave, se secoue brusquement et jette Ti-Jean par terre. Ti-Jean tombe à l'endroit du petit tonneau, le déterre, le charge sur le dos du lion et regagne le château du roi. Aussitôt arrivé, Ti-Jean installe le tonneau sur deux blocs de bois, dans la cave, et envoie une servante annoncer au roi que s'il veut vider un verre, le tonneau magique est dans le sous-sol du château.

Le roi avait de nombreux amis éparpillés dans toutes les directions. Il rassemble ces amis, les conduit au sous-sol du château et ils commencent à boire. L'un demande du Whisky, un autre demande du vin, puis du Gin, du Brandy, du Rye... ou toutes autres sortes de liqueurs. Ces différentes marques de liqueur sortent du tonneau par le même robinet. Les amis du roi choisissent la boisson de leur choix, et sans changer de tonneau. « Ah ! s'écrie le roi, il faut que je vérifie si mon tonneau se vide ou non ! »

Le roi possédait quatre ou cinq grosses tonnes. Il les remplit à pleine capacité sans abaisser le niveau de la liqueur dans le petit tonneau. Le roi saute de joie en constatant que Ti-Jean lui a rapporté un tonneau d'une si grande vertu magique.

La vie s'écoule d'une façon normale pendant quinze jours ou trois semaines. Cependant, Ti-Jean n'accomplit plus de tâche servile, au château. Il passe ses journées à se promener avec la princesse ou le roi, pendant que Pierre et Jacques travaillent toujours dans les écuries.

Un jour, Jacques dit à Pierre : « Tu n'as pas réussi, toi, l'autre jour, à éliminer Ti-Jean ! Je vais essayer, à mon tour, moi. Il me faut réussir, cette fois-ci ; autrement, nous allons tous deux perdre la vie en laissant à Ti-Jean l'occasion d'agir à sa guise.

— Non, laisse-moi faire, répond Pierre. Je vais aller voir le roi et je vais lui faire une révélation qui portera fruit, cette fois-ci ! »

Pierre rejoint le roi et lui dit : « Écoutez, Sire mon roi ! Nous travaillons dans vos écuries depuis bientôt un mois et demi ; vous n'êtes jamais venu constater quel soin nous donnons à vos chevaux. Nous commençons à nous inquiéter du peu d'intérêt que vous accordez à notre tâche.

— Ah ! mon pauvre Pierre ! Sache que depuis le jour où ton frère Ti-Jean m'a procuré le tonneau inépuisable désiré, je n'ai plus le temps de me promener, plus le temps de voyager. Peut-être après demain trouverai-je le temps de vous rendre visite, à l'écurie !

— Eh bien ! Sire mon roi, je vois, encore une fois, que vous n'êtes pas au courant de la moitié de la puissance de Ti-Jean !

— Comment ? Je ne connais pas encore...

— Sachez, Sire mon roi, que mon jeune frère, Jean, est capable d'aller vous chercher la plus belle princesse du globe terrestre !

— Comment s'appelle cette princesse ? questionne immédiatement le roi.

— La Belle Piosée, Sire mon roi !

— À quel endroit demeure-t-elle ? demande le roi.

— Ah ! je n'en sais rien ! Seul le prince Jean est au courant de ce secret ! »

Le roi donne l'ordre à Ti-Jean d'aller lui chercher la Belle Piosée. Ti-Jean proteste qu'il n'a jamais entendu parler de cette princesse. Le roi maintient son ordre.

Ti-Jean retourne à l'écurie pour rapporter à son lion, en pleurant, son entrevue avec le roi, et lui demande ce qu'il en pense. « Eh bien ! répond le lion, pour aller chercher la princese que le roi désire, il te faut aller demander au roi trois robes de princesses, trois robes fabriquées de soie tellement délicate qu'elles puissent prendre place dans un étui de l'épaisseur et du diamètre d'une pièce de cinq sous. S'il n'en trouve pas dans le voisinage, il finira bien par en dénicher quelque part ! S'il n'en trouve pas, tu seras libéré de ton obligation d'aller chercher la princesse, puisque tu n'auras pas les robes dont tu as besoin ! »

Ti-Jean sort de l'écurie et va trouver le roi. « Sire mon roi, pour aller chercher la princesse que vous désirez, j'ai besoin de trois robes de princesses ; ces robes doivent être fabriquées de soie tellement fine qu'elles puissent tenir dans un étui de l'épaisseur et de la grandeur d'une pièce de cinq sous. C'est mon seul moyen de pouvoir vous ramener la princesse Piosée ! »

Le roi parcourt toute la ville, mais ne trouve qu'un tissu pouvant permettre aux trois robes de prendre place dans un étui de l'épaisseur et de la grandeur d'une pièce de vingt-cinq sous. Il visite la ville voisine et parvient à y découvrir le tissu recherché et permettant de loger les trois robes dans un étui de la grandeur et de l'épaisseur d'une pièce de cinq sous. Le roi achète les trois robes et présente le minime étui à Ti-Jean. « Tiens ! voilà les robes que tu as exigées ! » dit le roi.

Ti-Jean glisse l'étui dans sa poche et file vers l'écurie du lion. Le jeune prince saute sur le dos de sa bête, et les deux voyageurs s'engagent dans la forêt. Après trois ou quatre jours de marche à travers bois, ils arrivent à une mer, la mer Rouge, la plus grande nappe d'eau que Ti-Jean avait encore jamais vue. Le lion s'arrête. « Sais-tu, à quel endroit tu es rendu ? demande la bête.

— Non ; je n'en sais rien !

— Eh bien ! sache que tu es rendu au bord de la mer Rouge ! Ici, trois jours de tempête succèdent à trois jours de beau temps. Quand il faut beau, comme aujourd'hui, par exemple, l'eau est calme comme de l'huile. Mais quand le vent se lève, il fait tourbillonner le sable comme s'il s'agissait de neige en plein cœur d'hiver. Le rythme du temps est toujours constant : trois jours de beau temps et trois jours de tempête. Si nous en sommes à la première journée de beau temps, tu ne seras pas inquiété longtemps par la tempête.

Comme il faut économiser le temps, allons immédiatement, Ti-Jean, dans la petite anse que tu vois près d'ici. Tu vas y découvrir une grosse roche, pendant que moi, je vais sauter dans un petit clos pour m'y abriter. Toi, tu prendras une de tes robes, et tu la déploieras sur la roche. La princesse, sous la forme d'une sirène, va sortir du fond de la mer Rouge, vers neuf heures. Elle va venir sur la place et te demander si ta robe est à vendre. Réponds-lui qu'elle n'est pas à donner, ni à vendre, mais qu'on doit la gagner. Tâche de mettre la main sur cette sirène et de la traîner à trente centimètres plus haut que la plus haute marée. Si tu réussis ce tour de force, la princesse t'appartiendra ! »

Comme on peut bien l'imaginer, dès que la robe est exposée sur la roche, la sirène-princesse sort de l'eau. Ti-Jean tente de s'en emparer, mais il a presque peur de la toucher. Après avoir saisi la robe dans sa main, la sirène se dirige vers la mer et y entraîne Ti-Jean. Ce dernier a bientôt l'eau à hauteur de ceinture puis de poitrine. Il finit par échapper la sirène. Il fait demi-tour et va consulter son lion. Le lion écoute, puis donne un conseil à Ti-Jean : « Tu n'as pas besoin de t'en tenir aux gestes conventionnels d'une étiquette princière. Il ne faut pas te sentir mal à l'aise, quand tu attraperas la sirène. Même si elle est jolie, il ne faut pas craindre de la rudoyer. Il faut que tu lui fasses poser le pied à la limite de la plus haute marée ! »

Le reste de la journée se passe ; la nuit se passe. Le lendemain matin, Ti-Jean place une autre robe sur la roche. La princesse-sirène sort encore de la mer et demande de nouveau à Ti-Jean si cette robe est à vendre ou à donner. « Elle doit être gagnée ! » lui répond le jeune homme. Puis, il tente de l'enserrer pour la traîner vers la plus haute marée. Mais tout effort est inutile. Ti-Jean est forcé de se laisser traîner à la mer par la sirène. Bientôt l'eau lui monte jusqu'à la poitrine, puis à la hauteur de la bouche. Ti-Jean abandonne la sirène et retourne au rivage.

À peine a-t-il touché le sable que la tempête s'élève avec une telle violence que le sable tourbillonne dans l'air comme neige en hiver. Il pleut abondamment. Le lion gagne la forêt, et Ti-Jean se précipite vers les infractuosités d'un rocher voisin pour y trouver un abri. Il se cache sous une sorte de toit de pierre en attendant le beau temps.

Une fois installé à l'abri, Ti-Jean porte, par hasard, les yeux sur un chêne qui surplombe sa cachette. Il aperçoit comme une masse noire perchée sur une branche. Il s'approche de cette forme plus ou moins précise et se rend compte que c'est un nid d'aigle où trois jeunes aiglons luttent contre la pluie. Ti-Jean s'empare du nid logeant les oisillons et le transporte dans son abri de pierre. Il place ce nid dans un endroit protégé contre toute rafale en attendant la fin de la tempête.

Dès que la bourrasque fait place au beau temps, la mère aigle fonce dans l'abri de Ti-Jean. « Dis-moi, petit ver de terre ce que tu as fait de mes enfants après les avoir enlevés de l'arbre dans leur nid ? Dis-moi vite où tu les as placés ? Si je m'écoutais, je te réduirais en poussière sur-le-champ !

— Écoutez-moi bien, maman aigle ; j'ai été touché par le danger que couraient ces petits êtres, et je les ai descendus dans mon abri. J'en ai pris soin du mieux que j'ai pu pour leur sauver la vie ! »

L'aigle se perche sur un rocher et dit à Ti-Jean : « Voici, Ti-Jean ! Pour te récompenser du soin que tu as pris de mes enfants, je vais te faire don de quelque chose ! »

La mère aigle soulève une de ses pattes, tire d'une de ses griffes une toute petite bague. « Tiens, Ti-Jean, dit-elle, glisse cette bague dans ton doigt et quand tu auras besoin de mon aide, appelle-moi ! J'accourrai à ton secours et je ferai tout ce que je pourrai pour t'aider ! »

La mère aigle prend son nid dans ses serres et s'enlève dans les airs, laissant Ti-Jean tout seul au bord de la mer. Le jeune homme pense d'abord à son lion, tout en exposant une robe sur la roche du rivage. « Si je ne puis retrouver mon lion, se dit-il, que vais-je devenir ? »

Sur les entrefaites, Ti-Jean voit la princesse-sirène arriver au bord de l'eau. Il s'empresse d'aller à la rencontre de la jeune fille. Celle-ci lui répète sa demande à propos de la robe. Ti-Jean lui répète sa réponse : « On doit la gagner ! »

Ti-Jean attrape la sirène. Elle n'oppose aucune résistance. Il la soulève dans ses bras et va la déposer à six ou sept mètres au-dessus de la ligne de la plus haute marée. « Eh bien ! dit la sirène, tu n'as pas eu de misère à me maîtriser, ce matin !

— Évidemment, reprend Ti-Jean, la tâche a été facile !

— Sache que je suis princesse et que j'ai été transformée en sirène. Maintenant, tu m'as rendu définitivement ma forme de princesse. Je t'appartiens. Tu es libre de faire de moi ce que bon te semblera. Tu peux m'épouser ou m'enlever la vie.

— Non, belle princesse, je ne t'enlèverai pas la vie. Mais je dois faire face à un gros problème. J'ai perdu mon lion et je le cherche ! »

En prononçant ces derniers mots, Ti-Jean frotte assez rudement sa bague. À l'instant, la mère aigle est devant lui. « Dans quel but, Ti-Jean, m'as-tu appelée ?

— Eh bien ! chère mère aigle, vous qui survolez la forêt, je veux vous demander si vous n'avez pas aperçu, dans nos parages, un étrange lion ?

— Non, Ti-Jean ! J'arrive d'un long voyage au-dessus de la forêt, sans avoir vu la moindre trace de ton lion ! Mais, John, mon mari, entreprend des randonnées beaucoup plus longues que les miennes. Il se pourrait qu'il ait aperçu cette bête. Je vais faire venir mon mari à l'instant ! »

La mère aigle lance trois coups de sifflet. John arrive quelques instants plus tard, portant les marques d'une fatigue excessive. La mère aigle demande à son mari, au nom de Ti-Jean, des renseignements sur le lion. « Eh oui ! répond le mari ; j'ai vu un lion attaché à la porte de la Maison Blanche. Un fil comparable à un fil d'araignée, noué au licou de la bête, retient cette dernière en captivité. La maîtresse de cette maison était en train d'aiguiser un sabre.

« John, s'écrie la mère aigle, vois-tu la grande pierre carrée qu'il y a près d'ici ? Eh bien ! il faut que tu l'enserres dans tes griffes et que tu la transportes le plus rapidement possible de façon que la femme de la Maison Blanche ne puisse trancher le cou du lion ! Cette pierre-là est le seul projectile qui puisse détruire la reine. Survole ce château, et dès que la reine sortira sur la galerie, lance-lui cette pierre sur la tête. C'est la seule façon de la détruire. Une fois la reine morte, le lion va être libéré et reviendra retrouver Ti-Jean ! »

John obéit à sa femme. Il saisit la pierre carrée et vole rapidement vers la Maison Blanche. Il effectue deux ou trois envolées autour de la bâtisse. Soudain, il aperçoit la reine sur sa galerie, sabre à la main. Dès qu'elle met le pied à l'extérieur, l'aigle lui lance la pierre sur la tête. La reine est réduite en poussière sous cette masse. Le lien du lion se trouve brisé, l'aigle reprend les airs, et le quadrupède file dans la forêt pour aller rejoindre Ti-Jean.

Une fois le lion au bord de la mer, on comprend facilement que Ti-Jean ait fait monter la princesse sur le dos de la bête. Lui-même se place derrière la jeune fille pour l'appuyer de ses bras. Ti-Jean et la princesse Piosée filent vers le château du roi.

À la vue de la princesse qui descend à la porte du château, le roi veut devenir sur-le-champ l'époux de la jolie fille. La princesse proteste. Elle ne peut se marier immédiatement à cause d'une fatigue qui ne disparaîtra pas avant deux ou trois jours. Elle rappelle que son voyage a été passablement pénible.

Devant ce plaidoyer, le roi accorde trois jours de repos à la princesse avant son mariage.

Pendant ses trois jours de grâce, la princesse Piosée fait construire une grande cuve d'une capacité de cinquante ou soixante tonnes de liquide. Elle la fait remplir d'eau et le matin où doit avoir lieu le mariage, la fiancée souffre d'une maladie extraordinaire. Le roi ne peut proposer de remède efficace, les médecins sont impuissants à soigner la malade. Celle-ci appelle le roi. « Sire, pendant que j'étais au fond de la mer, dit-elle, je possédais, sur la fenêtre de ma chambre, dans le château, une petite bouteille d'un liquide merveilleux, une bouteille minuscule de quelques centimètres de longueur. Si j'avais actuellement cette petite bouteille, j'en viderais quelques gouttes dans la cuve d'eau. En m'y lavant, je retrouverais ma vigueur de quinze ans ! Ainsi guérie, je pourrais me marier sur-le-champ ! »

Le roi se hâte de rencontrer Ti-Jean pour lui commander d'aller chercher, au fond de la mer Rouge, la petite bouteille merveilleuse que la princesse a laissée dans sa

chambre. À la fin de son ordre, le roi annonce une punition : « Si tu n'obéis pas, Ti-Jean, tu seras pendu demain matin, à neuf heures, à la porte de mon château ! »

Ti-Jean court vers son lion et lui raconte, en pleurant, son entrevue avec le roi. « Ti-Jean, répond le lion, nous allons essayer d'y aller ! »

Ils se transportent rapidement à la mer Rouge. Une fois sur la plage, le lion dit à Ti-Jean : « Maintenant, enlève tes habits et lance-toi à l'eau ! Plonge au fond de la mer. Moi, je ne sais pas nager !

— Moi non plus, je ne sais pas nager ! » réplique Ti-Jean.

Cependant, le jeune homme enlève ses habits et se rend à l'eau jusqu'à la ceinture ou peut-être à la poitrine. Ti-Jean se sent suffoquer et ne peut plus avancer ni prendre une décision. Il s'interroge : « Comment vais-je me tirer d'affaire ? Je vais certainement me noyer ! »

Ti-Jean rebrousse chemin et tente de grimper sur un rocher. Sa bague vient en contact avec la pierre. La mère aigle accourt vers le jeune homme. « Dis-moi donc, Ti-Jean, pourquoi tu m'appelles si tôt, ce matin ?

— Ah ! chère mère aigle, je suis en danger de perdre la vie ! Il faut que je descende dans un château au fond de la mer Rouge, pour en rapporter une petite bouteille que la princesse y a laissée. Si je ne réussis pas ce tour de force, je serai pendu, à neuf heures, demain matin, à la porte du château ! »

Il faut rappeler que la mère aigle était la reine de tous les poissons et de tous les oiseaux de la mer. « Ti-Jean, dit-elle, je vais te venir en aide ! »

La mère aigle saisit un sifflet, se place sur un rocher au bord de la mer et lance un premier coup de sifflet. Une foule de poissons de toutes sortes se présentent près du rocher. La reine des poissons compte ses sujets. « Comment ? s'écrie-t-elle, il en manque ! »

Un second coup de sifflet amène de nombreux autres poissons près du rocher. « Il en manque encore ! crie la reine.

— Ah ! le seul absent que nous puissions nommer, disent les poissons, serait le puceron ! »

La mère aigle lance un troisième coup de sifflet. Le puceron arrive enfin, mais tout essoufflé. « Excusez-moi, bonne reine, d'être si en retard, ce matin ! J'étais à une si grande distance ! »

La reine des poissons demande à tous ses sujets si quelqu'un n'aurait pas aperçu un château dans le fond de la mer. « Oui, répond le puceron, je viens d'en découvrir un. J'étais en train de le visiter en faisant le tour, quand vous avez lancé un coup de sifflet. J'ai dû parcourir une interminable distance, et c'est pourquoi je suis en retard !

— Eh bien ! mon petit puceron, si tu y es allé une fois, tu peux retourner au château ! Je vais te donner une clé qui s'insère à frottement doux dans la serrure de la porte. Tu vas pénétrer dans le château dès qu'il se sera rempli d'eau. File vers la chambre de la princesse et prends la petite bouteille placée sur la tablette de sa fenêtre. Je vais fixer un fil à ta queue. Tu noueras solidement ce fil au goulot de la bouteille et tu éviteras de nager trop près du fond de la mer de peur de la fracasser. Apporte-moi la bouteille ici. J'en ai grandement besoin ! »

Le puceron se rend au château sous-marin, en ouvre la porte et, une fois la bâtisse remplie d'eau, file à la chambre de la princesse, y repère la bouteille, se l'attache solidement à la queue et parvient, entre deux eaux, jusqu'au rocher où se tient la mère aigle. Celle-ci dénoue le fil et s'empare de la petite bouteille. Le puceron fait demi-tour pendant que l'aigle apporte la bouteille à Ti-Jean.

Le jeune homme glisse la bouteille dans sa poche de veston, bien en sécurité, et revient au château sur le dos de son lion. Il s'empresse de remettre au roi la bouteille exigée par la princesse. Dès qu'elle a la bouteille en main, la princesse va verser la moitié de son contenu dans la cuve remplie d'eau. La princesse fait part au roi d'une autre condition. « Pour que je consente à me marier demain matin, il faut que Ti-Jean vienne nager dans la cuve où j'ai versé la moitié du contenu de ma bouteille ! »

Mis au courant de cette exigence, Ti-Jean va de nouveau trouver son lion et lui fait part, en pleurant, de son dernier entretien avec le roi. « Eh bien ! Ti-Jean, sois ici à quatre heures, demain matin ! Je te dirai ce que tu devras faire ! »

À quatre heures, le lendemain matin, Ti-Jean est dans l'écurie, à côté de son lion. « Ti-Jean, dit la bête, tu vois le rondin de bouleau derrière cette porte ? Prends-le et viens me battre. Quand la sueur me coulera sur la peau, que, selon ton jugement, tu pourras en recueillir assez pour en accumuler plus de deux centimètres dans le fond d'une chaudière, tu recueilleras soigneusement cette sueur au moyen d'une éponge. Je t'indiquerai plus tard ce que tu feras de ce liquide.

— Mais voyons donc, mon lion ! Moi, je te battrais alors que tu m'as rendu de si grands services ?

— Il le faut pourtant, Ti-Jean, si tu veux sauver ta vie ! »

Ti-Jean saisit le bâton et commence à en donner une volée au lion. Après un temps assez bref, la sueur coule sur la peau de l'animal. Ti-Jean recueille toute cette sueur dans le fond d'une chaudière. Il en a bientôt près de six centimètres d'épaisseur dans une chaudière.

Puis Ti-Jean, sur le conseil du lion, commence à s'enduire le corps de ce liquide. Le lion voit à ce que la sueur touche les moindres replis de la peau. « Maintenant, dit-il à Ti-Jean, tu vas aller plonger dans la cuve préparée par la princesse sans craindre le moindre danger. Tu vas pouvoir nager d'une paroi à l'autre de la cuve et tu vas sortir de l'eau avec les traits du plus beau prince jamais vu sur terre. De plus, tu vas te marier ce matin, et tu vas m'oublier. Moi, je vais mourir seul ici !

— Ah ! écoute, mon lion ! Il n'y a aucun danger que je t'oublie et que je te laisse mourir !

— N'oublie pas mes prédictions, Ti-Jean ! »

Ti-Jean va rejoindre la princesse et le roi qui vont se marier. Le groupe s'approche de la cuve où attendent des milliers et des milliers d'invités de la ville. Ti-Jean grimpe sur le bord de la cuve, fait ses adieux au roi et à la princesse, puis plonge dans ce réservoir, nage et va sortir de l'autre côté de la cuve. Non seulement il est sain et sauf, mais il est plus joli qu'il n'a jamais été. Par surcroît, c'est le plus bel homme qu'on ait vu sur terre. « Moi, s'écrie Ti-Jean, qui était rongé par les rhumatismes, et agacé par toutes sortes de malaises, j'éprouve une immense sensation de bien-être. Je vais plonger une seconde fois ! »

Il se lance à l'eau de nouveau et retraverse le réservoir.

Le roi, qui était d'une beauté douteuse, fatigué, usé, dit à la jeune princesse : « Si vous m'approuviez, belle princesse, je plongerais, moi aussi, dans la cuve. Ti-Jean est un homme comme moi ; il s'en est adroitement tiré, je veux, moi aussi, nager dans la cuve !

— Sire, le roi, faites comme bon vous semblera. Je ne suis pas votre gouvernante ! Je sais cependant une chose : le produit de beauté que contenait l'eau de la cuve, Ti-Jean l'a presque tout attiré vers lui.

— Mais, demande le roi, tu n'as plus de ce liquide de beauté ?

— Ah ! la bouteille en est encore à moitié remplie ! »

La princesse vide dans la cuve le reste du contenu de la bouteille et lance la bouteille dans ce réservoir d'eau.

Le roi se hisse sur le bord de la cuve, fait un petit discours d'adieu à ses invités de la ville, à la princesse et à Ti-Jean. Il plonge dans la cuve... Les témoins de cet exploit n'aperçoivent qu'une mince écume blanche à la surface de l'eau.

La princesse enserre le cou de Ti-Jean, l'embrasse et l'entraîne à l'église pour l'épouser.

Le mariage a lieu, Ti-Jean est couronné roi. On organise une magnifique fête dépassant le faste de toutes les célébrations antérieures. Ti-Jean est maintenant roi et chef de toute la ville, à la grande satisfaction de ses sujets.

Le temps s'écoule rapidement. La journée se passe, la veillée est terminée. Quand l'heure du coucher arrive vers minuit ou minuit et demi, Ti-Jean pense à son lion. « Ah ! Seigneur ! dit-il à sa reine, mon lion est certainement mort ! Il m'avait bel et bien prédit que je l'oublierais ! Il faut que je me rende à l'écurie pour visiter mon lion ! »

Ti-Jean file à l'écurie. Il trouve son lion dans un état voisin de la mort. Mais il n'est que mourant. Le jeune homme s'empresse de demander à sa fidèle bête un moyen

efficace pour lui sauver la vie, même s'il lui faut payer de son sang. Ti-Jean est prêt à tout. Le lion refuse toute démarche qui lui apporterait la guérison. « Je te demande seulement une grande faveur, Ti-Jean. Assomme-moi à coups de masse, divise mon cadavre en quatre parties, et ensuite tu les déposeras près du seuil de la porte. En sortant de l'écurie, tu transperceras ma chair de ton épée. C'est tout ce que j'exige de toi ! »

Ti-Jean saisit une masse, bien à regret, et s'en sert pour assommer son lion. Puis, il débite le cadavre de la bête en quatre quartiers et les place près du seuil de la porte. À sa sortie de l'écurie, Ti-Jean enfonce son épée dans la chair de l'animal et se dirige vers le château.

À peine a-t-il quitté l'écurie qu'il sent une main de poser sur son épaule. Il se retourne vivement et aperçoit un prince, un prince d'une beauté qu'il n'a encore jamais contemplée parmi les êtres éclairés par le soleil. « Dis-moi donc, beau prince, où tu vas de ce pas ?

— Eh bien ! cher beau-frère, je te suis au château !

— Et tu m'appelles ton beau-frère, joli prince ?

— Certainement ! De plus, sache, roi Jean, car tu es maintenant roi, que toutes les misères que tu as dû affronter, c'est moi qui les ai suscitées.

— Mais pourquoi as-tu agi ainsi ? demande Ti-Jean.

— Eh bien ! roi Jean, c'est parce que tu étais le seul à pouvoir redonner à ma sœur, sa personnalité de princesse. Ton épouse actuelle était retenue par un mauvais sort au fond de la mer. Toi seul pouvais la faire redevenir princesse et me faire redevenir prince !

— Mais comment se fait-il, beau prince, que ta sœur ait été emprisonnée au fond de la mer et que toi tu sois devenu lion ?

— Sache, roi Jean, que la reine de la Maison Blanche, c'est notre mère, à ta femme et à moi. Les trois princesses au bonnet blanc étaient nos trois sœurs. Ma mère et ses trois filles étaient les femmes les plus dévergondées de l'univers. Elles voulaient que ma sœur et moi les imitions. Comme elle ne pouvait nous faire obéir, ma mère m'a changé en lion et a changé ma sœur en sirène au fond de la mer Rouge. Tu étais le seul homme capable de neutraliser ces sorts. Grâce à toi, nous avons repris notre forme humaine !

Roi Jean, tu es maintenant le mari de ma sœur, que vas-tu faire de moi ?

— Puisque j'ai épousé ta sœur, beau prince, suis-moi au château ! »

Ti-Jean ramène son beau-frère au château et je crois qu'ils ont passé le reste de la nuit à vider quelques verres. Et le lendemain, ils m'ont chargé de venir vous raconter leurs aventures...

LA MAISON BLANCHE

Récit traditionnel raconté, le 14 août 1956, par Aurèle Desrochers (64 ans) à Cap-Chat, comté de Gaspé ; le conteur l'avait appris de son oncle Arsène Desrochers (60 ans), en 1905, à Saint-Antoine-du-Gros-Morne (Gaspésie).

Enregistrement nº 863. Conte-type 531 I développé (assistance du lion, maison blanche) (1119), II a (frères) b, III baril, a (princesse en sereine), b (trois robes et aigle secourable), secours au lion, IV a, b, c (lion).

Enn' bonn' fois, c' p't-êt' bon d' vous dire, c'été' in roi, et ce roi avait troâs princes. I' y en avé' in qui s'app'lait Pierre, l'autre, Jean, p'is l'autre, Jacques.

Mé', on vâ dir' que Jean été't l' plus jeune. Mé', par in bon jour que Jean travaillé't su' la farme, i' travaillé't partout d'in bor' à l'autre, mé', i' s'en v'né' au château, i' en fait pâs grand câs, mé' l' lend'mon au soèr, quand i' arrive au château, mé' qu'i' voét Pierr' ni Jacques, i' d'mande au roi son pére à quell' plaç' que Pierre et Jacques sont partis. Mé', le roi i' dit : « Quiens, i' dit, Ti-Jean, i' dit, toé seul tu travaille' icitt' pour tout' lés fair' vivre. Pierre et Jacques, i' dit, i's sont b'en plus vieux qu' toé, j'y eu z-ai deunné leu' z-héritage, p'i' i' dit, j' lés ai envoyés.

— B'en, i' dit, pluss' que [puisque] vous avé' envoyé Pierre et Jacques, i' dit, vous allez m' deunner mon héritage, mé' 'tou[1] ; i' dit, m'âs m'en aller !

— I' dit, fa's pâs l' fou, i' dit, Jean, i' dit, i' y a r'guien qu' à toé seul que j' peux confier ma couronne, i' dit, t' és pâs pour t'en aller !

— I' dit, puisque vous avé' envoyé Pierre et Jacques, i' dit, donnez-moé, i' dit, de quoi c' qui m' revient, p'i' i' dit, m'âs m'en aller ! »

Mé' le roi s'en vâ voèr à son trésor et gu'y fouill' partout et y trouv' treiz' piass's dans l' fond d' son trésor. Le roi été't pâs b'en riche, et p'i' enn' vieill' jument blanch' qu'i' avé' à l'écurie, qui avé't p'us r'guien qu' troâs pattes... « Quiens ! i' dit, Ti-Jean, c'ést tout' de quoi c' que j' peux t'deunner, i' dit, pour ton héritage !

— B'en, i' dit, avec çâ, j'en ai assez ! »

---

1. *Itou* : Pareillement, aussi.

Mé', on vâ dir' que Ti-Jean, l' lend'mon matin, embarqu' su' l' dos d' la vieill' jument, et qu'i' prend le chemin, en s'en allant. Mé', après avoèr traversé la ville, i' pren in ch'min d' bois, in ch'min d' forêt, et qu'i' s' mè' à ronner [to run][2] là-d'dans. Mé' quant' ça vient vers médi, médi p' ted b'en in p'tit peu avancé, i' arrive au bord d'un grand pont. Mé', avant d' prendr' le pont pour traverser, de quoi c' qu'i' voét sortir? In lguion [lion] qui été't gros, in immense. Mé' Ti-Jean arrette, commence à le r'gârder. I' dit: « C'ést b'en çartain qu' m'âs vâ' êtr' dévoré! »

Mé' le lguion i' dit d' travarser. Et le lguion travarse et Ti-Jean travars' le pont, mé' quand i' vient d' l'autr' bord, i' i' dit: « Dis-moé don à quell' plaç' que tu vâs, Ti-Jean?

— I' dit, j' m'en vâs, i' dit, à la poursuit' de més deux fréres, i' dit, qui sont partis depuis avant-z-hier. I' dit, j' charche à lés suir'e.

— Ah! b'en, i' dit, Ti-Jean, i's sont pâssé' icitte, i' dit, depui' hier au matin, i' dit... Toé, i' dit, ça fè' eunn' journée et d'mie qu'i' ont d'avanç' su' toé. I' dit, avec la vieill' jument qu' t' âs lâ, i' dit, c'st eunne affére impossible! Quiens! i' dit, Ti-Jean, i' dit, pour lés r'prendre, i' dit, vien avec moé, m' âs t' dir' quoi fére! »

I' fait r'virer d' bord Ti-Jean, et qu'il l'emmèn' su' l' milguieu du pont. « Tiens! i' dit, Ti-Jean, i' dit, tu vâs prendr' ta vieill' jument, tu vâs t'accoté' après, p'i' i' dit, tu vâ' 'a j'té' à l'eau en-en-bas du pont, pour la tuer, p'i' i' dit, ensuit' de çâ, je te l' dirai à clair'ment. »

Mé', Ti-Jean s'accote après' 'a vieill' jument pour la j'ter en-en-bâs du pont. I' di' au lguion: « Aid'-moé! »

Le lguion s'accote eunn' patte apras, p'i' i' 'a culbute en-en-bâs du pont, et que la vieill' jument ést morte! Et au moment c' qu' 'a ést morte, le lguion se r'vir' de bord: « Quiens! i' dit, Ti-Jean, tu vâs m'embarquer su' l' dos, p'i'i' dit, tu vâs po'gner comme i' faut dans mon poel [poil]; j'ai l' poel long, et p'i' i' dit, ça prendrâ pâs d' temps qu'on vâ lés r'prendre! »

Et Ti-Jean embarqu' su' l' dos du lguion, s' po'gn' comm i' faut dans l' poel, et p'is v'lâ le lguion parti!

Mé', aprè' avoèr marché troâs quarts d'heure, à peu prè' eunne heure, le lguion arrette. « Quiens! i' dit, lâ, i' dit, on arrive à Pierre et à Jacques. I' dit, i's sont pâs loin à d'vant n'us autres. I' dit, mè' qu'i's t' voeille' [voient] arriver, i' dit, su' mon dos, i's vont t' crier de te j'té' à n-en-bas, qu' tu vâs t' fér' dévorer, tout çâ; mé', i' dit, fais-en pâs d' câs. I' dit, m' âs vâs pâssé' en avant, i' dit, on vâ lés pardre, p'i' i' dit, j' te dirai quoi fére! »

2. *Run* [to] (angl.): Courir, se déplacer, voyager.

Mé', quand i' vien à Pierre et à Jacques, i's gu'i crient de se j'té' à-n'en-bâs, qu'i's vont s' fér' dévorer par le lguion, mé' Ti-Jean n'en fait pâs d' câs. I' pâss' tout drouett' et qu'i' prend l' devant. Mé', quand i' a pris l' devant, qu'i' a fè' à peu prè' eunn' vingtain' d'arpents,le lguion arrette. « Quiens, i' dit, Ti-Jean, i' dit, lâ, m' âs prendr' mon pâs b'en tranquill'ment, p'i' i' dit, i's vont nous r'prendre ; d'mand'-leu', i' dit, à quell' plaç' qu'i' all'nt [vont] couché' à soèr. I' dit, i's pourront pâs te l' dire : i's sont jama's v'nus par icitte ! Toé, i's vont te d'mander quell' plaç' que tu vâs coucher. Dis-leu' qu' tu vâs couché' à la Maison Blanche ; i' dit, c'ést lâ, i' dit, i's vont t' demander, i' dit, pour voèr ; dis-leu' qu' tu vien icitt' b'en souvent, et qu' tu conna's b'en l' chemin ! »

Et comm' de faite, le lguion r'tarde in peu. Sés frére' arrivent, Pierre et Jacques, et qu'i' leu' d'mande à quell' plac' qu'i' all'nt coucher. I's l' sav'nt pâs. Et Ti-Jean leu' fait répons' que, lui, vâ couché' à la Maison Blanche. « B'en, i' ont dit, on vâ l' suiv'e ! »

Et comm' de faite, i' all'nt jusqu'à la Maison Blanche.

Mé', en arrivan à la Maison Blanche, la vieill' rein' du château, qu' été' habillée comm' tout's lés aut's créatures, command' tout' d' suite troâs valets de prendr' lés deux jouaux dés troâs princ's et le lguion et de l' dét'ler de suite et de l' soégner comme i' faut. Mé' Ti-Jean fait réponse à la vieille reine que son lguion qu'i' y a aucun' parsonn' qui peuvent l' manœuvrer que lui-même ; qu'il ést malin [3] énorme, qu'i' peut tou' 'és dévorer. I' faut qu' ça soye [soit] lui-même qui l' manœuvre.

Mé' lés deux sarvants détellent lés jouaux, et Ti-Jean détell' son lguion lui-même, et qu'i' l' mè' à l'écurie et qu'i' l' soègn' comme i' faut. Mé' son lguion 'i dit : « Quiens, i' dit, Ti-Jean, lâ, i' dit, tu vâs t'en allé' au château ; i' dit, mè' qu' tu rentres, i' dit, tu vâs voèr troâs princesses ; Pierre en a eunne, Jacques en â eunne et p'i' i' dit, la plus jeune' vâ v'nir te sauté' au cou. I' dit, tout' de quoi c' que j'ai à t' dire, amus'-toé z'en pâs trop. I' dit, vers huit heures, tu viendrâs m' trouvé' écitte, j' te dirai quoi fére ! »

Et comm' de faite, i' arrive ; c'ést tel comm' son lguion 'i a dit. Mé', Ti-Jean s'en amus' pâs trop. I' s' mè' à la table et qu'i' soupe. Pâ' eunn' gross' céramonie avec eux autres. Mé' à huit heures, i' r'vir' de bord, p'i' i' s'en vient trouver son lguion.

En arrivant, son lguion i' dit : « Quiens, i' dit, Ti-Jean, i' dit, c'ést pâs tout' de quoi c' que t' â' à fére. Tu sauras, i' dit, que vous allez vous coucher. La vieill' rein' vâ v'nir vous m'ner troâs habillement rouges, troâs habillements blanches ; i' dit, vous autres, i' dit, lés troâs prince's von être habillé' en rouge et lés troâs princess's von être habillées en blanc ; vous allez coucher dans chacun enn' chamb'e avec lés princesses. Mé', en embarquant dans l' lit, lés princess's tumbent endormies,

3. *Malin* : Irascible, mauvais, malicieux.

qu' aucun' parsonn' peuv' lés raveiller, de neuf heure' à allé à mainnuit. I' dit, du moment c' qu' 'a serâ endormie, arrach' l'habill'ment blanch' qu'alle â su' l' dos, et r'mets-y ton habit rouge, et toi, mets la blanche. La vieill' rein' va monter; aies-en pas peur, alle â pâs d' lumière, alle a pâs rien. 'Ien qu'à s' pâsser la main su' 'és habits, 'a lés connaît. I' dit, tu couch'râ' au fond, et p'i' 'a couch'râ au bord. Lâ, 'a vâ êtr'couchée au fond. Di' à Pierre, à Jacques, qu'i's fez'nt comm' toé. Mé', à ménui' et quârt, faut qu' vous soyez rendu' icitte, pâs plus târd que ménui' et quârt ! 'A tumbe endormie que r'guien la raveille; 'a s' réveill' seul'ment qu'à in heure ! »

Et comm' de faite ! Ti-Jean s'en vâ au château et qu'i' racont' son histoire à Pierre, à Jacques, i' dit: « Vâ falloèr que vous faites comm' moé absolument, ou sinon on vâ n'en pardr' la vie ! »

Mé', du moment c' qu'à neuf heur's qu'i's sont arrivés, qu'i' ont lés habits, et qu'i' ont rentré chaquin dans leu' chamb'e et qu'i' s'habillé't et que lés princess's s'couche' au fond du lit et lés prince' au bord. La lumièr' s'éteint, et Ti-Jean dort pâs. Mé', Ti-Jean quand i' voét qu' la princess' dort, alle était b'en endormie, pâs réveillab'e, i' 'a déshabille avec l'habill'ment rouge. P'i' i' 'a [se] couche au fond, p'is lui [elle] s' couche au bord. Et quant' la vieill' rein' monte en haut, à mainnuit moins quârt, 'a monte en haut, et qu' à commence à pâsser la main là-d'ssus, alle avé' in sabre et qu' 'a prend la têt' dés jeun's princess's qu' été' habillée' en rouge, et qu' 'a leu' traîne à n'en bâs du lit et qu' 'a leu' fait sauter l' cou d' su' 'és épaules.

Mé', lés troâs chamb's sont d' même. Pierre et Jâcques, i's sont pâs b'en gros: i's tremb'nt dans leu' lit, mé' i' n'ont pâs b'en b'en connaissance. Mé', 'a descen en bâs, elle, 'a s' couche; il éta't ménuit juste. Son ouvrage éta't faite et qu' 'a timbe endormie, aller jusqu'à une heure. Mé', à ménui' et quârt, Ti-Jean éta't d'bout' p'i' i' éta' habillé; i' éta't prê' à partir, et qu'il éta't rendu à l'écurie. Mé', Pierre et Jâcque' arrive' à ménui' et vingt. « Quiens, i' ont dit, dépêchons-nou' à travarser la vill' parç' qu'i' dit, on ést su' 'a veill' de mourir ! »

Mé', Pierre et Jacque' embarqu'nt su' l' dos d' leu's jouaux, et Ti-Jean su' l' dos d' son lguion et qu'i's travarsent tout' la ville et qu'i' ronn' [run] in bout' su' l'aut' bord. Mé' quand in n-heure ést arrivée, que la rein' monte en-haut pour voér de quoi c' qu'alle avait fait, voét lés princess's qui étaient mortes.

Et lâ, on vâ dir' qu'i's s'en all'nt directe, qu'i's s'en von [vont] encor' b'en plus loin, mé' en arrivant dans un' vill' qu' éta't b'en éloignée d' lâ, le lguion di' à Ti-Jean: « Quiens ! i' dit, Ti-Jean, i' dit, tu vâs d'mandé' à Pierre et à Jacqu's comment c' qu'il leu' reste d'argent dans leu' poche, pour voèr si i' all'nt b'en loin, pour voèr si i' ont b'en d' l'argent dans leu' poche. Pierre, i' gu'i resté' à peu près quat' piasses, Jâcqu's, i' gu'i resté' à peu près quat' piasse' et demie, p'is Ti-Jean, i' en reste à peu près six à sept... I' ont dit: « On n'a pâs grand' argent ! Mé', i' dit, dans la ville où c' qu'on vâ frapper[4], i' dit, lâ, i' y â in roi, et ce roi-lâ

4. *Frapper*: Arriver.

a besoin d' troâs homme' à gages. Quante j' su's v'nu la s'main' pâssée, i' dit, j'ai su çâ comme i' faut, p'i' i' dit, i' doét pâs n'avoèr trouvé. Et 'i dit, i' a besoin d'un fermier, deux homm's d'écurie. I' dit, vous autres, vous êtes pâs habitué' à travailler su' la ferme, ni travailler dan 'és jardins, i' dit, vous allz vous engager homm's d'écurie, p'i' i' dit, moé, m'en vâs m'engager jardinier ! »

Et comm' de faite ! I' s' ren au château. Le roi engag' Ti-Jean jardinier, et Pierre et Jacque' homm's d'écurie. Mé', du moment c' que Ti-Jean ést dans l' jardin, lâ, qu'i' travaille, Pierre et Jacque' été' à l'écurie qui soègnent lés jouaux. Et le roi parlé' avec Ti-Jean ; i' trouvé't qu' Ti-Jean été' intelligent, in affére énorme ! Et i' y avé't la princess' du roi qu' éta't pareille : 'a trouvé't que Ti-Jean été' in homme intelligent effrayant !

Mé', par in beau jour, que ça f'sait d'jà in cinq, six s'main's qu'i' éta't lâ, Pierr' di' à Jacques, i' dit : « Tu voés b'en qu' Ti-Jean, i' dit, ést pour nous trahir ! I' dit, moé, Pierr' dit, m' âs vâ' aller parlé' au roi, p'i' i' dit, vâ falouèr 'i fére ôter la vie. Le v'lâ rendu que Jacques [Ti-Jean] s' promène partout su' 'a galerie avec la princess' du roi ; c'ést in affére, i' dit, qui ést pâs faisab' enteur n'us aut's ! »

Mé', Jacques s'en vâ et qu'i' parle au roi. Le roi dit, i' dit : « Pierre, i' dit, Ti-Jean ést in homme assé' intelligent, assez fin ! I' dit, plus que j' parle avet', plus ça m' dit d' parler avet' ! I' dit, c'ést l'homm' le plus intelligent, i' dit, que j'ai jamais vu !

— Ah ! i' dit, Sir' le roi, i' dit, si vous connaissiez la moitié d' la moitié, i' dit, d' l'intelligent d' mon p'tit frére, i' dit, vous diriez pâs çâ !

— Comment, i' dit, i' ést b'en plus intelligent qu' çâ ?

— I' dit, oui. Si vous saviez, i' dit, qu' mon p'tit frére ést capab' d'aller vous charcher un baril d' boisson, i' dit, qui contient dix gallons de tout's lés sort's imaginab's de boisson qu'i' a dans l' baril, i' dit, que vous voudrez prendr' l' baril ! Tout' coule par la minm' champ'lure. I' dit, i' y â r'guien qu' lui seul qui peu' aller l' charcher ! »

Mé', on vâ dir' que le roi fait d'mander Ti-Jean et qu'i' di' à Ti-Jean, faut qu'i' a'll' charcher c' bari'-lâ, ou sinon qu'i' vâ êtr' pendu l' lend'mon matin, à neuf heure' à la port' du château. Mé', Ti-Jean s'en vâ trouver son lguion tout' b'en entristé et encôre enpeiné, et qu'i' commence à conter son histoère à son lguion. Son lguion gu'i dit : « Quiens, Ti-Jean, i' dit, tu vâ' aller su' le roi, tu vâs gu'i dire, i' dit, pour aller charcher l' baril d' boesson qu'i' d'mand' lâ, qu' ça t' prend cent piass's pâs plus ni moins, cent piass's b'en juste ! Icitt' t' âs pâs besoin d' craindre, i' dit, le roi ést riche ; i' en â d' l'argen en masse ! I' dit, i' vâ te l' deunner, l' cent piasses ! »

I' s'en vâ dir' çâ au roi ; et pâs d' crédule, le roi gu'i compt' cent piass's p'i' i' s'en vient trouver son lguion. « Quiens ! i' dit, Ti-Jean, i' dit, on vâ partir, i' dit, ques'ment l'autr' bord d' la ville. Icitte, lâ, i' y â eunn' grosse hôtel. C'ést la p'us

grosse hôtel, i' dit, qui peu' y avoèr dans tout' la ville. Tu vâ' arrêter lâ, i' dit, lâ, i' dit, y â dés bandi' à la porte, i' dit, qui charchent pour prendre un coup, i' dit, i' y en a 'ted b'en, i' dit, cinquante à soixante, j' sais pas; i' dit, tu vâs rentrer dans l'hôtel, tu vâs d'mander la plus bell' sall' d' l'hôtel, le plus beau salon, i' dit, pour mettr' ton lguion lâ, une demi-heure de temps, qu' ça coûte l' prix qu' ça voudrâ, i' dit, tu vâs payer ! I' dit, dan eunn' demi-heure, i' dit, faut qu' tu dépenses l' cent piasses. Qu'i' t' reste pâ' enn' cent, ni qu' tu soi' [sois] en dett' d'eunn' cent ; i' dit, faut qu' ça arrive b'en juste ! »

Comme i' a dit, i' s'en vâ à l'hôtel, et i' loue l' plus beau salon d' l'hôtel, su' 'és plus beaux tapis qu'i' a l'â pour mett' son lguion pour eunn' demi-heure, et qu'i' d'mande en bâ' à l'auberge ; i' y â dés hommes, lâ, d' tout's lés sorte' et qu'i' commence à leur payer la traite[5], mé' dan enn' demi-heure, ménut' pour ménute, i' a tout' dépensé son cent piasse' et i' gu'i rest' pâ' in sou ni i' ést pâ' en dett' d'in sou. I' s'en vâ et qu'i' prend son lguion et qu'i' l' sort ; i' gu'i embarqu' su' l' dos, p'is, le v'lâ r'parti encôre.

Mé', après' avoèr marché jusqu'au soèr et quant' la brun[6] prend, qu'i' fait pâs mal noèr, b'en i' dit : « T' apprendrâs, i' dit, qu' tu t'en r'tourne' à la Maison Blanche. » Le lguion s'arrête : « Quiens ! i' dit, Ti-Jean, sé's-tu à quell' plaç' que tu vâs ?

— I' dit, non, i' dit, je l' sais pâs !

— I' dit, avant ménuit, i' dit, j' su's pâs capab' de l'approcher, parce, i' dit, la vieill' rein' vâ nous entend' v'nir. I' dit, on vâ êtr' mi' à mort tou' 'és deux. À mainnuit juste, comm' tu sé's qu' 'a dor' et qu' 'a s' réveill' seul'ment qu' à in heure. M' âs vâ' aller pâssé' à râs la Maison Blanche, du côté du nord, i' y â in cavott'[7]. Mè' qu' j'arrive au cavotte, m'en vâ avoèr timbé lâ, tu vâs timber lés deux mains dans l' sâble. Drett' sour tés mains, gratte, p'is, i' dit, i' y â à peu prè' in pied d' sâble su' l' baril. Tu vâs trouver in baril ; prends-lé, embarqu'-moé su' l' do' avec, et c'ést l' baril mentionné ! »

Et quant' i' vient à la Maison Blanche, tel comm' son lguion i' â dit, i' arrête. Et qu' le lguion gigote in peu, et que l' baril [Ti-Jean] timb' lâ, et que i' timb' su' l' baril, et qu'i' ramâss' l' baril et qu'i' embarque su' l' dos du lguion et qu'i' s'en vâ au château du roi.

Mé', après qu'i' ést rendu au château, prend l' baril et qu'i' vâ l' m'ner dans 'a cave et qu'i' l'installe su' deux bons blocs, et qu'i' envoueill' une sarvant' dire au roi que si i' veut prendre in verre, qu'i' a beau, que l' baril ést arrivé. Mé' le roi, qu' avé't b'en dés amis, lui, de tout's lés bords de tout's lés côtés, fait v'nir

5. *Traite* (payer la) : Payer une consommation.
6. *Brun* (la) : La brune.
7. *Cavot* : Caveau, cavereau. Excavation extérieure pour permettre un accès plus rapide au sous-sol d'une maison.

b'en dés amis qu'i' avé't lâ et qu'i's descend'nt dans l' baiss'ment [soubassement] du château et qu' lés v'lâ pri' à prendre in coup. I' en prennent. In, c'ést du whisky, l'autre, c'ést du vin, l'autr' c'ést du gin, du brandy, du rye... de tou' 'és sort's qu'i's veul'nt prendre ; tout' coul' d' la minm' champ'lure ! I's prenn'nt la boisson qu'i's veulent, ça chang' pâs ni r'guien en tout'. « B'en, le roi dit, faut que j' voie si i' vide ou si i' vid' pâs ! »

I' avé't quatre à cinq gross's tonnes, lâ, i' emplit tou' lés tonnes, p'is l' baril été' encôr' plein, pareil... Mé' le roi été't conten in affére énorm' de voèr que Ti-Jean avè' été gu'i charcher in baril d' boisson aussi puissant.

Mé', ça va b'en encôr' pendan in quinze jours, troâs s'maines, lâ, que lui, i' travaill' plu' au château, ni r'guien en tout'. I' pâss' son tem à s' prom'né' avec la princesse et le roi, que Pierre et Jacque' ést encôre à l'écurie. Mé' Pierr' di' à Jacques, i' dit : « T' âs pâs réussi, toé, l' promier coup ; i' dit, moé, m' âs vâs réussir, à c' tour icitte ou sinon, i' dit, on vâ pardr' la vie tou' 'és deux, si on fa't pâs pardre' la vie à Ti-Jean.

— Pierr' dit, i' dit, laiss'-moé fére, p'i' i' dit, tu vâs voèr de quoi c' qu' m' âs gu'i dire ! »

Mé', Pierr' s'en vâ trouver le roi, i' dit : « Ecoutez don, Sir' le roi, i' dit, ça fa't b'e'tôt, i' dit, in moâ' et d'mi qu'on ést icitte, p'i' i' dit, vous avez jama's v'nu nous voèr à l'écurie, pour voèr comment c' que vos jouaux 'taient soignés, r'guien en tout', i' dit. On commence à être occupé avec çâ..

— Ah ! i' dit, mon pauveur Pierre ! T' apprendrâs, i' dit, depuis que ton p'tit frèr' Jacques [Jean] a été nous charcher l' baril d' boésson, i' dit, que j' voulè' avoèr, i' dit, que j'ai p'us l' temps de m' prom'ner, j'ai p'us l' temps d' sortir ni r'guien en tout'. I' dit, p'ted b'en d'main, après d'main, i' dit, j'irai fére in tour à l'écurie...

— B'en, i' dit, Sir' le roi, i' dit, j' voés b'en, i' dit, qu' vous connaissez pâs, i' dit, la moitié d' la puissance, i' dit, d' mon p'tit frèr' Jean.

— I' dit, comment ?

— I' dit, vous apprendrez, i' dit, qu' mon p'tit frèr' Jean ést capab' d'aller vous charcher la plus bell' princess' qui s'ést jama's rencontrée su' 'a couronn' du soleil.

— I' dit, comment c' que tu l'appelles ?

— La belle Piosée !

— I' dit, à quell' plaç' qu'alle ést ?

— Ah ! i' dit, je l' sé's pâs ! I' y â juste l' princ' Jean, i' dit, Ti-Jean, i' dit, qui l' sé' où c' qu'alle ést ! »

Mé', le roi vâ dir' çâ à Ti-Jean ; i' n' n'avé't jama' attendu [entendu] parler de c' princess'-lâ. I' s'en vâ gu'i dir' çâ. Mé', on vâ dir' que Ti-Jean pârt, s'en vâ trouver son lguion encôre, tout en pleurant, et p'is qu'i' d'mand' çâ à son lguion.

« B'en, son lguion dit, i' dit, écoute, Ti-Jean ; i' dit, pour aller charcher la princesse, i' dit, que le roi t' demand' lâ, i' dit, tu vâs 'ller l' trouver, tu vâs gu'i d'mander troâs rob's de princesse, trôas rob's de princesse, en soie assez fin' pour rentrer dan eunn' boîte à la grandeur d'un cin [cinq] cennes, p'is l'épaisseur d'un cinq cennes, et si i' en trouv' pâ' icitte, i' dit, i' viendrâ b'en à en trouver, l' moyen d'en trouver. Et si i' n'en trouv' pâs, i' dit, toé, tu s'râs clair [clear][8], t' aurâs pâs lés robes, i' dit, qu' tu veux pour aller la charcher ! »

Mé', i' dit, Ti-Jean se r'vir' de bord, s'en vâ trouver le roi, et qu'i' prononc' çâ au roi : « Pour aller charcher la princess' qu'i' veu' avoèr, qu' ça gu'i prend trôas robes, troâs robe' en soie assez fin' pour rentrer dan eunn' boîte à la grandeur d'un cinq cenne' et l'épaisseur d'un cinq cennes. C'st avec ça que j' vâ' aller charcher la princesse ! »

Le roi court tout' la ville, mé' i' en trouveur pâs ; i' trouv' dans la grandeur d'in trent' sous p'is l'épaisseur d'in trent' sous. Mé', dans la vill' voésine, i' en trouv' qui rentr' d'eunn' boîte à la grandeur d'un cinq cennes. Ajèt' lés troâs robe' et qu'i' s'en vien et qu'i' deunn' çâ à Ti-Jean. « Quiens ! i' dit, v'lâ lés rob's mentionnées ! »

Et Ti-Jean prend lés troâs cinq cennes, p'is qu'i' lés fourr' dans sés poches, et qu'i' s'en vâ trouver son lguion. Et du moment c' qu'i'ést rendu à son lguion, i' sort son lguion d' l'écurie, i' gu'i embarqu' su' l' dos, et qu'i's prenn'nt la forêt et qu'i's s' mette' en voyage. Mé', aprè' avoèr travarsé b'en long d' forêt, par in bon jour de troâ' ou quatr' jours de marche, i' arrive' au bord d'un' mer : c'été't la mer Rouge, la plus grand mer qu'i' s'avè' encor' jama's vue ; mé', le lguion arrette : « Quiens ! i' dit, Ti-Jean, i' dit, sé's-tu à quell' plaç' que t' és rendu ?

— I' dit, non !

— B'en, i' dit, t'apprendrâs qu' t' és rendu au bord d' la mer Rouge ; i' dit, icitte, c'ést troâs jours de tempête, troâs jours de beau temps. I' dit, mé' quand i' fait beau, il fè' assez beau, i' dit, tu voés comme i' ést lâ, la mer ést calm' comme un huile. Mé', quand i' vente, le sâble pourd' [poudre] pareil comm' si c'été't d' la neige, en plein cœur d'hiver. I' dit, c'ést troâs jours de minme, troâs jours de beau, troâs jours de méchant. I' dit, si c'ést la promiér' journée d' beau temps, i' dit, t' a'râs pâs b'en b'en du méchant temps !

I' dit, on n'a'râ pâs l' temps, i' dit, à c'tte heure, Ti-Jean, i' dit, on vâ aller dans la p'tite ans' qu'i' y â icitte. I' dit, tu vâs trouver eunn' roche ; moé, i' dit, i' y a in p'tit clos. M' âs sauter dans l' p'tit clos, à l'abri ; toé, tu vâs prendre eunn'

8. *Clear* (angl.) Libre : exempté de toute obligation.

de tés robes, p'i' 'a [i'] dit, tu vâs la mettr' sur la roche. La princesse, i' dit, qu' ést emmorphosée par lés serein's de mer du fond d' la mer Rouge, i' dit, 'a vâ arrivé' à neuf heures; i' dit, 'a vâ v'nir à terre. 'A vâ te d'mander ta robe à ach'ter. Dis-y qu' ta robe ést pâ' à ach'ter ni à deunner, qu' 'a ést à gâgner. Tâch' d' la prendr' p'is d' la mettre, in pied en-en-haut d'la plus haut' marée. I' dit, la princess' t' appartiendrâ ! »

Mé', on vâ dire, comm' de bonn' raison, que la robe, en étant lâ, que la princesse â r'ssou et que Ti-Jean commence à essayé' à prendr' la princess. Mé', i' a quasiment pêur d'y toucher. Dés qu'alle â la rob' dans la main, et que Ti-Jean a l'eau rendue à la ceinture et que b'e'tôt sour lés brâs, et qu'il l'achappe et qu' 'a s'en vâ. Et lâ, i' r'vir' de bord, p'is s'en vâ trouver son lguion. I' dit : « Ecoute in peu, Ti-Jean, i' dit, fais pâs lés chos's tell's qu'i's sont dues d'êtr' faites, i' dit, t' âs pâs besoin de t' gêner avec. Quand minm' qu'alle ést belle, i' dit, aies-en pâs pêur ! I' dit, faut qu' tu gu'i mette' in pied à la plus haut' marée ! »

Mé', on vâ dir' que là, i' pâssait le restant d' la journée et la nuit'. L' lend'mon matin arrivé, c'été' encôr' la minm' chôse. La princess' s'en vien encôre, gu'i d'mander la robe, soè' à vendre ou à deunner. Mé' Ti-Jean gu'i dit qu' 'a ést à gâgner. Lâ, i' la po'gn' pour essayé' à la monté' à la plus haut' marée, mé' impossible ! 'A l' traîne à la mer qu'i' ait d' l'eau sour lés brâs, à b'en dire à la gorge. Mé', du moment c' qu'il ést rendu à terre, il ést r'guien qu' rendu à terre, v'lâ la tempêt' qui prend, et la tempête ést assez fort' que l' sâble pourdr' comm' la neige, l'hiver. I' mouille à plein ciel, et que le lguion prend la forêt, et que Ti-Jean s' charche eunn' plaç' pour(e) s' cacher. I' vâ s' cacher dan 'és rochers qu'i' y ava't lâ, eunn' magniér' de cran et qu'i' s' cach' là-d'dans, en attendant l' beau temps.

Mé', apras qu'i' ést caché lâ, i' s'adeunne à r'gârder su' in chêne qu'i' y avè' au-dessus d' lui. Un â'bre, un chêne, i' aperçoé' in tapon[9] qu'i' â là-d'ssus et qu'i' s'en vâ voèr à c' tapon-lâ. I' arrive, c'étè' in niqu' d'aigles. I' ava't troâs p'tits aigl's dans l' nique, qu' étaient b'en abattus du méchant temps. I' prend lés troâs p'tits aigle' avecque l' nique, p'is qu'i' lés amèn' lâ, sour le rocher à la plaç' qu'il été' à l'abri, et qu'i' lés met b'en d' promiér' clâss' pour pâsser la vein' de méchant temps.

Mé', on vâ dir' qu' apras que le méchant temps ést pâssé, la promiér' apparition qu'i' â, c'été't la mér' d'aigle. En arrivant, 'a dit : « Dis-moé don, mon p'tit ver de terre, à quell' plaç' que t' âs mis més enfants, que t' âs pris, 'a dit, dans leu' nique, icitte, su' l'arbre ? 'A dit, de quell' plaç' que tu n'n-as faite ? 'A dit, j'ai quasimen envie de t' mettre en cendre et en poussièr' 'ted suite icitte !

— I' dit, écoutez, i' dit, bonn' mèr' d'aigle ; i' dit, j'ai trouvé qu' cés p'tits animaux-lâ été' assez dans la misèr' que j' lés ai pris, p'is j' lés ai emm'né avec moé à l'abri, et j' lés ai soignés du mieux que j'ai pu, pour leu' sauver la vie ! »

9. *Tapon* : Amoncellement, amas, masse.

Mé', la mèr' d'aigle arriv' sur un rocher et qu' 'a r'gârde ; 'a dit : « Oui, Ti-Jean, quiens ! 'a dit, Ti-Jean, pour ta récompense, 'a dit, m'en vâs t' deunner que'qu' chose ! »

'A po'gne enn' de sés pattes, et qu' 'a s'arrache autour d'enn' de sés griffe' eunn' p'tit' bagu' qu' était pâs grosse. « Quiens, 'a dit, Ti-Jean, mets-toé çâ dans l' doigt p'i' 'a dit, quant' t' a'râs besoin d' moé, j' s'rai à toé' 'a dit, j' t'aid'rai su' tout's lés bords et lés bords que j' pourrai faire ! »

Mé', on vâ dir' que lâ, la mère d'aigl' s'enleuve avec lés troâs p'tits aigles, et que Ti-Jean était tout seul au bord d' la mer. Mé' après qu'i' ést lâ, au bord d' la mer, comm' de bonn' raison, il commence à pensé' à son lguion, et qu'i' charch' son lguion d'un bord à l'autre. I' pense à lui-même : « J' su's pâs capabl' d' trouver mon lguion. I' dit, de quoi c' que m' âs faire ? »

Mé', tout d'in coup, de quoi c' qu'i' voé' arriver du large ? Encor' la princess' qui s'en v'né' et qui pâr' à la course et qu'i' s'en vâ la rencontrer au bord d' la mer. 'A gu'i d'mande encor' sa p'tit' robe, soé' à ach'té' ou à deunner. I' gu'i dit qu' 'a ést à gâgner. Mé' Ti-Jean la prend, et la princess' fait aucun' résistance et qu'i' s'en vâ la mettr' pâs moins qu' à vingt-cinq à trent' pieds à-n-en-haut d' la plus haut' marée, et qu'i' la mè' à terre. Après qu' 'a ést lâ : « Quiens ! » 'a dit, Ti-Jean, t' âs pâ' eu d' misère, à matin !

— I' dit, non, i' dit, j'ai pâ' eu d' misère !

— 'A dit, t' apprendrâs que j' su' emmorphosée, qu' t' és maîtr' de fér' de moé de quoi c' que tu voudrâs. T' és maîtr' de m'ôter la vie, d' m'épouser, 'a dit, fais de quoi c' que tu voudrâs d' moé ! 'A dit, j' t'appartiens !

— I' dit, non, bell' princess, mé' i' dit, tout' de quoi c' que j' su's t-en r'charche, i' dit, j' su's t-en r'charch' de mon lguion ! »

Mé', tout en disant « j' su's t-en r'charch' de son [mon] lguion », i' frott' sa bagu' su' lui, et, en frottant sa bague, de quoi c' qu'i' aparçoé' arrivé' à lui ? La mèr' d'aigle ! 'A dit : « De quoi c' que t' âs, Ti-Jean, 'a dit, à m'app'ler ?

— B'en, i' dit, bell' mèr' d'aigle, i' dit, j' voudrais savoèr, vous qui voltigez, i' dit, au-d'ssus d' la forêt, si vous avez pâs vu in lguion étrange à que'qu' pârt ?

— 'A dit, non ! 'a dit, j' viens d' pâs mal de loin, 'a dit, j'ai tout couru la forêt, icitte, 'a dit, je l'ai pâs vu dan aucun' place. Mé', 'a dit, i' y â John, mon mari, 'a dit, qui vâ b'en p'us loin qu' moé, 'a dit, p't-êtr' qu'il l'a vu, lui ; 'a dit, m'âs vâs l' fair' venir ! »

Et 'a gu'i deunn' troâs coups d' sifflet, et le père-aigle arriv' tout d'in coup. Il été't pâs mal fatigué, p'is qu' la mèr' d'aigl' gu'i d'mand' çâ. I' dit : « Oui, i' dit, j'ai vu in lguion qu' éta' attaché à la port' d'eunn' p'tit' maison blanche, attaché par son licou avec in fil qu' ést gros comme un brin d' fil d'ar'gnée, et la maîtress' d' la maison été' aprè' affilé [aiguiser] in sâbre.

— Tiens ! 'a dit, John, 'a dit, voés-tu la grand pierr' carrée qu'i' y â lâ ?

— I' dit, oui, i' dit, j' la voés !

— B'en, 'a dit, faut qu' tu la prenn's dans tés pattes, p'is qu' tu t' transport's lâ assez vite, avant qu' 'a peuve y ôter la vie du lguion. 'A dit, i' y â r'guien qu' just' c'tte pierr'-lâ ; mè' qu' 'a vienne à sortir su' l' coin d' la gal'rie, 'a dit, voltige autour du château, et envoueill' z-y su' 'a tête ; seul'ment que c' pierr'-lâ qui peut détruir' la reine, et ensuit' de çâ, le lguion vâ partir, p'i' i' vâ s'en r'venir icitte ! »

Et comm' de faite ! John prend la roche et qu'i' s'en vâ à la Maison Blanche. Mé', i' y â pâs fait' troâs, quatr' fois l' tour d' la maison, qu'i' voét la rein' qui sort su' la gal'rie avec son sâbre à la main. Mé', du moment c' qu'alle ést rendue su' l' coin d' la gal'erie, John gu'i envoueill' la pierr' su' la têt' et qu' 'a vien en poussiér' dessour, et que la chaîn' du lguion s' trouv' câssée, et que John se r-envient et que lguion prend la forêt et qu'i' s' transporte à Ti-Jean. Et du moment c' qu'i' ést rendu à Ti-Jean, comm' de bonn' raison, fè' embarquer la princess' su' l' dos du lguion, et Ti-Jean la prend, embarque en arguiér' de lui, et qu'i' la prend dans sés brâs, et qu'i' s' transporte' au château.

Et du moment c' qu'i's s' trouv'nt rendu' au château, le roi veut marguier la princesse à tout prix ! Le roi veut la marguier, mé' la princess' di' au roi qu'alle été't pâs capab' de s' marguier, qu' 'a n'avét' pour au moins deux, troâs jour' à se r'posé' avant de s' marguier, que son voyage avé' été' b'en pénible et que le roi gu'i accord' troâs jours de grâce. Mé', pendant cés troâs jours-lâ, 'a fait fére enn' cuvette, elle, qui tien à peu près cinquante à soixant' tonn's d'eau et qu' 'a fè' remplir çâ b'en plein d'eau, et que lâ, l' matin arrivé, qu'alle été't malad' d'eunn' maladie effrayante, que le roi pouvé't pâs trouvé' auquin r'mède, ni auquin docteur pouvé't gu'i en trouver, 'a di' au roi : « Ti'ns, 'a dit, Sir' le roi, 'a dit, de tout l' temps que j'été' au fond d' la mer Rouge, 'a dit, dans mon château, j'avè' eunn' p'tit' bouteille, 'a dit, su' 'a f'nêtr' de mon châssis, qui étè' à peu près deux pouc's de long. 'A dit, si j'avé's c' p'tit' bouteill'-lâ aujourd'hui, 'a dit, pour n'en mettr' dans la cuvette, 'a dit, pour pouvoèr nous laver, 'a dit, j' s'rais b'en comme à l'âg' de quinze ans, 'a dit, on pourré' aller s' marguier t'e' suite ! »

Mé' le roi s'en vâ commander Ti-Jean pour aller charcher la bouteill' qu'i' y â dans l' fond d' la mer Rouge, dans l' château d' la princesse, ou sinon qu'i' allè' être pendu l' lend'mon matin, à neuf heures, à la port' du château. Mé', Ti-Jean s'en vâ encôr' trouver son lguion, tout en pleurant, et qu'i' parle de çâ à son lguion.

Mé', on vâ dir' que le lguion gu'i dit : « Quiens, i' dit, Ti-Jean, i' dit, on vâ 'ssayé' à y aller. »

Mé', i's s' transporte' au bord d' la mer Rouge, et après qu'i's sont rendu' au bord d' la mer Rouge et qu'i' di' à Ti-Jean : « Quiens ! i' dit, à c'tte heure, déshabill'-toé, p'i' i' dit, envoueill'-toé à l'eau, p'i' i' dit, vâs-y, i' dit, moé, j' sé's pâs nâger ! »

Mé', Ti-Jean gu'i fait la minm' réponse : i' sé't pâs nâger ! Et Ti-Jean s' déshabille, p'i' i' vâ à l'eau jusqu'à la ceinture, 'ted b'en sour lés brâs, p'i' i' ést nâvré, p'i' il ést p'us capab' d'aller p'us loin qu'a çâ, ni r'guien en tout'. Comment faire ? I' dit : « M'en vâs m' neyer, çartain ! »

Mé', quand i' s'en vient pour rembarquer su' l' rocher, pour monter su' l' rocher, i' s'adeunne à pâsser sa bagu' su' 'és roches, et que la mèr' d'aigle r'ssou' à lui : « A dit, dis-moé, 'a dit, Ti-Jean, de quoi c' que t' âs encôre à m'app'eler, à matin, aussi vite ?

— Ah ! i' dit, bonn' mèr' d'aigle, i' dit, j' su's pris pour mourir. I' dit, à c'tte heure, faut que j'a'll' dans l'château, au fond d' la mer Rouge, charché' eunn' 'tit' bouteill' que la princese a lâ, ou sinon m'en vâ' être' pendu d'mon matin à neuf heure' à la port' du château ! »

Mé', on vâ dir' que la mèr' d'aigl' qui était la rein' de tout's lés poéssons d' la mer et de tous lés oéseaux d' la mer, 'a dit : « Ti-Jean, m'âs vâ' asseyé' à t' deunner eunn' chance ! »

'A pren in p'tit sifflet', p'is qu' 'a s'en vâ su' l' rocher et qu' 'a lâche in coup d' sifflett'. Mé', du promier coup, i' r'ssout b'en dés poéssons d' la mer, de tout's lés sorte' et qu' 'a commence à lés compter. 'A dit : « Comment ? I' y en manque, 'a dit, au travers de vous autres ! »

Mé', le deuxièm' coup d' sifflett', i' y â encor' plusieurs qu' ést arrivés. Mé' 'a lés r'compte encôr' tout', 'a dit : « I' y en manque encore ! 'A dit, lequel que c'ést qui manque ?

— I' ont dit, on voé' à peu près l' puc'ron qui peut manquer ! »

Mé' la mér' d'aigl' deunne in coup d' sifflett' et que l' puc'ron arriv' b'en essoufflé, en s'excusan à la mèr' d'aigle. Il dit : « Bonn' mère, i' dit, excusez-moé si j'ai r'tardé à matin, i' dit, c'ést parc' que j'été's loin terrible ! »

Et la mèr' d'aigl' commence à d'mander pour voèr si i' ont pâs vu que'qu' château dans l' fond d' la mer Rouge. P'is l' puc'ron gu'i dit qu' oui, que lui l'a vu qu'i' été' après nâger autour du château et qu' été' après faire eunn' visit' lorsqu'elle a sifflé, et qu' ça lui f'zé't b'en loin à v'nir, qu' c'ést pour çâ qu'i' avé't r'tardé...

« B'en, quiens ! 'a dit, mon p'tit puc'ron, si t' â' été lâ, 'a dit, t' és capable encor' d'y r'tourner. 'A dit, m'en vâs t' deunné enn' clé, 'a dit, qui fait just' dans la serrur' du château, dans la serrur' d' la porte, et en arrivant, tu vâ' ouvrir la port' du château, i' vâ s'emplir d'eau, et tu vâs 'ller dan 'a chambr' d' la princess' charcher la p'tit bouteill' qu'i' y â su' 'a f'nêtr' de son châssis ; 'a dit, m'âs vâs t' mettre un fil attaché dans la queue et tu rattach'râs çâ dans l' goudron [10] d' la

10. *Goudron* : Goulot.

bouteill' comme i' faut, et tu pâss'râ' assez haut du fond pour pâs la câsser, 'a dit, pour me l'emm'né' icitte, j'en ai grand'ment besoin ! »

Et que l' puc'ron pâr' et qu'i' s'en vâ au château, débârr' la porte, et après que l' château ést plein d'eau, i' s'en vâ à la chambr' d' la princesse et qu'i' vâ charcher la bouteille et qu'i' l'attach' comme i' faut, et qu'i' s'en vien enteur deux eaux jusqu'au rocher.

Mé', en arrivan au rocher que la mèr' d'aigle était lâ, 'a détach' la bouteill' d' dans la queue du puc'ron, que l' puc'ron vir' de bord, et 'a s'en vien emm'ner la bouteille à Ti-Jean. Et du moment c' que Ti-Jean a la bouteille, i' la met dans sa poche' de côt' [coat][11], b'en placée, et qu'i' s'en vien au château avec son lguion. Et, en arrivan au château, et qu'i' s'en vâ deunner la bouteille au roi, la bouteill' mentionnée que la princess' gu'i avé't d'mandée. Et la princesse, en ayant la bouteille, 'a s'en vâ à la cuvette et qu' 'a mè' à peu près la moitié dans la cuvette, et qu' 'a s'en vâ dire au roi pour aller s' marguier l' lendemon matin, que faut que Ti-Jean vienn' pâsser dans la minm' cuvette et où qu'alle a été vider la moitié d' la bouteille.

Mé', on vâ dir' que Ti-Jean s'en vâ trouver son lguion, en pleurant, et qu'i' gu'i racont' tout' son histoère. « B'en, i' dit, Ti-Jean, i' dit, j' veux qu' tu soueill' icitte â quatre heur's demon matin, i' dit, j' te dirai quoi faire ! »

Mé', l' lend'mon matin, à quatre heur's que Ti-Jean était rendu à l'écurie avec son lguion et qu'i' commence à parler. « Quiens, i' dit, Ti-Jean, i' dit, voès-tu, l' barreau d' bouleau qu' ést icitte, en arguièr' d' la porte ? I' dit, prends-lé, p'i' i' dit, viens m' battre. P'i' i' dit, mè' qu' l'eau m' coule assez su' l' corps, lâ, i' dit, pour m'en ramâsser à peu près un pouc' dans l' fond d'eunn' chau'yère, i' dit, tu m'épong'râs comme i' faut, et j' te dirai quoi faire.

— Mé', dis-toé b'en, mon lguion, i' dit, que j' su's pâs capab' de t' battre après d' m'avoèr rendu aussi grands sarvices !

— I' dit, il l' faut, Ti-Jean, si tu veux sauver ta vie ! »

Mé' Ti-Jean prend l' barreau, et qu'i' s' mè' à battre le lguion ; ça prend pâs grand temps que l'eau gu'i coul' su' l' corps, et qu'il l'épong' tout' dans la chau'yér' qu'i' 'n n'avé't ramâssé à peu prè' eunn' coupeul' de pouc's et qu'i' s' mè' à s' lavé' avec, et c'ést le lguion qui rajeuv' de l' lave pour 'n n'avoèr partout. « Quiens, i' dit, Ti-Jean, lâ, i' dit, tu vâs t'en aller pâsser dans la cuvette, et p'is tu vâs pâsser d'dans, i' dit, tu vâs sortir de lâ le plus beau prinç' qui s'ést encor' jama's vu ni connu. I' dit, c'ést b'en çartain, i' dit, que tu vâs t' marguié' à matin, p'i' i' dit, tu vâs m'oublier, p'i' i' dit, m' âs vâs mourir icitte !

— Ah ! i' dit, j' te l' garantis, mon lguion, i' dit, qu'i' y â pâs d' danger, i' dit, que j' t'oublill', i' dit, que je te laiss' mourir !

— B'en, i' dit, r'marqu' b'en de quoi c' que j' t'ai dit, Ti-Jean ! »

---

11. *Coat* (angl.) : Veston, blouse.

Mé', Ti-Jean s'en vâ trouver le roi et la princess' qui parté't pour aller s' marguier. Et, en arrivan à la cuvette, que tout l' mond' d' la ville été' invité, et qu'i' y en avé't 'ted b'en dés milliers et dés milliers, et Ti-Jean mont' su' l' bord d' la cuvette, et qu'i' fa't sés adieu' au roi, à la princesse, et qu'i' s'envoueill' dedans, et qu'i' vâ r'ssoud' l'autr' bord, sain et sauf, plus beau qu'i' avé't jamè' été, qu' c'été't l' plus bel homm' qu' s'avè' encor' jama's vu. I' dit: « Moé qu' été's plein d' rhumatiss', plein d' tout's sort's de chose, i' dit, ça m'â fait' du bien énormément ! I' dit, m'âs vâs r'prendre encore in autre plonge ! »

I' s'envoeill', qu'i' vâ r'ssoud' dans l' bord d' la cuvette.

Mé', le roi, qu' été't pâs beaucoup beau, b'en fatigué, assez vieux, i' di' à la jeun' princesse: « Quiens ! i' dit, bell' princesse, si tu voulé's m'en crère, i' dit, j' pass'rais dans la cuvette. Ti-Jean ést in homm' comm' moé, i' dit, qu' a pâssé d'dans ; j' pass'rais dans la cuvette. Ti-Jean ést in homm' comm' moé, i' dit, qu' a pâssé d'dans ; i' dit, j' su's capab' d' pâsser d'dans, moé aussi !

— 'A dit, Sir' le roi, fait's comme l' bon vous sembeul'râ ; 'a dit, pour moé, c'ést pâs moé qui vous mène ! Mé', 'a dit, tout c' que j' sé's, que l'eau d' beauté qu'i' y avé't dan 'a cuvette, 'a dit, Ti-Jean l'a tout' halée [12].

— Mé', i' dit, tu 'n n'âs p'us, i' dit, bell' princesse ?

— 'A dit, la bouteill' reste encor' 'ted b'en in p'tit peu pluss' qu'à moitié ! »

Et 'a prend la bouteille, et qu' 'a la vid' dans la cuvette, minme alle envoeill' la bouteille au fond d' la cuvette.

Mé', le roi mont' su' l' bord d' la cuvette et qu'i' fait sés adieu' à tout's lés gens's d' la ville, à la princesse et à Ti-Jean. Mé', en s'envoyant d'dans, i's voeill'nt seul'ment qu'eunn' broue blanch' venir su' l'eau ! Et que la jeun' princess' prend Ti-Jean par le cou et qu'all' l'embrasse et qu'i's s'en alle' à l'église, s' marguier. Et lâ, Ti-Jean ést couronné roi. C'ést la plus beull' fêt' qu'i' y â encor' jama's vue ni connue, pour lui, le prinç' Jean qu' a été couronné roi, et qu'i' ronné't [to run] [13] tou' la ville, et tous lés gens d' la ville étaient terribeul'ment contents.

La journée s' pâsse ; ça prend pâs grand temps, et la veillée s' pâsse ! Mé', quant' ça vient pour s' coucher, vers mainnuit', mainnui' et d'mi, Ti-Jean r'pense à son lguion. « Ah ! Seigneur ! i' dit, Reine, i' dit, mon lguion ést b'en mort, çartain ! I' dit, i' m'avé't dit je l'oublierais ! I' dit, m'en vâs gu'y aller l' voèr ! »

Mé', Ti-Jean s'en vâ à l'écurie, voèr son lguion. I' arrive, son lguion été't presque mort : i' été't mourant ! Mé' i' d'mande à son lguion de quoi c' qu'i' y faudré't pour y sauver la vie ? Quand minm' que ce s'rait son sang, qu'il ést prè' à gu'i deunner ! Mé', le lguion qu'i dit qu' non. « Tout' de quoi c' que j'ai à t'

12. *Haler* : Retirer, épuiser.
13. *Run* [to] (angl.) : Gouverner.

demander, i' dit, Ti-Jean, i' dit, prends la masse' qu'i' y â lâ, i' dit, rajeuv'-moé et coup'-moé en quatr' carquiers [quartiers] et mets-lé' au râs l' seil d' la porte. En sortant, tu pâss'râs ton épée au travers ! C'ést tout' de quoi c' que j' te d'mande ! »

Mé', Ti-Jean ést obligé de prendr' la masse et assommer, raj'ver le lguion, et l' débité' en quatre carquié' au râs l' seil d' la porte, et quand i' vien à sortir, prend son épée et qu'i' l' pâsse au travers des quatr' carquiers. Mé', du moment c' qu'il ést r'guien qu' sorti d' la porte, i' s' sent po'gner par lés épaules. I' se r'vir' de bord... Qui le r'gârde ? C'été' in prince, le plus beau princ' qu'i' avé' encor' jamais vu su' 'a couronn' du soleil ! I' dit : « Dis-moé don, i' dit, à quell' plac' que tu vâs, beau prince ?

— Ah ! i' dit, oui ! mon beau-frère, i' dit, j' te suis !

— Comment, i' dit, tu m'appell's ton beau-frère ?

— I' dit, oui ! I' dit, t' apprendrâs, i' dit, princ' Jean, i' dit, lâ, i' dit, à c'tte heur' que t' és roi, i' dit, on peut t' nommer le roi Jean. I' dit, t' apprendrâs, i' dit, tout' la misèr' que t' â' eue, tou' lés pein's que t' â' eues, i' dit, c'ést moé qui te l' â' deunné, i' dit.

— I' dit, pourquoi c' que tu m' âs deunné çâ ?

— B'en, i' dit, écoute, i' dit, le roi Jean ; i' dit, c'ést parc' qu'i' dit, i' y avé't r'guien qu' toé seul qui pouvé's démorphoser la femm' que t' âs lâ, i' dit, la princess' que t' âs lâ, i' dit, qu' été' emmorphosée au fond de la mer Rouge, i' dit, en minm' temps m' démorphoser.

— I' dit, pourquoi c' que c' princess'-lâ ètè' emmorphosée au fond d' la mer Rouge, p'i' i' dit, toé, t' été' emmorphosé en lguion ?

— B'en, i' dit, t' apprendrâs, i' dit, Ti-Jean, qu' à la Maison Blanche, que c'ést ma mèr' qu' ést lâ, i' dit, que la reine, çâ, c'ést ma mère ! Et lés troâs sarvant's qu'i' y avé't lâ, c'ést més troâs sœurs ; i' dit, c'été't lés quatr' créatur's lés plus débordées qu'i' s'été' encor' jama's vues, lés quatr' créatur's lés pir's qui s'avé't jama's vu. I' dit, i's voulé't m' fair' fair' comme eux autres, et fair' faire à ma sœur, ta femme, pareil comme i's f'sè' et qu'i' ont pâs 'té capab's de réussir ; et quand alle a vu qu'on n'éta't pâs capab' de réussir, moé, 'a m'â emmorphosé en lguion et alle a emmorphosé ma sœur au fond d' la mer Rouge. I' ava't r'guien qu' toé seul qu' étais capab' de la délivrer. Tu lés âs délivrés, à c'tte heur' que t' és marguié avec ma sœur, de quoi c' que tu fa's d' moé ?

— B'en, i' dit, pluss' [puisque] que c'ést ta sœur, i' dit, beau prince, i' dit, viens-t'en avec moé au château ! »

Et lâ, il l'â ram'né au château, et p'i' i' ont pâssé l' restant d' la nuitt' à prendre in p'tit verre, j' cré's b'en ; p'is moé, l' lend'main, i's m'on envoyé vous conter çâ...

17 — LE PRINCE JEAN-LÉON

Eh bien ! Il vous sera peut-être agréable de m'entendre raconter une histoire.

Une fois, dans une ville, vivait un roi qui avait trois princes. Pierre, Jacques et Ti-Jean.

Ti-Jean était assez faible d'esprit ; il s'habillait de vêtements de toile, et il prenait soin des porcs. C'est tout ce qu'il pouvait faire.

Un bon jour, le roi devient aveugle. Il avait appris dans les livres que, dans des contrées très éloignées, on pouvait trouver de l'eau capable de redonner à la vue la capacité de celle d'un jeune homme de quinze ans.

Le roi aveugle demande à l'aîné de ses princes, Jacques, d'aller lui procurer de cette eau guérissante. Le prince fait préparer un navire pourvu d'un équipage expérimenté ; il apporte une bonne quantité d'or, de l'argent en abondance et prend la mer.

Après six mois de navigation, il voit une grosse île. Il va jeter une ancre légère près du rivage de l'île.

Tout à coup, il aperçoit venir sur la plage de sable un carrosse transportant trois princesses. Le prince Jacques les invite à prendre le dîner à bord de son navire. En retour, les princesses invitent le prince à prendre le souper au château.

On dîne à bord du bâtiment, puis on se met en route vers le château. Au bord de la route, on aperçoit bientôt une sorte de cruchon d'eau, d'une capacité d'un litre, accroché à un poteau. Les princesses s'adressent à leur invité : « Prince Jacques, lui disent-elles, tout homme qui passe près de ce poteau, est obligé d'y boire un verre d'eau ! »

Le prince Jacques boit le verre d'eau et perd instantanément la mémoire. Il oublie son bâtiment, le roi son père et le souvenir de tout son passé. Il demeure au château en compagnie des trois princesses.

Comme le prince Jacques n'est pas de retour après un an et un jour, le prince Pierre prépare son départ et se lance sur la mer dans la même direction que son frère, à la recherche de ce dernier.

Il fait le même trajet que le prince Jacques et aperçoit le navire de son frère ancré près d'une île. Il jette l'ancre près du navire de Jacques. Sur les entrefaites, les trois

princesses arrivent en carrosse avec le prince Jacques. Pierre monte avec eux dans le carrosse et file vers le château. En passant près du même poteau, Pierre boit un verre d'eau et perd, lui aussi, le souvenir de son père et de son navire. Et voilà les deux frères dans la même île !

Au château du roi, Ti-Jean est aussi inquiet que son père. Un bon jour, il dit au roi : « Voici ! si vous me le permettez, mon père, je vais partir à la recherche de mes frères. J'espère qu'il me restera au moins un sou pour vous adresser une lettre au cas où je manquerais d'argent. Vous verriez alors à m'en faire parvenir d'autre.

— Ti-Jean, tu es maintenant mon seul fils. C'est toi qui hériteras de ma couronne et de mon trésor. Il est bien difficile pour moi de te laisser partir. Mais puisque tu veux aller au secours de tes frères, j'approuve le projet de ton voyage ! »

Ti-Jean descend au quai, se fait appareiller une bonne frégate, une bonne provision d'or et d'argent, se choisit un bon équipage et met à la voile. Il navigue pendant trois mois. Il aperçoit les navires de ses frères mouillés près d'une île. Il va accoster le long des deux navires.

Soudain, les trois princesses arrivent en carrosse avec les deux princes.

Ti-Jean invite ses frères et les princesses à dîner à bord de son navire. Les invités montent à bord ; Ti-Jean leur sert le bon vin dont il avait fait provision sur sa frégate. Les princesses invitent, à leur tour, Ti-Jean à venir souper au château.

On se met en route. En passant devant le fameux poteau, on fait part à Ti-Jean de la coutume d'y boire un verre d'eau. Ti-Jean s'y refuse carrément. « Non, belles princesses ! Moi, je vous ai reçues au vin, je veux, moi aussi, boire un verre de votre vin ! »

Ti-Jean accompagne les princesses à leur château, boit un verre de vin et reprend la route de sa frégate. Bientôt, il fait lever l'ancre, met à la voile et profite du bon vent pour continuer sa route.

Ti-Jean navigue pendant six ou sept mois sans apercevoir le moindre coin de terre. Il dit à son capitaine : « Montez dans le plus haut mât et dites-moi si vous ne verriez pas de terre quelque part ! »

Le capitaine grimpe dans la mâture et crie à Ti-Jean : « J'aperçois la terre, une sorte d'île, vers le sud-ouest !

— Eh bien ! mets le cap sur cette terre ! » commande Ti-Jean.

La frégate s'approche de terre. On aperçoit d'abord une suite de buttes, de monticules couverts de chicots d'arbres de toutes sortes. Le navire s'avance, s'avance et finit par s'immobiliser près d'un banc de sable relié à la terre ferme. On amarre le bâtiment et Ti-Jean, en présence de l'équipage, donne ses ordres : « Capitaine, je pars pour un an et un jour. Si, à cette date, je ne suis pas de retour, coupez les câbles, remettez à la voile et retournez dire au roi que c'en est fait de moi ! »

Ti-Jean s'engage dans une sorte de sentier qui avait servi, des centaines d'années plus tôt, à une ancienne peuplade. Le soir, à la tombée de la nuit, il aperçoit une cabane devant lui. Il s'y rend et frappe à la porte. Une voix lui dit d'entrer.

Ti-Jean entre dans la cabane et se trouve en face d'un vieillard dont la barbe descend jusqu'à la poitrine. « Bonjour, Ti-Jean ! commence le vieil homme.

— Bonjour, bon vieillard !

— Dis-moi donc, Ti-Jean, où tu vas ?

— Eh bien ! je suis à la recherche d'une eau qui a la vertu de remettre les yeux dans l'état de ceux d'un homme de quinze ans.

— Ah ! Ti-Jean, je dois te dire que je suis ici depuis cent ans, et cependant, je n'ai jamais entendu parler de cette eau merveilleuse. Je te conseillerais de retourner sur tes pas, de regagner ton bâtiment et de refaire voile vers ton pays. Tu ne trouveras pas dans cette région l'eau que tu cherches.

— Eh bien ! je marcherai, s'il le faut, aussi longtemps que la terre pourra me porter. Il me faut de cette eau !

— Ti-Jean, ici, je n'ai pas d'autre nourriture que du pain !

— Mais, avec du pain, un homme entretient sa vie ! »

Ti-Jean mange du pain en guise de souper, et encore du pain, le lendemain, pour déjeuner. Au moment du départ de Ti-Jean, le vieillard s'adresse au jeune voyageur : « Puisque tu es si déterminé, si bon, je vais te prêter quelque chose ! »

À ces mots, le vieil homme présente à Ti-Jean une paire de sabots capables d'avancer cent lieues à chaque pas. Ce soir, tu pourrais rejoindre un de mes frères qui habite son coin de terre depuis deux cents ans. Peut-être mon frère pourra-t-il te renseigner sur l'eau merveilleuse que tu cherches ? »

Ti-Jean quitte son vieil hôte et se dirige vers la demeure de l'autre vieillard. Il y est rendu, le soir. C'était bien l'homme qui habitait dans cette région depuis deux cents ans. La barbe lui descendait à la ceinture. À son arrivée, Ti-Jean doit répondre aux mêmes questions, donner les mêmes renseignements. Pour toute nourriture, le vieillard avait du pain et du vin. C'était suffisant pour ne pas mourir. Ti-Jean mange du pain, boit du vin et prend une bonne nuit de sommeil.

Le lendemain, Ti-Jean mange encore le même menu pour déjeuner, puis le vieil hôte lui dit : « Eh bien ! Ti-Jean, tu ferais mieux de retourner sur tes pas ! Voilà deux cents ans que je vis ici sans avoir entendu parler une seule fois de cette eau merveilleuse. Mais comme tu es bien courageux, tu vas chausser mes sabots et tu vas continuer ton voyage. Tu vas te rendre chez mon vieux frère qui vit là-bas depuis trois cents ans. Lui, pourrait peut-être te donner quelques renseignements précieux ! »

Le soir du même jour, Ti-Jean rejoint le vieillard installé dans ce coin de terre depuis trois cents ans. Le vieillard avait une barbe qui lui descendait jusqu'à la ceinture. Mais le vieil hôte avait, comme nourriture, du pain, du vin et du jambon. Ti-Jean mange de ce menu pour souper. Le lendemain matin, il prend la même nourriture, au déjeuner. Une fois le déjeuner terminé, le vieillard tente de faire retourner Ti-Jean sur ses pas. Mais Ti-Jean ne veut rien entendre. Il est décidé à marcher aussi longtemps que la terre voudra le porter. Le vieillard entreprend alors de donner au voyageur des informations précises : « Ti-Jean, écoute-moi bien ! Suis le sentier que tu vois, là-bas, et marche, marche. Vers midi, tu vas arriver à un château. Mais avant d'y entrer, remarque tout ce qui peut attirer l'attention à l'extérieur de cette bâtisse. Il ne faut rien négliger ! Observe tout attentivement ! Ensuite tu pourras y entrer !

Une fois à l'intérieur, rends-toi au pied de l'escalier, dans la cave. Lève le couvercle d'une fontaine et tu pourras y puiser de l'eau qui redonne aux yeux la vue d'un jeune de quinze ans. Mais je t'avertis, ne quitte pas ce château avant d'avoir visité entièrement cet édifice de façon que tu ne laisses pas une seule chambre non visitée ! »

Ti-Jean obéit en tout au conseil du vieillard. Rendu au château, il en observe les moindres détails de l'extérieur. Le château est peint de couleur bleue avec décoration de blanc. C'est tout ce qu'il trouve utile de remarquer. Il entre dans le château, descend dans la cave comme le lui a recommandé le vieillard. Il y trouve des tas de planches pleines de nœuds et de clous où tout visiteur aurait pu se lacérer en tous sens.

Il parvient à la fontaine et y puise l'eau qui redonne une vue de quinze ans, puis il entreprend de visiter le château. Au cours de sa visite, il remarque que toutes les poignées de portes sont faiblement proéminentes. Il y en a des blanches et des brunes, mais ces dernières sont un peu moins nombreuses.

Ti-Jean mange — il y avait abondamment de nourriture dans le château — et après ce repas, il se prépare à sortir. Mais il se rend compte qu'il a oublié de visiter une chambre. « Tiens ! Celle-ci, je ne l'ai pas visitée ! » Le prince Jean fait tourner la serrure au moyen d'une clé. En entrant dans la chambre, il aperçoit soudainement une princesse ! Une princesse assise dans un immense fauteuil. Une princesse d'une beauté dépassant toutes les beautés déjà observées.

Le prince Jean s'avance vers la princesse et commence à lui parler. La princesse ne répond rien. Il la pince, mais la princesse reste muette. Il essaie plusieurs autres moyens, mais la princesse ne parle pas davantage. Cependant, il se rend compte qu'elle est bien vivante. L'après-midi s'écoule et Ti-Jean passe la nuit au château.

Le lendemain matin, le prince Jean se réveille au bruit de carrosses qui roulent, d'un train qui passe et d'autres voitures de différents genres. Il ne sait pas du tout ce qui lui arrive. Il décide de s'échapper de ce milieu. Avant de franchir la porte du château, il rédige une lettre et la place derrière un cadre de miroir du premier étage ; puis il quitte le château et prend la rue en vue de se trouver un passage pour se rendre à son navire.

Le prince Jean s'informe à l'un et à l'autre dans l'espoir de trouver la route la plus directe conduisant au bord de l'eau. Mais personne ne peut le renseigner sur ce point. Toutefois, un homme assez âgé lui dit : « Eh bien ! rends-toi au coin de la rue que tu vois là-bas ; là demeure depuis une quarantaine d'années un vieux capitaine au long cours. Lui, il va t'indiquer la rue qui conduit le plus directement à la mer.

Ti-Jean se rend chez le capitaine et ce dernier indique au jeune prince la rue la plus courte pour rejoindre la mer. Ti-Jean file au quai, en voiture, et se rend compte qu'il y a exactement un an et un jour qu'il a quitté son navire. Le capitaine avait mis les voiles au vent ; il ne restait qu'à larguer les câbles d'amarrage. Sans perdre de temps, Ti-Jean prend un gros élan et saute sur le pont du bâtiment au moment où l'on dénoue les câbles.

Ti-Jean met le cap sur son pays. Mais quand il navigue dans les environs de l'île où ses frères sont restés, il les voit tous les deux, Pierre et Jacques, se promener sur l'île. Les deux frères s'échangent leurs impressions : « Tiens ! disent-ils, voilà Ti-Jean de retour ! Il a certainement trouvé l'eau qui redonne une vue précise comme à l'âge de quinze ans ! Si tu es de mon avis, Pierre, nous allons aller accoster nos bâtiments de chaque côté du sien. Il n'a peut-être plus de boisson alcoolique, à bord. Nous allons le faire boire abondamment et nous assurer s'il rapporte de l'eau guérissante. S'il en a, nous allons le soûler, et ensuite, lui enlever sa bouteille d'eau merveilleuse.

— Moi, dit Jacques, j'ai été le premier à quitter le château, j'ai droit au privilège de prendre soin de cette bouteille. Toi, Pierre, tu diras au roi que tu m'as croisé et que Ti-Jean est revenu sur ses pas, avec nous. Nous allons lui jouer un bon tour, à ce Ti-Jean ! Nous lui enlèverons sa bouteille d'eau guérissante et nous la remplacerons par une bouteille de saumure. Notre frère va en verser dans les yeux de notre père, le roi, ce qui va lui causer certainement une douleur très cuisante. Le roi va immédiatement faire ôter la vie à Ti-Jean, et nous, nous en serons débarrassés ! »

Les deux frères exécutent leur plan. Ils vont placer leurs bâtiments, un de chaque côté de la frégate de Ti-Jean, ils l'enivrent, lui enlèvent sa bouteille d'eau guérissante et la remplacent par une bouteille de saumure.

Trois ou quatre mois plus tard, les trois frères amarrent leurs navires au quai du roi, leur père. Au moment où les bâtiments abordent le quai, le vieux roi se rend à la rencontre des voyageurs et leur demande : « Lequel d'entre vous a trouvé l'eau qui redonne la vue comme à l'âge de quinze ans ? »

Le prince Jean répond le premier : « C'est moi qui ai fini par la découvrir ! » Aussitôt Pierre et Jacques commandent à Ti-Jean : « Si tu as rapporté de l'eau guérissante, utilise-la immédiatement en lavant les yeux de notre père ; guéris sa vue le plus tôt possible ! »

Ti-Jean tire la bouteille de sa valise et en vide une partie du contenu dans les yeux du roi. Comme c'est de la saumure, on peut imaginer la douleur cuisante qu'en ressentent les yeux de l'infirme. Jacques intervient : « Écoutez, mon père ; il y a à peu

près un an et demi que Ti-Jean vous a quittés. Moi, il y a trois ans que je voyage, Pierre parcourt mers et pays depuis deux ans. Et nous voici revenus près de vous tous les trois. Ti-Jean n'a pas eu le temps de se procurer l'eau guérissante. Mais moi, j'ai pu la découvrir ! »

Jacques saisit sa bouteille et en vide une partie du contenu dans les yeux du roi. Ce dernier recouvre la vue sur-le-champ ! Il voit comme il voyait à l'âge de quinze ans. « Quelle punition, demande le roi, allez-vous imposer à Ti-Jean ?

— Eh bien ! père, imposez-lui le châtiment que vous voudrez ! »

Au château vivaient deux vieux soldats depuis de nombreuses années. Le roi commande à ces deux militaires de conduire Ti-Jean dans la forêt et de le mettre à mort. Il exige cependant que les deux soldats lui ramènent le cœur et la langue de son fils Jean.

Les deux soldats conduisent le prince Jean en pleine forêt. Mais ces militaires se rappellent la bonté du prince à leur égard. Une fois au milieu de la forêt, le jeune prince dit aux soldats : « Si vous voulez m'enlever la vie, il en est temps !

— Non, prince Jean, répond l'un d'eux. Tu as été excessivement bon pour nous. Si tu veux nous promettre de ne jamais regagner le château paternel, nous allons te laisser la vie sauve !

— Mais, proteste Jean, le roi vous a recommandé de lui rapporter mon cœur et ma langue !

— Ah ! nous allons tuer le petit chien qui nous accompagne. Le roi n'a jamais comparé attentivement le cœur et la langue d'un chien avec ceux d'une personne. Nous allons lui remettre le cœur et la langue du chien. Il ne s'apercevra de rien !

— Très bien ! Alors, je vous fais la promesse exigée ! »

Ti-Jean promet aux deux soldats du roi de ne jamais retourner au château et de ne jamais révéler son vrai nom. Il disparaît bientôt dans les bois.

Les soldats tuent le petit chien et en rapportent le cœur et la langue. Dès que le roi a reçu le paquet dans ses mains, il le foule aux pieds et le lance dehors.

Abandonnons le roi et ses gens au château, et suivons Ti-Jean.

Après avoir marché à travers la forêt pendant six ou sept mois, Ti-Jean aboutit dans des contrées très lointaines. Un bon dimanche matin, il débouche à une localité à l'heure où toute la population s'oriente vers l'église pour y entendre la messe.

Dans cette localité, vivait un seigneur dont l'épouse avait le défaut d'une insatiable curiosité. Chaque dimanche, le seigneur et la seigneuresse quittaient la maison toujours après la dernière minute.

Ti-Jean s'était caché au bout d'une pile de perches destinés à la clôture. Il était presque nu, dans un état qui lui interdisait de se montrer au public. La seigneuresse lui

aperçoit la tête par-dessus les perches. Elle ordonne au seigneur de s'arrêter. « Je vois un homme, tout près d'ici ! »

Le seigneur immobilise sa voiture, en descend et s'avance vers cet étranger. « Dis-moi donc, jeune homme, ce que tu fais ici ? Que fais-tu dans ces parages ?

— Eh bien ! seriez-vous assez bon de me lancer votre manteau qui me permettrait de me couvrir ? Ensuite, nous causerons ! »

Le seigneur retire son manteau et le lance à Ti-Jean. Ce dernier s'en revêt et sort de sa cachette. « Comment t'appelles-tu ? lui demande le seigneur.

— Je m'appelle Léon !

— As-tu une certaine instruction, jeune homme ?

— Oui, je sais lire, et écrire d'une façon convenable ! répond Ti-Jean.

— Serais-tu capable de remplir le rôle de petit commis ?

— Ah, oui ! Certainement ! Ah, commis ! Ce serait mon rêve. Pour inscrire les ventes, faire des factures, je suis très habile ! »

Sans s'attarder davantage, le seigneur fait faire demi-tour à sa voiture et ramène Léon au manoir. Le seigneur possédait un immense magasin. Il procure des habits élégants à Léon, et, le lundi matin, Léon fait son entrée au magasin où travaillaient six ou sept commis.

La première journée, Léon sert les trois quarts de la clientèle. Il faut dire que Léon était d'un aspect très agréable.

Le second jour, on ne voit que trois ou quatre commis au magasin. À la fin de la semaine, Léon est le seul commis dans la bâtisse. Tous les autres commis ont été mis à pied. Léon, seul, sert toute la clientèle.

Léon est maintenant commis chez le seigneur. Laissons-le dans son magasin et retournons à la princesse.

La princesse avait donné naissance à un petit prince. Quatre servantes étaient chargées de prendre soin du bébé. Mais la maman l'entendait pleurer toute la journée. Un bon jour, la princesse se dit : « Je saurai enfin ce qui fait pleurer cet enfant ! »

La princesse descend au premier étage où une vieille servante dorlotait l'enfant dans ses bras pour calmer ses crises de malice. Elle dit à la vieille servante : « Dis-moi donc ce qui fait pleurer cet enfant ? Je l'entends pleurer tout le jour !

— Belle princesse, répond la servante, votre enfant pleure à cause du grand miroir suspendu ici.

— Eh bien ! Laissez-le le briser, Seigneur ! Quand il l'aura fracassé, je lui en donnerai un autre ! »

La princesse retire le miroir du mur et elle voit tomber une lettre qui y était cachée. Elle décachette l'enveloppe, lit la lettre et s'écrie. « Je finirai par trouver le père de mon enfant ou bien j'en mourrai de peine ! »

Elle se prépare une frégate de qualité. L'enfant a cessé de pleurnicher. Un jour, la princesse monte sur son navire et fait voile vers le pays de Ti-Jean.

En arrivant dans le pays de Ti-Jean, elle envoie tout de suite un domestique chargé d'avertir le roi de lui envoyer celui de ses fils qui est allé chercher l'eau capable de redonner à un humain la vue qu'il avait à l'âge de quinze ans. Comme Jacques s'était vanté d'avoir conquis cette eau guérissante, le roi envoie Jacques rencontrer la princesse.

Signalons que Ti-Jean avait un peu renseigné la princesse au sujet de ses aventures. La princesse reçoit Jacques et commence à causer avec lui. Elle s'aperçoit que Jacques n'est pas du tout le prince qui a découvert l'eau merveilleuse. Elle lui fait enfoncer un crochet sous le menton, dans la mâchoire et le fait hisser au bout d'une vergue de la mâture. Elle envoie encore un domestique avec mission d'avertir le roi de lui déléguer celui de ses fils qui a été lui procurer l'eau dont la vertu lui a guéri la vue. Le roi délègue le prince Pierre.

Pierre subit le même sort que Jacques. Il va sécher au bout d'une vergue, suspendu par la mâchoire. La princesse commande de nouveau au roi de lui envoyer celui de ses fils qui a découvert l'eau guérissante dont sa vue a bénéficié.

Le roi ne sait plus que faire. Il regrette d'avoir fait enlever la vie au prince Jean. Mais les deux soldats chargés d'exécuter les ordres du roi savaient bien, eux, que Jean était encore en vie.

Les deux soldats vont se jeter aux genoux du roi et lui demandent de leur pardonner la faute qu'ils veulent lui avouer. Le roi leur pardonne d'avance leur faute. À ce moment, les soldats déclarent au roi qu'ils n'ont pas tué le prince Jean, mais qu'ils lui ont fait promettre de ne jamais réapparaître au château et de changer son nom. Sur-le-champ, le roi envoie des messagers dans tous les pays du globe ; ils distribuent des circulaires annonçant qu'il voulait revoir son fils, le prince Jean, au château.

Un bon matin, le seigneur lisait ses journaux. Tout à coup, il dit à Léon, son commis : « Vois comme un roi est en peine ! Il demande à son fils de revenir au château. Ce fils, le prince Jean, est parti depuis plusieurs années. Le roi demande maintenant à son fils d'aller à son secours ! »

Ti-Jean s'avance, regarde la page du journal, y lit le nom de son père, se rend compte de toute la situation, mais il dit à son patron : « Seigneur, moi, je n'y comprends rien ! »

Le soir, Ti-Jean fait sa toilette, et après le souper, il va se coucher.

Le seigneur avait une fillette d'à peu près douze ans. C'est elle qui était chargée de porter l'eau à la chambre de Léon, chaque matin. Le lendemain de l'incident du journal, Léon avait laissé sa porte entrouverte de quelque quatorze ou qinze centimètres et gisait sur son lit, la poitrine nue. On y lisait écrit en lettres d'or : « Prince Jean-Léon ! »

Quand la fillette entre dans la chambre du commis pour lui porter son eau, elle aperçoit ce nom. Elle tourne rapidement les talons et va avertir son père de sa découverte. Le seigneur monte silencieusement sur le bout des pieds, à la chambre de Léon, et observe ce dont sa fillette l'a averti. Il constate que son commis est le prince Jean-Léon.

Le commis, pendant la visite de la fillette et du seigneur, simule le sommeil. Aussitôt que le patron disparaît, le commis se lève, fait sa toilette et descend au premier étage ; il fait semblant de partir à son travail, au magasin. Le seigneur l'arrête. « Non, dit-il, tu n'iras pas au magasin, prince Jean-Léon !

— Mais comment ? Qui vous a dit mon nom ?

— Ce matin, reprend le seigneur, j'ai lu ton nom écrit en lettres d'or sur ta poitrine ! Eh bien ! prince Jean-Léon, si j'étais à ta place, j'irais trouver le roi, ton père ! Il a absolument besoin de toi ! »

Le prince Jean-Léon commence à raconter au seigneur le passage de sa vie où son père a voulu le faire mettre à mort. « Ah ! mon ami, il faut toujours faire du bien à ceux qui nous ont fait du mal ! Vas-y ! Retourne chez ton père ! »

Pour abréger le récit, disons que Ti-Jean utilise l'autobus, toutes les autres voitures les plus rapides qui sont alors en service, pour regagner la ville. Il y parvient le soir. Le lendemain matin, la ville devait être mise à feu et à sang. Le roi veut que son fils se rende sur-le-champ à bord de la frégate. Ti-Jean réplique : « Il n'y a aucun danger. Laissez-la faire, la princesse ! »

Le matin arrivé, Ti-Jean ne précipite rien. À huit heures, il est encore au château ; pourtant la ville doit être détruite à neuf heures. À huit heures et demie, Ti-Jean est toujours au château. Comme l'horloge marque presque huit heures quarante-cinq, Ti-Jean se prépare à se rendre au navire.

Le roi possédait un cheval excessivement rapide et ferré de fers portant des crampons longs de trois ou quatre centimètres.

Quand la princesse voit Ti-Jean quitter le château, elle fait couvrir le pont de la frégate d'un tissu de soie verte. Elle couvre également de soie une partie du quai.

Au moment où il rejoint le quai, Ti-Jean lance son cheval sur le tissu de soie qu'il déchire facilement. Ti-Jean saute de son cheval, s'avance, chaussé de grosses bottines garnies de longs clous, et saute sur le pont de la frégate. La princesse le regarde et se dit : « Il n'a pas peur, celui-là, de briser ce qui m'appartient. J'ai le pressentiment que c'est lui ! »

La princesse portait un habit de capitaine. Ti-Jean se dirige droit vers le capitaine. Ce dernier lui demande si c'est lui qui est allé à la recherche de l'eau guérissante qui remet la vue comme celle d'un homme de quinze ans. « C'est bien moi ! » répond Ti-Jean.

Le capitaine raconte son histoire au visiteur et termine en disant : « Si tu revoyais la princesse du château où tu es allé, la reconnaîtrais-tu ?

— Certainement ! Eh oui, je la reconnaîtrais ! »

Le capitaine se retire dans sa cabine et s'habille en princesse. « Tu n'avais pas besoin de prendre tes habits de princesse en vue de te faire reconnaître, de protester Ti-Jean. Je t'ai reconnue au premier coup d'œil, sur le pont du bâtiment, quand tu étais habillée en capitaine !

— Maintenant, prince, quelle punition donnes-tu à ton père, le roi, pour avoir tenté de t'enlever la vie ?

— Je ne lui donne aucune punition ! » répond Ti-Jean.

Toutefois, la princesse tient à laisser au roi un souvenir de sa visite. Ti-Jean reste à bord du navire. La princesse fait faire demi-tour à sa frégate et détruit, à coups de canons, la partie est de la ville. Ensuite, elle fait voile vers son pays.

Une fois retourné au château de la princesse, Ti-Jean est couronné roi.

Quant à moi, ils m'ont envoyé ici vous raconter ces faits...

LE PRINCE JEAN-LÉON

Récit folklorique raconté à Cap-Chat, le 25 juillet, 1955, par M. Aurèle Desrochers, âgé de 63 ans, natif de St-Antoine-du-Gros-Morne, Gaspé. Le conteur réside à Cap-Chat depuis une trentaine d'années. Il a appris ce conte, il y a 55 ans (1900) de son grand-père maternel Charles Lévesque (60 ans alors) natif de Sainte-Anne-des-Monts, comté de Gaspé.

Enregistrement nº 778. Conte-type 551 (550) I b, II, III c, d, IV a (cœur et langue) V b.

B'en, enn' bonn' fois, c'ést p't-êt' bon d'vous conter, i' y avé't dan enn' ville, in roi, et ce roi-lâ avé't t'oâs princes. Il s'app'lé't Pierre, Jacque' et Ti-Jean.

Mé', on vâ dir' que Ti-Jean été' in homm' tras [très] fou, habillé avec un habill'ment d' toelle [toile], il éta't rendu à soègner lés cochon au château, pâs d'aut' chose.

Mais, par enn' bonn' journée que le roi perd la vue. Mé', i' avé't lu dans dés liv's, dans dés plaç's b'en éloègnées, qu'i' y avé't d' l'eau qui r'metté't la vue comme à l'âg' de quinze ans. Demande à in d' sés princ's pour voèr si i' pouva't pâs gu'y aller gu'i en charcher.

Mé', on vâ dir' que le princ' Jacque' qu' été't l' plus vieux, greille [gréer][1] enn' bonne équipage, d' l'or et d' l'argen en masse et p'is qu'i' fa't l' 'oéyage.

Mé', au bout' de six moâs qu'il ést parti su' la mer, au bout' de six moâs, i' fesse[2] enn' grosse île, mé', il vâ j'té' 'ien qu'in pied d'ancre[3] au râs l'île. De quoi c' qu'i' voét v'nir su' l' banc d' sâb'e? In cârrosse avec troâs princesses. Mé', on vâ dir' que le prinç' lés invite à prend'e l' dîné' à bord du bâtiment, et lés aut's lés invit'nt d'aller prend'e l' soupé' au château.

Mé' en allant prend'e l' soupé' au château, i' y avè' in pôteau avec in demiârd croch'té su' in crochat. « Quiens ! i' ont dit, l' prinç' Jâcques, i' ont dit, tout

1. *Gréyer* : Organiser, disposer.
2. *Fesser* : Arriver à... s'approcher.
3. *Ancre (Jeter un pied d')* : Mouiller pour un instant une ancre légère (Bescherelle).

homm' qui pâsse écitte ést obligé d' prend'e un ver' d'eau en pâssan à c' pôteau-lâ ! »

Mé', le prinç' Jâcqu's s'en vâ, pren [prend] in verr' d'eau, perd l'idée de son bâtiment, du roi, d' son père et de tout', et on vâ dir' qu'i' ress' lâ, avec lés t'oâs princesses.

Mé', on vâ dir' que le prinç' Pierre, lâ, lui, ça fa' in an que Jâcque' ést parti, et Pierr' se greille et p'is qu'i' r'pâr' â 'a minm' place, à 'a minm' poursuit' que son frére. Mé', apras qu'il ést parti, encôre, fa't la minm' tragédie [trajet], s'en vâ encore au bâtiment d' son frére à râs l'île, jette in pied d'ancre à râs, mé' lés t'oâs princess's s'en vienne' avec... avec Jâcque' et p'is lâ, i' rembarque avec lui qu'i's s'en alle' encore au minm' pôteau. En arrivant, pren in verr' d'eau, per' [perd] encor' l'idée du roi d' son pére et d' son bâtiment, et lés v'lâ tous lés deux su' l'île.

Mé', on vâ dir' que Ti-Jean été' au château, lâ lui, encor' b'en accupé[4], le roi était b'en accupé. Mé', par un bon jour, p'tit Jean gu'i dit : « T'ins ! i' dit, si vous voulez, lâ, dir' comm' moé, i' dit, le roi mon pére, i' dit, m'en vâs gu'y aller, i' dit, voèr pour més fréres. I' dit, i' m' rest'râ te'jou' un' cenn' pour vous en'oèyé' [envoyer] enn' lett' si j' viens qu'à manquer d' l'argent pour que vous m'en envoyiez !

— Le roi dit, quiens ! Ti-Jean, i' dit, i' a p'u' 'ien qu' toé seul écitt' que j' peux confier ma couronn' p'is mon trésor. I' dit, c'ést b'en mal'isé pour moé de t' laisser partir ! Mé', i' dit, pluss' que [puisque] tu veux gu'y aller, Ti-Jean, i' dit, vâs-y ! »

Ti-Jean s'en vâ au quai, se greille enn' bonn' frégade [frégate], d' l'or et d' l'argen assez, et p'i' i' a enn' bonne équipage, qu'i' pârt. Il ést pendant t'oâs moâs su' la mer. Au bout' de t'oâs moâs, i' voét le bâtiment de son frér' qui a été 'ccosté' à l'île. S'en vâ, lés 'ccoste. Mé', lés t'oâs princess's s'en vienne' avec sés deux fréres. Ils l'invit'nt pour aller prend'e l' dîné' à bord du bâtiment, et lés aut'es l'invit'nt pour aller prend'e l' soupé' au château.

Mé', Ti-Jean, lés r'çoét su' l' bon vin qu'i' avè' à bord de sa grégade, et leu's aut'e' en pâssan au pôteau, veul'nt le r'ce'oèr Ti-Jean avec in verr' d'eau. I' dit : « Non, i' dit, més bell's princesses. I' dit, moé, j' vous ai r'çue' a'ec in verr' de vin, i' dit, j' veu' êt'e r'çu a'ec in verr' de vin ! »

Mé', Ti-Jean s'en vâ au château, pren in verr' de vin, et qu'i' r'vir' de bord, i' s'en vient, rembarque à bord de sa frégade, et p'is fa't liver [to heave][5] l'ank'e [ancre] et p'i' i' fa't voèl' su' tout's lés airs de vent.

Mé', apra' avoèr marché pendan in six à sept moâs, su' la mer sans voèr aucun' terr' d'aucun côté, Ti-Jean di' à son capitaine : « Quiens ! i' dit, capitaine,

4. *Occupé* : Inquiet, préoccupé, plein de soucis.
5. *Heave* [to] (angl.) : Lever, soulever.

tu vâs monter dans l' plus haut d' la monture [mâture], i' dit, tu vâ' aller voèr si tu voèra's pâs d' terr' d'auquin bord ! »

Mé', on vâ dir' que l' capitain' mont' dans l' haut d' la monture. I' dit : « J' voé' enn' terre, enn' magniér' d'îl' dans l' su'-sarouet [sud-ouest] de n'us aut's.

— B'en, i' dit, fa's terr' pour lâ ! »

Mé', en arrivant lâ, c'été' 'ien qu' dés buttes, dés cabourons, dés chicots d' boâs de tout's lés sortes. Mé', avance avecque l' bâtiment jusqu'à collé' à râ' enn' dune, et qu'i' attache l' bâtiment lâ. Et p'is Ti-Jean di' à l'équipage : « Quiens ! i' dit, capitaine, i' dit, lâ, j' pârs pour in an et in jour. I' dit, vous, dan in an et in jour, si j' su's pâ' écitte, i' dit, tu coup'râs l' câb'e, p'i' i' dit, tu mett'râs lés voèles, p'is tu t'en irâs, i' dit, dire au roi que j' su's féni ! »

Mé', on vâ dir' que Ti-Jean ést parti dan enn' magniér' de p'tit ch'min d' pied qu' éta' à peu pra' habité 'ted b'en depu's dés centain's d'années, p'is qu'i' y ava't pâs pâssé d' monde. Mé', l' soèr b'en târd, comm' la brun[6] l' prend, i' aparçoé' in p'tit campe en avant d' lui et qu'i' s'en vâ au p'tit campe.

En arrivant, il frappe à la porte. I' atten [entend] enn' voix qui gu'i dit d' rentrer. Mé', c'été' in vieux qu' la barb' gu'i descendé't jusqu'à l'estomâc. « Bonjour, Ti-Jean !

— I' dit, bonjour, mon bon vieux !

— Dis-moé don, i' dit, à quell' plaç' tu vâs, Ti-Jean ?

— B'en, i' dit, j' charch' de l'eau qui r'ma' [remet] 'a vue comme à l'âg' de quinze ans.

— B'en, i' dit, t' apprendrâs, Ti-Jean, i' dit, moé, ça fa't cent ans que j' su's t-écitte, p'i' i' dit, je 'n n'ai jama' attendu [entendu] parler. I' dit, t' és t-aussi b'en de r'virer d' bord, t'en allé' à ton bâtiment, p'i' i' dit, t' rentourné' à ton pays, tu trouverâs pâs çâ écitte.

— B'en, i' dit, j' march'rai tant qu' la terre m' port'râ, i' dit, m'en faut ! »

Mé', on vâ dir' que le vieux di' à Ti-Jean : « Quiens ! i' dit, Ti-Jean, i' dit, moé pour nourritur' j'ai seul'ment qu' du pain à manger ! »

Mé', apras... avec le pain, i' meurt pâs. Ti-Jean soup' comme i' faut, su' l' pain, et déjeun' su' l' pain.

Mé', quand i' vient pour partir, l' lend'mon matin : « Quiens ! i' dit, Ti-Jean, i' dit, puisque j' te voé' aussi ambitionné, aussi bon, i' dit, comm' t' és, i' dit, m'en vâs t' prêter queu' [quelque] chose ! »

6. *Brun* : La brune.

I' gu'i prête enn' pér' [paire] de sabots qui fa't cent lguieues [lieues] l' pâs. I' dit : « À soèr, i' dit, tu devrè' êt' rendu su' in d' més fréres. Ça fa't deux cents ans qu'i' ést écitte, p't-êt' b'en que lui conna't la chose ! »

Mé', le soèr en arrivant, comm' de bonn' raison, su' l' deuxièm' de sés fréres, ça faisé't deux cents t-ans qu' été't lâ, lui, la barbe gu'i v'né't presqu'à la ceinture. Mé', en arrivant, c'ést encor' la minm' chose ; mé' tout' de quoi c' qu'i' avé't pour manger, lâ, i' avé't du pain et du vin. Su' l' pain et l' vin on meurt pâs. I' boét, i' mang' comme i' faut, l' soèr, fa' in bon coucher.

Le matin c'ést encor' pareil, déjeune encor' la minm' chose. Mé', le bonhomm' gu'i dit : « Quiens ! i' dit, Ti-Jean, i' dit, t' és t-aussi b'en de r'virer d' bord. C' fa't deux cents ans que j' su's t-écitte, p'i' i' dit, je 'n n'ai jama' entendu parler. Mé', i' dit, tout d' minme, t' és b'en ambitionné, i' dit, tu vâs prend' més sabots, i' dit, tu vâs lés mett'e et tu vâs t'en aller. Mon frére, i' dit, qu' ést p'us loin que n'us aut's, i' â t'oâs cents ans qu' ést écitte, et lui, peut connaît' que'qu' chose ! »

Mé', on vâ dir' qu'i' s'en vâ lâ encor', le soèr, â troâs cents... su' le vieux qu' ça faisé't t'oâs cents ans qu' éta't lâ. La barbe gu'i descendé't jusqu'â la ceinture. Mé' lâ, i' avé't du pain du vin et du jambon à manger. Il soup' su' l' pain et l' vin et l' jambon, et p'is déjeune encore pareil. Et le matin arrivé, le vieu' asseille à fére r'virer Ti-Jean d' bord. Mé' Ti-Jean veut pâs. I' vâ marcher tant qu' la terr' vâ l' porter !

« B'en, quiens ! i' dit, Ti-Jean, i' dit, écoute in peu. Tu vâs prend'e l' p'tit ch'min, lâ, p'i' i' dit, tu vâs marcher. Vers midi, i' dit, tu vâ' arrivé' à in château. Mé', i' dit, avant d' rentrer, armarqu' [remarque] tout' de quoi c' qui peut se r'marqué' en déhors. I' dit, faut pâs qu' tu t' présarv's de r'guien, qu' tu r'marqu's tout' comme i' faut. Rent' dedans.

I' dit, mè' qu' tu soeill's rentré, tu gu'irâ' au pied d' l'escalier, tu vâs l'ver l' couvert d'enn' fontaine, tu vâs prend' de l'eau qui r'ma' [remet] 'a vue comme à l'âg' de quinze ans. Mé', i' dit, j' te défends d' partir de d' lâ san avoèr vésité l' château à tout' la grandeur pour pâs qu'i' rest'e enn' chamb' qu' ést pâs visitée ! »

Mé', Ti-Jean fa't tel comme l' vieux gu' i a dit. Apra' êt' rendu au château, vésit' tout l' château en déhors. Le château ést tout' peinturé en bleu, décoré en blanc. C'ést tout' de quoi c' qu'i' peut r'marquer. I' descend dans la cav' tel que l' bonhomm' gu'i a dit, c'é' 'ien qu' dés clous p'is dés nœuds qu'i' â lâ, dés bouts d' boâs pour toute s' déchirer su' tous lés sens.

I' s'en vâ dans la fontain' charcher d' l'eau qui r'ma' 'a vue comme à l'âg' de quinze ans, p'is lâ, i' commence à vésiter l' château. Mé', tout en vésitant l' château, tout's lés po'gnées dés serrur's sont ques'ment toute' égales. I' 'n n-â dés blanches, dés brune' in p'tit peu mé' pâs beaucoup. Mé', quand i' vient pour sortir apras qu'i' a eu b'en mangé — i' y avé't de quoi à manger dans l' château, en masse[7] — apras

7. *En masse* : Abondamment, en grande quantité.

qu'i' a eu b'en mangé, qu'i' vient pour sortir, apras qu'il ést rendu, comm' de bonn' raison, dans la cave, c'é' 'ien qu' dés nœuds partout. I' a tout' vésité, qu'i' a pris son eau qui r'ma [remet] 'a vue comme à l'âg' de quinze ans, et, commence à vésiter lés port's du château.

Et du m'ment c' qu'i' a tout' vésité lés sârrures, i' y en â dés blanches, dés jaunes, de tout's lés sorte' et qualités. Mé', quand i' vient pour sortir, comm' de bonn' raison, i' s'aparçoét : « Quiens ! i' dit, dans c'tte ell'-lâ, j'ai pâs rentré ! »

Mé' on vâ dir' que le prince Jean s'avance et qu'i' s'en vâ prend' la porte. I' rouv'e... débârr' la porte. Mé', en rentrant, de quoi c' qu'i' voét, assis dans in grand fauteuil ? Un' princesse ! La plus bell' créature [8] qu'i' ava' encor' jama's vue ni connue au monde.

Il s'en vâ et commence à lui parler. La princess' parl' pâs. I' commence à la pincer, 'a parl' pâs, encor' pareil. I' fa't tout' de quoi c' qu'i' veut, mé', la princess' parl' pâs. Seul'ment qu' alle ést b'en vivante. Mé', d'enteur ci c' temps-lâ, comm' de raison, qu' l'apras-médi s' pâsse. Ti-Jean pâss' la nuite au château.

Mé', l' lend'mon matin arrivé, de quo' c' qui réveill' le princ' Jean, c'ést lés cârross's qui pâssent, lés gros châr de tout's lés sorte' émaginab'es. I's s' comprend p'us pâ'-en-tout' là-d'dans. Mé', en se l'vant, i' pârt p'i' i' s'en vâ p'i' i' prend l' déhors p'is commence à marcher su' la rue pour v'nir à bout de s' trouvé' in pâssag' pour sortir.

Et quant'... et avant d' partir i' avé' [avait] écri' enn' lett'e et p'is qu'i' avé't mi' en arguiér' d'in câtr' [cadre] dans la deuxième étage. Et lâ, i' éta't parti.

Et on vâ dir' comm' de bonn' raison qu'i' s'en... qu'i' s'informé't d'in et d' l'aut' pour avoèr la rue la plus court' qu'i' pouvé't gu'y avoèr pour sortir au bord de l'eau, mé' pâ' in été' capab' de gu'i indiquer. Mé' i' y en avè' in vieux qui gu'i dit : « Quiens ! i' dit, vâ au coin d' la rue, là-bâs, i' dit, lâ, écitte, i' y avè' in capitain' de long cours, i' dit, qu' ça doét faire enn' quarantain' d'années qu' ést écitte. Lâ, i' dit, lui, i' peut t' donner la rue la plus court' pour allé' au bord de l'eau. »

S'en vâ trouver l' capitaine au long cours, et le capitain' long cours gu'i denn' la rue la plus court' pour allé' au bord de l'eau et qu'i' pren enn' voétur' qui s' fass' transporté' au quai.

Mé', du moment c' qu'il ést rendu au quai, comm' de bonn' raison, que le temps... ça fa't d'jâ in an et in jour qu'i' été't parti, le capitaine ava't faite l'ver lés voèl's, i' avait p'u' 'ien qu' lés câb'e à couper. Mé', Ti-Jean éta' encore assez vite. I' s' donn' de l'erre et p'is saut' su' l' pont du bâtiment comm' lés câb's se coupent.

Mé', lâ, Ti-Jean fa't voèl' pour son pays. Mé' quand i' vien à pâssé' au pays... par l'îl' d'où qu' sés frére' été't, lâ, Pierre et Jâcques s' prom'né't [se promenaient].

8. *Créature* : Femme ou fille.

Commence' à le r'gârder : « Quiens, i' ont dit, v'lâ Ti-Jean qui s'en vient. C'ést b'en çortain qu'i' â d' l'eau qui r'ma' 'a vue comme à l'âg' de quinze ans. Si tu veux dir' comm' moé, i' dit, Pierre, on vâ i' aller s' costé' in chaqu' bord, i' a p't-êt' b'en plus d' boesson à bord. I' dit, on vâ gu'i payer la traite[9], on vâ savoèr 'oèr si i' â d' l'eau qui r'ma' 'a vue comme à l'âg' de quinze ans, et ensuit' de çâ, on vâ l' soûler comme i' faut. Et mè' qu'i' soeill' b'en soûl, on gu'i ôt'râ sa bouteille. I' dit, moé, j' la prendrai. Pierr' dit, j' la prendrai, c'ést moé qu' ést l' promier qu' a parti, et toé, tu dirâ' au roi qu' tu m' âs rencontré, et p'is Ti-Jean a r'viré d' bor' avec n'us aut's, et p'i' on vâ gu'i joué' in tour. On vâ gu'i mett'e enn' bouteill' de saumure à la place, p'i' on vâ 'i en fair' mett' dans la vue du roi. C'ést b'en çortain qu' la saumur' ça cui' autant. Le roi vâ gu'i ôter la vie tout d' suite, et p'is n'us aut'es, on vâ 'n êt' clair [clear][10] ! »

Mé', on vâ dire, comm' de bonn' raison, qu'i's font tel que çâ. I's s'en all'nt 'ccoster la frégad' de Ti-Jean et qu'ils l' soûle' et qu'i's gu'i ôt'nt sa bouteill' d'eau qui r'ma' 'a vue comme à l'âg' de quinze an et qu'i's gu'i r'mette' enn' bouteill' de saumure à la place.

Mé', ça pren à pe' pras t'oâ' ou quat' moâs qu'i's coll'nt le quai du roi, leu' père. Mé' en collant, comm' de raison, le roi se fa' emm'né' au quai et qu'i' r'demande : « Lequel qui â l'eau qui r'ma' 'a vue comme à l'âg' de quinze ans ? »

C'ést le princ' Jean qui répond le promier : « C'ést moé qu'en â' ! »

Mé', comm' de bonn' raison, i' ont dit : « Jean, si c'ést toé qu'en âs, mats-y-en dans la vue t'ut suit' qu'i' voeill' clair. »

Mé', Ti-Jean prend sa bouteill' dans sa valise et qu'i' vâ gu'i en mett' dans la vue. C'ést d' la saumure, ça cui' [cuit] in affaire énormément, ça fa't mal au roi terrib'e. Jâcqu's dit : « T'ins, i' dit, écoutez, i' dit, le roi mon pére. Ça fa' à pe' pras, i' dit, in an et d'mi qu'i' ést parti ; i' dit, moé, ça fa't t'oâs ans, Pierr', ça fa't deux ans, p'i' i' dit, on ést encore écitt' tous lés t'oâs, i' dit, i' a pâ' eu l' temps d'aller charcher d' l'eau qui r'ma' 'a vue comme à l'âg' de quinze ans ! I' dit, c'ést moé qui l'â' ! »

Mé, Jâcqu's prend la bouteille et qu'i' en mat [met] dans la vue du roi, le roi voét clair comme à l'âg' de quinze ans. I' dit : « Quell' punition que vous donné' au prinç' Jean ?

— B'en, i' dit, fait's-en de quoi c' que vous voudrez, Sir' le roi ! »

Mé', on vâ dir' qu' au château, qu'i' y avé't deux vieux soldats qu' ça faisé't b'en dés années qu'i' éta'ent lâ. Le roi command' de prend' l' prinç' Jean et de l'emm'ner dans la forat [forêt] et d' gu'i ôter la vie et d' gui am'ner son cœur et la langue. Mé', on vâ dir' qu' lés deux soldâts prenn'nt le prinç' Jean et qu'i's prenn'nt la forêt. Mé', le prinç' Jean avè' été bon pour eux aut'e' in affaire immense. Et apras qu'i's sont

9. *Traite (payer la)* : Donner une consommation ; faire boire ; soûler.
10. *Clear* [to] (angl.) : Libre, être libéré de quelque chose, être débarrassé.

rendus b'en loin dan 'a forat, le prinç' Jean dit : « C'ést l' temps, i' dit, si vous voulez m'ôter la vie !

— Quiens, i' dit, prinç' Jean, t' â' été bon pour n'us aut's terriblement. I' dit, si tu veux nous promett' de jama's r'venir au château, i' dit, on vâ t' donner la vie sauve.

— Mé', i' dit, le roi vous â dit, de m'emm'ner le cœur et la langue.

— On vâ tuer l' p'tit chien qui ést écitte avec n'us aut's. Le roi a jama's fait attention du cœur et la langu' d'un chien avecque l' cœur et 'a langu' d'enn' parsonne, p'i' i' dit, on vâ gu'i denner.

— Et c'ést correck' ! »

Ti-Jean leu' promat d' jama's r'tourné' au château, d' jama's donner son nom, et on vâ dir' qu'i' prend la forat. Leu's aut's tusent l' p'tit chien et qu'ils l'emmène' au roi... qu'i' emmèn'nt le cœur et 'a langue au roi.

Mé', du m'ment c' que l' roi a çâ, l' cœur et 'a langue, i' boul' çâ, in peu 'sour sés pieds p'i' i' jett' çâ déhors. P'i' on vâ lés laisser lâ, eux aut's, on vâ prend' Ti-Jean.

Et Ti-Jean lui, apra' a'oèr marché dés six à sè' moâs d' temps dans la forat, a travarsé dans dés aut's plaç's b'en éloègnées, i' travarse, par in bon dimanch' matin, i' r'ssou' à enn' place, dan enne... qu'i' allaient... lés gens... tout l' monde i' alla' à la messe.

Mé', on vâ dir' que dans c' plaç'-lâ i' y avè' in seigneur. La seigneuresse été't curguieuse, elle, in affaire énorme. I's parté't tout l' temps târ' [tard] in peu.

Mé', Ti-Jean été't caché à râs l' bout d'in tâs d' pieux. I' été' tout' à b'en dir' nu, pâs montrab'e à du monde. Mé' la seigneuress' le voét, p'i' 'a gu'i voét la têt' par dessus l' tâs d' pieux. 'A di' au seigneur : « Quiens ! arrette écitte, 'a dit, i' y â in homme, lâ ! »

Le seigneur arrette, s'avance. I' dit : « Dis-moé don de quoi c' tu fa' écitte, i' dit, mon jeune homme ? I' dit, quoi c' tu fa' écitte ?

— B'en, i' dit, en-'oeuillez-moé vot' manteau que je m' couv'e, p'i' i' dit, ensuit' de çâ, m'en va's vous parler ! »

L' seigneur ôt' son manteau, i' gu'i en-'oueille, et Ti-Jean s' couv' et qu'i' sort. I' gu'i d'mand' son nom. I' dit : « J' m'appell' Léon ! » Mé', on vâ dir' que lâ, Léon, i' d'mande à Léon, i' dit : « Es-tu in homm' b'en instruit ?

— I' dit, non. I' dit, j' sé's lire et écrire enn' p'tite affaire, mé' pâs beaucoup.

— S'ra's-ti bon, i' dit, pour faire in p'tit commis ?

— Ah ! i' di' oui, çartain'ment, i' dit, faire in p'tit commis, marquer dan in brouillon, i' dit, j' su's bon ! »

Et t'e' suite l' seigneur(e) r'vir' de bord. Ça l'emmène à sa maison, i' avè' in terribeul gros magasin, habill' Léon comme i' faut. Et on vâ dir' que l' lundi matin, v'lâ Léon qui rent'e au magasin.

Et du moment c' qu'il ést rentré dans l' magasin pour vend'e, i' y avé't six à sept commis lâ. La premiér'r journée, Léon sert lés t'oâs quârts du monde. C'été't l' plus bel homm' qui s'avé' encor' jama's vu.

Mé' l' lend... le mârdi, c'éta'... i' 'n n'â p'u' 'ien qu't'oâs quat'e au magasin, t'oâs quat' commis. Mé' on vâ dir' que su' la fin d' la s'maine, que Léon ést rendu tout seul au commis, le commi' au magasin, qu'i' y â p'u' in commis. Ti-Jean sert tout çâ, lui t'ut seul.

Mé', apras que Léon, comm' de bonn' raison, ést commis lâ, la princesse elle... On vâ laisser Ti-Jean lâ et on vâ r'venir à la princesse. La princesse avé't fait' trouvâill'[11] d'in prince. I'éta'ent quat'sarvant's pour en avoèr soin, p'i' à tous lés jour' all' l'attendé't pleurer. Mé', par enn' bonn' journée 'a dit : « J' voèrai de quoi c' qu'i' â à pleurer ! »

'A pârt, 'a descen en bâs, i' y avé' enn' vieill' sarvant' qui l'avé't dan 'és brâs, i' éta't malin' [malin] terriblement. 'A dit : « Dis-moé don de quoi c' que mon enfan â, que je l'entends pleurer tou' 'és jours ?

— B'en, 'a dit, bell' princesse, 'a dit, i' pleure 'ien qu' pour l' grand miroèr qu'i' y â lâ.

— Mé', 'a dit, Seigneur ! Quand il l'a'râ câssé, 'a dit, j' gu'i en denn'rai in aut'e ! »

La princess' s'en vâ décrocher l' miroèr. De quoi c' qu' 'a voét timber ? Un' lett'e en arguiér' du miroèr. 'A prend la lett'e, 'a la décache [décachette], 'a lit la lett'e. 'A dit : « J' trouvèrai l' pér' de mon enfant, ou b'en don j' mourrirai à la peine ! »

Mé', on vâ dir' que lâ, elle, 'a pris... 'a s' greille enn' frégad' comme i' faut, l'enfant pleur' p'us ni r'guien, et p'is qu' 'a prend la frégade et p'is qu' 'a s'envoeill' pour le pays de Ti-Jean.

Mé', du m'ment c' qu'alle arrive au pays d' Ti-Jean, en-'oueill' t'ut suite un domestique avartir le roi d'a'oèr à gu'i en-'oueiller c'ui-lâ qu' â été charcher d' l'eau qui r'ma' 'a vue comme à l'âg' de quinze ans. Mé', on vâ dir' que c'ést Jâcqu's qui vâ. C'ést lui qui â été, le roi en-'oueill' Jâcques.

Mé', en arrivant, commence à l' fair' parlé' in peu — Ti-Jean gu'i en avé't conté' in p'tit bout' — mé' c'éta't pâs çâ pâ'-en-toute ! 'A l' fa't croch'ter par dessour la margoulette[12], p'i' 'a l' fa't hissé' au bout' d'enn' vargu' du bâtiment. 'A renvoeille in domestiqu' de dire au roi d' gu'i ren-'oueiller c'ui-lâ qui â été charcher d' l'eau qui r'ma' 'a vue comme à l'âg' de quinze ans.

---

11. *Trouvaille* (faire... de) : Donner naissance à, mettre au monde.
12. *Margoulette* : Mâchoire.

Mé', on vâ dir' qu'i' renvoeille... le roi en-'oueill' le princ' Pierre. Mé' i' gu'i arriv' la minm' chose, on l' croche avec in crochat, et qu'on l'envoeille à l'aut' bout' d' la vargue à chesser [sécher], et on d'mande au roi ce'ui-lâ qu' â été charcher d' l'eau qui r'ma' 'a vue comme à l'âg' de quinze ans.

Mé', on vâ dir' que lâ, le roi ést terriblemen en peine. I' a fait ôter la vie du prinç' Jean. Mé' lés deux soldâts qui' avé't 'té gu'i ôter la vie, lâ, donc, i's sava'ent b'en qu'i's gu'i avé't pâ' ôté la vie. S'en all'nt se j'té' aux g'noux du roi et qu'i's d'mand'nt pardon au roi de quoi c' qu'i's vont gu'i dire. Le roi dit qu'i' lés pardonne avant qu'i's commence' à parler.

Mé', on vâ dir' que lâ, i's déclâre' au roi qu'i' ont pâ' ôté' la vie du prinç' Jean, seul'ment qu'i's gu'i ont dit de jama's r'venir et de s' changer d' nom. Et t'e' suit' le roi commence à envoyer dés messag's dans tout's lés payi [pays] au monde, dés circulair's partout pour avoèr le prinç' Jean pour qu'i' r'vienne au château.

Mé', par in bon matin que l' seigneur avé't lu lés journaux, et p'i' i' été' apras lir' là-d'ssus, i' dit : « R'gârde, i' dit, Léon, i' dit, si i' â in roi qui ést accupé écitte ! I' dit, i' d'mand' son prinç' qui a parti, i' dit, v'lâ d'jâ que'que' années, i' dit, il ést parti, i' dit, pour y allé' à son secours ! »

Mé', lâ, Ti-Jean s'avance, commence à r'gârder çâ, voét b'en l' nom d' son pére, voét b'en tout à net. I' dit : « Seigneur, i' dit, moé, je l' comprends pâs ! »

Mé', on vâ dir' qu' c'été't pâs mal avancé, çâ, le soèr, et que Ti-Jean fa't sa toélette apras qu'i' â soupé, s'en vâ p'is qu'i' s' couche.

Mé', le seigneur avè' enn' p'tit' fille, lui, qu' ava' à pe' près douze ans. C'été' ell' qui allé't m'ner l'eau au prince, à Jean, à tous lés matins, à sa chamb'e. Mé', ce matin-lâ Jean avé' ouvert sa port' d' à pe' pra' in cinq six pouces, et qu'i été't couché, tout' l'estomâ' à l'air. Son nom été' écri' en letteurs [lettres] d'or dans l'estomâc, « le prince Jean-Léon ! »

Mé', quand 'a vient pour 'i denner l'eau, 'a voét çâ, comm' de bonn' raison, la p'tit' fille. 'A r'vir' de bord, p'i' 'a s'en vâ dir' çâ au seigneur. Mé' le seigneur mont' tranquill'ment su' l' bout' dés pié' [pieds] à la chamb' de Léon et qu'i' commence à r'gârder çâ. I' voét b'en qu' c'ést le prinç' Jean-Léon, mé', du moment c' que l' princ' Jean-Léon faisé't b'en l' dormeux, lui, i' s' leve... apras qu'i' ést parti, i' s' lèv' p'is fa't sa toèlett' p'is descen en bâs, et p'i' i' pârt pour s'en allé' au magasin.

Le seigneur dit : « Non, i' dit, prinç' Jean-Léon, tu irâs pâ' au magasin !

— I' dit, comment çâ, i' dit, vous savez mon nom ?

— I' dit, oui, j'ai vu ton nom à matin, i' dit, que t' â' écrit dans l'estomâ' en letteurs [lettres] d'or. Quiens ! i' dit, l' prinç' Jean-Léon, si j'éta' à ta place, i' dit, lâ, i' dit, moé j'iré's trouver le roi, ton pére. I' dit, i' a besoin d' toé absolument ! »

Et lâ, le prinç' Jean-Léon commence à gu'i raconter son histoèr' que son pér' gu'i avé't voulu d'i faire ôter la vie. « B'en, i' dit, faut te'jours fair' du bien à ceux qui nous fait du mal. I' dit, vâ, i' dit, vâs-y ! »

Mé', on vâ dire, pour prend' le plus court, que Ti-Jean prend lés étobus [autobus] tout' de quoi c' qu'i' y â, lé' 'oétur's lés plus vit' qu'i' avé' à la main, et p'is qu'i' s' fa't transporté' à la ville. Mé' le soèr qu'il arrive, lend'mon matin, la ville été't pour êt' mi' à feu, à sang. Mé', on vâ dire, comm' de bonn' raison, que le roi veut l'envoyer tout d' suite à bord d' la frégade. I' dit : « I' a pâs d' danger, i' dit, laissez-la faire ! »

Mé', le matin arrivé, Ti-Jean i' ést... ah ! i' été't huit heur's p'i' il été't pâ' encor' parti, p'is la ville été't pour êt' brisée à neuf heures. Mé', à huit heure' et d'mie, i' ést pâs parti, p'is s'en vâ neuf heur's moins quârt, p'is lâ, i' pârt pour gu'y aller.

Mé', on vâ dir' qu'i' avé' in ch'val qui allé't vite énormément, b'en ferré avec dés crampon à peu pras d'in pouce et d'mi d' long. Et quant' la princesse l' voét partir du château, 'a fa't couvrir tout l' pont du batimen en soie varte, avec in grand morceau du quai couver' en soie.

Mé', en arrivant su' l' quai, comm' de bonn' raison, envoeille l' cheval là-d'ssus, la soie déchire, tout çâ, mé' Ti-Jean arrive avec sés... dés gross's bottine' avec dés coqu's [corks] [13] dessour, saut' su' l' pont du bâtiment. 'A commence à le r'gârder. 'A dit : « I' a pâs pêur de briser de quo' c' qui m'appartient ! 'A dit, pour moé, c'ést lui ! »

Mé', alle été' habillée en capitaine, et Ti-Jean s'en vâ parlé' au capitaine. I' [le capitaine] gu'i demand' pour voèr si c'été't lui qu'i' a été charcher d'l'eau pour r'mat... qui r'mat la vue comme à l'âg' de quinze ans, et i' [Ti-Jean] dit qu' oui. Et lâ, i [le capitaine] commence à gu'i racontrer son histoère. I' dit : « Si tu voéyés la princesse, i' dit, où qu' t' â' été, la r'connaîtra's-tu ?

— Ah ! i' di' oui, j' la r'connaîtrés çartain'ment b'en ! »

Mé', on vâ dire, comm' de bonn' raison, qu' 'a descen à sa chamb'e et qu' 'a s'habille en princesse. I' dit : « T' avé's pâs besoin d' t'habiller pour te r'connaît'e, i' dit, j' t'ai r'connue su' l' pont, i' dit, avec ton habit d' capitaine.

— 'A dit, à c'tte heure, quell' punition tu donne' au roi, ton pér' pour a'oèr voulu t' faire ôter la vie ?

— I' dit, j' gu'i denne aucun' punition ! »

Mé, on vâ dire, comm' de bonn' raison, qu' avant d' partir qu' 'a gu'i laisse in souv'nir pareil [14]. 'A fa't r'virer la frégade, et 'a fa't briser la mo'quié [moitié] d' la ville à l'ess [est] et 'a s' rentourne au château de d' che' z-eux.

---

13. *Corks* (angl.) : Gros clous vissés (corkscrew) dans la semelle de bottes de drave et qui permettaient au draveur de marcher facilement sur les billes flottantes.

14. *Pareil* : Pareillement, quand même, malgré tout.

Et apras qu'i's sont rendu' au château, Ti-Jean a été couronné roi. Et p'is son fils a eu grandi, qu'i' a été couronné roi.

P'is, moé, i's vous on [ont] en-'oueillé conter çâ écitte !

LEXIQUE

ABOUTER : Joindre deux choses bout à bout. Toucher par un bout, 207.
ACHALER : Fatiguer, ennuyer, user, 61, 80, 104.
ADONNER : *Si ça adonne* : Si l'occasion se présente, 71.
ALLIANCE : Jonc, bague, 220.
AMANCHER : Régler, mettre en ordre, 82 ; rouler, tromper, 90.
ANCRE (jeter un pied d') : Mouiller pour un instant une ancre légère (Bescherelle), 265.
ANNEUILLÈRE : Vache qui n'a pas mis bas dans l'année, 60.
BÂDRER [to bother] (angl.) : Inquiéter, importuner, incommoder, 80, 95.
BARDASSER (ou berdasser) : Passer son temps à des riens ; faire des travaux disparates, 71.
BARGANE : Vx fr. BARGAINE : Transaction, affaire avantageuse, 93.
BARRER : Fermer au moyen d'une barre. Ici, fermer à clé, 81, 94.
BEBELLES : Babioles, colifichets, bagatelles, 103.
BOUCANER : Fumer, laisser échapper des vapeurs, 133.
BRAILLER : Pleurer, se lamenter, 95.
BRUN (la) : La brune, 244, 267.
CALER : S'enfoncer, 131.
CALL [to] (angl.) : Appeler, faire venir, ordonner, 185.
CAMP (sacrer le) : Décamper, quitter les lieux à la hâte, en vitesse, 104.
CAPABLE : Fort,résistant, vigoureux, 141.
CASH (angl.) : Argent comptant, 33.
CATINER : Jouer à la poupée. Ici, jouer, s'amuser, 62.
CAVOT (pron. cavotte) : Caveau, cavereau. Excavation extérieure pour permettre un accès plus rapide au sous-sol d'une maison, 244.
CÉRÉMONIE (être de) : Être parrain ou marraine, 204.
CHÂSSIS : Fenêtre, 50, 133.
CLAIR (angl. : CLEAR) : Innocenté, acquitté, 92 ; libre, exempté de toute obligation, 246.
CLASSE (de première) : Parfaitement, 82.
CLEAR [to] (angl.) : Libérer, débarrasser, 144, 160, 270 ; éviter, se débarrasser de, 187, 224.
COATS (angl.) : Manteaux, habits, 64 ; *coat* : blouse, veston, 142, 251.
CONCESSION : Partie d'une municipalité rurale, située en dehors d'un village ou d'un bourg, 79.
CORK (angl.) : Clous disposés sous la semelle de bottes de drave, 274.
CORPS : Camisole que l'on porte, en général, sur la peau, 65, 94.
COURSE (à brûle de) : À une vitesse déconcertante, extraordinaire, 65.
CRÉATURE : Femme ou fille, 158, 269.
CROC : Hameçon, 190.
CURIEUX : Digne d'attention, qui vaut la peine de s'en occuper, 81.
DÉBARRAS (faire du) : Débarrasser un terrain des arbrisseaux qui enlaidissent le paysage, 89.
DÉCOLLER : Démarrer, partir à toute allure, 63, 144, 192.
DÉGRADER : Prendre de l'avance, devancer, 186.
DÉTOUR : Moment, jour, occasion, 54.
DOUTANCE : Doute, soupçon, vague appréhension, 142.
DRILL [to] (angl.) : Entraîner, dresser, 184, 205.

ÉCORRE : Terrain en déclivité, versant, bord escarpé, 72.
EMBARRAS : Amas de branches entraînées par le courant, 133.
ÉPLUCHER : Enlever l'écorce, l'enveloppe. Ici, enlever aux dindons plumes et viscères, 219.
ESTOMAC : Poitrine, 132.
EXEMPLE (par) : Cependant, toutefois, 17.
FALE : Partie du vêtement qui couvre la poitrine, 134.
FESSER : Arriver à... s'approcher de..., 265.
FRAPPER : Arriver à..., 242.
FROC : Veste de travail, 132.
FUN (angl.) : Plaisir, joie, bonheur, 53.
GAINE : Couteau que l'on porte à la ceinture dans un étui, 51, 130.
GIGOTER : Remuer, bouger, faire des mouvements plus ou moins coordonnés, 195.
GOUDRON : Goulot, 250.
GRÉER ou Gréyer (se) : Se préparer, s'habiller, revêtir ses habits, 19, 60, 130 ; *gréer* (gréyer) : préparer, 31, 265.
GUEULASSAGE : Discussion désordonnée et violente, 93.
HALER : Tirer, retirer, 33, 49, 194, 207, 252.
HEAVE [to] (angl.) : Lever, soulever, 266.
ITOU : Pareillement, aussi. Anc. fr. : *Itel* : De même, 34, 93, 239.
JOB (angl.) : Tâche, travail, occupation, 72.
LUCK (angl.) : Chance. *Bad luck* : malchance, 33.
MAL (pas) : Passablement, suffisamment, 104.
MALIN (E) : Irascible, malicieux, 61, 210, 241.
MARGOULETTE : Mâchoire, 272.
MARQUABLE : Digne d'être publié, rapporté, 65.
MASSE (en) : En grande quantité, beaucoup, 37, 208, 268.
MÉCHANT : Désagréable, peu appétissant, 130.
NOIR (enragé) : Être au paroxysme de la colère, 93.
OCCUPÉ : Inquiet, préoccupé, plein de soucis, 266.
OCCUPER (s') : S'inquiéter, se préoccuper, 17.
PAGOSSE : Tissu fort et rugueux, 132.
PAIE (durs de) : Gens qui se font tirer l'oreille pour payer, 61.
PAREIL : Pareillement, aussi, quand même, 33, 51, 274.
PARTIR : Organiser, lancer, commencer, établir un commerce, 16.
PAYERNE : Étoffe commune, tissu assez pauvre, 223.
PLACE : Plancher, parquet. *Dans la place* : dans la pièce, 53.
PORTAGE : Route qui traverse une région boisée peu habitée, 36.
RABOUDINER (se) : Se recroqueviller, se replier sur soi-même, 63, 95.
RADOUBER : Faire un radoub, une réparation, 52.
REVOLER : Être projeté, lancé, 63, 92.
ROULETTE (aller sur les) : Sans difficultés, 20, 34.
RUER : Lancer, 140, 185.
RUN [to] (angl.) : Conduire, administrer, 33, 207, 252 ; courir, 157, 186, 240.
SECOUSSE : Espace de temps, 49.
SET : Figure de quadrille dans une danse, 52.
SETTLE [to] (angl.) : Régler, organiser, 50, 64. Arranger, mettre en ordre, 82, 93.
SHOP : Atelier, usine, 137.
SIGNE : Faille servant de ruisseau, d'écoulement des eaux, 132.
SLACK (angl.) : Relâche, partie lâche d'un câble, 207.
SMART (angl.) : Gentil, fin, aimable, 93.
SNAP (angl.) : Crochet à ressort disposé au bout d'une chaîne ou d'une courroie, 17.
SOIN (Il n'y a pas de) : Soyez sans inquiétude, n'en doutez pas, 64.
SPARAGE (angl. TO SPAR) : Préparation à la boxe, 50.
STEAMER (angl.) : Bâtiment à vapeur, 100.
STOCK (angl.) : Quantité, réserve, 50.
STUFF (angl.) : Étoffe, marchandise, 162.
TANNER (se) : Se fatiguer, s'ennuyer, 89.
TAPON : Amoncellement, amas, masse, 247.
TEMPS : Firmament, voûte du ciel, l'espace, 133.
THÉODORE (à) : Expression locale qui signifie « Être au maître de céans », 82.

TRAITE (payer la) : Payer une consommation, 244, 270.
TRIM [to] (angl.) : Arranger, maîtriser, 144.
TROUBLE (angl.) : Difficulté, désagrément, tracas, 65.
TROUVAILLE (faire) : Donner naissance à..., 204, 272.
VALEUR (de) : Malheureux, déplorable, 34.

INDEX ANALYTIQUE

ACHETEUR ; Ti-Jean veut vendre sa vache ; il rencontre deux acheteurs, 55.

AIDE-DE-CAMP ; Un aide-de-camp prend soin d'un militaire blessé, puis entreprend avec lui un long voyage pour retrouver une sœur unique, 24–29.

AIGLE ; Un gros aigle monte Ti-Jean au sommet d'une haute montagne, croyant tenir en ses serres un mouton, 114 ; une mère aigle est reine des oiseaux et des poissons, 235.

AIRS ; La petite jument verte transporte le chasseur Vincennes à grande vitesse dans les airs, 170.

AN ; Le prince Jean-Léon donne rendez-vous à son équipage dans un an et un jour, 256.

ÂNE ; Une princesse, jalousée par sa belle-mère, seconde épouse du roi, doit revêtir une peau d'âne et s'adonner aux plus bas travaux du château. On l'appelle Peau-d'Âne. Elle est aimée d'un prince qui, après plusieurs contretemps, finit par l'épouser, 213–218.

ANIMAUX ; Ti-Jean a accepté la tâche confiée par le Curé : conduire les animaux au pâturage et les ramener 67.

ANNEAU (jonc, bague) ; Une princesse place dans un pâté destiné à un prince, son anneau portant son nom et son titre de princesse, 213.

APPROBATION ; Un roi approuve la conduite de son fils qui a tué un petit chien dont le discours était compromettant pour la réputation du père, 98.

ARBRES ; Trois gouttes du sang d'un cheval magique donnent naissance à trois arbres pendant une nuit, 154.

ARGENT ; Une veuve, mère de Ti-Jean, a peur de perdre sa vache et l'argent que la vente de l'animal devait lui rapporter, 11s ; un prince a reçu une grosse somme pour faire éduquer le chien du roi. Le prince dépense cet argent pour ses propres fins et avoue à son père qu'il a tué l'animal à cause de déclarations compromettantes pour la vie privée du roi, 97s ; le chasseur Vincennes va se chauffer près du poêle, pendant que les géants comptent l'argent destiné à payer le poisson acheté, 176 ; une princesse donne de l'argent à Ti-Jean, son amant, pour faciliter sa fuite du château, 199 ; sur le conseil de son lion, Ti-Jean demande à ses frères combien d'argent il leur reste, 228.

ARMÉES ; Ti-Jean possède un piano magique qui peut lui fournir l'aide de nombreuses armées, 123, 127 ; Ti-Jean obtient, par magie, une armée plus puissante que celle du roi, 202.

AVERTISSEMENT ; Un jeune géant avertit son père d'un malheur possible, s'il se venge sur un cadavre, 88.

AVEUGLE ; Un roi aveugle envoie ses fils à la recherche d'une eau merveilleuse capable de le guérir, 255.

AVOCATS ; Deux avocats achètent de Ti-Jean ce que le roi va donner à ce dernier ; en fait, Ti-Jean doit recevoir 49 coups de fouet, 58.

BAGUE magique qui peut demander l'aide d'une mère-aigle, 233.

BALLE magique qui transporte son propriétaire là où elle tombe, 122s ; trois hommes robustes jouent à la balle en se lançant Mousson en guise de balle, 148.

BANDITS ; Une serveuse d'hôtel avertit des voyageurs que des bandits arriveront, pendant la nuit, pour faire une besogne habituelle : tuer les clients, 27ss.

BARBE ; Vieillards à longue barbe, 115.

BATAILLE ; Ti-Jean surprend des voyageurs qui s'affrontent au cours d'une bataille au sabre pour décider qui va être propriétaire, d'une petite balle, d'un piano magique, d'un bonnet d'invisibilité, 123s ; bataille entre les gardes du château et une armée magique venue à l'aide de Ti-Jean, 202.

BAVARD ; La mère de Ti-Jean avertit son fils de ne pas vendre leur vache à un bavard, 55.

BEAUTÉ ; Ti-Jean observe des princesses qui s'ébattent près d'un lac dans l'entourage d'un vieux château et il leur découvre une grande beauté, 119s ; à son sortir du bain d'eau acidulée, le chasseur Vincennes apparaît comme un jeune homme de quinze ans et d'une beauté surprenante, 179 ; un prince poursuit de l'œil la princesse Peau-d'Âne, à cause de son extrême beauté, 214 ; en tuant son lion, Ti-Jean voit apparaître un prince d'une grande beauté, 238.

BÉBÉ ; Une princesse a donné naissance à un bébé dans sa prison, 125.

BÊTISE ; Ti-Jean est accusé d'avoir commis une bêtise, 56.

BICHE ; Le chasseur Vincennes réussit à tuer une biche mystérieuse qui dérobait chaque jour une pomme d'or dans le jardin du roi, 172s.

BLESSURE ; Lors d'une bataille contre les Allemands, Georges De Brûle est victime d'une sérieuse blessure dont il se remet lentement, 24.

BŒUF ; Une fermière décide Ti-Jean de lui vendre le petit bœuf blanc qui appartient au Curé, 68.

BONNET magique qui assure l'invisibilité à celui qui le porte, 124.

BRIDE ; Un jeune homme vend des chevaux, mais ne veut pas vendre la bride, 153s.

BÛCHERONS ; Un roi charge des bûcherons d'abattre trois pommiers magiques sortis de terre en une seule nuit, 154.

CABANE ; Ti-Jean frappe à la porte d'une cabane et il peut causer avec un vieillard... qui finit par lui donner de bons renseignements sur la fontaine d'eau guérissante, 258.

CADAVRE ; Le Grand Vizir tue Mousson, puis place son cadavre sur le dos de son cheval qui le ramène chez lui, 152.

CADAVRES ; Un militaire découvre, dans les dépendances d'un hôtel isolé, des cadavres humains et du sang sur le plancher, 25 ; un voleur pris dans un piège du roi a eu la tête enlevée ; l'identification du cadavre devient très difficile, 45.

CADEAUX ; Au cours d'un long voyage en forêt, Ti-Jean reçoit de deux vieillards des cadeaux précieux : des sabots et un petit cheval, 121s ; un roi offre, à Noël, au chasseur Vincennes le cadeau d'une carabine au canon d'argent et à la crosse incrustée d'or, 173.

CANARDS ; Trois copeaux magiques lancés dans un lac deviennent trois canards, 155.

CARROSSE ; Une servante habillée en princesse invite un prince à monter dans son luxueux carrosse, 216 ; trois princesses viennent sur la plage en carrosse pour y prendre trois fils d'un roi aveugle, partis à la recherche d'une eau guérissante, 255.

CARTES ; Trois hommes s'introduisent dans un château et veulent forcer un jeune prince à jouer aux cartes avec eux. Le prince a reçu comme conseil de ne pas parler, 148.

CASTRATION ; Un tailleur se sert de ses ciseaux pour émasculer un géant qui veut se venger d'un marché malhonnête, 88.

CHANSON ; En filant la laine d'une paysanne, le diable chante une chanson. La paysanne l'entend et peut ainsi apprendre le nom du chanteur, 106.

CHASSE ; Au cours d'une excursion de chasse, un prince entend une voix mystérieuse qui le conduit à un vieillard, 147.

CHASSEUR ; Le chasseur Vincennes est envoyé par son roi pour détruire une biche qui vole des pommes d'or. Grâce aux conseils de la petite Jument Verte, il tue la biche et affronte avec succès nombre d'aventures dangereuses avant d'épouser une princesse qu'il a délivrée du château de trois géants, 168–181.

CHÂTEAU ; Ti-Jean, fils d'une pauvre veuve, finit par épouser une princesse et amène sa mère vivre au château, 59 ; Ti-Jean se rend au château d'un roi pour guérir la princesse privée de la parole, 76s ; en bas d'une haute montagne d'où il s'est jeté, Ti-Jean découvre un château qui ne semble pas habité, mais qui est le rendez-vous quotidien de trois princesses, 116 ; guidé par une voix mystérieuse, un jeune prince parvient à un château où demeure un vieillard, 147 ; Ti-Jean s'arrête à un château où il aperçoit un chien qui lui semble sympathique, 11.

CHAUDRON et fouet supposément magiques vendus par un tailleur à des géants, 84 ; des tortionnaires plongent leur victime dans un chaudron rempli d'huile bouillante, 149.

CHEVAL ; Général Mousson se transforme en cheval pour rejoindre un roi qui lui a volé un habit magique, 153ss ; le chasseur Vincennes échange son cheval pour une petite jument verte qui a des pouvoirs merveilleux, 169 ; un prince artiste fabrique un petit cheval en or pour attirer l'attention d'une servante, 215.

CHEVAUX ; Les princes Pierre et Jacques se trouvent un emploi chez un roi étranger ; ils ont soin des chevaux du roi, 228.

CHICANE entre deux hommes dont chacun veut posséder un objet trouvé, 122ss.

CHIEN ; Ti-Jean vend sa vache à un chien. Comme ce dernier ne peut payer la marchandise, le chien doit comparaître devant le roi, 11s ; 56 ; un prince a raconté à son père que, dans une institution, les chiens apprenaient à parler. Le roi confie à son fils son petit chien pour l'éducation duquel il donne une grosse somme. Le fils noie le chien et dépense l'argent. À son retour, il annonce qu'il s'est débarrassé du chien parce qu'il disait à tout venant que le roi couchait avec la servante, 97.

CŒUR ; Un roi ordonne à des soldats d'aller tuer son fils et de lui rapporter son cœur et sa langue. Les soldats laissent la vie au prince, et rapportent au roi le cœur et la langue d'un chien, 260.

COLÈRE d'un géant contre un tailleur qui l'a trompé en lui vendant de faux objets merveilleux, 85ss.

COMBAT ; voir BATAILLE.

COMMERCE ; Ti-Jean, fils d'une pauvre veuve veut faire fortune dans le commerce. Il commence par vendre sa vache, 11 ; 55.

COMMIS ; Le prince Jean-Léon quitte son pays et s'engage comme commis chez un gros commerçant, 261s.

COMPTES ; Un roi demande des comptes à son fils auquel il a confié son chien pour lui apprendre à parler, 98.

CONSEILS ; Un intendant qui a constaté un vol d'or dans la banque royale, donne au roi un conseil : rechercher au moyen de la fumée une pierre amovible, dans l'édifice, 44 ; au courant de la décision du roi de faire assassiner Ti-Jean, son amoureux, une princesse conseille au jeune homme de quitter le pays en cachette, 199 ; un lion mystérieux donne à Ti-Jean des conseils très précis, 236–238.

CONVERSATION ; Un riche marchand et un cultivateur ont une longue conversation qui aboutit à une décision importante : le cultivateur vend sa propriété au marchand, 23s ; au cours d'une conversation avec la reine, le roi lui confie qu'il veut faire mettre à mort Ti-Jean, son filleul, dont la princesse est amoureuse, 198.

COPEAUX ; Trois copeaux provenant de trois pommiers se transforment en canards, 154s.

CORDONNIER ; Un voleur, au cours d'une danse, juge à propos de découdre sa semelle de soulier et d'aller la faire réparer chez le cordonnier, 46.

COUPS ; Un chien doit recevoir 150 coups de fouet pour n'avoir pas payé une dette de 150 dollars, 12.

COURONNE ; Un roi promet de donner sa couronne à celui qui fera rire sa princesse, 11 ; le chasseur Vincennes s'empare d'une couronne d'or dans un corridor plein de trésors, 172s.

COÛT ; Un roi s'informe du coût annuel de l'éducation des petits chiens, 97.

CRAINTE ; Un prince, se sentant ignoré d'une princesse qu'il aime, confie au roi sa crainte de voir la princesse épouser Ti-Jean, fils de paysan, 198.

CRAYON ; Le roi procure à sa princesse un crayon destiné à marquer le front des invités qui iront lui rendre visite, 46s.

CULTIVATEUR ; Un voyageur entre dîner chez un riche cultivateur et achète toutes ses propriétés, 21–23.

CURÉ ; Un Curé emploie Ti-Jean comme vacher et lui recommande de ne jamais lui cacher la vérité, 67ss.

DANGER ; Des animaux sont en danger si l'on ne les surveille pas aux abords d'un pont, 67s.

DÉCEPTION de géants qui ont acheté, à gros prix, des objets supposément magiques, mais qui ne correspondent pas à la publicité du vendeur, 84ss ; le diable fait un pari avec une paysanne. Il filera sa laine et, en retour, la paysanne devinera son nom. La paysanne entend la chanson du diable et découvre son nom : Mique Mique, 105s.

DÉCISION ; Ti-Jean prend la décision d'aller faire parler une princesse devenue subitement muette, 75 ; une veuve prend la décision de laisser partir son fils Ti-Jean avec un faux oncle, un génie, pour que Ti-Jean ait une bonne éducation et un heureux avenir, 114 ; un roi, parrain de Ti-Jean, prend la décision de confier à son filleul des tâches très onéreuses, 198.

DÉCLARATION ; Deux soldats chargés d'exécuter le prince Jean-Léon ont laissé la vie à ce dernier et, plus tard, font au roi la déclaration de leur désobéissance, 262.

DÉCOUVERTE ; L'aide-de-camp d'un militaire fait une découverte en allant soigner ses chevaux à l'écurie. Il découvre, dans une remise, des cadavres et du sang, 25.

DÉGUISEMENT ; Une princesse qui cherche le père de son enfant se déguise en capitaine, 264.

DEUIL ; Ti-Jean arrive dans une ville en deuil à cause d'une princesse détenue par la reine dans une prison souterraine, 124.

DIABLE ; Le diable file gratuitement la laine d'une paysanne épuisée, 105s.

DIALOGUE simulé entre Ti-Jean et son patron, le Curé, 68s.

DIRECTIVE ; La petite Jument Verte donne une directive au chasseur Vincennes : utiliser sa sueur pour n'être pas dissous dans un bain d'eau acidulée, 178s.

DISCOURS ; Avant de plonger dans la cuve préparée par la princesse, le chasseur Vincennes fait un discours devant les spectateurs, 179.

DOCTEUR ; Ti-Jean se fait faire un habit de docteur en médecine et se présente au château d'un roi dont la fille est devenue subitement muette, 75s.

DOCUMENT ; Ti-Jean signe un document qui assure à deux princes la possession de ce que Ti-Jean doit recevoir du roi, 13 ; même document donné à deux avocats, 58.

DUEL ; Ti-Jean se bat en duel contre un prince qui veut épouser son ancienne princesse. Ti-Jean bat facilement son adversaire, 202.

EAU ; Le chasseur Vincennes doit aller chercher une bouteille d'eau dissolvante, à une fontaine gardée par un lion, 177s ; Ti-Jean doit aller chercher une bouteille d'eau guérissante au fond de la mer Rouge, 235s ; les trois fils d'un roi aveugle partent, l'un après l'autre, à la conquête d'une eau guérissante qui puisse rendre la vue au roi, 255.

ÉCOLE ; Ti-Jean, fils de paysan mais élevé par le roi, son parrain, fréquente l'école avec la princesse dont il devient amoureux, 197.

ÉCUME ; Un roi plonge dans un réservoir dont l'eau doit lui rendre jeunesse et beauté. Les témoins ne voient réapparaître qu'un mince filet d'écume à la surface de l'eau, 237.

ÉCURIES ; Pierre et Jacques, deux princes, trouvent un emploi dans les écuries du château d'un roi, 228s.

EMPLOI ; Pour sauver sa vie, Ti-Jean quitte le château du roi son parrain, et se trouve un emploi chez un fermier, 199 ; Ti-Jean et ses deux frères trouvent un emploi au château d'un roi, 228.

ENFANTS ; Un roi accepte d'être parrain du 16e enfant d'une famille de paysans, 197.

ENLÈVEMENT ; Une jeune serveuse d'hôtel raconte à des voyageurs l'histoire de son enlèvement, 27.

ENTREVUE ; Ti-Jean, costumé en médecin, a une entrevue avec le roi dont la princesse est muette, 76s.

ESPOIR ; Au château on n'a pas l'espoir que la princesse muette puisse recouvrer la parole, 76.

ÉTUDES ; Un prince fait des études dans une école réputée et raconte qu'on y éduque même les jeunes chiens, 97.

FAILLE ; Pour descendre d'une haute montagne, Ti-Jean ne trouve pas d'autre moyen que de se laisser glisser dans une faille qui aboutit à une fosse, remplie d'eau, 115.

FATIGUE ; Une paysanne excédée par la fatigue fait un pari avec le diable et a gain de cause contre ce dernier, 105 ; brisé par la fatigue, Ti-Jean refuse de continuer sa route avec un génie, 114.

FÉE ; Une fée, marraine de Peau-d'Âne, conseille à sa filleule de s'en aller dans un hôtel, pour éviter que le château de son père soit démoli par une guerre, 217.

FERMIÈRE ; Une fermière se vante au Curé de pouvoir faire mentir Ti-Jean, 67s.

FILLES ; Des filles ne donnent pas leurs vrais noms à un colporteur juif qui leur a fait des cadeaux. Elles évitent ainsi d'héberger l'importun bienfaiteur, 101.

FILLEUL ; Ti-Jean, fils de paysans, est adopté par son parrain, le roi, et est élevé à la cour avec la princesse, 197s.

FONTAINE ; Un lion surveille une fontaine d'eau dissolvante, 177s.

FORCE ; Ti-Jean s'empare par la force de son armée, de la ville où habite sa belle-mère et devient roi, 128.

FOUET ; Un roi corrige les gens lents à payer en leur donnant des coups de fouet, 12s ; 56 ; fouet, supposément magique, qui sert à réchauffer un chaudron, 84s.

FOURCHES ; Des bourreaux massacrent Mousson à coups de fourches, 148.

FRANCE ; Le fin voleur de France fait connaissance du fin voleur de Paris, 43.

FRÈRE ; Frappée d'une grave maladie, une veuve déclare à son notaire qu'elle a un seul frère, un militaire, dont elle a perdu la trace depuis longtemps, 24 ; Ti-Jean cherche à retrouver ses frères que leur père a chassés du château paternel, 225ss.

FRONT ; Un fin voleur dont le front a été marqué au crayon distribue des marques semblables aux invités et même au roi et à la reine, 47.

FUITE de Ti-Jean et sa femme pour échapper à une reine marâtre, 118 ; fuite de Ti-Jean que le roi, son parrain, veut faire assassiner, 198s.

GÉANTS ; Un tailleur dupe plusieurs fois un groupe de géants, 83–88 ; une princesse est prisonnière dans un château gardé par des géants, 174s.

GÉNIE ; Un génie a appris que seul Ti-Jean peut escalader une haute montagne de poudre d'or. Le génie se fait passer pour l'oncle de Ti-Jean, part avec ce dernier en voyage et, grâce à une peau de mouton transportée par un aigle, Ti-Jean parvient au sommet de la montagne d'où il procure au génie des sacs de poudre d'or, 113s.

GEÔLIER ; Ti-Jean, rendu invisible par son bonnet magique, suit un geôlier et lui enlève les clefs des prisons souterraines où est détenue la princesse, sa femme, 125.

GROTTE ; Au sommet d'une haute montagne, Ti-Jean trouve une grotte habitée par un vieillard, 115.

GUERRE ; Général Mousson va défendre un roi voisin aux prises avec une guerre, 150s ; Ti-Jean offre ses services à un roi aux prises avec une guerre et s'engage comme général d'armée. Il remporte la victoire après 2 ou 3 mois, 200s ; un roi, au cours d'une guerre, fait détruire sa ville. Après une autre guerre, le roi fait la connaissance d'un prince qui épouse la fille du roi autrefois ruiné par la guerre, 213, 217.

HABILETÉ ; Pendant une veillée de danse, un fin voleur a l'habileté de recueillir des billets de banque jetés sur le parquet, sans attirer l'attention des surveillants, 46 ; habileté du chasseur Vincennes qui, de la selle de sa monture lancée à toute vitesse, atteint la seule tache vulnérable d'une biche qui se sauve à grande vitesse, 172.

HABITS ; Un habit magique rend Général Mousson invulnérable. On lui vole cet habit, mais après plusieurs métamorphoses, il retrouve son habit et punit les coupables y compris son épouse qui l'a trahi, 150–155 ; une reine-sorcière coupe le cou de ses hôtes qui, la

nuit, ne portent pas l'habit blanc ; elle coupe le cou de ses propres filles dont l'habit blanc a été échangé pour un habit rouge, 227s.

HÉRITAGE ; Un roi pauvre donne à son cadet, en héritage, une vieille jument et la somme de 13 dollars, 225.

HISTOIRE ; Une serveuse d'hôtel raconte à des voyageurs l'histoire de son enlèvement et de ses malheurs, 27 ; la princesse Peau-d'Âne raconte à un prince l'histoire de sa pénible vie, 218.

HONNÊTETÉ ; Ti-Jean fait avouer au roi que l'honnêteté exige que, lors d'un transfert d'argent, on remette le surplus reçu par erreur, 14 ; 59.

HONTE ; Un prince raconte à son père qu'il a jugé bon de tuer le petit chien qui avait appris à parler, parce qu'il lui a fait honte en révélant des faits compromettants sur la conduite privée du roi, 98.

HÔTEL ; Deux militaires en voyage demandent asile dans un hôtel et y découvrent des indices de meurtres organisés, 25.

HUILE ; Des tortionnaires plongent Mousson dans de l'huile bouillante, 149.

ÎLES ; Une princesse, longtemps absente, va rejoindre sa mère dans les Îles Wawa de la Kaliwawa, 120 ; les trois fils d'un roi aveugle, partis à la recherche d'une eau merveilleuse, s'arrêtent dans une île, 256s.

INSUCCÈS ; Pour détourner sa fille de Ti-Jean, son amant, le roi fait enfermer le jeune homme, mais la princesse n'a aucune attention pour le prince que son père lui destine pour époux, 198.

INTENDANT ; L'intendant d'un trésor royal s'aperçoit qu'une bonne quantité d'or a été volée dans la cave du palais royal. Il fait bâtir une banque en pierre, y fait transporter l'or du roi. Mais deux fins voleurs, qui font partie de l'équipe de construction à titre de maçons, laissent une pierre sans ciment, une pierre facilement amovible. Les voleurs vont enlever de l'or ; l'intendant leur tend un piège et en immobilise un. Mais on lui a enlevé la tête. L'intendant tente en vain de découvrir le voleur, 44–47.

INTERROGATOIRE ; Ti-Jean est soumis à un interrogatoire à propos de la disparition d'un petit animal, 69.

INTUITION ; L'aînée de trois princesses perçoit vaguement la présence, au château, d'une personne indiscrète, 117.

INVISIBILITÉ ; Deux hommes se battent pour obtenir un bonnet magique qui procure l'invisibilité. Ti-Jean hérite de ce bonnet, 123s.

INVULNÉRABILITÉ ; Général Mousson porte un habit qui le rend invulnérable. Par trahison on lui vole son habit, mais à force de métamorphoses, il parvient à récupérer son habit magique, 150–155.

JACQUES ; Fils de roi, Jacques est chassé du château et s'exile avec Pierre. Malgré l'aide de leur cadet Ti-Jean, ils trahissent ce dernier par jalousie, 225, 228–231.

JALOUSIE ; Mousson épouse une princesse en récompense d'une victoire remportée à la guerre, mais provoque la jalousie du Grand Vizir qui projetait d'épouser cette princesse, 151s ; une reine, qui a épousé un roi veuf et père d'une jolie princesse, refuse par jalousie, de lui laisser fréquenter un beau prince et la force à se vêtir d'une peau d'âne, 213 ; deux frères, Pierre et Jacques, sont jaloux de leur cadet Ti-Jean qui a la faveur du roi, leur employeur, 228ss.

JUIF ; Un colporteur juif donne des cadeaux à trois jeunes filles à condition d'aller passer une nuit chez elles. Les filles ne donnent pas leurs vrais noms et déjouent le vendeur, 101.

JUMENT ; Le chasseur Vincennes échange son cheval pour une petite jument verte qui a le don de la parole et conduit le chasseur à travers les situations difficiles, 169–180 ; un roi donne en héritage à Ti-Jean, son fils cadet, une jument blanche qui ne marche que sur 3 pattes. Un lion aide Ti-Jean à culbuter cette bête du haut d'un pont, 225s.

JUSTICE ; Deux princes ont acheté ce que le roi a décidé de donner à Ti-Jean. En tenant compte de la justice, les princes reçoivent 150 coups de fouet, 13s ; 58s.

LAC ; Une servante jette dans un lac trois copeaux de pommiers magiques ; ces copeaux se transforment en canards, 155.

LAINE ; Le diable file rapidement la laine d'une paysanne découragée, 105s.

LAIT ; Ti-Jean et sa mère vivent du lait de leur vache, 55.

LANGUE ; Un roi condamne son fils à être mis à mort dans la forêt. Il recommande aux bourreaux de lui rapporter la langue et le cœur de son fils. Les bourreaux laissent la vie sauve au prince et rapportent au roi la langue et le cœur d'un chien, 260.

LETTRE ; Le prince Jean-Léon, avant de quitter le château d'une princesse, lui écrit une lettre et la cache derrière un miroir. La princesse retrouve la lettre et peut ainsi rejoindre Jean-Léon, le père de son enfant, 258ss.

LION ; Un lion garde une fontaine d'eau dissolvante. Le chasseur Vincennes doit aller en chercher une bouteille, sur l'ordre d'un roi, 177 ; un prince métamorphosé en lion, protège et conseille Ti-Jean au cours d'un long voyage, et redevient prince quand Ti-Jean tranche le cou de cet ami fidèle, 225–238.

LIT ; Pour échapper à la mort, Ti-Jean et ses frères doivent revêtir l'habit blanc des princesses et prendre leur place au fond du lit, 227.

LUMIÈRE ; Des voyageurs parviennent à un hôtel, le long d'une route déserte, guidés par une lumière à l'extérieur de la bâtisse, 25 ; guidé par une petite lumière, Ti-Jean aboutit chez un vieillard, en pleine forêt, 121.

LUNE ; Ti-Jean reçoit en cadeau un petit cheval magique qui le conduit dans la lune, 121s.

MAÇONS ; Deux fins voleurs, en même temps maçons, s'engagent lors de la construction d'une banque de pierre, chez le roi, 44.

MAGASIN ; Le prince Jean-Léon devient commis dans un gros magasin, propriété d'un seigneur, 261.

MAGIE ; Ti-Jean découvre, dans un souterrain, des livres de magie qu'avaient consultés plusieurs magiciens. Ti-Jean étudie ces documents et devient très habile magicien, 200.

MAISON ; Ti-Jean et ses frères vont loger à la Maison Blanche où une vieille reine, vieille sorcière, veut les assassiner, 226s.

MALADIE ; La veuve d'un riche marchand, après la mort de son mari, est frappée d'une maladie qui tient autant du domaine psychologique que du domaine physique, 24.

MARCHAND ; Un riche marchand vend son commerce et achète une ferme bien organisée. Il garde les mêmes employés qui sont les enfants d'un notaire. Il meurt et laisse sa ferme entre les mains de sa femme, 21–24.

MARIAGE ; Ti-Jean épouse une princesse promise à celui qui la ferait rire, 15 ; un roi donne sa femme en mariage au fin voleur de Paris, 48 ; Mousson, déjà marié, gagne une guerre et

épouse une princesse reçue en récompense de sa victoire, 150s ; mariage proposé par le roi, mais remis à plus tard par la princesse, 175 ; mariage d'une princesse et du chasseur Vincennes, 180 ; mariage de Ti-Jean avec la fille du roi, son parrain, 203 ; mariage d'un roi veuf, père d'une seule princesse, avec une reine veuve, mère de deux filles ambitieuses. La fille de ce roi épousera un prince qui l'aime depuis longtemps, 213, 218 ; projet de mariage d'un roi avec la plus jolie princesse de l'univers ; le mariage n'a pas lieu. Le roi meurt en se baignant dans une cuve d'eau dissolvante, 231–237 ; mariage de Ti-Jean et de la princesse Piosée, 237.

MARRAINE ; Peau-d'Âne a une fée comme marraine. Celle-ci donne un conseil à sa filleule pour sauver le château du roi, son père, 217.

MÉCONTENTEMENT ; Un roi est mécontent du fait que Ti-Jean, fils d'une pauvre veuve, ait fait rire la princesse et se mérite ainsi une grande récompense, 14.

MÉDECINS ; voir DOCTEUR. De grands médecins essaient en vain de rendre la parole à une princesse subitement devenue muette, 75.

MÉMOIRE ; Deux princes perdent la mémoire après avoir bu une eau mystérieuse, 255.

MENACE ; Un roi menace de détruire le château d'un autre roi, si ce dernier refuse de lui prêter le fameux chasseur Vincennes, 168s ; le même roi menace de mort le chasseur Vincennes, s'il ne part pas bientôt à la recherche d'une princesse, 174.

MENSONGE ; Ti-Jean affirme sérieusement à son patron qu'il n'a jamais dit de mensonge, 67.

MÉTAMORPHOSE ; Une princesse de grande beauté, changée en statue de sel, reprend graduellement sa vie normale après les faits héroïques de Mousson, 147 ; Général Mousson se métamorphose en cheval, en arbre et en canard, et peut ainsi rejoindre l'habit magique qu'on lui a volé, 153ss ; une princesse raconte qu'elle a été métamorphosée par sa mère en petite Jument Verte, 181 ; la reine de la Maison Blanche a métamorphosé son fils en lion et l'une de ses filles en sirène, au fond de la mer Rouge, 238.

MEURTRE ; Une reine-sorcière commet trois meurtres, la nuit, dans son propre château, 228.

MISÈRE ; Ti-Jean se plaint à sa mère de vivre dans la misère, 55.

MONTAGNE ; Sur le flanc d'une montagne, Ti-Jean découvre l'entrée d'un souterrain où il vit pendant un an et un jour, 199ss.

MORT (la) ; La petite Jument Verte annonce sa mort au chasseur Vincennes qui a oublié d'aller la visiter, 180 ; en donnant la mort à son lion mystérieux, Ti-Jean délivre un prince, son beau-frère, 238.

MOUSSE ; Au sommet d'une haute montagne dénudée, un vieillard apprend à Ti-Jean à se nourrir de mousse, 115.

MOUSSON ; Un prince s'appelle Général Mousson. Il obéit à une voix lointaine, et rejoint un personnage mystérieux qui lui fait épouser une princesse qui a des dons magiques. Mousson va à la guerre et est vainqueur, grâce à un habit d'invulnérabilité. Il est trahi par une seconde épouse et est entraîné dans une série de métamorphoses qui lui font retrouver son habit et lui permettent de punir les traîtres, 147–156.

MOYEN ; Un intendant suggère au roi un moyen de retrouver un voleur d'argent : organiser une danse et semer des billets de banque sur le parquet, 45ss ; Ti-Jean trouve un moyen pour faire rire une princesse, 59.

NAVIRES (bâtiments) ; Deux princes, qui ont perdu la mémoire, abandonnent leurs navires près d'une île. Leur frère, Jean-Léon reconnaît les navires de ses frères, 259.

NOMS ; Trois jeunes filles qui ont reçu des cadeaux d'un colporteur juif ne donnent pas leurs vrais noms à leur bienfaiteur, 101s ; le diable fait un pari avec une paysanne. Cette dernière devra deviner le nom de son visiteur, 105s ; au moment de quitter Ti-Jean, une princesse lui donne un nom déroutant : Aï Katawaï, prince de France, 199 ; une princesse place dans un pâté un anneau portant son nom, 213 ; le prince Jean-Léon porte, sur sa poitrine, son nom écrit en lettres d'or, 263.

NOTAIRE ; Un notaire gère les affaires d'un riche cultivateur et continue le même travail, même après la vente de la ferme à un marchand, et après la mort de ce dernier, 23–29.

NOURRITURE ; Un génie procure de la nourriture à Ti-Jean qui refuse d'avancer à cause de la fatigue et de la faim ; plus tard, un vieillard apprend à Ti-Jean à se nourrir de mousse, 114ss ; Ti-Jean, renfermé dans un souterrain, y trouve de la nourriture préparée mystérieusement, 199.

NUAGE ; Trois princesses se dirigent vers un château en empruntant la forme de nuages noirs ; plus tard, la mère d'une princesse, qui a déserté avec Ti-Jean, se dirige vers les fuyards sous forme d'un nuage rouge, 116, 126s.

OBJETS MAGIQUES ; Habits de plumes d'aigle qui ont la vertu de transporter quelqu'un rapidement dans les airs. Sabots et cheval qui permettent de voyager rapidement. Balle qui transporte son propriétaire là où il la lance. Piano qui produit de nombreux soldats quand on le frappe d'une baguette. Bonnet qui procure l'invisibilité, 117, 121s, 124 ; une mère-aigle donne à Ti-Jean une bague qui a la vertu de l'appeler au secours, 233.

OBLIGATION ; Ti-Jean doit tenir un chien qui doit recevoir des coups de fouet. Si l'animal lui échappe, il est dans l'obligation de recevoir les coups que le chien n'a pas reçus, 12.

ONGUENT ; Un vieillard redonne la vigueur à Mousson au moyen d'un onguent magique, 148s.

OR ; Des voleurs vont voler l'or du roi dans la cave du château ; le roi se fait bâtir une banque de pierre et y transporte son or. Les voleurs y pénètrent par une pierre amovible et s'emparent d'une bonne quantité d'or, 44 ; un génie veut se procurer de la poudre d'or, 113 ; un prince se procure un navire, de l'or et de l'argent en vue d'un long voyage, 168 ; conquête de la pomme d'or dérobée par une biche, 172 ; pour attirer l'attention d'une servante, un prince fabrique un petit cheval en or, 215.

OUBLI ; Le chasseur Vincennes, le jour de ses noces, a oublié d'aller nourrir sa petite Jument Verte, 180 ; Ti-Jean oublie d'aller visiter son lion, le jour de ses noces, 237s.

PAIE ; Un roi corrige les gens durs de paie, 11 ; 56.

PANCARTE ; Un roi annonce sur une pancarte qu'il promet sa couronne et sa princesse à celui qui pourra faire rire la fillette, 11 ; un roi annonce, sur une pancarte, qu'il corrige les durs de paie, 56.

PARI ; Une fermière fait un pari avec le Curé : elle se dit capable de faire mentir Ti-Jean, le vacher, 68 ; une paysanne fait un pari avec le diable. Ce dernier perd son pari, 105s.

PARIS ; Le fin voleur de Paris fait la connaissance du fin voleur de France, 43.

PAROLE ; Une princesse recouvre la parole en se voyant obligée de prendre un remède peu appétissant, 77 ; Mousson se transforme en cheval qui jouit du don de la parole, 154 ; un lion-prince changé en lion, a le don de la parole, et guide Ti-Jean dans ses voyages aventureux, 225–237.

PARRAIN ; Un roi accepte d'être parrain du seizième enfant d'une famille de paysans, 197.

PÂTÉ ; Invitée à faire un pâté pour un beau prince, Peau-d'Âne, une princesse méprisée par sa belle-mère place dans le pâté son anneau portant son nom et son titre de princesse, 213.

PAYSANNE ; Une paysanne fait appel au diable pour filer rapidement sa laine, 105.

PEAU ; Un génie place Ti-Jean dans une peau d'agneau qu'un aigle prend dans ses serres et dépose sur une haute montagne dont le sommet est inaccessible par des sentiers, 114s ; une princesse, jalousée par sa belle-mère, est obligée de s'habiller d'une peau d'âne. On lui donne le nom Peau-d'Âne, mais elle conquiert le cœur d'un beau prince qui en fait son épouse, 213ss.

PEIGNE jugé nécessaire pour la guérison d'une princesse malade, mais ce peigne est demeuré chez les géants et il faut aller le chercher, 175s.

PEINTURES ; Un prince artiste donne à une princesse deux peintures en retour d'un baiser, 215.

PENDAISON ; Une princesse pend deux princes à la vergue de son bâtiment, parce qu'ils lui ont menti, 262.

PERTE d'un pari d'une fermière qui voulait faire mentir Ti-Jean, 70.

PHÉNOMÈNE ; Un prince aux études fait part au roi d'un phénomène nouveau : un chien a appris à marcher sur deux pattes et peut converser d'une façon presque parfaite, 97.

PIANO qui a la vertu de fournir plusieurs militaires quand on le frappe au moyen d'une baguette, 123.

PIÈGE ; Pour capturer les voleurs de l'or du roi, un intendant fait placer un piège à sept ressorts près du trou par où pénètrent les voleurs, 44.

PIERRE ; Fils d'un roi, Pierre est chassé du château avec Jacques, son frère. Il voyage, est protégé par Ti-Jean, son frère cadet, mais le trahit en vue de s'en débarrasser, 225, 229ss.

PIERRE (la) ; Des maçons, lors de la construction d'une banque de pierre, ont laissé intentionnellement une pierre amovible qu'ils pourront retirer à volonté pour pénétrer dans la bâtisse, 44.

PLAN ; Ti-Jean veut devenir commerçant ; c'est un plan pour gagner sa vie et celle de sa mère, 11 ; un génie conçoit un plan qui lui permette d'obtenir de la poudre d'or, en utilisant Ti-Jean. Il se fait passer pour l'oncle de l'enfant et promet de lui procurer une haute éducation, 113s.

PLEURS ; La femme d'un tailleur, pour sauver son mari, doit apparaître tout en pleurs devant un géant qui veut se venger, 88.

PLUMAGE ; Trois princesses peuvent voler comme des aigles dès qu'elles revêtent leur plumage d'aigle ; Ti-Jean cache le plumage de l'une d'elles et la force ainsi à demeurer avec lui, au château, 117ss.

POÊLE ; Le chasseur Vincennes s'introduit dans une chambre parce qu'il s'y trouve un poêle ; il a froid, et les géants l'envoient se chauffer près du poêle. Or, c'est dans cette chambre qu'il doit trouver le peigne magique de la princesse, 176.

POISSONS ; voir aussi TRUITES ; une mère-aigle est reine de tous les oiseaux de mer et de tous les poissons, 235.

POMME ; Un roi se fait voler une pomme d'or chaque nuit ; le chasseur Vincennes tue la biche mystérieuse et rapporte au roi une pomme d'or récemment volée, 168, 173.

POMMIERS ; Trois pommiers naissent de trois gouttes de sang tombées dans le tablier d'une servante, 154.

PONT ; À la demande de Mousson, un pont magique lui permet de traverser une rivière, 147 ; lors de la traversée d'un pont, Ti-Jean voit venir un lion qui lui conseille de jeter sa vieille jument en bas du pont et l'aide à exécuter cette tâche, 225.

POUDRE ; Montagne de poudre d'or, 113.

POUVOIR ; Une jeune princesse se sert de son pouvoir magique pour vieillir Ti-Jean de 50 ans, 120.

PRÊTRES ; Un tailleur vend un nid d'abeilles à des géants naïfs en leur disant que se sont des prêtres, 86.

PRINCES ; Deux princes achètent à gros prix ce que le roi doit donner à Ti-Jean. Or Ti-Jean doit recevoir 149 coups de fouet, 13 ; un prince aux études accepte de faire éduquer le petit chien du roi, son père. À son retour au château, il avoue qu'il a tué l'animal à cause de déclarations compromettantes pour le roi, 97 ; un prince entreprend un voyage et visite un roi qui se fait voler une pomme d'or, chaque jour, par un animal mystérieux. Le prince revient chez lui et obtient de son père de lui envoyer le chasseur Vincennes, 168.

PRINCESSE ; Une princesse rit de l'aventure de son père qui a reçu légalement un coup de fouet de Ti-Jean ; elle devient l'épouse de Ti-Jean, 59 ; trois princesses logées sur une île ont intérêt à faire perdre la mémoire à des princes qui les visitent, 255 ; une princesse subitement muette recommence à parler à la vue des remèdes que Ti-Jean lui a préparés, 77 ; Ti-Jean, fils de paysan, devient amoureux de la princesse, fille du roi son parrain. Il est obligé de s'exiler, gagne une guerre après laquelle on lui offre une princesse pour épouse. Il la refuse et va rejoindre sa première princesse et en devient l'époux, 198–202 ; Pierre et Jacques disent au roi (veuf) que Ti-Jean peut aller lui chercher la plus belle princesse de l'univers. Ti-Jean réussit ce tour de force, 231ss.

PRIX ; Ti-Jean a vendu la vache de sa mère. Celle-ci s'inquiète du prix de l'animal vendu à un inconnu, 11.

PROJET ; Malgré son désir de faire du prince Jean-Léon l'héritier de sa couronne, un roi aveugle approuve le projet de voyage de son fils cadet, 256.

PROMESSE ; Un roi fait la promesse de donner sa couronne et sa princesse à celui qui fera rire cette dernière, 11 ; un roi promet sa princesse et la moitié de son royaume à celui qui fera parler sa princesse devenue subitement muette, 75 ; une reine qui voit sa puissance neutralisée par celle de Ti-Jean, lui fait de belles promesses, 127 ; un prince a fait à un roi la promesse de lui envoyer un fameux chasseur pour tuer l'animal mystérieux qui vole sa pomme d'or chaque jour, 168s ; promesse du chasseur Vincennes de ne toucher à aucun objet dans un local, 172.

PUCERON ; Une mère aigle, reine des oiseaux et des poissons, commande à un puceron d'aller chercher une bouteille d'eau guérissante dans un château, au fond de la mer Rouge, 235s.

PUNITION ; Trois princesses, qui voyagent d'une façon magique, craignent une punition de la part de leur mère, si elles ne rentrent pas à l'heure prévue. La cadette, qui a été longtemps absente, reçoit comme punition de rester jusqu'à sa mort dans les prisons souterraines, 117, 124 ; un prince inflige une sévère punition à une reine qui a persécuté Peau-d'Âne, fille du roi, son second mari, 218 ; pour avoir rapporté une bouteille de saumure au lieu d'une bouteille d'eau guérissante, le prince Jean-Léon reçoit une sévère punition ; la mort dans la forêt, 260.

QUEUE ; Un chien manifeste son assentiment en branlant la queue, 11 ; 56.

RACCOURCI ; La petite Jument Verte propose au chasseur Vincennes d'utiliser un raccourci pour se rendre au château, 172.

RÉACTIONS ; Une malade promet de contrôler ses réactions à l'annonce d'une nouvelle importante, 29.

RÉCOMPENSE ; Ti-Jean réclame du roi la récompense promise à celui qui ferait rire la princesse, 14s ; 78.

REGRETS ; Un riche cultivateur vend ses propriétés à un ancien marchand, puis en conçoit d'amers regrets, 23.

REMÈDE ; Ti-Jean prépare devant la princesse muette le remède destiné à lui rendre l'usage de la parole, 77 ; une princesse malade ne voit pas d'autre remède qu'un peigne laissé chez les géants, 175.

RENCONTRE ; Joie à l'occasion de la rencontre d'une veuve avec son frère parti depuis des années et sa fille enlevée par des bandits, 29s ; rencontre de deux fins voleurs dans un hôtel, 43.

RESSEMBLANCE ; Une jeune serveuse d'hôtel trouve qu'un voyageur de passage à l'hôtel, a une grande ressemblance avec sa mère dont elle a été séparée à la suite d'un enlèvement, 26.

RÊVE ; Un notaire raconte à une malade un rêve fictif pour la préparer à l'arrivée de son frère et de sa fillette enlevée par des bandits, 29.

RIVIÈRE ; Empêché par une large rivière de poursuivre sa route, Mousson fait apparaître un pont magique qui lui permet d'atteindre l'autre rive, 147.

ROBE ; Une servante qui doit rendre visite à un prince au nom d'une princesse exige qu'on lui donne une belle robe, 215 ; pour délivrer une princesse métamorphosée en sirène, Ti-Jean utilise trois robes de tissu très fin, 231ss.

ROI ; Un roi promet de donner sa couronne et sa princesse à celui qui réussira à faire rire cette dernière. Le roi donne la récompense à Ti-Jean, puisqu'il a fait rire la jeune fille en donnant un coup de fouet au roi, 11–15 ; un roi se fait voler son or ; il se fait bâtir une banque en pierre. L'or continue de disparaître. Il prend le voleur dans un piège, mais le cadavre n'a pas de tête. Le roi invente différents procédés pour arrêter le voleur, mais en vain, 43–48 ; un roi rend la justice à Ti-Jean. Ce dernier punit le roi d'un coup de fouet, fait rire la princesse et finalement l'épouse, 57ss ; un roi promet une récompense à celui qui fera parler sa princesse devenue muette. Ti-Jean réussit à la faire parler, le roi donne à Ti-Jean sa princesse et la moitié de son royaume, 75–78 ; un roi confie son chien à son fils pour lui apprendre à parler. Le fils avoue avoir tué le chien à cause de déclarations compromettantes pour le roi, 97s ; un roi, attiré par la beauté d'une princesse, vient au secours de cette dernière, lui permet de s'échapper, 119s ; un roi a un chasseur très habile, le chasseur Vincennes. Il l'envoie chez un autre roi qui se fait voler des pommes d'or. Vincennes tue la mystérieuse biche, mais commet une imprudence qui l'oblige à remplir des missions très difficiles ordonnées par le second roi. Ce dernier meurt dans un bain d'eau dissolvante, 168–181 ; un roi épouse, en secondes noces, une reine qui a deux filles, alors que lui, le roi, a une fille très jolie, mais que son épouse méprise. Il laisse la reine imposer à sa fille un habit de peau d'âne et les durs travaux du château. Après une guerre, le roi donne sa fille en mariage à un beau prince qui convoitait Peau-d'Âne depuis longtemps, 213–218 ; un roi chasse Pierre et Jacques ses fils aînés ; Ti-Jean quitte le château de lui-même et aide ses frères. Ti-Jean entre au service d'un autre roi qui, conseillé par Pierre et Jacques, impose des tâches difficiles à Ti-Jean, et meurt, dans un

bain d'eau brûlante, 225, 228–237 ; un roi aveugle envoie ses trois fils, l'un après l'autre, pour lui rapporter une eau merveilleuse capable de lui rendre la vue. Seul Jean-Léon, le cadet, réussit la conquête de cette eau merveilleuse, mais il est trahi par ses frères et condamné à mort par le roi, son père. Les bourreaux épargnent sa vie, 255–264.

ROYAUME ; Ti-Jean reçoit une princesse en mariage et la moitié d'un royaume, 59 ; 78.

SABOTS : Un vieillard qui habite en forêt fait cadeau à Ti-Jean d'une paire de sabots qui permettent d'avancer rapidement, 121.

SABRE ; Des gens se battent au sabre pour savoir qui possédera des objets magiques très utiles, 122ss ; le chasseur Vincennes est forcé de trancher avec son sabre le cou de sa petite Jument Verte, 180 ; une reine-sorcière tranche, de son sabre, le cou de ses propres filles dont l'habit blanc a été échangé contre un habit rouge, 228.

SACS ; Une fois au sommet d'une haute montagne, Ti-Jean remplit des sacs de poudre d'or et les laisse culbuter dans la plaine où un génie les attend, 115.

SANG ; Un voyageur découvre, dans les dépendances d'un hôtel isolé, des cadavres humains et du sang sur le plancher, 25 ; un apprenti cordonnier se tranche volontairement une main pour prouver à des enquêteurs du roi que sa femme a crié en voyant le sang de sa plaie, 45 ; un boucher, sur l'ordre du roi, tue un cheval magique, trois gouttes de sang tombent sur le tablier d'une servante, ces gouttes de sang donnent naissance à trois arbres, 154.

SECOURS ; Une voix mystérieuse appelle Mousson au secours, 147.

SECRET ; Une princesse entend, à travers la cloison, le roi qui confie à la reine un secret grave : il veut faire assassiner Ti-Jean, son filleul et amoureux de la princesse, 198.

SERPENTS ; Une princesse revenue à son état normal après avoir été statue de sel, vomit sept serpents sous l'effet de racines magiques, 150.

SERVANTE ; Une princesse se fait servante dans un château pour rencontrer le prince dont elle est amoureuse, 214.

SERVEUSE ; Dans un hôtel, une jeune serveuse semble muette, mais avertit des visiteurs, par billet, que des bandits visiteront les lieux pendant la nuit, 26.

SIFFLET ; La reine des oiseaux et des poissons convoque tous ses sujets par un coup de sifflet, 235.

SIRÈNE ; Une très jolie princesse a été métamorphosée en sirène (sereine) ; Ti-Jean sur les conseils d'un lion mystérieux, va la délivrer, 232ss.

SOLDAT ; Ti-Jean, fils adoptif du roi, son parrain, devient un soldat très habile, 198.

SOMMEIL ; Des bêtes gardiennes d'une fontaine d'eau dissolvante sombrent dans le sommeil à midi et dorment pendant une heure, 177 ; des princesses et leur mère ne sont tirées de leur sommeil qu'à des heures bien précises, 237s.

SON ; Ti-Jean, grâce au son que lui renvoie un paquet lancé du haut d'une montagne, conclut que la montagne est haute et qu'une sorte de lac l'attend en bas, 116.

SONNERIE ; La sonnerie de l'horloge met fin à la veillée macabre de trois bourreaux, dans un château, 148s.

SOUPÇON ; Une jeune princesse à laquelle on a volé le plumage magique soupçonne ses sœurs de l'avoir trompée, 118s.

SOUTERRAIN ; Ti-Jean entre dans un souterrain, sous une montagne, y mange, lit, étudie pendant un an et un jour, 199s.

SPÉCIALISTE ; De nombreux spécialistes se rendent au château d'un roi dont la princesse est devenue subitement muette, 75.

STATUE ; Un vieillard garde, dans son château, une belle princesse changée en statue de sel ; Général Mousson la rend à sa vie normale en obéissant aux conseils du vieillard, 147s.

SUEUR ; Le chasseur Vincennes se frictionne avec la sueur de sa petite Jument Verte pour résister à l'eau acidulée, 178s ; un lion, compagnon de Ti-Jean, demande à ce dernier de recueillir sa sueur et de s'en servir pour se protéger contre les effets d'une eau dissolvante, 236s.

SUGGESTION ; Un roi fait une suggestion à la reine : adopter Ti-Jean dont il a accepté d'être parrain, 197.

TABLIER ; Trois gouttes du sang d'un cheval magique tombent dans le tablier d'une servante. Celle-ci enterre son tablier ; il en sort trois beaux pommiers qui produisent de merveilleuses mélodies, 154.

TACHE ; Une biche mystérieuse fait voir une tache blanche, seul endroit vulnérable de son corps, 172.

TAILLEUR ; Ti-Jean se fait fabriquer un habit de docteur en médecine chez un tailleur et arbore, sur une pancarte, le titre de docteur. Il parvient chez un roi dont la princesse est muette et la guérit, 75s ; un tailleur de ville va s'installer en forêt. Il fait la connaissance de géants auxquels il extorque de l'argent à coups de tromperies, 83–86.

TEMPÊTE ; Un navire transportant le chasseur Vincennes fait naufrage dans une tempête, 169 ; Ti-Jean arrive à la mer Rouge et apprend que, dans cette région, il y a trois jours de tempête et trois jours de beau temps, 232.

TÊTE ; Deux voleurs associés profitent de l'or de la banque du roi. L'un d'eux tombe dans un piège, l'autre enlève la tête de son associé et s'enfuit auprès de la femme du défunt, 44s ; une reine-sorcière coupe la tête de dormeurs revêtus d'habit rouge et épargne ceux qui sont vêtus de blanc, 228.

TI-JEAN, employé du Curé, doit garder les vaches ; la fermière veut le faire mentir à propos du petit bœuf blanc, mais il déclare la politique trompeuse de la fermière, 68s ; Ti-Jean, fils unique d'un couple très pauvre, réussit à rendre la parole à une princesse muette et reçoit la princesse en mariage en récompense de son exploit, 75ss ; fils d'une pauvre veuve, Ti-Jean quitte la maison en compagnie d'un génie qui s'est fait passer pour son oncle. Il grimpera sur une haute montagne de poudre d'or, puis aboutira dans un château où se réunissent trois princesses, dont il parvient à épouser la plus jeune. Après de nombreuses aventures, Ti-Jean finit par devenir roi de deux royaumes, 113–128 ; Ti-Jean, fils cadet du roi, reçoit en héritage une jument blanche qu'il jette en bas d'un pont, sur le conseil d'un lion. Ce lion mystérieux le conduit chez une sorcière, puis chez un roi qui le protège. Trahi par ses frères, Ti-Jean est forcé de s'occuper de tâches très dangereuses. Il s'en acquitte grâce à l'aide du lion... qui est un prince métamorphosé en lion. Ti-Jean épouse une princesse et devient roi, 225–238.

TONNEAU ; Pour se venger de Ti-Jean, grand ami du roi, ses deux frères disent au roi que Ti-Jean s'est vanté de pouvoir aller chercher un tonneau contenant plusieurs sortes de boissons, tonneau inépuisable, 229s.

TRAHISON ; L'épouse de Général Mousson obtient de ce dernier le secret de son invulnérabilité et dit ce secret à son ancien amant, 151s.

TRAVAUX ; Un roi, jaloux du talent et du savoir-faire de Ti-Jean, son filleul, le force à accomplir de durs travaux, 198.

TRÉSOR ; Deux fins voleurs font un vol d'or dans le trésor d'un roi, 43s.

TRICHERIE ; Un prince obtient de son père une bonne somme destinée à éduquer son chien. Il dépense l'argent et tire le chien sous prétexte qu'il faisait des déclarations compromettantes sur la vie privée du roi, 97s ; deux frères enlèvent une bouteille d'eau guérissante à leur frère, et la remplacent par de la saumure, 259.

TRUITES ; Le chasseur Vincennes va vendre des truites aux géants en vue de rapporter un peigne oublié dans l'ancienne chambre d'une princesse, 175s.

VACHE ; Ti-Jean vend sa vache à un chien ; ce dernier doit recevoir des coups de fouet, en guise de punition, 11s ; 56s.

VEILLÉE ; Pour pincer un fin voleur, un intendant suggère au roi d'organiser une veillée de danse, puis une veillée où les invités coucheront au château, 45s.

VENGEANCE ; Général Mousson exerce sa vengeance contre le roi et les princesses qui lui ont voulu du mal, 155.

VENTE d'une riche ferme à un ancien marchand, 23 ; vente à des géants d'objets soi-disant merveilleux, 85ss.

VENTE ; Pour entrer en relation avec une princesse, le chasseur Vincennes propose la vente d'une petite jument à des géants qui tiennent à la petite bête, 174.

VERGUE ; Une princesse fait pendre deux princes à la vergue de son bâtiment, parce qu'ils lui ont menti, 262.

VEUF ; Un roi veuf et père d'une jolie princesse, Marie-Blanche, épouse, en secondes noces, une reine, mère de deux filles que la reine veut mettre en évidence, 213.

VEUVE ; Ti-Jean, fils d'une pauvre veuve, en voulant se lancer dans le commerce, aboutit chez le roi et épouse la princesse, 11–15 ; un roi décide de promener dans la ville le cadavre d'un voleur décapité, croyant qu'à la vue de son mari, la veuve se déclarera, 45 ; une veuve consent à laisser partir son fils Ti-Jean avec un génie qui s'est dit le frère de son mari, 113s.

VIE ; Onguent merveilleux qui rend la vie, 148s.

VIEILLARD ; Au sommet d'une haute montagne, Ti-Jean découvre une grotte habitée par un vieillard. Au cours d'un long voyage à la recherche de sa femme, Ti-Jean est aidé par trois vieillards dont l'un lui fait cadeau de sabots merveilleux et l'autre, d'un petit cheval très rapide, 115, 121s ; guidé par une voix mystérieuse, Général Mousson aboutit à un château où réside un vieillard qui requiert l'aide du prince pour rendre la vie à une princesse changée en statue de sel, 147.

VINCENNES ; Le chasseur Vincennes parvient à tuer une biche qui volait les pommes d'or d'un roi. Mais une imprudence le lance dans une série d'aventures dangereuses dont il est vainqueur grâce aux conseils de la petite Jument Verte. Il épouse une princesse qu'il a délivrée, 168–181.

VISITE ; Un tailleur rend visite à des géants et ceux-ci rendent visite, tôt après, au tailleur et à son épouse, 83ss ; Ti-Jean rend visite à sa femme enfermée dans une prison souterraine, 125 ; un prince en voyage à la recherche d'une épouse, rend visite à un roi étranger qui se fait voler chaque jour une pomme d'or, 168.

VITESSE ; Lors d'un exercice de tir de précision, la petite Jument Verte se déplace à une vitesse énorme, 171s.

VIZIR ; Le Grand Vizir d'un roi, jaloux de Mousson qui a épousé la princesse dont il voulait faire son épouse, trahit Mousson et cherche à faire disparaître les êtres qu'il soupçonne d'incarner son rival, 151–155.

VOIX ; Général Mousson entend, à plusieurs reprises, une voix mystérieuse qui le conduit à un château où demeure un vieillard, 147.

VOL ; Deux fins voleurs se rencontrent dans un hôtel, pendant le souper, chacun des deux fait un vol au détriment et à l'insu de l'autre, 43.

VOLEURS ; Deux fins voleurs, celui de Paris et celui de France, font un vol dans la banque du roi. Le fin voleur de France se fait prendre dans un piège, lors du second vol, son compagnon lui enlève la tête pour empêcher que le roi ne reconnaisse le cadavre. Le fin voleur de Paris continue à déjouer toutes les tentatives du roi d'identifier le premier voleur et celui qui a déjoué ses techniques, 43–48.

VOYAGE ; Un marchand vend son commerce et part pour un long voyage, en compagnie de sa femme et de sa fillette, 21ss ; un militaire entreprend un long voyage à la recherche de sa sœur dont il n'a aucune nouvelle depuis très longtemps, 24ss ; voyage de Ti-Jean en compagnie d'un génie qui se dirige vers une montagne de poudre d'or, 114s ; un prince entreprend un voyage pour se trouver une épouse, 168.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION 9

Gustave St-Louis

1 — Ti-Jean fait rire la princesse
Texte remanié 11
Texte original 16

2 — Le riche marchand
Texte remanié 21
Texte original 31

3 — Le fin voleur de Paris et le fin voleur de France
Texte remanié 43
Texte original 49

4 — Ti-Jean et sa vache
Texte remanié 55
Texte original 60

5 — Le petit bœuf blanc
Texte remanié 67
Texte original 71

6 — Ti-Jean fait parler la princesse muette
Texte remanié 75
Texte original 79

7 — Le tailleur
Texte remanié 83
Texte original 89

8 — Le petit chien du roi
Texte remanié 97
Texte original 99

9 — Le Juif et les trois jeunes filles
Texte remanié 101
Texte original 103

Amanda Beaudoin (M^me^ Gustave St-Louis)

10 — Le diable fileur de laine
Texte remanié 105
Texte original 107

Aurèle Desrochers

11 — Les îles Wawa de la Kaliwawa
Texte remanié 113
Texte original 129

12 — Général Mousson
Texte remanié 147
Texte original 157

13 — Le chasseur Vincennes
Texte remanié 168
Texte original 182

14 — Aï Katawaï, prince de France
Texte remanié 197
Texte original 204

15 — La petite Peau-d'Âne
Texte remanié 213
Texte original 219

16 — La maison blanche
Texte remanié 225
Texte original 239

17 — Le prince Jean-Léon
Texte remanié 255
Texte original 265

LEXIQUE 277

INDEX ANALYTIQUE 281

Achevé d'imprimer au Canada
Imprimerie Gagné Ltée Louiseville

BNQ
000 340 203

Cet inventaire du répertoire paysan a commencé, pour le Père Germain Lemieux, en 1948, par une série d'enquêtes qui ont démontré que les pionniers franco-ontariens sont restés fidèles à la tradition orale tout comme leurs ancêtres québécois.

Ce travail d'envergure a permis au Père Lemieux, en plus d'inventorier le répertoire ancestral, de tirer des conclusions assez solides sur la culture canadienne-française des siècles passés. Il a rassemblé une imposante documentation sur la vie paysanne du siècle dernier, sur plusieurs techniques artisanales traditionnelles. Cette documentation a étoffé certains volumes et plusieurs causeries, ces dernières années.

Grâce à ses visites dans les familles pionnières, il a pu rassembler une foule d'objets anciens, outils, instruments de musique, images et photographies. Il a donc organisé un musée qui fait les délices des visiteurs, surtout des jeunes étudiants qui n'ont jamais vu un gramophone Edison, un javellier ou une horloge à poids. Cette documentation matérielle est précieuse pour rappeler aux plus âgés l'époque de leur jeunesse, et apprendre aux plus jeunes le mode de vie des anciens.

Cette documentation sur la classe paysanne n'a pas manqué d'attirer l'attention de plusieurs universités canadiennes, qui ont décerné à notre chercheur un doctorat honorifique: l'Université York de Toronto (1977), l'Université d'Ottawa (1978) et l'Université Laurentienne de Sudbury (1984). En 1972, il se méritait le Prix Champlain lors de la publication d'une expérience de 25 ans d'enquête, puis en 1979, la Médaille Luc-Lacourcière venait souligner le travail d'édition de ses contes folkloriques. En 1984, il reçut l'insigne de l'Ordre du Canada (C.M.).

Maintenant septuagénaire et professeur retraité, il rédige les derniers manuscrits de la présente collection, tout en travaillant à la promotion du patrimoine canadien-français.



La maquette de la couverture, création graphique de Pierre Peyskens, pourrait être le symbole du conte folklorique redonné au peuple par le folkloriste : les bribes de la tradition sont happées par un monstre vorace qui les emmagasine dans des rubans sonores. Ces derniers se transforment en deux yeux qui scrutent infatigablement l'univers merveilleux qui va du fond des abîmes aux donjons des châteaux suspendus entre le ciel et la terre.

Ces deux yeux dilatés, au cœur de notre symbole, invitent le lecteur à regarder longuement les richesses poétiques de notre folklore littéraire.